





Poellnitz.

AMUSEMENS
DES EAUX
D'AIX-LA-CHAPELLE.

OUVRAGE UTILE

A ceux qui vont y prendre les Bains, ou qui ſont dans l'uſage de ſes Eaux.

ENRICHI DE TAILLES-DOUCES,

Qui repréſentent les Vues & Perſpectives de cette Ville, de ſes Bains & Fontaines, Egliſes & Edifices publics.

Par l'Auteur des

AMUSEMENS DES EAUX DE SPA.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. XXXVI.



N°.



AMUSEMENS

DES EAUX

D'AIX-LA-CHAPELLE.

IL étoit bien naturel de commencer la viſite des Bains par celui de *l'Empereur*, qui eſt le plus célèbre, le plus ancien, & peut-être le plus ſalutaire de tous. Il eſt ſitué au centre de l'ancienne Cité, à portée de l'Egliſe, & de la Maiſon de ville, que pluſieurs croyent avoir été bâtie ſur les ruïnes de l'ancien Palais où Charlemagne tenoit ſa Cour. Ce qui n'eſt pas douteux, c'eſt que ce Bain, qui a été longtems unique à Aix, fut originairement bâti magnifiquement par cet Empereur, pour ſon uſage, & celui de ſa Maiſon; quoique la tradition du pays, fondée ſur la Bulle de Frideric, aſſure que Charles le Grand ne fit que relever & orner les mazures du Bain bâti par le Romain *Granius*. Quoi qu'il en ſoit, le nom du Reſtaurateur a effa-

cé la mémoire du Fondateur; & malgré la fable de *Granius* tant de fois répétée, la Postérité s'est opiniâtrée à nommer cette Maison, *le Bain de l'Empereur*, du nom de Charlemagne qui en faisoit ses délices.

Ce Bain, pour la construction duquel il n'avoit épargné ni marbres ni peintures, a suivi les tristes destinées de la Ville. Il ne conserve presque plus rien de son ancienne magnificence. Il a été brulé & renversé plusieurs fois: il étoit même absolument détruit au commencement du seizième Siècle. Il étoit à sec, ses canaux étoient rompus, ses eaux se perdoient sous terre, & l'on ne pouvoit les rassembler dans les bassins. La ruïne d'un Monument si utile & si glorieux à la Ville, engagea les Magistrats à travailler à sa réparation, en l'an 1540. Ils firent beaucoup de dépenses pour fouiller sous terre, & découvrir les différentes veines qui s'étoient échapées de la Source principale. Il en coûta même la vie à quelques Ouvriers qui tombèrent dans la Source, où ils furent étouffés & cuits avant qu'on pût les secourir. Enfin à force d'hommes & de travaux, on vint à bout de réunir toutes ces eaux, & de les renfermer dans un grand Puits quarré, solidement bâti & bien voûté.

Le Médecin & l'Hôte du Bain nous firent remarquer, en nous montrant ce Puits, qu'il étoit exactement fermé, & nous

nous dirent que le Magiſtrat en gardoit la clé. Ils nous aſſurèrent même, qu'on ne l'ouvre jamais qu'en préſence des Bourguemeſtres & du Conſeil, & que cette cérémonie ne ſe fait que tous les deux ou trois ans, ſi ce n'eſt dans des cas extraordinaires, & pour ſatisfaire la curioſité de quelques Rois, ou Princes diſtingués. Nous aurions ſouhaité nous trouver dans le tems que l'on en fait l'ouverture, pour avoir le plaiſir d'en voir tirer le *Souphre ſublimé*, que ces Eaux exhalent ſans ceſſe, & qui s'attache par grumeaux à la couverture, & aux parois du Puits. On en détache quelquefois des centaines de livres, plus ou moins, à proportion du tems qu'il eſt reſté fermé. Les Bourguemeſtres & les prémiers Officiers de la Régence en partagent alors entre eux une certaine quantité, à titre de Propriétaires, & le reſte ſe vend pour le profit du Fiſc, aux Chymiſtes, aux Apoticaires, & aux Curieux. Ce Souphre précieux, que l'on nomme communément *Fleurs de Souphre*, étant beaucoup plus pur & plus affiné que le Souphre ordinaire, eſt un Spécifique aſſuré dans beaucoup de maladies. Le Médecin nous en vanta extrèmement l'efficace pour fortifier les parties affoiblies, pour ranimer les membres paralytiques, pour calmer les douleurs violentes, & les ardeurs d'urine. Il eſt vrai qu'il nous dit qu'il doit être

diſſous dans certaines huiles, dont le mêlange & la compoſition n'eſt pas de mon reſſort. L'Hôte nous en offrit; & nous en primes tous quelques morceaux qu'il nous vendit, par grace ſpéciale, à raiſon de quatre ducats la livre. Nous allumames quelques parcelles de ce Souphre pour nous divertir, & nous remarquames qu'il rend une flâme beaucoup plus ſubtile & plus légère que le Souphre commun: ſon odeur eſt auſſi beaucoup moins deſagréable, quoique plus pénétrante; & ſa flâme reſſemble parfaitement à celle de l'Eſprit de vin.

Après cette petite Expérience, nous entrames dans les Salles des Bains, qui ſont voûtées, & toutes ſur une même ligne. Il y a cinq Bains, dont la plupart ſont quarrés. Chaque Bain a une chambre contiguë, avec une cheminée & un lit, pour la commodité de ceux qui ſe baignent. Le plus petit de ces Bains doit avoir douze ou quinze pieds de long, ſur dix ou douze de large, & cinq de profondeur; avec un degré pour y deſcendre, & des ſièges autour. Il nous parut que chaque baſſin pouvoit contenir une vingtaine de perſonnes à la fois.

A cette occaſion, le Médecin nous fit obſerver que ces Bains, qui ſont aujourd'hui diviſés en cinq baſſins, n'en formoient originairement qu'un ſeul, qui rempliſſoit tout l'eſpace qui eſt actuel-

tuellement occupé par les cinq Bains & leurs chambres; & que c'étoit là que Charlemagne ſe baignoit régulièrement avec ſes Enfans & ſes Officiers. *Eginhard*, le plus fidèle de ſes Hiſtoriens, raconte effectivement, que *ce Prince, qui étoit le plus habile nageur de ſon tems, aimoit ſi fort le Bain en général, & ſurtout les Bains chauds d'Aix, qu'il y fixa ſa demeure dans les dernières années de ſa vie, pour être à portée de ſe procurer ſouvent cet utile & innocent plaiſir.* C'étoit lui faire ſa cour, que de marquer le même goût. *Il faiſoit des parties de Bain avec ſes Favoris & ſes prémiers Officiers; il ne dédaignoit pas même de faire entrer au Bain avec lui, la Compagnie entière de ſes Gardes.* Cet Hiſtorien aſſure, que *l'on a compté plus de cent perſonnes à la fois dans un même Bain avec l'Empereur.* Le témoignage de cet Auteur qui avoit été lui-même un des prémiers Officiers de Charlemagne, confirme l'obſervation que l'on nous fit faire ſur l'ancienne ſtructure de ces Bains, dont on apperçoit encore des traces dans l'ordonnance de cet édifice, quoiqu'il ſoit remis à la moderne.

Comme nous étions déja embaumés des vapeurs du Souphre que nous avions allumé, nous fumes moins ſenſibles à l'odeur des Bains, & nous n'eumes aucune répugnance à y entrer pour en examiner la conſtruction. Nous n'en vimes

mes cependant que trois, parce que les deux autres étoient fermés & retenus pour des Malades qui en avoient les clés, pour s'en aſſurer l'unique uſage. On rempliſſoit le prémier que nous vimes; & nous eumes occaſion de remarquer une partie des changemens qui s'opèrent ſur l'Eau Thermale. Quoiqu'elle ſoit naturellement ſi claire, que l'on diſtingueroit une pièce de monnoie au fond du Bain, elle perd pourtant ſa limpidité peu de tems après. Elle devient blanchâtre, auſſi-tôt qu'elle eſt un peu repoſée; elle change encore de couleur; & quelques heures après elle paroit bleuâtre; elle prend enſuite la couleur de verd de mer; & ſi on la laiſſe repoſer quelques jours, elle noircit abſolument. Mais ce qui eſt beaucoup plus curieux, & ce qui nous parut difficile à comprendre, c'eſt qu'après tant de métamorphoſes, à ce que nous dit l'Hôte, cette même eau redevient blanche comme du lait, ſi l'on y fait couler de l'eau nouvelle en parties égales. Le Médecin voulut nous expliquer ces variations, par l'exténuation ou la dépoſition des ſels qui entrent dans la compoſition naturelle de cette eau, (lesquels s'en ſéparent pour ſe précipiter au fond des Bains) & par l'évaporation du Souphre, qui eſt comme le lien du mêlange inimitable de ces diverſes ſubſtances. J'avoue que cette explication ne me ſatisfit pas pleine-

pleinement. Elle a pourtant quelque chose de séduisant, & même de probable. Nous remarquames nous-mêmes, quand nous fumes dans l'usage des Bains, que le fond des bassins est presque toujours chargé d'une sorte de crasse, ou de limon léger, sur lequel les pieds des Baigneurs s'impriment, quelque soin que l'on ait de les nettoyer, chaque fois qu'on les renouvelle. Le mouvement que les Valets du Bain excitent dans cette eau pour la préparer, contribue encore à en précipiter les parties grossières. Elle est si brulante en sortant de la pompe, qu'il n'y a personne qui pût la souffrir. Il faut qu'avant de s'y baigner, elle soit reposée quinze ou dix-huit heures, pendant lesquelles les Servantes vont à diverses reprises agiter & battre l'eau avec des pêles de bois, pour modèrer sa chaleur. Après ces préparations, les Malades ou Baigneurs ordinaires peuvent y entrer, & y rester sans danger une petite heure.

Le second Bain, qui étoit refroidi, nous offrit une autre singularité. Nous remarquames sur la superficie de l'eau, une espèce de croute légère, ou de taye brillante, semblable à ce que l'on nomme *Crême de Tartre*. Le Médecin, qui étoit notre Guide & notre Docteur en ces Curiosités naturelles, nous dit que cette pellicule brillante étoit une sorte de *Fleurs de Sel* absolument inutile à la

Médecine, ſans vertus & preſque inſipide. Les Sels qui ſe précipitent au fond des Bains, quoique plus groſſiers, ſont de même nature. On croiroit pourtant qu'ils ont quelques qualités pétrifiantes, parce qu'ils forment à la longue, ſur les bords du Bain, une eſpèce de croute ou d'enduit qui reſſemble à des matières pétrifiées. Mais c'eſt encore une erreur : cette croute n'eſt autre choſe qu'un amas des parties groſſières qui ſe ſéparent de l'eau, & qui par leur propre poids ſe lient en s'accumulant enſemble, comme du ſable mouillé. C'eſt ſans doute improprement qu'on les appelle *Sels*; car ſoit qu'ils aient perdu leur activité dans l'évaporation de l'Eau *Thermale*, ou que ce ne ſoit en effet qu'une eſpèce de ſable ou de gravier, la Chymie n'y a encore découvert aucunes propriétés. Cette matière demeure fixe ſur le feu, & ne petille presque point ſur la platine ardente. Ce n'eſt donc que l'ignorance populaire qui a fait donner les noms de *Sels*, de *Souphre* & de *Bitume*, à ces corpuſcules, par ceux qui nettoyent les Bains. Il faudroit en effet que les Eaux de la Source de *l'Empereur*, par exemple, en fuſſent bien chargées, puisque l'on en trouve ſouvent plus de vingt & trente livres dans chaque baſſin; ſans compter ce qui s'attache aux murailles, & même à la voûte.

On vuidoit le troiſième Bain où nous entra-

entrames, & nous fumes charmés des ſoins & de la propreté avec laquelle les Servantes nettoyent ces vaſtes baſſins. Il eſt vrai que les Bains de *l'Empereur* & quelques autres de la Ville, ſur-tout ceux qui ont été rebâtis, ſont conſtruits d'une façon très propre à y entretenir la netteté, parce qu'ils ſe vuident par des canaux ſouterrains, dans lesquels les eaux qui ont ſervi s'écoulent juſqu'à la dernière goutte. On voit dans l'un de ces Bains, les veſtiges d'une ancienne Fontaine d'eau froide, que l'on pouvoit autrefois faire couler dans les Bains chauds, ſoit pour en tempèrer l'ardeur, ſoit pour rafraichir ceux qui n'y venoient que par plaiſir. Nous regrettames la deſtruction cette Fontaine, dont les eaux ſe ſont échapées ſans retour dans la réédification des Bains.

De là l'on nous ramena vers le Puits que nous avions déja vu, & qui fournit l'eau à ces différens Bains. Il faut que les Sources qu'il renferme ſoient bien abondantes, puiſque l'on nous aſſura qu'au moyen des canaux qui portent l'eau dans les cinq baſſins, on peut, avec le ſecours des pompes, les remplir tous en deux ou trois heures, quoique chacun contienne au moins cent tonnes d'eau. Elle eſt plus chargée de Souphre que celle de la Fontaine qui eſt auprès de la *Gallerie* : cependant pluſieurs perſonnes en ont bu avec ſuccès, & le Mé-

decin nous aſſura qu'elle eſt équivalente aux eaux du Puits de *S. Corneille*, également douce & bienfaiſante ; & que ſes qualités ſont à peu près les mêmes dans l'uſage de la boiſſon.

Juſques-là ces diverſes curioſités nous avoient aſſez agréablement amuſés, parce qu'elles étoient nouvelles pour une partie de la compagnie ; & nous les avions ſucceſſivement admirées avec ces ſentimens reſpectueux, dont on eſt ſaiſi à la prémière vue des prodiges de la Nature. Ces merveilles preſque inexplicables formées pour la conſervation des hommes, l'abondance de ces eaux bouillantes, leurs qualités ſingulières, leurs merveilleux effets, & l'activité de la chaleur ſouterraine qui fait leur vertu, nous avoient inſpiré à tous un certain mouvement ſecret de vénération & même de frayeur involontaire. Le ſilence que nous avions gardé, en eſt une preuve ſingulière ; nous ne l'avions interrompu, que pour faire à notre Guide quelques courtes queſtions. Nous en fumes ſurpris nous-mêmes, car nous avions oublié que notre principal but étoit de conſulter Mr. le Docteur ſur les préparations & le régime que nous devions obſerver dans l'uſage des Bains. Il falut pourtant remettre la Conſultation à un autre tems : il étoit près de midi, & on l'appelloit pour un Malade preſſé,

au-

auprès duquel il étoit obligé de ſe rendre.

En ſortant de la maiſon du *Bain de l'Empereur* pour reprendre le chemin du logis, nous apperçumes la Vicomteſſe à ſa fenêtre. Elle étoit encore en deshabillé, auſſi-bien que Madame de la Br .... Comme tout ſert à l'amuſement de gens qui n'ont rien à faire qu'à ſe réjouir, nous en primes occaſion d'aller leur faire la guerre, & de leur demander des nouvelles de leur préparation aux Bains. Elles refuſèrent de nous recevoir, & après avoir un peu badiné ſur la rue, elles nous dirent qu'elles ne ſortiroient point de la journée, & invitèrent nos Dames à venir leur faire compagnie. Nous étions trop liés pour nous ſéparer, & après quelques petites façons, elles nous permirent auſſi d'y venir paſſer l'après-midi.

On y badina beaucoup ſur la partie de Bain que nous avions faite, & ſur les préparations auxquelles il faloit ſe ſoumettre. Nous nous raillames impitoyablement les uns les autres ſur nos maux imaginaires. Excepté le Comte, dont le bras faiſoit une excuſe trop réelle, l'un allègua un rhumatiſme, l'autre une migraine; & chacun de nous, quoique plein de ſanté, ſe diſputa la gloire d'être plus malade que ſon voiſin. Il ſembloit enfin que chacun eût honte de ſe bien porter. Tant la Mode a d'empire ſur les

hommes! Don Nugnez fut le ſeul qui avoua de bonne foi, qu'il ne prenoit les Eaux & les Bains que pour ſe faire une occupation dans ſon exil; & que comme il n'y a pas d'endroits au monde ſi fréquens en diſtractions que ceux où l'on ſe baigne, il y étoit venu chercher quelque adouciſſement à ſes juſtes ennuis. Il paroiſſoit ce jour-là plus plein de ſes malheurs qu'à l'ordinaire; il avoit l'air triſte & le cœur ſerré, & n'avoit preſque pas dit un mot de toute la matinée. C'étoit lui faire plaiſir, que de l'aider à décharger ſon cœur. On lui demanda la ſuite de ſon Hiſtoire; & dans la ſituation où étoit ſon eſprit, il ſe fit un plaiſir de ſatisfaire notre curioſité.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DON NUGNEZ D'O. R. Q.

JE crois, Meſdames, dit Don Nugnez en prenant un ſiège, que vous avez encore une idée de mes infortunes. Je vous ai peint l'origine de mon éternelle tendreſſe pour l'aimable Donna Roſalia, les traverſes qui vinrent empoiſonner mes prémiers ſoupirs, & la cruelle perſécution que le Marquis Del... me fit ſouffrir. Quelque barbare qu'ait

qu'ait été le traitement que ce Rival me fit ſubir, ce n'étoit rien encore en comparaiſon de ce qui me reſtoit à eſſuyer. Juſques-là je n'avois eu que mes propres diſgraces à ſupporter ; mais j'eus peu de tems après, la douleur d'y voir enveloper ma chère Roſalia. Le contre-coup des malheurs dont elle ſe vit menacée, ſe fit ſentir à mon cœur bien plus vivement que mes propres infortunes. C'eſt ſouffrir doublement, que de voir ſouffrir ce que l'on aime. S'il m'eût été poſſible de ſéparer mes maux de l'idée des périls auxquels Roſalia fut expoſée, je n'aurois été malheureux qu'à demi : mais, outre que la ſympathie de nos cœurs nous rendoit tout commun, il étoit décidé que je verrois de près que la conſtante tendreſſe de Roſalia achèveroit ſes malheurs & les miens. En un mot, Meſdames, ce qui fait la félicité des autres Amans, fit mon ſupplice.

Il ſemble en effet, continua D. Nugnez, que le ſort avoit perverti pour moi la nature des choſes, ou qu'il en avoit empoiſonné les qualités les plus douces. Le noir cachot dont je fus tiré lorſque je m'y attendois le moins, m'a paru ſouvent plus deſirable que la liberté que l'on me rendit aux environs d'Aſtorga. A peine eus-je ouvert les yeux ſur ma nouvelle ſituation, que les horreurs de la mendicité me ſaiſirent. J'ignorois ſi

Don Alphonſe dont je vous ai déja parlé, vivoit ou non. Je ne ſavois où le chercher, & en cas qu'il fût mort, je n'avois aucun titre pour réclamer la Caſſette de pierreries que je lui avois confiée. J'étois ſans reſſource: je frémis en voyant de près l'indigence dans laquelle j'étois alors. C'étoit cependant le moindre de mes maux. Perſuadé que j'étois véritablement dans la diſgrace du Roi, & que je n'avois d'abord été arrêté que par ſes ordres, je ne marchois qu'en tremblant, & je n'oſois me faire connoitre. J'étois dans des angoiſſes mortelles: mais ce qui m'affligeoit plus cruellement, c'étoit mon inquiétude ſur le ſort de ma chère Roſalia, & la difficulté d'en apprendre quelque choſe. Il n'eſt pas, je croi, dans la Nature, d'Etre plus ingénieux à ſe tourmenter, qu'un Amant malheureux. Je m'aviſai de croire, & je ne ſai pourquoi, que Roſalia étoit périe, & je regardai ma liberté comme un fruit de ſa mort. Dans cette idée, je regrettai les périls & la priſon dont j'étois délivré; je m'abandonnai au deſeſpoir; & je vous l'avoue, Mesdames, je balançai ſur les moyens d'abrèger des jours, que l'excès de mes malheurs me rendoit inſupportables. Il eſt vrai que ce ſacrifice n'eût pas été d'un grand prix alors, parce que dans les circonſtances où je me trouvois, je regardois ma mort comme pro-

prochaine, & même inévitable, ſoit du côté de la Cour, ſoit du côté de l'Inquiſition. La miſère ſeule devoit terminer ma vie; & par une ſuite des contretems dont je me plaignois, elle fit mon ſalut, parce que je n'avois pas même dequoi exécuter mon deſeſpoir. Cette réflexion deſarma ma fureur; j'en rougis, & reconnoiſſant l'ordre du Ciel, je réſolus de m'accommoder à ma ſituation, & de profiter de ma métamorphoſe pour retrouver & Don Alphonſe & Donna Roſalia. Je me remis de mon trouble, & ſongeant aux privilèges que l'habit Religieux donne en Eſpagne, j'entrai d'un air aſſuré dans la prémière maiſon que j'apperçus. Ma longue barbe que j'avois laiſſée croitre pendant le tems de ma captivité, & mon viſage abbattu par mes fatigues & mes ennuis, ſuppléèrent à ce qui manquoit à mes manières. On me prit véritablement pour un Moine, & pour un Moine des plus mortifiés. Je me donnai pour un Hermite dont la Chapelle & l'Hermitage avoient été ruïnés dans la guerre, & je feignis d'aller à Madrid pour avoir dequoi les rebâtir. La crédulité de mes Hôtes m'épargna un plus grand nombre de menſonges, dont un homme d'honneur ſe fait toujours une vraie peine; & la généroſité de ces bonnes gens, en prévenant mes beſoins, me délivra de l'affreuſe néceſſité de mendier ma ſubſiſtance.

ce. Je profitai de leurs bons offices, & ſous prétexte de prendre un peu de repos, je reſtai deux jours chez eux, pour m'informer indirectement des deux points qui m'occupoient. Dans l'entretien que j'eus avec mes Hôtes, j'appris quantité de choſes dont je n'avois plus d'idées. Je ſus que le Roi avoit affermi ſon Trône , mais qu'il venoit de perdre la Reine ſon Epouſe. En bon Sujet, je fus ſenſible à ces deux nouvelles ; mais je diſſimulai tout ce que je craignois pour Roſalia, depuis la mort de cette Princeſſe. Hèlas! mes craintes n'étoient que trop fondées! Juſques-là, je n'avois encore rien appris qui eût la moindre relation avec mon amour. Je ſongeois même à me retirer, de peur de me trahir , ſans cependant ſavoir où j'irois. Je feignis, avant d'aller à Madrid, de vouloir ſolliciter la recommandation de quelques Seigneurs , & par ce moyen je me fis donner la Liſte de tous ceux qui étoient retirés à leur Campagne. Cette ruſe me valut le plaiſir d'apprendre que mon cher D. Alphonſe étoit dans une de ſes Terres, à ſix lieues de . . . Il ne m'en falut pas davantage ; je pris congé de mes Hôtes, & j'allai droit à ſon Château. Je m'y annonçai d'abord comme un Religieux paſſant, qui (ſelon l'uſage des Moines Eſpagnols) venoit lui offrir des prières & des bénédictions. Je n'eus pas

pas de peine à obtenir audience; mon habit me ſervoit de paſſeport. Don Alphonſe me reçut avec de grands reſpects; mais il ne me reconnut pas. Je débutai par un entretien de piété, & il me conduiſit à ſa Chapelle pour y faire ma prière. Dès que je m'y vis ſeul avec lui, je lui dis d'un air myſtérieux, que je venois ſous le ſecret, lui donner des nouvelles de ſon ancien Ami D. Nugnez d'O. R. Q.... " Hèlas! mon „ Père, me dit-il avec émotion, que „ pourriez-vous m'en apprendre? Tout „ le monde ſait que ce malheureux A„ mi fut arrêté il y a trois ans, & que „ comme on l'amenoit à Madrid pour „ y rendre compte de ſa conduite, il „ fut attaqué par un Parti ennemi, qui „ le tua avec ſes Gardes. Je vous a„ voue, continua-t-il d'un air attendri, „ que comme ſon innocence & ſa fi„ délité m'étoient connues, je ne puis „ penſer à lui ſans déplorer ſon ſort, „ & celui de la belle Donna Roſalia „ qu'il aimoit ſi tendrement". S'il n'eût pas prononcé ce mot, j'allois prolonger l'entretien, pour goûter à longs traits le plaiſir d'une reconnoiſſance ſi douce. Mais le nom de ma chère Roſalia ne me permit plus de feindre. „ Qu'eſt„ elle devenue? lui dis-je avec émo„ tion: vit-elle encore, cette adorable „ perſonne? parlez, mon cher Alphon„ ſe, reconnoiſſez ſous ce déguiſement

„ l'A-

„ l'Ami que vous pleurez; mais appre-
„ nez-moi où eſt ma Roſalia". Je prononçai ces mots avec tant de feu, qu'il étoit mal-aiſé de s'y méprendre. Il eſt impoſſible de méconnoitre un Amant dans ces circonſtances; le véritable amour eſt à l'épreuve de l'impoſture. D. Alphonſe ne s'y trompa point: à la vérité, il parut interdit de la ſingularité de ce qu'il entendoit, & de ce qu'il voyoit. Cependant, il m'enviſage attentivement, me reconnoit, m'embraſſe & m'arroſe de ſes larmes. „ Eſt-ce bien
„ vous, mon cher Nugnez, me dit-il?
„ vous dont j'ai pleuré la mort? quelle
„ joie de vous revoir! Oui, c'eſt vous-
„ même, mon cher Ami; mais quelle
„ métamorphoſe!" Tandis qu'il ſe livroit au plaiſir de me revoir, & qu'il exprimoit ſa joie par mille tendres queſtions, mon cœur impatient d'apprendre des nouvelles plus intèreſſantes, me rendoit ſes careſſes importunes. Loin d'y répondre, je lui demandois avec empreſſement, où étoit Roſalia? Don Alphonſe, uniquement ſenſible aux douces impreſſions de l'amitié, me preſſoit à ſon tour de l'éclaircir ſur mon ſort. Ainſi nous nous parlions ſans nous répondre, & quiconque nous auroit écouté, n'eût entendu que les noms de *Nugnez* & de *Roſalia*, que nous répétions confuſément à chaque inſtant. D. Alphonſe pleuroit de joie, & me ſerroit entre

entre ses bras. J'étois charmé de le revoir, mais j'étois inquiet de mon Amante; & quoiqu'il m'eût déja assuré dix fois qu'elle étoit pleine de vie, je ne cessois de lui en demander des nouvelles. L'amour & l'amitié nous causoient à tous deux une espèce de délire & d'ivresse, dont nous ne sentimes la douceur que par réflexion.

Je vous jure, Mesdames, que jamais je n'aurois cru que l'amitié fût capable de ces transports; & j'aurois eu peine à comprendre que l'amour pût aller plus loin, si je n'avois éprouvé moi-même dans ce moment, que l'impétuosité des sentimens qu'il inspire est infiniment supérieure à la tendresse de l'amitié la plus vive. Uniquement occupé de Rosalia, je ne fus sensible qu'au plaisir de m'entendre dire qu'elle étoit à Madrid, occupée à pleurer ma mort. „ Ah! je respire, m'écriai-je alors, puis„ que ma chère Rosalia vit encore, & „ qu'elle n'a point oublié son malheu„ reux Amant. Ciel! ajoutai-je, je ne „ me plains plus des maux que j'ai souf„ ferts, dès que tu m'as conservé le „ vertueux Objet de mon amour; & je „ ne desespère plus de revoir Rosalia, „ si je vis encore dans son souvenir!

Après cet épanchement de cœur, je rendis à la généreuse amitié de Don Alphonse tous les témoignages de reconnoissance que l'amour avoit suspendus;

&

& après avoir donné avec réflexion quelques momens au plaiſir de nous revoir, il me preſſa de lui apprendre les motifs de ma métamorphoſe, qu'il ne pouvoit allier avec ma paſſion. C'étoit en effet un contraſte bien bizarre, de voir ſous un froc un Amant ſi paſſionné. Il croyoit que j'étois véritablement Moine. Je l'aſſurai qu'il n'en étoit rien, mais que l'hiſtoire de ce déguiſement étant trop longue pour le ſatisfaire ſur le champ, je le priois d'agir avec moi devant ſes gens, comme ſi j'étois véritablement ce que je paroiſſois être. Don Alphonſe me le promit, & pour mieux aſſurer le myſtère, il réſolut de feindre que j'étois venu pour l'aider à mettre ordre à ſa conſcience; & dès le prémier repas il déclara devant ſes gens, qu'il ne verroit perſonne tant que je ſerois au Château, parce qu'il vouloit paſſer avec moi quelque tems en retraite ſpirituelle.

L'air ému qu'on lui remarqua, ſes yeux épleurés, mon habit, mon air auſtère, mon ſilence, notre long entretien à la Chapelle, tout aida à donner de la vraiſemblance à cette feinte. D'ailleurs nous ne reſtames pas longtems à table, par l'impatience que nous avions réciproquement de renouer la converſation.

Nous paſſames dans un Cabinet; & D. Alphonſe m'y montra en entrant, la

Caſ-

Caſſette de diamans que j'avois mis entre ſes mains. Il me dit, en me la remettant, que malgré le bruit de ma mort, il avoit réſolu de garder inviolablement ce dépôt, & d'en charger ſes héritiers, pour le rendre aux miens au bout de cinquante ans ſeulement, afin de me donner les moyens de la réclamer en cas que le bruit de ma mort fût faux. Ces diamans, qui avoient toujours fait la meilleure partie de mon bien, furent en cette conjoncture une reſſource bien douce pour moi; elle me rendit un peu de calme. Auſſi la violence de mes tranſports étant un peu diminuée par les aſſurances que D. Alphonſe me réitéra de la vie & de la conſtance de Roſalia, je me vis obligé de ſatisfaire ſa curioſité ſur mon état. Je lui racontai par ordre ma prémière captivité à l'Abbaye de.... mon commerce de Lettres avec Roſalia, mon ſecond enlèvement, le maſſacre de mon Valet de chambre, ma tranſlation ailleurs, les circonſtances de ma priſon noire, les propoſitions que les deux Mores m'avoient faites, leurs menaces, leurs mauvais traitemens, ma délivrance imprévue, l'hiſtoire de mon habit monachal, & les raiſons que j'avois de ſoupçonner le Marquis Del. . . . d'être l'auteur de tous mes maux.

D. Alphonſe, étonné de cet enchainement d'avantures bizarres, m'avoua que

que s'il n'eût connu ma ſincérité, il auroit eu peine à m'en croire. Rien en effet n'étoit plus romanesque en apparence; & malheureuſement pour moi, rien n'étoit plus réel. Le Froc que je portois en étoit une preuve. Cependant mon Ami me fit répéter les circonſtances de ma priſon, & il en conclut que le Marquis Del. . . étoit le ſeul auteur de cette violence. L'article des deux Mores lui tenoit lieu d'évidence, parce que le Marquis n'avoit presque point d'autres Domeſtiques; le ſéjour qu'il avoit fait aux Indes l'avoit rendu ſi impérieux, que depuis ſon retour il ne s'étoit ſervi que de *Nègres* ou de *Métifs*, qu'il traitoit en bêtes. Sa paſſion connue pour Roſalia formoit une autre preuve: il étoit apparent qu'il avoit ſurpris contre moi le Miniſtère, à qui il s'étoit rendu néceſſaire par des avances conſidèrables, pendant les troubles du Royaume; & que ne pouvant triompher de la vertu de Roſalia, il avoit tâché d'ébranler ſa conſtance par le bruit de ma mort. Don Alphonſe ajouta, que l'époque de ma liberté étoit le plus fort indice qu'il eût contre le Marquis. „ Car „ enfin, mon cher Nugnez, ajouta-t-il, „ votre cruel Ennemi n'eſt plus. Il y a „ préciſément huit jours qu'il fut aſſaſ„ ſiné à quelques lieues de Madrid, ſans „ que l'on ait pu découvrir encore ceux „ qui l'ont puni de ſes crimes. On en

„ ſoup-

„ ſoupçonne les Frères de ſa dernière
„ Epouſe, qui n'ont jamais pu lui par-
„ donner le barbare traitement de leur
„ Sœur. Il y a quelque apparence que
„ vous avez occupé l'apartement de
„ cette infortunée perſonne, & je dou-
„ te que vous en fuſſiez ſorti, ſi le Ciel
„ n'eût délivré l'Eſpagne de ce monſtre.
„ Quant à l'habit dont on vous a revê-
„ tu, je croi, pourſuivit-il, que c'eſt
„ un artifice dont ſes gens ſe ſeront ſer-
„ vis pour vous ôter la connoiſſance du
„ lieu d'où vous ſortiez."

Ces conjectures, jointes à mille autres choſes que je me rappellai, me parurent ſi vraiſemblables, que je demeurai convaincu que je ne devois mes maux paſſés qu'à mon Rival, & à mon amour pour Roſalia. Cette idée en adoucit beaucoup le cruel ſouvenir, parce qu'elle étoit fondée ſur la conſtance de mon Amante. Il eſt difficile de ſe refuſer aux mouvemens de joie que la Nature inſpire, à la mort d'un Ennemi ſi perfide & ſi barbare; & je vous avoue, Mesdames, dit Don Nugnez en rougiſſant, que je ne fus ni aſſez généreux, ni aſſez Chrétien, pour y être inſenſible. Ma joie me parut d'autant plus légitime, que je crus remarquer dans la mort du Marquis un trait éclatant de la juſtice du Ciel, & une preuve ſenſible de ſa protection ſur moi. J'en tirai d'ailleurs un heureux préſage pour la ſuite de mes affaires du

côté

côté de la Cour, où je ne desespèrai plus de faire connoitre mon innocence. Tant il est vrai que l'amour est extrème en tout, & qu'il ne connoit ni de petits maux, ni de petits plaisirs ! Il est de la destinée des Amans, de s'allarmer également des moindres revers, & de se flatter aisément des plus minces succès. Hèlas ! je vis bientôt évanouir mes espèrances !

Cependant, Mesdames, toute vive qu'étoit ma joie, elle étoit imparfaite, parce que je ne savois encore rien de positif sur l'état de ma chère Rosalia. Mon récit, & nos réflexions m'avoient obligé de réprimer l'impatience que j'avois d'en savoir tout le détail; & Don Alphonse l'écartoit à dessein, pour ménager la tendresse de mon malheureux cœur. Il falut pourtant y venir; & malgré tout ce que ce discret Ami put faire pour détourner la conversation, mon inquiétude le força de m'apprendre ce qu'il vouloit me cacher. Il ne le fit néanmoins que par degrés, & me renouvella les assurances publiques que D. Rosalia avoit données de sa constance pour moi. Il me dit que le bruit de ma mort avoit dévoilé le mystère de son cœur, & que dès qu'elle en avoit appris la nouvelle, elle avoit cru que sa pudeur ne couroit aucun risque à se déclarer mon Amante, d'autant qu'elle avoit fait assez connoitre en toute occasion qu'elle renonçoit au mariage, & qu'elle avoit

avoit résolu de pleurer ma mort jusqu'à la sienne. Des assurances si douces ne me satisfirent pas: elles me paroissoient trop générales. Je crus d'ailleurs appercevoir quelque réserve dans les paroles de Don Alphonse; & je ne sai quelle secrette inquiétude me rendoit son récit suspect. Je le pressai de l'éclaircir: il voulut encore éluder le coup, en me représentant que ce qu'il m'avoit dit me suffisoit, & que nous avions autre chose à faire que de parler de tendresse. Sa réserve irrita ma curiosité. „ Que n'a-„ chevez-vous, lui dis-je, mon cher „ Alphonse? mon cœur m'annonce „ quelque chose de plus. J'en tremble; „ mais je veux éclaircir ma destinée.... „ Eh bien donc, me répondit-il, ap-„ prenez, mon cher Nugnez, toute „ l'étendue de vos malheurs. Rosalia „ vous aime, je le répète; & pour en „ convaincre toute l'Espagne, depuis „ qu'elle a cru votre mort véritable, el-„ le s'est retirée pour jamais dans un „ Cloitre." Quel coup pour un cœur fidèle! quel revers pour un Amant!

Je vous ai assez marqué, Mesdames, continua D. Nugnez tout attendri, jusqu'où Rosalia m'étoit chère, pour qu'indépendamment de mes expressions, vous jugiez combien cette nouvelle dut être accablante pour moi. J'en fus atterré. Un homme frappé d'un coup de foudre, est moins étonné que je ne le fus alors. Je

perdis pour quelques momens le courra
ge & la raiſon. La douleur que j'e
conçus me jetta dans une défaillance
pendant laquelle je ſouffris tout ce qu
l'amour a de plus cruel. Don Alphon
ſe tâcha de me raminer par des eſp
rances, qui n'étoient guères plauſible
Je repris mes ſens, je ſoulageai ma do
leur par un torrent de larmes, &
rompis enfin le ſilence pour déplor
mes disgraces. „ Roſalia dans un Cl
„ tre, m'écriai-je avec amertume,
„ dérobe pour jamais à mes yeux! F
„ tale réſolution! cruel engagemen
„ Pour jamais dans un Cloitre! que
„ conſtance! O malheureux Nugne
„ quel eſt ton ſort! & qu'as-tu fai
„ l'amour? De quoi ton cœur eſt-il co
„ pable, pour ſe voir en butte à de
„ cruels contretems? Ta tendreſſe
„ la conſtance de Roſalia avoient trio
„ phé des langueurs de l'abſence,
„ des horreurs d'une affreuſe priſo
„ nous étions échapés à la perſécuti
„ d'un barbare Rival: ma captivité
„ le prix de mon amour, & la pre
„ de la fidélité de mon Amante:
„ étoit libre, pendant que j'étois c
„ tif; & l'eſpoir de la rejoindre adou
„ ſoit mes fers. La liberté m'eſt r
„ due; Roſalia la perd pour me prou
„ ſa tendreſſe, & ſe retire pour jam
„ dans un Cloitre! Quelle fatalité! Po
„ quoi faut-il que ſa fidélité faſſe

„ jo

„ jourd'hui mon ſupplice, & mon deſ-
„ eſpoir? Fut-il jamais une tendreſſe
„ plus pure, & plus malheureuſe ? Ne de-
„ vions-nous connoitre l'amour que par
„ ſes caprices, & ne pouvions-nous nous
„ aimer que pour nous rendre récipro-
„ quement malheureux? Ah! trop chere
„ & trop fidèle Roſalia, continuai-je,
„ que direz-vous quand vous ſaurez
„ que ce tendre Nugnez que vous pleu-
„ rez comme mort, ne reſpire après
„ tant d'infortunes, que pour appren-
„ dre que vous mettez le ſceau à ſes
„ malheurs par un excès de conſtance?..
„ Mourons, ajoutai-je avec deſeſpoir,
„ terminons des jours dont la durée va
„ faire le tourment de mon Amante!
„ Elle m'aime: cette aſſurance me ſuffit.
„ Elle me croit mort, & me pleure; ne
„ changeons point l'objet de ſes lar-
„ mes." En diſant ces mots je courus
aux armes de D. Alphonſe, que j'apper-
çus dans un coin de ſon Cabinet. Ce
généreux Ami ſe jetta ſur moi pour
m'arrêter, & me conjura de calmer mes
tranſports. Je rebutai ſes avis, je ne
voulus rien écouter, je le brusquai mê-
me. „ Laiſſez-moi, cruel Ami, lui
„ criois-je tout furieux, laiſſez-moi pé-
„ rir. .. Pourquoi voulez-vous que je
„ vive? . . . Chargez-vous ſeulement
„ du ſoin d'apprendre à Roſalia que
„ j'expire plein de tendreſſe, & de re-
„ connoiſſance pour ſa fidélité." . . .

Don Alphonſe cependant m'arracha le poignard dont je m'étois ſaiſi, & demeura collé ſur moi, pour appaiſer mon deſeſpoir par toutes les raiſons que la Religion, la prudence & l'amitié purent lui ſuggèrer.

Celle qui ſervit le plus à calmer l'émotion où j'étois, pourſuivit D. Nugnez avec un ſoupir qui marquoit le vif ſentiment qu'il avoit encore de cette cruelle ſituation, fut la réflexion qu'il me fit faire ſur la facilité qu'auroit Roſalia de réclamer contre ſes Vœux. Il me rappella l'eſtime qu'avoit eue pour elle Madame *des Urſins*, & combien il ſeroit aiſé à cette Princeſſe d'obtenir une Diſpenſe du Pape, par le crédit des Cardinaux *de la Tremoille*, & *del Giudicé*. Il me propoſa même quelques plans d'enlèvemens, qu'il me fit enviſager comme faciles à exécuter dans la dernière extrémité. Tout inalliables que ces projets étoient avec la ſévère vertu de ma chère Roſalia, ils amuſèrent ma douleur, parce que le deſeſpoir ne connoit rien d'impoſſible. Je me remis un peu de mon agitation; nous concertames ſérieuſement ces projets. Don Alphonſe ſe prêtoit ſagement à mes vues, & à meſure qu'il s'appercevoit du retour de ma Raiſon, il me ramenoit inſenſiblement à des idées plus juſtes.

La nuit acheva de calmer mes tranſports; mais dès qu'il fut jour, je voulus aller

aller à Madrid, dans l'eſpèrance qu'à l'ombre de mon habit Religieux, je pourrois entretenir Roſalia. D. Alphonſe ne fut point de cet avis, & me repréſenta que dans l'obſcurité de mes affaires, il étoit imprudent de me mettre ſous les yeux de la Cour, & de m'expoſer à y paroitre doublement criminel, ſi j'y étois reconnu ſous l'habit Religieux. Toutes les Priſons d'Eſpagne étoient pleines alors de gens arrêtés ſecrettement; & le Duc de *Médina-Céli* étoit mort dans la ſienne. Les Etrangers même n'y étoient pas en ſureté, pour peu qu'ils fuſſent ſuſpects. L'affreuſe captivité du Sr. *Deslandes-Regnault*, François de nation, en étoit une preuve. Mon Ami me fit comprendre encore, que dans l'idée où l'on étoit de ma mort, on pourroit en ce cas me ſoupçonner de celle du Marquis, & regarder le bruit de la mienne, comme un artifice dont je me ſerois ſervi pour me ſouſtraire à la Juſtice du Roi, & aſſurer ma vengeance contre mon Rival. Il lui parut plus ſûr d'écrire à Donna Julia ſa Sœur, qui, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, étoit Religieuſe dans le même Couvent que Roſalia, & dont elle étoit l'intime confidente. Il la pria de ſonder le cœur de ſon Amie, & de lui annoncer prudemment mon retour. Sa Lettre me parut trop meſurée; je voulus y joindre un Billet particulier. Don Alphonſe n'y

voulut pas consentir ; il me permit seulement d'ajouter au bas de sa Lettre, deux lignes de ma main, mais toujours sous son nom ,en forme de *Post-scriptum*, afin que Rosalia pût l'en croire en voyant mon écriture, & qu'en cas que le message fût intercepté, personne n'en pût abuser. Cette condescendance me satisfit ; il ferma la Lettre & l'envoya aussi-tôt par un Domestique de confiance qu'il appelloit *Iago*, & qui avoit ordre d'attendre & de rapporter la réponse.

Iago tarda plus que nous ne croyions; l'amour augmenta mon impatience & mes inquiétudes. Elles furent si violentes, que D. Alphonse me conseilla pour les dérober à ses gens, de rester au lit sous prétexte de maladie. Il affecta même de vouloir me servir par dévotion, & sous prétexte de me rendre ces petits services, il ne me quittoit pas un moment. Dans cet intervalle, il tâchoit de me distraire par le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis ma détention. Il m'apprit la réduction des Rebelles, la prise de Barcelone, les négociations pour la Paix générale, les préparatifs que l'on faisoit pour les secondes noces du Roi, l'exil & la disgrace de plusieurs Seigneurs qui avoient paru affectionnés au Roi, les diverses révolutions qui avoient changé la face de la Cour, & mille autres choses qui étoient nouvelles pour moi. Je m'occupai de ces évènemens,

mens, ſelon la relation qu'ils pouvoient avoir avec les intèrêts de mon cœur: car un Amant ne manque jamais de rapporter tout à ſa tendreſſe. Quinze jours ſe paſſèrent dans ces réflexions, à attendre la réponſe de Madrid. Un ſoir que je me livrois à mes inquiétudes plus que de coutume, Don Alphonſe entra d'un air riant dans ma chambre. „ Je viens, „ me dit-il en m'embraſſant, vous don- „ ner de bonnes nouvelles. Donna Ro- „ ſalia n'eſt point encore Religieuſe: „ une maladie dont elle ſe rétablit, a „ reculé ſes Vœux d'un mois. Elle étoit „ ſur le point de les faire; mais depuis „ qu'elle a appris votre retour, elle a „ proteſté qu'elle n'en fera rien. Je „ ſuis fâché de vous avoir allarmé mal „ à propos."

Cette nouvelle imprévue me remplit de trouble & de joie. La ſurpriſe qu'elle me cauſa, me fit preſque douter de mon bonheur. Mon triſte cœur, accoutumé depuis longtems aux douloureuſes alternatives de maux réels, & d'eſpèrances chimériques, ne pouvoit d'abord ajouter foi à la Lettre de Donna Julia, que D. Alphonſe m'apportoit. Mes yeux baignés de larmes pouvoient à peine la lire. Mais le nom de Roſalia que je vis écrit de ſa propre main, vainquit mon incrédulité. J'oubliai auſſi-tôt mes miſères paſſées, je me livrai aux tranſports les plus vifs,

& ma joie fut auſſi exceſſive que mon deſeſpoir l'avoit été. Enfin je voulus partir pour Madrid, & après avoir pris quelque tems pour concerter ce voyage & le faire avec prudence & ſureté, nous en primes la route. Je repris mon Froc; Don Alphonſe me fit monter avec lui dans ſa litière, & nous y arrivames heureuſement. Il y garda *l'incognito*, & ne retint avec lui que le fidèle Iago. Dès le lendemain, il alla voir ſa Sœur, & dans les viſites qu'il lui fit pluſieurs jours de ſuite, il l'informa de tout ce qui me regardoit. Donna Julia fut ſi touchée du récit de mes maux, qu'elle lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour me procurer quelque conſolation. Enfin elle me fit aſſurer que Roſalia ne ſeroit jamais à d'autre qu'à moi, & qu'elle avoit déja déclaré au Couvent, que ſa ſanté ne lui permettoit point de conſommer ſon engagement. Sur ces aſſurances, je hazardai un Billet à Roſalia, pour lui exprimer mon amour & ma reconnoiſſance; & pour réponſe, je reçus deux jours après de ſa part un de ces petits ouvrages de ſoie, auxquels les Religieuſes s'amuſent. C'étoit une eſpèce de peloton taillé en forme de cœur, qu'elle avoit elle-même travaillé de ſes propres cheveux, & ſur lequel elle avoit brodé en or ſon Chiffre & le mien, avec des larmes d'argent tout autour.

tour. Ce tendre & galant ouvrage me mit dans une eſpèce d'extaſe; je le baiſois, je le ſerrois contre mon cœur, & je ne pouvois ceſſer de l'admirer. D. Alphonſe, qui en ſavoit le ſecret, me le reprit, en m'inſinuant qu'il faloit l'ouvrir, & qu'il contenoit encore quelque choſe de plus précieux. J'eus peine à y conſentir, & quand je lui vis prendre des cizeaux pour en découdre la bordure, je vous proteſte, Mesdames, que j'en frémiſſois, comme ſi mon cœur devoit en reſſentir le déchirement. Dès qu'il en eut découſu quelques points, j'apperçus un papier plié, qu'il en tira proprement & l'ouvrit. C'étoit une Lettre de Roſalia, que j'ai toujours conſervée. La voici, continua D. Nugnez en tirant des Tablettes d'or dans leſquelles elle étoit.

L E T T R E

de Donna Roſalia à D. Nugnez.

IL eſt donc vrai, mon cher Nugnez, que vous reſpirez encore! Eſt-il beſoin que je vous marque avec quelle joie je l'apprens? Le Ciel, témoin des pleurs que j'ai verſés pour vous, l'eſt auſſi de mes tranſports. Je m'y livrerois ſans réſerve, ſi je pouvois me diſſimuler les circonſtances où je ſuis. Le bruit de votre mort m'aiant ôté l'eſpoir de vous conſacrer des jours que vous m'a-

viez conſervés, je réſolus de m'enfermer dans cette retraite. Hèlas! que n'ètes-vous reparu plutôt, ou que n'ai-je pris ma réſolution un peu plus tard! Vous vous offrez à moi, lorſqu'un devoir ſacré alloit m'empêcher d'être à vous. Fatal Deſtin, à quel prix me rends-tu ce que j'avois de plus cher!... N'importe, mon cher Nugnez, il n'eſt point d'engagement qui ne doive cèder à ceux que mon cœur, guidé par une juſte reconnoiſſance, a pris avec vous. Votre retour anéantit l'imprudente démarche que ma trop conſtante tendreſſe m'a fait faire. Dût-il m'en coûter tout mon bien, il ne tiendra pas à moi que je ne ſois à vous. Puiſſe le Ciel, qui daigne eſſuyer aujourd'hui mes larmes, en tarir à jamais la ſource, & terminer vos disgraces! Vivez, cher Nugnez; & ſi l'aſſurance de ma tendreſſe peut contribuer au bonheur de vos jours, croyez que je ne chéris rien tant que vous.

ROSALIA.

Il faudroit, Mesdames, ajouta D. Nugnez en baiſant tendrement cette Lettre, avoir éprouvé comme moi les caprices de l'amour, pour connoitre le prix de ces retours imprévus. Mon cœur ſentit en ce moment tout ce que la tendreſſe a de plus doux & de plus délicieux. Ce ne fut pas un de ces tranſports violens, que j'avois quelquefois éprouvés; c'étoit une impreſſion délicate

licate de ſatisfaction & de joie, d'autant plus douce, qu'elle étoit fondée ſur la reconnoiſſance que j'avois de la conſtance de mon Amante. Ce doux ſentiment occupa tellement mes réflexions, que je n'en fis aucune ſur quelques termes de ſa Lettre, qui nous préſageoient de nouvelles diſgraces. Ce fut peut-être la ſeule fois que je goûtai quelques douceurs ſans mêlange d'amertume. Hèlas! j'ignorois que Roſalia voyant approcher la cérémonie de ſes Vœux, & n'aiant point de proches parens, avoit fait au Couvent une donation générale de ſes biens. Sa tendreſſe pour moi avoit encore été le mobile de cette démarche. Dans l'idée où elle étoit de ma mort, & dans la résolution qu'elle avoit priſe de perpétuer avec décence les larmes dont elle vouloit honorer mes cendres, elle avoit fondé nombre de Meſſes pour le repos de mon ame. Quoique la validité de cet Acte dépendît de la certitude de ma mort, & de l'émiſſion ſolennelle de ſes Vœux, l'avidité des Religieuſes lui en fit un cruel ſujet de perſécution. C'eſt ce que Roſalia m'inſinuoit, & je n'y fis alors aucune attention.

Don Alphonſe, qui ſavoit tout le myſtère de cette énigme, n'eut garde de troubler ma joie. Mais comme il prévoyoit que ſa préſence à Madrid pourroit m'être utile, il réſolut de reparoi-

tre à la Cour, pour être à portée de m'y ſervir de ſon crédit. Il ſe remit en équipage, & rappella ſes gens à Madrid ſous prétexte de faire ſa cour à la nouvelle Reine. Cependant, comme je ne pouvois longtems demeurer inconnu au milieu d'eux, il me fit louer une maiſon, dans une petite rue écartée & fort étroite, près du Couvent de Roſalia. Il y fit porter les meubles les plus néceſſaires, & après m'avoir fait raſer & habiller à l'Eſpagnole, il me conduiſit un ſoir à ce nouveau logis; & ſon fidèle Iago eut ordre de pourvoir à mes beſoins. En entrant dans cette nouvelle retraite, je lui laiſſai le ſoin de mon amour & de mon innocence. Je ne pouvois les mettre en meilleures mains. Don Alphonſe étoit très conſidèré de la Princeſſe des Urſins, dont le crédit étoit alors immenſe. Il étoit d'ailleurs intime ami du Cardinal del Giudicé, Grand-Inquiſiteur d'Eſpagne. Il comptoit de réunir en ma faveur la recommandation de ces deux perſonnes, & d'attendre l'arrivée de la nouvelle Reine pour ſolliciter ma grace. L'abſence du Cardinal le forçoit même de prendre ce délai. Ce Prélat étoit en France, où le Roi l'avoit envoyé négocier l'agrément de Louis XIV ſon Grand-père, pour ſon mariage avec la Princeſſe Farnèſe. Dans cette attente, je regardois mon bonheur comme aſſuré;

je

je vivois tranquille, & toute ſombre & ſolitaire qu'étoit ma demeure, je m'y trouvois plus agréablement que ſi j'euſſe été logé à l'Eſcurial. La préſence des murs qui renfermoient ma chère Roſalia, nourriſſoit ma tendreſſe. Je recevois ſouvent de ſes Billets par le moyen d'Iago, qui ſous prétexte d'aller de la part de ſon Maitre, ſavoir des nouvelles de D. Julia, ſervoit à couvrir cet innocent commerce. Je paſſois les jours, & quelquefois les nuits entières, à regarder les murailles du Cloitre. Je vivois de ſoupirs, d'eſpèrances & de projets; & dans l'impoſſibilité où j'étois de voir ou d'entretenir l'Objet de mes amours, je m'eſtimois heureux de pouvoir au moins reſpirer le même air. J'attendois patiemment le retour du Cardinal, & l'arrivée de la nouvelle Reine, qui ſelon les projets de Don Alphonſe, devoient terminer mes malheurs, & couronner mes ſoupirs. Qui n'eût cru que des meſures ſi ſages euſſent triomphé de la malignité de mon étoile? Cependant, Mesdames, deux évènemens imprévus vinrent coup ſur coup déconcerter nos projets, & renverſer mes eſpèrances.

Le Cardinal tomba ſubitement dans la diſgrace du Roi, pour avoir, pendant ſon ſéjour en France, imprudemment condamné quelques Livres relatifs à la Conſtitution *Unigenitus*, & à la Souve-

raineté des Rois, par un Décret d'*Inquisition* daté de *Marly* même. Cet Acte de jurisdiction dans un Royaume qui ne reconnoit pas celle du S. Office, irrita le Parlement de Paris, & offensa Louis XIV. Sur les plaintes qui en vinrent à la Cour d'Espagne, ce Prélat fut rappellé, & arrêté à Bayonne par le Prince *Pio.* Du fond de ma solitude, je fus plus attentif à cette querelle Ecclésiastique, que ne le sont d'ordinaire les gens de ma profession, parce que je sentois la relation qu'elle avoit avec mes amours. Je faisois mille vœux avec D. Alphonse pour l'accommodement de cette affaire, qui ne dépendoit que du Cardinal. Il seroit en effet rentré d'abord dans la faveur du Roi, s'il eût voulu révoquer ce Décret, qu'il avoit fait afficher à la porte du Palais de Madrid, sans la connoissance de la Cour : mais il demeura ferme, & il fut dégradé de sa Charge d'Inquisiteur-Général. Voilà la source de nos derniers malheurs.

Qui croiroit, Mesdames, qu'un évènement si indifférent en lui-même à la tendresse de deux Amans, pût causer notre ruïne? Qui s'imagineroit que les démarches des Grands eussent tant d'influence? Hèlas! leurs malheurs font souvent plus de misérables, que leur prospérité n'avoit fait d'heureux! Rosalia fut la prémière à ressentir la disgrace du Cardinal. Comme elle persistoit à vouloir for-

ſortir du Couvent, & à révoquer la donation qu'elle avoit faite de ſes biens, les Religieuſes s'aviſèrent d'en faire une affaire d'Inquiſition. Le tems leur étoit favorable ; elles profitèrent de l'Interrègne dans le S. Office par la deſtitution du Cardinal ; elles armèrent contre elle tous les Moines qui compoſent ce redoutable Tribunal, & ils firent cauſe commune pour une affaire qui intèreſſoit tous les Cloitres. Nous fumes avertis même par Donna Julia, que ſi Roſalia ne ſe déſiſtoit pas, elle ſeroit déférée à ce Tribunal, comme Hérétique & comme Sacrilège, à cauſe du mépris qu'elle faiſoit de la Vie Religieuſe, & de la révocation des biens donnés à l'Egliſe. Quelque injuſte que fût cette chicane, puiſque le Teſtament ne vaut qu'après la mort réelle ou civile du Teſtateur, je frémis à la vue des périls qui menaçoient Roſalia. Nous lui conſeillames de ſacrifier ſes biens, je lui offris tout ce que je poſſèdois. Mais Roſalia fut intrépide, & m'envoya en réponſe quelques pierreries, qu'elle avoit gardées juſques-là ſecrettement dans ſa chambre, dans le deſſein de les diſtribuer à ſes Amies au jour de ſes Vœux. Elle amuſa ſes Religieuſes en demandant deux mois de délai pour ſe déterminer, & elle l'obtint. Nous ſongions à profiter de cet intervalle, pour implorer la protection de la Reine qui étoit déja en chemin, & D. Alphonſe

at-

attendoit ſon arrivée pour la faire informer du ſort de Roſalia par la Princeſſe des Urſins. Hèlas! cette dernière reſſource nous manqua encore, & cette Princeſſe ſe vit auſſi disgraciée à l'arrivée de la Reine, & obligée de quitter l'Eſpagne en dix jours. Ce dernier contretems abattit le courage de D. Alphonſe: il vint me trouver un ſoir tout allarmé, & m'avoua que pour le coup, il craignoit tout pour Roſalia. Il me fit le détail de ſes frayeurs, avec beaucoup plus d'éloquence qu'il n'en faloit pour me les communiquer. Il eſt rare qu'un Amant ait beſoin de tant de circonſtances, pour s'allarmer ſur le ſort d'une perſonne qu'il adore. Cependant je me ſentis en cette occaſion plus de courage & de raiſon, qu'en toutes mes autres traverſes. Il me ſembla qu'après avoir échappé à tant de périls, le Ciel ne m'abandonneroit point en celui-ci. L'innocence de mon amour, & l'injuſtice que l'on faiſoit à Roſalia, m'inſpirèrent une confiance ſecrette de réuſſir dans tous les moyens que je tenterois pour la ſauver. Je me rappellai mille projets d'enlèvemens, que j'avois quelquefois imaginés dans l'oiſiveté de ma ſolitude; & en les rectifiant, j'en formai un, qui tout périlleux qu'il étoit, fut pourtant le ſeul qui nous parut raiſonnable.

Don Alphonſe ſe chargea d'en informer D. Julia ſa Sœur, dont le ſecours nous

étoit néceſſaire. Cette Dame ne s'en fit aucun ſcrupule, parce qu'elle étoit pleinement convaincue de l'injuſtice qu'on faiſoit à Roſalia, & qu'elle voyoit de près le danger dont ſon Amie étoit menacée. Il n'en fut pas de même de Roſalia. Cette vertueuſe fille s'allarma de cette propoſition : quelque opinion qu'elle eût de mon reſpect pour elle, ſa pudeur s'offenſoit de l'idée ſeule de ſe jetter entre les bras d'un homme. Quelque choſe enfin que Donna Julia pût lui dire pour l'engager à ſauver ſa vie, elle perſiſta à préférer la mort & les ſupplices les plus affreux, aux moyens de les éviter par une évaſion furtive. Cependant, ſans m'arrêter à tous ſes ſcrupules, je fis préparer & apporter chez moi tout ce que je crus néceſſaire à mes vues, dont le fidèle Iago fut le confident & le miniſtre. Nous nous diſpoſames à tout évènement, & je paſſai quelques ſemaines à perfectionner mon projet. Il eſt vrai que ce tems fut pour moi un tems de triſteſſe & de douleur. J'étois dans des allarmes mortelles, tandis que toute l'Eſpagne étoit en joie pour les noces du Roi, & la reception de la Reine. Don Alphonſe, qui étoit obligé d'y prendre part, n'en étoit pas moins actif ſur mes intèrêts. Il ne ceſſoit de faire agir ſa Sœur auprès de Roſalia, d'autant que le délai qu'elle avoit demandé, étoit prêt à expirer. Il trouva

même

même un expédient, qui en facilitant ſa fuite, en adouciſſoit les conſéquences. Il imagina de la faire partir parmi les Femmes de la Princeſſe des Urſins, dont les Domeſtiques & les bagages ſe diſpoſoient à prendre la route de France. Il en parla ſecrettement à une des Dames de cette Princeſſe, qui lui promit de s'en charger. Cette idée diminua un peu les répugnances de Roſalia; mais ce qui la détermina plus puiſſamment, fut la vue du cachot affreux qu'on lui préparoit, & la malignité des informations que l'on commençoit dans le Couvent, pour dreſſer contre elle une accuſation d'Héréſie, qui n'alloit pas à moins qu'à la faire condamner au feu. Enfin Roſalia, ébranlée à la vue du danger, conſentit à nos projets. Le jour fut pris: c'étoit la veille du départ des gens de Madame des Urſins. Nous ne perdimes point de tems; & voici le ſtratagème que j'employai.

Je croi, Meſdames, continua D. Nugnez, avoir eu l'honneur de vous dire que ma petite maiſon étoit vis-à-vis les murs du Couvent, & que la rue en étoit très étroite. Le grenier du Couvent avoit une eſpèce de lucarne, qui donnoit préciſément vis à vis les fenêtres du dernier étage de ma maiſon; & cette lucarne n'étoit fermée que par un chaſſis de bois, percé en divers endroits en forme de jalouſie. Donna Julia avoit

voit ſurpris une clé du grenier, & par le ſecours des limes ſourdes que ſon Frère lui avoit procurées, elle avoit ſcié les agraffes de fer qui retenoient le chaſſis. Don Alphonſe s'étoit rendu chez moi dès le ſoir avec ſon fidèle Iago, & nous attendions avec impatience l'heure dont nous étions convenus. Tout nous favoriſoit; la nuit étoit très obſcure; le quartier que j'habitois étoit plus déſert que jamais, parce qu'une Fête, & un Bal qui ſe donnoit à l'autre bout de la Ville, y avoient attiré tout le monde. Cependant je deſirois & redoutois également le moment fatal, qui devoit ſauver ou perdre pour jamais l'Objet de mon amour. A minuit ſonnant, Donna Julia parut à la fenêtre avec une lanterne ſourde, & nous donna le ſignal: elle ouvrit enſuite le chaſſis, & dans l'inſtant nous pouſſames contre la lucarne un ſoliveau rond, que nous avions préparé exprès. Il étoit beaucoup plus long que le travers de la rue, & à l'aide du contre-poids que nous avions attaché au bout qui devoit reſter dans ma chambre, nous fimes avancer l'autre bout juſqu'à la muraille du Couvent. Donna Julia le reçut, & le plaça ſur le bord de la lucarne, d'où il ne pouvoit s'échapper, parce que j'y avois fait attacher un long croc qui le retenoit. Enſuite, au moyen d'une corde que nous lui avions jettée, elle tira

à

à elle un grand panier d'ozier garni de cercles de fer croisés, qui étoit suspendu par trois fortes chaines aboutissant à un gros anneau de fer, qui devoit couler sur le soliveau. Après que D. Julia eut arrêté le panier, elle pressa son Amie d'y descendre. Rosalia frémit à la vue de cette périlleuse machine. Cependant après avoir pris le Ciel à témoin de l'injustice qui la forçoit à violer ainsi la Clôture sacrée pour sauver sa vie, elle invoqua son secours, embrassa la généreuse Julia, descendit courageusement dans le panier, & se tint ferme aux chaines qui le soutenoient. Aussitot nous attirames à nous ce précieux fardeau, tandis que Donna Julia avec un long bâton nous aidoit à faire glisser l'anneau.

Il n'est pas en mon pouvoir, Mesdames, poursuivit D. Nugnez en soupirant, de vous exprimer tout ce qui se passa dans mon cœur en ce moment critique. Peut-être ne le sai-je pas moi-même. Je frémis encore en pensant à cette périlleuse expédition. Dès que je vis Rosalia en l'air, mon cœur fut saisi d'une angoisse mortelle; je compris le danger où je l'engageois; je frémissois à la moindre secousse que je donnois au panier. Je desirois, je craignois, j'espèrois, tout à la fois; & dans le trouble où j'étois, je ne goûtois qu'imparfaitement le plaisir de sauver une

une ſeconde fois ma Roſalia. Notre ſtratagème eut pourtant un heureux ſuccès; Roſalia fut en peu de minutes à portée de la fenêtre. Dès que je la vis, je lui tendis la main, je pris la ſienne, & la baiſai tendrement. Roſalia toute tremblante s'appuya ſur ma fenêtre; je la pris entre mes bras, & à l'aide de Don Alphonſe, je l'attirai dans ma chambre. Mon cœur tranſporté de joie eut peine à contenir ſes tranſports. Que de choſes j'aurois voulu dire en ce moment! " Que le Ciel ſoit béni, m'écriai-
„ je, puiſqu'il a permis que je vous re-
„ viſſe, & qu'il s'eſt ſervi de moi pour
„ vous arracher à des malheurs qui ne
„ vous menaçoient que parce que vous
„ m'étiez fidèle! Souffrez, chère Ro-
„ ſalia, ajoutai-je en tombant à ſes ge-
„ noux, qu'en vous renouvellant mes
„ ſermens, je vous offre les débris de
„ ma fortune, pour vous dédommager
„ du ſacrifice que vous m'avez fait de
„ la vôtre. . . . Il me ſuffit, mon cher
„ Nugnez, répondit tendrement Roſa-
„ lia, que je ſois ſure de votre cœur;
„ le plaiſir de vous revoir vivant, me
„ tient lieu de tout. La démarche que
„ je fais, le prouve aſſez. Songez à
„ ſauver vos jours, que la conſervation
„ des miens expoſe plus que jamais"...
Pendant que nous nous faiſions ces proteſtations ſi douces, D. Alphonſe & ſon Valet retiroient dans ma chambre

la

la machine qui avoit ſervi à notre entrepriſe ; & ils nous interrompirent, pour m'obliger de travailler avec eux, à remettre tout en ordre. Donna Julia de ſon côté aiant rajuſté le chaſſis, prit congé de nous, & ſe retira en faiſant mille vœux pour l'heureux ſuccès de notre fuite. D. Alphonſe aiant enſuite fait un petit compliment à Roſalia, lui donna la main pour deſcendre. Nous primes chacun un maſque, nous nous armames tous trois d'un poignard, & Roſalia s'étant enveloppée d'une longue mante, je la pris ſous les bras avec D. Alphonſe. Nous traverſames toute la Ville en ſilence, & nous arrivames heureuſement à la maiſon où étoient les Domeſtiques de la Princeſſe des Urſins. Il ne me fut pas permis d'y entrer, ni de faire de longs adieux à Roſalia. Je lui baiſai la main en la quittant; D. Alphonſe me ramena à ſon logis, & laiſſa Iago pour obſerver ce qui ſe paſſeroit au départ de Roſalia.

Après cette expédition, il n'étoit plus ſûr pour moi de demeurer à Madrid ; & l'embarras étoit de m'en faire ſortir. Je regrettai alors ma barbe & ma prémière métamorphoſe, à l'ombre de laquelle j'aurois pu m'échaper plus facilement. Nous paſſames le reſte de la nuit à imaginer quelque nouvel expédient. Le réſultat de nos idées fut, que je prendrois un habit de Pélerin François,

&

& que je ferois le voyage à pied jusqu'à la frontière de France, où je trouverois des remises. Dès le point du jour, Iago vint nous assurer que Rosalia étoit partie dans la voiture des Dames, sans que personne l'eût reconnue. Cette nouvelle me tranquillisa, & je me préparai à la suivre. Iago alla m'acheter un vieil habit à la Françoise; je pris du linge sale, une mallette, un chaperon, un collier de coquillages, je m'armai d'un bourdon à la manière des Pélerins, & je partis après avoir embrassé mon cher Don Alphonse. Notre séparation se fit avec un attendrissement réciproque, qui nous annonçoit que nous ne nous reverrions plus. Dans cet équipage, il me fut aisé de me donner pour un Pélerin François qui revenoit de S. Jaques de Compostelle, & qui après avoir parcouru l'Espagne, se hâtoit de revoir sa famille. En effet, malgré la fatigue de la nuit précédente, je m'éloignai de douze lieues de Madrid dès le même jour; j'évitai les Villes, & guidé par l'amour, je suivois les pas de ma chère Rosalia. Enfin j'arrivai heureusement à Bayonne, où je trouvai une de ses Lettres, qui m'apprit qu'elle alloit en droiture à Paris, où je la trouverois. Je ne pouvois rien apprendre de plus consolant; & après m'être reposé quelques jours, je me fis habiller, je touchai de l'argent, & je pris la poste pour Paris, où j'arri-

vai

vai deux jours après l'Objet de mon amour. La Princeſſe des Urſins, informée par une Lettre de D. Alphonſe, des motifs de l'évaſion de Donna Roſalia, n'eut aucune difficulté à lui accorder ſa protection. Il étoit d'ailleurs peu apparent qu'elle fût ſort ſcrupuleuſe ſur la violation d'une Clôture Religieuſe, puiſque cette Princeſſe ne s'étoit pas fait une peine après la mort de la Reine, de loger le Roi dans l'Hôtel du Duc de *Médina-Céli*, & de prendre pour elle le Couvent des Capucins qui en étoit proche, après en avoir chaſſé ces Pères, & en avoir exhumé les corps morts. De plus, elle connoiſſoit la vertu de Roſalia; & comme elle étoit elle-même dans la diſgrace, elle fut ravie d'augmenter ſa Cour, des charmes de cette Belle infortunée. Elle la garda auprès d'elle ſous un autre nom, & la mena par-tout avec elle. Il eſt inutile de vous dire, Meſdames, continua D. Nugnez, la joie que nous eumes de nous revoir, après tant de traverſes: il ne faut qu'avoir aimé, pour ſe l'imaginer. Chacun en fut attendri, & Madame des Urſins qui fut témoin de notre entrevue, avoua qu'elle nous auroit protégés à titre d'Amans, ſi elle n'avoit connu Roſalia que par cette qualité. Cette Princeſſe étendit ſes bontés juſques ſur moi; elle marqua prendre beaucoup d'intèrêt à mes malheurs. Les

ſiens

ſiens la rendoient plus ſenſible à mes diſgraces, & quand j'aurois été moins innocent, j'aurois paru tel à ſes yeux, dans le mécontentement où elle étoit à l'égard de la Cour & du Miniſtère d'alors. Elle m'aſſura cependant, que le Roi n'avoit jamais donné d'autres ordres contre moi, que celui par lequel j'avois d'abord été arrêté, comme ſuſpect d'intelligence avec les Rebelles ; & que lorsque le bruit de ma mort étoit venu à la Cour, il n'y étoit plus queſtion de ma prétendue trahiſon. Elle en conclut, que tous mes malheurs ne m'avoient été attirés que par le cruel Marquis Del. . . . . . qui auroit corrompu quelques Sécrétaires, pour ſurprendre des ordres contre moi. La part que cette Princeſſe avoit eue aux affaires d'Eſpagne, & la confiance dont le Roi l'avoit honorée, ne me laiſſèrent aucun doute ſur ces aſſurances. Ce ne fut pas même une petite conſolation pour moi, de ſavoir que le témoignage de ma conſcience étoit conforme aux idées que mon Roi pouvoit avoir de la fidélité de mes ſervices. Ah! ſi j'avois ſu plutôt ce détail, que je me ſerois épargné d'inquiétudes & de périls!

La protection de Madame des Urſins mit Roſalia à l'abri des ſcrupules, que ſa délicateſſe ſe faiſoit de mes aſſiduités. Je ne la voyois jamais qu'en ſa préſence, & cette Princeſſe eut la bonté

 de

de la presser plusieurs fois de couronner mes soupirs par une union solennelle. Rosalia qui craignoit toujours quelques revers, la différoit jusqu'à ce que les affaires de la Princesse eussent pris une forme assurée. Elle espèroit d'ailleurs que le Cardinal del Giudicé, qui venoit de rentrer dans la faveur du Roi, (qui l'avoit nommé Gouverneur du Prince des Asturies, en lui rendant sa Charge de Grand-Inquisiteur) pourroit lui faire rendre ses biens. J'en écrivis à Don Alphonse: mais cet Ami me manda que les choses étoient changées, & que notre retraite auprès de la Princesse ne permettroit jamais au Cardinal de se mêler de cette affaire. Il me fit tenir le prix de mes pierreries, selon l'évaluation qui en avoit été faite entre nous; & par un trait de générosité rare, il envoya en présent la plus considèrable partie de mes diamans à Rosalia par son fidèle Iago. A peine Iago fut-il arrivé à Paris, que nous y apprimes la mort de son Maitre. Rosalia pleura comme moi cet incomparable Ami, à qui nous devions la liberté, la vie & nos biens. Comme sa mort ne nous laissoit plus rien de cher en Espagne, nous renonçames l'un & l'autre à notre Patrie, résolus d'abandonner les moyens que nous pouvions tenter encore pour y rentrer. Cependant le peu d'agrémens que la Princesse des Ursins trouva à la Cour de Fran-

France, l'obligea de penſer à fixer ſon ſéjour ailleurs. Elle partit de Paris au mois d'Août; Roſalia fit le voyage avec elle, & je la ſuivis, parce que nous avions attaché notre deſtinée à la ſienne. Nous nous arrêtames à Lion, pour y attendre des Lettres de Rome: mais les nouvelles que nous eumes de la mort de Louis XIV, obligèrent la Princeſſe de ſortir de France, par la juſte crainte qu'elle eut, que le Duc d'*Orléans* ne ſe vengeât alors des chagrins qu'elle lui avoit donnés en Eſpagne, ſur-tout au Siège de *Lérida*, & par la détention de *Des-Landes* ſon Agent.

Nous vinmes à Avignon: ce fut là, Mesdames, que mon amour fut couronné. Mr. le Légat nous donna l'abſolution de l'Excommunication que nous avions encourue en violant la clôture du Couvent de Madrid, & ce Prélat fit dans ſa Chapelle la cérémonie de notre mariage. Les nœuds ſacrés de l'hymen ne pouvoient augmenter notre tendreſſe, ils ne pouvoient qu'en aſſurer les liens; & pourquoi ne furent-ils pas indiſſolubles! . . . Je touche, Mesdames, dit Don Nugnez tout attendri, au moment le plus douloureux de ma vie; & vous allez voir que jamais je ne goûtai que des plaiſirs paſſagers. A peine avois-je éprouvé les prémières douceurs de l'hymen, que ma chère Epouſe tomba malade. Nous reſtames à Avignon, ſa

ſanté ne lui permettant pas de faire le voyage de Rome avec la Princeſſe. Le changement d'air & de manières de vivre, les fatigues d'un long & pénible voyage, le ſouvenir de tant de disgraces, ſuffiſoient pour déranger la ſanté la plus forte. Cependant je ne prévis point d'abord les funeſtes ſuites de ſa maladie, & je comptois ſi peu ſur le malheur qui m'eſt arrivé, que quand la Princeſſe des Urſins partit, je lui promis que nous la ſuivrions inceſſamment, & que nous irions paſſer le reſte de nos jours auprès d'elle, pour la rendre témoin de notre félicité. Nous ne pouvions y eſpèrer qu'une infinité d'agrémens, ſous la protection du Cardinal *de la Trémoille*, qu'elle alloit joindre. Hèlas! ces flatteuſes idées ne furent qu'un bonheur imaginaire, qui ſe diſſipa comme un ſonge! Je ne tardai pas à en découvrir l'illuſion: la maladie de ma chère Roſalia devint ſi violente, que je crus qu'elle m'alloit être enlevée. Ce fut alors que j'éprouvai tout ce que ſa tendreſſe avoit de délicat. Cette chère Epouſe craignant de m'allarmer, ſe diſſimuloit à elle-même, & me cachoit avec ſoin, l'excès de ſon mal. Elle prioit même les Médecins de ne m'en rien dire, & tâchoit d'amuſer ma douleur par l'idée de notre établiſſement à Rome. Elle porta ſes ſoins juſqu'à vouloir que j'appriſſe l'Italien, pour y vivre avec plus d'agrément. Elle ſavoit

voit très bien cette Langue; & en me conſeillant cette étude, elle n'avoit d'autre but, que de me procurer quelque diſtraction, en m'éloignant de ſa chambre que je ne quittois pas. Mon cœur découvrit bientôt ce tendre artifice, & j'en pris de nouveaux ſujets d'allarmes, qui m'annoncèrent dès-lors la funeſſe cataſtrophe qui m'attendoit. J'avois beau lui cacher mes inquiétudes ſur ſon état, ſa pénétrante tendreſſe découvroit le ſecret de mes peines mortelles; & j'ai ſu depuis par les Femmes qui la ſervoient, que lorſque j'étois abſent, elle n'étoit occupée que de la douleur que ſon état me cauſoit. La violence qu'elle ſe faiſoit inceſſamment pour m'en cacher une partie, empoiſonna tous les remèdes qu'elle prenoit, & rendit peut-être ſon mal incurable. Il diminua cependant en apparence; la fièvre la quitta: mais elle ne put ſe rétablir. Elle reſta dans une langueur, qui ne prolongea ſes jours que pour augmenter mon ſupplice, & me donner le ſpectacle le plus douloureux dont un Epoux puiſſe être témoin. Roſalia, ſi belle & ſi charmante, perdit peu à peu ſon embonpoint, ſa couleur, & la vivacité de ſes yeux. L'éclat de ſon teint dégénéra dans une pâleur mortelle. Une fièvre lente & cachée la minoit inſenſiblement, & je la voyois dépérir tous les jours. Les Médecins avouèrent qu'ils ne con-

noiſſoient rien à ſon mal, par la ſingularité des ſymptomes qui ſe manifeſtoient de tems en tems. Cependant ma chère Epouſe conſervoit au milieu de ſes maux, une tranquillité que rien ne pouvoit altèrer, que l'idée du contre-coup qu'elle prévoyoit bien que j'en devois reſſentir. Elle m'exhortoit continuellement à ne point m'affliger de ſon état, & m'encourageoit à tout eſpèrer de ſa jeuneſſe & de la force de ſon tempérament. Un jour qu'elle me vit tout attendri, elle fit un effort pour me conſoler par les expreſſions les plus tendres.
„ Je m'apperçois bien, dit-elle, mon
„ cher Nugnez, que mon état vous af-
„ flige, & j'en comprens le motif.
„ Mais me croyez-vous inſenſible à vo-
„ tre douleur? ſi vous craignez les ſui-
„ tes de ma langueur, penſez-vous que
„ je les redoute moins que vous? ma
„ tendreſſe fut-elle jamais inférieure à
„ la vôtre, & croyez-vous que l'idée de
„ notre ſéparation me paroiſſe moins
„ affreuſe qu'à vous? Je la crains, par-
„ ce que je la prévois; je ſens au de-
„ dans de moi les atteintes de la mort;
„ elle arrivera tôt ou tard. Mais ſi le
„ Ciel a réſolu d'en hâter le moment,
„ n'employons ceux qui nous reſtent
„ qu'à augmenter, ou du moins à con-
„ ſerver les douceurs de notre union,
„ au-lieu de l'altèrer par des allarmes
„ prématurées. Vous le ſavez, la géné-
„ roſité

„ roſité ſeule fit naitre votre amour
„ pour moi, & vous ne devez qu'à ma
„ reconnoiſſance le retour de ma ten-
„ dreſſe. Des ſources ſi épurées n'ont
„ pu cauſer nos malheurs; & nos dis-
„ graces ſont moins une marque du
„ courroux du Ciel ſur nous, qu'un mo-
„ tif preſſant de nous en conſoler par
„ la perſuaſion de notre innocence.
„ Quoi qu'il arrive enfin, ajouta-t-elle
„ en me prenant les mains, vous ſerez
„ au moins convaincu que j'emporterai
„ dans le tombeau la tendreſſe la plus
„ vive & la plus conſtante ".

Roſalia s'attendrit en finiſſant ce diſcours, auquel je ne répondis que par mes ſoupirs & mes larmes. A peine pus-je proférer un ſeul mot! Je frémiſſois de l'idée ſeule de ſa ſéparation; & s'il n'eût falu que ma vie pour prolonger la ſienne d'un jour, je me ſerois immolé mille fois à ſa conſervation. Je fis appeller tous les Médecins du pays, & après maintes conſultations, la plupart s'accordèrent à penſer que ſon mal étoit incurable, & qu'il paroiſſoit être l'effet d'un poiſon lent. La Religion ne me permet pas de vous dire qui nous en ſoupçonnames: je me ſuis même fait un devoir de ne jamais ſuivre une idée ſi injurieuſe à des perſonnes que leur état met à l'abri de pareils ſoupçons. Quoi qu'il en ſoit, ſi la cauſe en eſt équivoque, l'effet n'en eſt que trop certain.

Cependant, Mesdames, pourſuivit Don Nugnez en ſoupirant amèrement, on eſſaya de nouveaux remèdes; & comme ma chère Epouſe parut menacée de paralyſie, les Médecins lui conſeillèrent les Eaux de *Bourbonne*, comme la dernière reſſource.

Nous en primes la route dès le commencement du Printems, & nous y arrivames vers le milieu d'Avril. Un Médecin & un Chirurgien que j'avois amenés, ne la quittoient presque point d'un moment. Roſalia par leurs avis commença l'uſage de ces Eaux, après s'être repoſée quelques jours; & la confiance qu'elle y avoit, nous faiſoit tout eſpèrer pour ſa ſanté. Hèlas, le Ciel en avoit autrement décidé! Ma chère Epouſe n'avoit plus que peu de jours à vivre: encore falut-il qu'un fâcheux accident vînt en hâter le terme! Le prémier jour du mois de Mai, le feu prit dès le matin à la maiſon d'un Diſtillateur; & comme ſes magazins étoient remplis d'Eſprit de vin, la flâme embraſa tout le quartier presque en un clin d'œil; & à l'aide d'un vent impétueux, elle ſe communiqua par-tout avec une rapidité étonnante. Dans cette allarme, j'eus à peine le tems de délibèrer ſur les moyens de ſauver Roſalia. Mes Valets étoient à l'Egliſe, & je n'avois auprès de moi que le Chirurgien. Le feu gagnoit déja notre Auberge, & mon Epouſe étoit ſi

foible, qu'elle ne pouvoit se soutenir. „ Grand Dieu! m'écriai-je, ne m'avez-„ vous arraché à tant de périls, que pour „ me réserver cet affreux spectacle!" Je monte à la chambre de Rosalia, & à l'aide de sa Femme de chambre & du Chirurgien, nous la sauvons sur son matelas; nous traversons la rue au travers des nuages de flâmes & de fumée, sans savoir où trouver un asyle. Les cris, les plaintes, les gémissemens & le desespoir des Habitans de Bourbonne, causoient une si grande confusion dans cette malheureuse Ville, que nous ne savions de quel côté tourner. La flâme nous poursuivoit par-tout, & nous obligeoit à tout moment de changer de place. Enfin l'incendie devint si général, que nous fumes contraints de fuir encore à la campagne, & d'y transporter l'infortunée Rosalia, pour la dérober aux flâmes. La fatigue nous contraignit de la mettre au pied d'un arbre, & de considèrer en nous reposant, la fureur de l'incendie, qui réduisit en cendres la Ville & le Château de Bourbonne en moins de quatre heures. Rosalia n'eut pas la force de soutenir cette triste perspective; elle nous pria de la placer à l'opposite de la Ville, afin de s'épargner cet affreux spectacle. Je me couchai sur l'herbe auprès d'elle, pour tâcher de la rassurer; mais j'étois moi-même si pénétré d'horreur & d'affliction, que je ne pouvois

que ſoupirer. Pour juger de ma douleur, pourſuivit D. Nugnez, repréſentez-vous, Mesdames, cette Epouſe infortunée presque aux abois, ſans ſecours, expoſée ſous mes yeux à toutes les injures de l'air, environnée d'une multitude de Malades, & d'Habitans infortunés, dont les gémiſſemens pénétroient ſon tendre cœur. Fut-il jamais une ſituation plus douloureuſe pour un Epoux? Je ſentois les funeſtes conſéquences de cet évènement, & je compris que Roſalia n'y ſurvivroit point. Tant d'allarmes, & de mouvemens, joints à la foibleſſe de ſon état, & à l'épuiſement où elle étoit, ne pouvoient qu'abrèger des jours ſi précieux. Cette réflexion me perça le cœur; je me ſentis fondre en larmes: mais je m'écartai pour lui dérober ma douleur, & je retournai vers la Ville pour chercher quelques-uns de mes gens. Je rencontrai mon Médecin, qui m'apprit que deux de nos Valets étoient péris dans les flâmes, en voulant aller à mon apartement pour ſauver nos valiſes. Ce malheur me toucha vivement; muis l'état de ma chère Roſalia occupoit tous mes ſentimens. J'envoyai le Médecin auprès d'elle; je courus en frémiſſant vers le Village voiſin pour chercher une retraite pour la nuit, & je revins une heure après avec une charette de payſan, dans laquelle nous tranſportames la chère Malade juſqu'à la plus proche

proche cabane. En arrivant dans la maiſon du payſan, Roſalia tomba en foibleſſe, & le Médecin m'avertit qu'elle n'avoit plus que peu d'heures à vivre. Cet arrêt me glaça le cœur; je ſentis un frémiſſement général qui m'ôta l'uſage de la parole. Je me jettai ſur le lit de ma chère Epouſe, je la ſerrai entre mes bras, & je tâchai de la ranimer par mes cris. Roſalia revint à elle-même, & tournant tendrement les yeux ſur moi, elle verſa quelques larmes, qu'elle eſſuya auſſi-tôt. „ Je ſens, me „ dit-elle d'une voix mourante, que le „ moment fatal approche; il faut, mon „ cher Nugnez, ſe réſoudre à ſe quit- „ ter. Nous n'étions nés que pour nous „ aimer; & ſelon toutes les apparences, „ nous ne l'étions pas pour vivre heu- „ reux. . . . J'ai rempli ma deſtinée: „ mon cœur n'a rien à ſe reprocher; „ il ne reſpire & n'a ſoupiré que pour „ vous. Je ne crains pas même de m'oc- „ cuper de ma tendreſſe en ce dernier „ moment: la Religion ne ſauroit m'in- „ terdire des regrets, dont elle peut „ ſeule adoucir l'amertume. Adieu donc, „ cher Epoux, continua-t-elle d'une voix „ entrecoupée; n'oubliez jamais la ten- „ dre Roſalia. . . . Songez que j'empor- „ te chez les Morts toute ma tendreſſe „ pour vous. . . . Adieu, cher Nugnez; „ vivez heureux, longtems, & ſouve- „ nez-vous que je meurs fidèle." Mon

Epouſe, dit D. Nugnez tout en larmes, n'en put prononcer davantage. Elle me tendit une main mourante, que je baignai de mes pleurs. Je voulus lui parler, mais la douleur m'ôta la voix, & j'eus l'affliction de voir expirer cette adorable Epouſe entre mes bras.

Il eſt inutile, Mesdames, de vous peindre l'état où je me trouvai : les pleurs que je verſe encore malgré la violence que je me fais, vous prouvent aſſez combien je fus touché de ce triſte évènement. Je me jettai ſur le viſage de mon Epouſe expirante, je tâchai de recueillir ſon dernier ſoupir, & de ranimer par les miens cette belle mourante; je demeurai collé ſur ſa bouche, je verſai ſur elle un torrent de larmes, & je croi que ſi le Médecin & le Chirurgien ne m'euſſent arraché de ſon lit, j'y fuſſe expiré de douleur. Me pouvoit-il en effet arriver un coup plus funeſte? Roſalia que j'adorois, & pour qui j'avois tant ſoupiré, pouvoit-elle m'être enlevée dans des circonſtances plus triſtes? Hèlas! il m'étoit bien douloureux de penſer que je l'avois trois fois arrachée à la mort, & de la voir expirer dans une cabane de payſan. Encore n'eus-je pas la conſolation d'adoucir ma douleur par le triſte appareil d'une pompe funèbre : la confuſion où l'incendie avoit réduit la Ville & les environs de Bourbonne, m'obligea de faire inhumer ma chère

Epouſe

Epouſe avec toute la ſimplicité poſſible. Je ſuivis ce précieux dépôt, & je ne le vis qu'avec regret couvrir de terre. Toute l'Egliſe retentit de mes gémiſſemens, & tant que je fus dans ce pays, je me fis une loi d'aller pleurer ſur ſon tombeau. Je réſolus même d'y fixer mon ſéjour: mais le ſpectacle continuel des ruïnes de Bourbonne me retraçant ma perte chaque jour, ne faiſoit qu'aigrir mes ennuis. Enfin mes Amis, & ma Raiſon, m'obligèrent à m'éloigner d'un lieu ſi fatal à mon repos. Je retournai à Avignon; de là je paſſai à Rome auprès de la Princeſſe des Urſins, & du Cardinal de la Trémoille, qui firent tout ce qui dépendoit d'eux pour calmer ma douleur. Leurs ſoins furent inutiles: le tems même, ce ſouverain conſolateur, n'a pu modèrer encore mes regrets. Je demeurai quelques années à Rome; mais comme je portois par-tout l'image de ma chère Epouſe, j'ai pris le parti de voyager pour m'arracher à mes ennuis.

Don Nugnez finit ici ſon Hiſtoire; & ſi la compaſſion a quelque douceur pour les perſonnes infortunées, il eut la conſolation de remarquer que le récit de ſes malheurs avoit attendri toute la compagnie. Les Dames ſur-tout lui marquèrent combien elles avoient été émues de ſes avantures, & nous nous efforçames tous de lui fournir différens motifs de

consolation dans cette perte irréparable. Chacun appuya sur la vertu de Rosalia, & nos réflexions lui valurent une Oraison funèbre. On n'oublia point de faire à Don Nugnez les complimens qu'il méritoit, sur le courage & la valeur avec lesquels il avoit soutenu ses traverses & affronté tant de périls. Nous admirames la force de l'amour, dans les métamorphoses & le stratagème qu'il lui avoit inspirés; & nous le consolames de la perte qu'il avoit faite, par les tendres retours dont sa chère Rosalia avoit payé ses soupirs. Il est vrai qu'un Objet si digne de sa tendresse, l'étoit infiniment de ses larmes & de ses regrets. Cependant nous essayames de l'en distraire par quelques réflexions sur la disgrace de la Princesse des Ursins, qui s'étoit en quelque sorte vue culbuter du Trône d'Espagne, au plus fort de sa faveur. Nous nous gardames bien pourtant de faire le parallèle de cette impérieuse Princesse, avec la tendre & vertueuse Rosalia. Comme nous ne lui avions pas les mêmes obligations que D. Nugnez, nous en pensions fort différemment; & nous étions étonnés qu'une fois en sa vie, elle eût pu faire du bien à quelqu'un. Cette métamorphose nous parut l'ouvrage de sa disgrace, qui pour le malheur de l'Espagne & de l'Europe, étoit arrivée trop tard. Le Comte ne put s'empêcher de parler assez

ſez clairement de l'ambition de cette femme, qui pour prix des maux qu'elle avoit faits à l'Eſpagne, avoit extorqué du Roi la Souveraineté du Duché de Limbourg, & avoit eu l'adreſſe d'en faire un Article de la Paix d'Utrecht, ſous la garantie de la Reine d'Angleterre. Il ajouta, que graces au Prince *Eugène*, cet Article étoit reſté ſans effet. On n'oſa point pouſſer ſon Panégyrique plus loin, à cauſe que Don Nugnez étoit là. Cependant la Vicomteſſe nous fit faire une réflexion curieuſe, ſur la chute ſubite des trois plus ambitieuſes femmes de notre ſiècle. La Princeſſe *des Urſins* en Eſpagne, dit-elle, Madame *de Maintenon* en France, & Mylady *Masham* en Angleterre, après avoir donné le branle à preſque toutes les affaires de l'Europe, virent toutes trois expirer leur crédit dans le cours d'une même année, avec la triſte conſolation de voir que l'on regardoit leur diſgrace comme une juſtice ſignalée. Qui peut, dit-elle, après ce triple exemple, qui peut compter ſur la Fortune, ou ſe plaindre de ſes caprices?

Au fort de nos réflexions, un Gentilhomme du Prince, nommé Mr. *de Reysbergh*, demanda à voir les Dames. Elles s'excuſèrent ſur leur deshabillé: il entra cependant, & pria la Vicomteſſe au nom de ſon Maitre, de vouloir accepter le Bal pour le lendemain; & nous y invita tous,

tous, en déclarant que Son Alteſſe s'étoit propoſée de donner ce divertiſſement à toutes les Dames de la compagnie. Notre partie de Bain n'y fit point obſtacle : nous réſolumes malgré la Faculté, d'allier nos plaiſirs avec la Médecine, & le Bal fut accepté. Le Gentilhomme paſſa avec nous le reſte de l'après-midi, & nous demanda compte de nos plaiſirs. Nous les lui racontames; & il nous dit à ſon tour, les raiſons qui nous avoient privé depuis quelques jours de la compagnie du Prince, qui avoit été faire un tour à la Maiſon de campagne de l'Evêque de Liège. La converſation enjouée de Mr. de Reysbergh diſſipa les triſtes réflexions que nous étions en train de faire; chacun reprit un air plus gai; & D. Nugnez ſortit ſans qu'on le vît, pour diſſimuler ſa triſteſſe. On propoſa un Quadrille; mais comme il ſe faiſoit tard, on préféra le plaiſir de cauſer; & la converſation roula ſur le Jeu, & ſur le commerce qu'en font une infinité de perſonnes. Mr. de Reysbergh nous raconta à ce ſujet, un trait qui s'étoit paſſé dans une maiſon d'Aix dès les prémiers jours de la Saiſon; il prouve également le danger qu'il y a de jouer avec des inconnus, & la mauvaiſe-foi de la plupart des Joueurs de profeſſion. Je le tiens, dit Mr. de Reysbergh, d'un Officier qui eſt encore ici actuellement, & qui étoit préſent quand

cette hiſtoire eſt arrivée. Il la raconta dernièrement à la table du Prince. La voici.

Le Héros, nous dit-il, eſt un jeune Saxon, qui étant arrivé à Aix avant que le concours des Malades eût mis les plaiſirs en train, s'y ennuyoit aſſez, & n'y trouvoit d'autres amuſemens qu'à courir les Caffés, pour y chercher compagnie. On n'y en manque jamais, & l'on y trouve toujours en abondance des Eſcrocs & des Dupes. Le Saxon, qui n'étoit pourtant ni l'un ni l'autre, ſe fauxfila parmi les Etrangers qui y étoient. Il en trouva trois ou quatre, qui lui parurent gens de condition, d'eſprit, de bonne humeur, & très prévenans. Un homme qui auroit eu un peu plus d'uſage du monde, s'en ſeroit défié par cette raiſon même. Pour moi, continua-t-il, des inconnus ſi lians dès la prémière vue, me ſont toujours ſuſpects, en fait de parties de Jeu ſur-tout. Le Saxon ne fit pas cette réflexion, & il riſqua d'apprendre à ſes dépens à être à l'avenir un peu plus réſervé. Un de ces Etrangers, qui ſe diſoit Marquis Italien, mieux mis & plus brillant que les autres, lui ſembla plus obligeant, & d'une naiſſance plus diſtinguée. Il en jugea ſottement ainſi, dès la prémière vue. Il lia converſation avec lui, & ne manqua pas de ſe plaindre du peu d'agrémens qu'il trouvoit aux Eaux. L'offi-

cieux

cieux Marquis, ſous prétexte de le deſennuyer, lui propoſa quelques parties, pour ſonder ſa bourſe & ſon bonheur. Le Saxon perdit aſſez, pour mettre ſon homme en goût; cependant il ne fut point aſſez malheureux pour ſe défier de ſon nouvel Ami, & réſolut de lier avec lui, en attendant meilleure compagnie. Dès le lendemain, le Marquis rencontrant le Saxon au Caffé du *Gascon*, lui dit avec indifférence & par manière de converſation, qu'il y auroit le ſoir Bal & Pharaon chez *Bougy*, où l'on a coutume de s'aſſembler. Le Saxon qui ne reſpire que danſes & plaiſirs, le remercia de cette nouvelle, & ſe fit une fête de s'y trouver. L'Italien ſe vanta d'avoir engagé pluſieurs de ſes Amis à ſe donner ce divertiſſement, plutôt que de ſe morfondre au Caffé tout le long du jour; ajoutant, qu'il aimoit mieux riſquer ſon argent en bonne compagnie, que de le perdre ſans honneur dans le coin d'un Billard. Des ſentimens ſi nobles, & des manières ſi aiſées, plurent infiniment à notre jeune-homme: il donna dans le panneau, & s'informa avec ſoin du nom des Banquiers. Le Marquis lui avoua ſans façon qu'il en étoit un; & étala avec toute l'éloquence du plus fin Eſcroc, les avantages de ceux qui *taillent*, contre ceux qui *pontent*. Le Saxon, qui ne hait ni l'argent ni le Jeu, en tomba d'accord,

cord, & déclara qu'il feroit toujours volontiers du nombre des Banquiers, mais jamais de celui des Pontes. Hé bien, reprit le Marquis, il ne tiendra qu'à vous de vous fatisfaire dès ce foir. Nous fommes quatre, nous avons chacun deux-cens ducats en Banque; mettez-en autant, & vous ferez d'un cinquième. Le jeune homme y confent, fort, va chez lui prendre de l'argent, s'intèreffe à la Banque des quatre autres, & attend l'heure du Bal, avec impatience de voir ce que lui produiroient fes deux cens ducats.

Il y fut un des prémiers; mais il n'y refta guères, & paffa dans la Salle du Jeu. A peine y eut-il été un quart-d'heure, qu'il comprit à qui il avoit à faire. Il obferve les Banquiers, & au tour que prenoit le jeu, il jugea fes 200 ducats perdus. Il pâlit: un Officier qui logeoit avec lui, & qui fe trouvoit là, s'appercevant de fon trouble, lui demande quel interêt il prenoit au Jeu. Notre Saxon lui fit confidence qu'il étoit de la Banque; mais comme je vois, ajouta-t-il en lui parlant à l'oreille, que c'eft aujourd'hui fon jour de malheur, & que je foupçonne qu'on veut me faire dupe, je penfe qu'il eft tems d'y mettre ordre. L'Officier, qui jufques-là n'avoit regardé les cartes que fort fuperficiellement, n'en comprenoit pas le fin. Vous faire dupe! lui répondit-il;

com-

comment cela ſe peut-il? eſt-ce que le *Banquier*, ou les *Croupiers*, laiſſent faire des *parolis de campagne*? Non, reprit le Saxon, ce n'eſt rien de pareil; mais il y a là un homme qui joue ſi heureuſement, que je le ſoupçonne d'être poſté pour faire ſauter la Banque. Si cela eſt, adieu mes deux cens ducats, mes Aſſociés les partageront ſans moi. Mais je ſuis trompé, ajouta-t-il d'un air piqué, ſi je ne vais les en empêcher. . . . Approchez, & vous verrez peut-être un beau coup. . . . L'Officier regarde: le Saxon approche de la table, conſidère le jeu, prend une carte, & met vingt-cinq ducats deſſus; la carte gagne, il fait paroli, & l'emporte. L'Officier ſpectateur de la ſcène nous dit qu'il s'apperçut bien dès-lors que le Saxon étoit auſſi fin Joueur que ceux qui le dupoient, parce qu'il ſuivoit conſtamment la carte de celui qu'il avoit ſoupçonné de n'être pas heureux ſans cauſe. En effet la taille d'après, le Saxon prend la même carte que l'autre, couche encore 25 ducats, & gagne. Le Joueur apoſté s'appercevant qu'il eſt ſuivi, change de cartes; mais le jeune-homme plie la ſienne ſans balancer, la pouſſe juſqu'au ſept-&-le-va, gagne, achève de ruïner la Banque, & ſe retire avec ſes deux cens ducats preſque doublés. Je vous avoue, dit Mr. de Reysbergh, que le coup m'a paru hardi, & qu'il faut être

être né coiffé pour ſe tirer auſſi heureuſement des mains de quatre Fripons. Pardonnez-moi le terme, ajouta-t-il, il n'eſt pas téméraire; car le Saxon aiant dès le ſoir même raconté ſon avanture à ceux qui mangeoient avec lui, le Marquis Italien s'éclipſa prudemment dès le lendemain, & ſes Aſſociés délogèrent à petit bruit, pour prévenir un ordre du Magiſtrat qui leur auroit ſans doute enjoint de vuider la Ville avec ignominie; & l'on m'a aſſuré qu'ils ſont actuellement à Spa.

Chacun ſe récria ſur la fourberie de l'Italien; & nous fimes pluſieurs réflexions ſur le nombre infini des tricheries que la ſoif de l'Or a inventées. Celle-ci nous parut à tous d'une eſpèce nouvelle, & d'une filouterie conſommée. Cependant on ſe réunit à blâmer l'imprudence du Saxon, qui méritoit d'être dupe pour avoir eu la baſſeſſe de ſe lier avec des inconnus, des Joueurs de profeſſion, enfin de vrais Avanturiers, qu'un homme d'honneur évite toujours ſcrupuleuſement. Le Chevalier ſur-tout ne put lui pardonner l'air intèreſſé qui l'animoit: il remarqua, que l'amour du gain le dominoit beaucoup plus que l'envie de s'amuſer, qui eſt cependant la ſeule face qui rend le Jeu innocent, ou excuſable, dans une perſonne de condition. Enfin il nous fit convenir, que cet air d'avarice ſi peu digne d'un Gen-

Gentilhomme, ſuppoſoit peu de délicateſſe, & l'expoſoit tôt ou tard à mille fauſſes démarches. Le Comte nous dit à ce ſujet, qu'un jeune Baron de ſa connoiſſance s'étant accoutumé de bonne heure à jouer dans l'unique deſſein de s'enrichir, s'étoit rendu l'exécration de tous ceux qui le connoiſſoient. La paſſion du gain lui avoit fait étudier au Jeu les tours les plus fripons. Il ſavoit marquer, ombrer, filer, eſcamoter la carte, avec autant d'adreſſe que le plus habile Joueur de Gobelets. On l'en ſoupçonnoit, on l'en accuſoit même ſourdement; mais on n'avoit jamais pu l'en convaincre. Il eut pourtant un jour le malheur d'être pris ſur le fait, & par une avanture bizarre; ce fut un homme qui paſſoit pour imbécille, qui le prit en défaut. Ce Baron s'étoit introduit à Mayence dans une Aſſemblée d'honnêtes gens, où l'on jouoit régulièrement, & où ſe trouvoient quantité de perſonnes de diſtinction. Sa naiſſance ne permettoit à perſonne de refuſer ouvertement ſa partie; cependant ſon bonheur trop conſtant, faiſoit que chacun étoit ravi d'eſquiver la table où il jouoit. Un ſoir qu'il étoit en train de plumer cruellement deux Seigneurs François & un Lorrain, qui voyageoient, il ſe répandit un bruit ſourd dans l'Aſſemblée, que le Baron les dupoit, & de table en table on ſe diſoit à l'oreille qu'il portoit de

fauſſes

faufles cartes. Chacun eut compaffion des Etrangers ; on leur fit divers fignes, pour les engager de prendre garde à eux: ils obfervèrent leur homme, fans pouvoir le furprendre. Le Lorrain cependant, defespèré de fe voir prefque toujours en main les mêmes cartes, & des cartes malheureufes, rompt la partie, & demande brufquement un autre jeu, en montrant fes cartes à ceux qui jouoient à la table voifine de la fienne. Le Baron, prêt à s'offenfer d'un foupçon qui ne pouvoit tomber que fur lui, faifoit déja grand bruit. Il n'y a point de gens en apparence plus délicats fur le point-d'honneur, que ceux qui n'en ont point. Cette affaire étoit fur le point de devenir très férieufe; lorsqu'un jeune homme affez ftupide, parent de la Dame chez qui l'on jouoit, & qui paroiffoit ne faire attention à rien, éclaircit & jugea la partie. Il avoit tout obfervé fans mot dire, & le Baron fe croyant auffi fûr de fon filence que de fa ftupidité, ne s'étoit point défié de lui. Cet Imbécille aiant deviné à peu près fur toutes les phyfionomies le point dont il s'agiffoit, éclata; & tant par fes geftes que par fes démonftrations, il indiqua les poches du Baron, & fit figne qu'il faloit vifiter fa chaife & regarder fous lui. Le Baron confus feignit de n'y rien entendre: mais le bon garcon qui étoit très fort, & fans façons,

çons, piqué du démenti, le va prendre de dessus sa chaise, l'enlève de force, trouve un jeu de cartes sous lui, & le montre à toute l'Assemblée, en riant de toute sa force. Il fit plus: il fouille le Baron, vuide ses poches, & en fait sortir plusieurs jeux de cartes qu'il avoit escamotés. Cette scène divertit un moment toute l'Assemblée, parce que celui qui le prit en défaut, étant extrèmement fort, secouoit le pauvre Baron, comme un autre auroit fait avec un enfant, & s'applaudissoit de son triomphe avec les gestes les plus grotesques. On en sourit d'abord: mais chacun fut indigné d'un tour si infame. Le Maitre du logis s'en offensa, fit excuse aux trois Etrangers, apostropha le Baron, lui défendit sa maison, & l'en fit chasser par ses Valets sur le champ, sans que personne l'en plaignît. Cet affront n'a pourtant été utile qu'à son pays, où il n'a osé reparoitre; il s'en est absenté sans se corriger: & j'ai su, dit le Comte, qu'il a couru tous les Brelans d'Angleterre, & après y avoir essuyé maintes avanies, il est venu se faire tuer à Paris, en sortant d'une Académie de Jeu, où il avoit fait un semblable tour. Voilà le sort de ces sortes de Joueurs.

La soirée se passa en réflexions sur cette matière. L'avanture égaya la conversation, chacun fournit son Historiette, & je me rappellai un trait assez comique

à peu

à peu près dans la même eſpèce, dont je crus pouvoir régaler la compagnie en l'abſence de D. Nugnez. Le Héros n'en eſt pourtant pas illuſtre ; mais il étoit ridicule , & c'en étoit aſſez pour nous réjouir. Sans cela , je n'aurois point oſé en raconter l'hiſtoire. Il n'étoit en effet, ni Comte, ni Baron : c'étoit un Eſpagnol nommé *Lopez* , Domeſtique de Don Nugez , dont mon Valet m'avoit fait l'hiſtoire quelques jours auparavant, en m'habillant. Lopez n'étoit pas fripon, il étoit au contraire d'une dévotion extraordinaire. Sa bigoterie ne l'empêchoit pourtant pas de jouer, & lorsque ſon Maitre étoit au Bal , à l'Aſſemblée , ou avec nous , Lopez ne manquoit pas de faire régulièrement ſa partie avec nos Laquais. Sa dévotion ne le quittoit jamas , pas même dans le Jeu. Il y procédoit pieuſement par un grand ſigne de croix, tiroit de ſa poche un petit *S. Jaques* de cuivre , marmottoit quelque hymne à ſa gloire , & avoit ſoin d'intèreſſer le petit Saint dans ſon Jeu , en lui promettant d'employer le tiers du gain , ſoit en cierges, ſoit en Meſſes à ſon honneur. Le revenu du Saint dépendoit du bonheur de Lopez : mais le pauvre Lopez n'étoit pas des plus heureux au Jeu ; & ſelon le naturel des Dévots , il n'étoit pas des plus patiens de ce monde , quand le Jeu n'alloit pas à ſon gré. Le bon S. Jaques devoit cepen-

 dant

dant répondre de tout. Tant que Lopez gagnoit, ou avoit de bonnes cartes, Monsieur S. Jaques étoit le meilleur & le plus joli petit Saint du Paradis : Lopez le caressoit, le baisoit, lui contoit des douceurs. Venoit-il une mauvaise carte? le pauvre Saint étoit grondé, menacé, c'étoit un petit vilain, un ingrat, un traitre; plus de cierges, plus de Messes; il le serroit brusquement dans sa poche; & tous les jours c'étoit même train, & nouvelle comédie pour Mrs. nos Valets, qui plumoient impitoyablement le pauvre Lopez, malgré son petit Saint.

Un soir que Lopez jouoit plus malheureusement qu'à l'ordinaire, & qu'il perdoit beaucoup, le Saint fut menacé d'une étrange façon, s'il n'arrêtoit le malheur du Jeu. Il n'en fit pourtant rien : soit bouderie de sa part, soit impuissance d'agir sur des Valets Hérétiques qui étoient là, Lopez ne put rappeller son bonheur, & en perdant ses Escalins, il perdit respect & patience. Il paya; mais il se mit dans une furieuse colère contre son Saint. Il lui dit cent injures, renonça à le servir, regretta ses chandelles; enfin le pauvre Saint fut battu, jetté par terre, foulé aux pieds. Graces pourtant à la solidité du cuivre dont il étoit pétri, il en fut quitte cette fois pour quelques égratignures ou contusions. Ce n'est pas tout : Lopez desespéré de la

perte

perte de ſes Eſcalins, & dépité de ne pouvoir caſſer bras & jambes au petit Saint qui ne l'avoit pas empêché, ſe leva un moment après tout furieux, & alla précipiter le pauvre S. Jaques dans l'égoût de la Fontaine chaude qui eſt près la Gallerie. Mon Valet qui eſt Proteſtant, & qui ſentoit le ridicule de cette extravagante bigoterie, me divertit beaucoup en me la racontant, d'autant qu'il philoſophoit à ſa manière ſur cette action bizarre, qu'il me repréſentoit avec toutes les grimaces de Lopez.

Toute la compagnie éclata de rire au récit de cette Hiſtoriette, ſans en excepter les Dames Françoiſes, qui malgré leur *Catholiciſme*, ne purent s'en empêcher. Elles excuſèrent cependant l'extravagance de Lopez ſur ſon ignorance, & entreprirent de défendre leur Religion de ce Culte ſuperſtitieux & ridicule, que l'on ne devoit imputer ni à ſes Dogmes, ni à ſes Docteurs. La réponſe eût été aiſée, s'il ſe fût agi de faire une Controverſe règlée : mais il n'étoit queſtion que de rire, & le Chevalier qui n'étoit rien moins que bigot, abandonna la cauſe, & ſans offenſer la Vicomteſſe qui étoit de même Religion que lui, il fit ſur cette dévotion Eſpagnole une raillerie bien fine & bien délicate. Je ne comprens pas, dit-il d'un ſérieux affecté, pourquoi nous taxerions d'ignorance l'action de Lopez.

Ce garçon eſt peut-être plus ſavant qu'il ne paroit. Il a lu ſans doute les anciens Auteurs, & il aura vu dans *Arrien*, qu'Alexandre le Grand fut ſi fâché de la mort de ſon cher *Ephestion*, qu'il en accuſa tous les Dieux, & s'en prit vivement au pauvre *Eſculape*, ordonnant qu'on bruleroit le Temple de ce Dieu de la Médecine. Il aura lu encore dans *Suétone*, que le Peuple fut ſi affligé de la mort de *Germanicus*, que ſi-tôt que l'on en apprit la nouvelle à Rome, on inſulta les Dieux, on renverſa leurs Statues, on détruiſit leurs Autels, on lapida les Temples; & que pluſieurs perſonnes enfin dans le prémier mouvement de leur deſeſpoir, firent voler leurs Dieux Pénates par les fenêtres. La dévotion de Lopez eſt donc fondée en exemples, & comme il aura ouï dire que le Chriſtianiſme a retenu & conſacré quantité d'uſages du Paganiſme, il ſe ſera cru autoriſé à adopter celui-ci. Cela n'eſt pas douteux, dit la Comteſſe Suédoiſe avec un ris malin, & il compte apparemment *Suétone* parmi les Pères de l'Egliſe Romaine. Il eſt vrai du moins qu'elle a quantité de rubriques, dont elle ne pourroit pas montrer d'auſſi anciens garants. Le Comte, pour adoucir cette raillerie, nous dit qu'il avoit lu dans quelques Voyages des Indes, une pratique encore plus approchante de la dévotion de Lopez. C'eſt que lorſque les Indiens conſultent

ſultent leurs Idoles, ils diſent des injures à leurs Dieux, s'ils ne rencontrent pas un Sort favorable. Ils le prient cependant enſuite avec ferveur, & tirent de nouveau : mais ſi le Sort ſe trouve contraire encore, malheur à l'Idole, elle eſt fouettée, & en cas de récidive, trainée dans l'eau ſans miſéricorde, ou jettée dans les flâmes. Voilà, dit-il, juſtement le cas de Lopez. Reſte à ſavoir ſi les Indiens ont pris cette coutume dans le Chriſtianiſme des Eſpagnols, ou ſi ceux-ci ont tiré la leur des cérémonies des Indiens ? Le trait étoit malin, & la queſtion aiſée à décider : auſſi les Dames Françoiſes prirent un air plus ſérieux, & voulurent rejetter le ridicule de Lopez ſur le rapport malicieux que m'en auroit fait mon Valet, en qualité de Proteſtant. Le Chevalier toujours badin, mais franc, ramena la converſation au ton plaiſant. Sans aller chercher ſi loin, dit-il, des exemples de cette ſuperſtition, j'avouerai à notre honte, que la France même en fourmille. Il n'y a pas longtems, Mesdames, que les Habitans d'un Village près de Paris, fâchés contre leur Saint *George* de ce que le jour de ſa Fête il avoit fait une gelée qui avoit gâté leurs Vignes, ſongèrent ſérieuſement à changer de Patron, pour le punir de veiller ſi mal à leurs intèrêts. C'eſt du moins un conte que l'on fait par-tout. Je vous dirai de plus, qu'étant en Picar-

die dans un Eté fort pluvieux, on me raconta que les Payſans d'un Village du Ponthieu, fatigués de promener inutilement leur Saint à qui ils demandoient du beau tems, s'aviſèrent au retour d'une Proceſſion, de jetter leur bon Patron dans la Mare du Village, en criant tous d'une voix dans leur Patois Picard: *Pisque nos Saint amoi tant l'iau, l'y vla, qu'i boive tout ſen ſau.* En vérité, dit Madame de la Br.... en riant, je n'entens rien à ce jargon, vous devriez me l'expliquer. Le Chevalier lui dit que ces mots ſignifioient: *Puisque notre Saint aime tant l'eau, l'y voilà, qu'il boive tout ſon ſaoul.* On laiſſa là l'hiſtoire de Lopez, & les raiſonnemens qui l'avoient ſuivie, pour rire de la naïveté de ces Payſans, qui réunit toute la compagnie. La journée ſe paſſa inſenſiblement ſans Bal & ſans Jeu, avant que nous euſſions eu le tems de nous ennuyer. Ce mêlange de triſteſſe & de gaieté nous parut infiniment plus doux & plus amuſant, que tous les plaiſirs que nous avions imaginés juſques-là. Nous nous étions divertis ſans le ſavoir, & d'une façon très ingénieuſe. Nous n'y avions cependant employé que des réflexions, & quoique le ſujet n'en fût pas extrèmement gai en ſoi-même, la variété des traits que chacun y fournit, diſſipa les idées funèbres que l'Hiſtoire de Don Nugnez avoit inſpirées à la compagnie. On ſe ſépara enfin

en

en faiſant cent ſortes de vœux badins pour le bon ſuccès des Bains que la Vicomteſſe & Madame de la Br.... devoient prendre le lendemain.

Les Comteſſes Suédoiſes marquèrent quelque regret de ne pouvoir être de la partie, faute de s'être ſoumiſes aux préparations ordinaires ; & quelque choſe que Don Nugnez eût pu leur dire pour les engager à ſe mettre au-deſſus des cérémonies de la Médecine, l'ainée déféra ſagement au conſeil du Comte, qui la pria encore de n'en rien faire ſans l'avis de leur Médecin, ne fût-ce que pour ne ſe pas brouiller avec lui. Il fut réſolu qu'elles devoient le conſulter, au moins pour la forme, ſauf à en faire ce qui leur plairoit. La jeune Frelle étoit ſur ce point la plus libertine ; elle aimoit la Danſe, & elle craignoit extrèmement que le Médecin ne défendît le Bal. Comme elle n'étoit malade que par bienſéance pour la Comteſſe ſa Sœur, elle ne ſe croyoit pas aſſervie à un régime ſi rigoureux. Nous nous offrimes à être de la Conſultation, afin d'en profiter & de la rendre moins ſérieuſe. Le Médecin fut mandé pour le lendemain chez les Comteſſes, où elles nous invitèrent à venir prendre du chocolat. Nous n'y manquames pas : mais comme Monſieur le Docteur tardoit à venir, & qu'il faiſoit fort beau, nous allames à la Fontaine, profiter de la Symphonie, &

& du ſpectacle des Buveurs ; & après avoir fait quelques tours ſous les Galleries & dans le Quarré, nous réſolumes d'aller voir comment nos Dames Françoiſes ſe trouvoient de leurs Bains. Nous y apprimes que le Médecin étoit avec elles, & en l'attendant nous entrames dans le *Kleyne-Badt* ou *Petit Bain*, qui eſt contigu au Bain de *l'Empereur*, que nous avions vu la veille. Le Médecin vint nous y joindre, & nous fit remarquer que les eaux de ce Bain ſont les mêmes que celles du Bain de *l'Empereur*. Les deux maiſons ne ſont en effet ſéparées que par une muraille, & les quatre baſſins du Bain nommé pour cette raiſon *Kleyne Badt*, ont la même Source que ceux du Bain de *l'Empereur*, & ſont remplis par des canaux ſouterrains qui aboutiſſent au grand Puits de la maiſon voiſine. Il n'y avoit anciennement que deux baſſins dans le *Kleine Badt*, que l'on diviſa enſuite en quatre avec des cloiſons de planches: mais à préſent on les a aggrandis, & multipliés; & chaque Bain eſt ſéparé par une muraille. On y trouve des lits de repos, des foyers, des bancs, & toutes les mêmes commodités que dans le *Keyzers-Badt*. Ses eaux étant auſſi les mêmes, ne leur cèdent pas en vertus. On nous fit admirer à cette occaſion l'abondance de ce Puits, qui peut, ſans s'épuiſer, remplir chaque jour un ſi grand nombre de Bains. L'Hôte


PETIT BAIN.
KLEENE BAD.

te nous assûra que le volume d'eau que cette Source jette continuellement, est en tout tems aussi gros que la tête d'un homme, & que ce Puits fournit chaque jour pendant la Saison près de mille tonnes d'eau, mesure du pays; ou pour éviter l'équivoque, mille tonneaux de ceux que les Allemands appellent *Hamen*. On n'oublia point de nous redire, que ce fut dans ce Bain que les prémières Etuves ou Vaporatoires parurent à Aix, & que toutes celles qu'on y voit aujourd'hui, n'ont été faites ou perfectionnées que sur les modèles de ceux que l'Hôte du petit Bain avoit imaginés.

Après en avoir visité tous les appartemens, l'Hôte nous offrit ses services, & nous pressa de choisir sa maison, comme plus tranquille que celle du Bain de *l'Empereur*. Nous le lui promimes à demi, sous le bon-plaisir de Mr. le Docteur. La Comtesse Suédoise s'adressant alors au Médecin, le pria de nous apprendre le régime que nous devions observer dans l'usage des Bains. L'Hôte nous laissa; & le Médecin, avec sa discrétion & sa politesse ordinaire, répondit, qu'il ne pouvoit donner à la compagnie que des règles fort générales, sur lesquelles chacun devoit consulter ses maux, ses forces, son tempérament & son Médecin particulier, pour changer, ou appliquer ces directions selon les circon-

ſtances. Ses avis ſe réduiſirent à ces Maximes générales, que je tranſcrivis pour la ſatisfaction des Lecteurs qui veulent en avoir une idée.

REGLES GENERALES

pour ceux qui veulent prendre les Bains d'Aix-la-Chapelle avec ſuccès.

I. La purgation, ou la ſaignée, & quelquefois ces deux remèdes enſemble, doivent être employés avant l'uſage des Bains, ſelon la nature des maux & des infirmités que l'on veut guérir; mais toutes ſortes de purgatifs ne conviennent pas à ceux qui veulent ſe baigner.

II. Quand on s'eſt préparé aux Bains par la boiſſon *Thermale*, avec les précautions ordinaires, il n'eſt pas néceſſaire de faire de nouvelles préparations, à moins que le cas ou les circonſtances ne l'exigent.

III. Tous les Bains d'Aix ne ſont pas indifférens, & il faut ſur le choix que l'on en fait, conſulter ſérieuſement le Médecin du Lieu, les forces du Malade, & l'eſpèce du mal. Les Bains pris trop chaud, fondent les humeurs, cauſent des Aſthmes, une ſoif brulante, des inſomnies, des Eréſipèles, des excorations, & quelquefois des fièvres ardentes.

IV. Dans

IV. Dans les maladies qui demandent des Bains très chauds, il faut s'y accoutumer par degrés; commencer par exemple par ceux de *l'Empereur*, le *Petit Bain*, ou celui de *S. Quirin*, qui ſont doux & égaux dans leurs Sources & dans leurs qualités; & continuer par les Bains de *S. Corneille* & de *la Roſe*, qui ſont beaucoup plus forts.

V. Il faut, autant qu'il eſt poſſible, prendre tous les jours le Bain à la même heure, & au même degré de chaleur: excepté que lorsqu'on veut ſuer, il ſeroit à propos de faire entrer dans le Bain un peu d'eau nouvelle, un moment avant que d'en ſortir, afin d'augmenter la chaleur. Les Médecins d'Aix, à force d'aller dans les lieux où l'on ſe baigne, jugent infailliblement du degré de chaleur, en entrant ſeulement dans la Salle. Mais comme ils ne peuvent y accompagner tous les Malades, ceux qui ſont d'un tempérament foible & délicat, pourront ſe ſervir des Thermomètres inventés par le Docteur *Oliva* pour les Princeſſes Palatines & l'Electrice de Brandebourg; & ils pourront avec cet inſtrument juger du degré de chaleur qui leur convient.

VI. La ſaiſon la plus favorable aux Bains, c'eſt le Printems, & l'Automne: le Printems eſt même préférable, parce que les Bains d'Automne rendent les corps trop ſenſibles au froid de l'Hiver.

Si ce n'eſt en cas de néceſſité, il faut également éviter l'Hiver & l'Eté: mais ſi l'on y eſt contraint, il faut des précautions contraires pour rendre les Bains utiles. Si le Malade eſt condamné à prendre les Bains en Hiver, il faut qu'il ſe précautionne contre l'air extérieur, de peur que le froid ne ferme trop ſubitement les pores ouverts par les Bains. Si c'eſt pendant les chaleurs de l'Eté, ce doit toujours être avant le lever ou après le coucher du Soleil, parce que l'ardeur du Soleil en Eté cauſeroit une trop grande déperdition d'eſprits. Les Malades, en ſortant du Bain, doivent paſſer dans une chambre jonchée d'herbes fraiches & de feuillages, pour y entretenir la fraicheur, que l'on doit renouveller pendant quelques heures, en y jettant de l'eau de tems en tems.

VII. L'heure la plus commode pour ſe baigner, c'eſt le matin vers ſix heures, & à jeun; ou l'après-midi, cinq ou ſix heures après avoir diné. Si l'on ſe baigne avant que la digeſtion ſoit faite, on s'expoſe à des indigeſtions, des maux de tête, des vertiges & des ſyncopes.

VIII. Il eſt bon de ne point paſſer ſubitement du lit au Bain; il eſt même à propos de vaquer auparavant aux diverſes fonctions de la Nature, pour mieux obſerver l'effet des Bains. Il faut bien ſe garder de s'y jetter impétueuſement; il faut au contraire y entrer doucement,

s'y

s'y plonger peu à peu & presque insensiblement. Les Malades doivent y demeurer tranquillement, pendant le tems prescrit, de peur que la tension des muscles causée par l'agitation, n'empêche l'eau de pénétrer; ou que le sang ne s'enflâme par ces mouvemens continuels. S'ils se baignent en compagnie, ils doivent éviter les conversations longues & animées qui irritent la soif, & causent en ces occasions des sècheresses de gorge, des lassitudes & des pesanteurs de tête.

IX. Le Malade doit avoir soin de se couvrir la tête, avant d'entrer au Bain. Il ne doit pas même s'y plonger inconsidèrément, si outre ses maux, il étoit sujet à des chaleurs de foye ou à des ardeurs de reins. Il faut en ces cas qu'il munisse ces parties de quelques emplâtres *topiques*, ou qu'il ait soin de les oindre de quelques huiles que le Médecin lui prescrira, de peur qu'elles ne s'enflâment par la chaleur du Bain. Par cette raison, le Médecin doit règler la situation du Malade dans le Bain, sur celle des parties affectées.

X. Le tems que l'on doit y rester, ne peut se mesurer que sur le degré de chaleur ordonné, & sur les forces du Malade. Ceux d'un tempérament délicat, doivent commencer par un Bain de demi-heure, & le prolonger selon leurs forces. Les plus robustes ne doivent

vent pas y reſter au-delà d'une heure, ou cinq quarts-d'heure au plus, ſur-tout s'ils ſe baignent deux fois par jour; & en ce cas, une demi-heure ſuffit pour le Bain du ſoir. Cependant, comme tous les tempéramens ne ſe reſſemblent pas, la règle la plus ſûre eſt de ſortir du Bain lorſque les artères battent, & que la ſueur coule abondamment du front.

XI. Il eſt dangèreux de manger dans les Bains, parce qu'il eſt à craindre que la nourriture ne trouble l'action du Bain dans les Malades, & que l'eſtomac n'envoye dans les veines un chyle trop indigeſte. On permet cependant aux perſonnes délicates un biſcuit trempé dans du vin, ou quelques conſerves ſtomachales. On accorde auſſi à ceux que la ſoif tourmente trop violemment, ou une orange, ou quelques ſyrops, pour rafraichir la bouche.

XII. Il faut que le Malade, en ſortant du Bain, ſe faſſe enveloper d'un linge chaud & ſec, & qu'il ſe repoſe un moment ſur le bord du Bain, pour donner le tems aux Valets de l'eſſuyer, de le frotter, & de le mettre au lit dans une chambre voiſine, où il n'y ait ni vent ni humidité. Si la ſueur abondante eſt jugée néceſſaire à ſes maux, le Malade pourra la provoquer par un verre ou deux d'Eau *Thermale* bien chaude, qu'il boira avant de ſortir du Bain, ou en

en ſe mettant au lit. Il pourra ſuer pendant une demi-heure, & après s'être fait frotter & changer de linge, il tâchera de dormir, pour réparer par le ſommeil les forces qu'il a perdues.

XIII. En s'habillant, il doit avoir un ſoin extrème de ſe faire eſſuyer la tête & les pieds, pour qu'il n'y reſte aucune humidité; & ſur-tout, de ne pas poſer les pieds nuds ſur le pavé en ſe chauſſant. Avant de s'expoſer à l'air, il doit faire quelque petit exercice dans la chambre, ou ſe promener dans un lieu ſec & couvert, pendant une demi-heure; & ſe couvrir un peu plus que dans un autre tems, pour empêcher l'action de l'air extérieur ſur les pores. Au cas que l'infirmité ne lui permette pas de marcher, il doit y ſuppléer par les mouvemens dont il eſt capable, ou ſe faire frotter légèrement les membres ſains. Il eſt permis alors de prendre quelques bouillons de veau, ou de poulet, cuits avec les herbes rafraichiſſantes & émollientes, pour tenir le corps libre.

XIV. Le nombre des Bains ne peut ſe déterminer que relativement aux infirmités du Malade. Il y en a, à qui quinze ou vingt Bains ſuffiſent; d'autres qui en prennent deux chaque jour pendant une quinzaine: mais quand on les a pris pendant 40 jours, on doit ſavoir à quoi l'on doit s'attendre; ce terme

ſuffit

ſuffit pour extirper, ou du moins pour calmer le mal le plus opiniâtre.

XVI. Le régime que l'on doit obſerver pendant l'uſage des Bains, eſt à peu près le même que l'on preſcrit à ceux qui boivent l'Eau *Thermale*. Les alimens doivent être également choiſis, légers & de facile digeſtion. On permet à ceux qui ſe baignent l'uſage modèré des fruits bien mûrs, & les légumes légers, pour entretenir la liberté du ventre. S'ils ſe baignent le ſoir, il eſt à propos qu'ils ſe contentent à ſouper, d'un gruau, d'une ſoupe, ou d'une panade. Toutes boiſſons leur ſont interdites entre les repas, ſi ce n'eſt deux ou trois taſſes de *Thé* ou de *Véronique*. La tempérance & la ſobriété leur ſont étroitement recommandées pendant ce tems; & ces deux vertus doivent s'étendre à tous les plaiſirs. L'exercice modèré de la danſe, du billard, & de la promenade, leur ſont très utiles; mais le moindre excès leur eſt pernicieux: les veilles, l'application, l'étude, le chagrin, la colère, la mélancolie, leur ſont mortelles.

XVII. Enfin, avant de quitter l'uſage des Bains & de retourner chez ſoi, le Malade doit conſulter ſon Médecin ſur le régime qu'il doit tenir à ſon retour, & ſur la néceſſité de ſe purger, & l'eſpècé de purgatifs qu'il doit prendre pour achever d'expulſer les humeurs que le

Bain

Bain n'auroit fait que détacher, & qui ſans cette précaution pourroient refluer dans le ſang & y reporter les cauſes du mal.

Bien vous en prend, Mr. le Docteur, dit la jeune Frelle, de nous accorder la Danſe ; ſans cela je renoncerois & aux Eaux & aux Bains. Je ſai, Madame, reprit-il, que vous l'aimez & que vous devez aller ce ſoir au Bal ; & je n'ai garde de m'y oppoſer, parce que vos maux ne ſont pas incompatibles avec cet exercice, & que le pis qui peut vous en arriver, eſt de perdre un peu de votre embonpoint. Heureuſement, répondit-elle, que nous ne ſommes pas bien malades ; car s'il faloit acheter au prix de tant de précautions le plaiſir de venir ici & de s'y baigner, je ſongerois à en repartir dès demain. Il n'y a pourtant que du plus ou du moins, reprit le Docteur ; car ceux qui ſe baignent par plaiſir ou par propreté, ſont tenus à peu près au même régime, pour empêcher que l'uſage fréquent du Bain ne leur ſoit nuiſible. Je ne croi pourtant pas, dit alors le Chevalier, que Charlemagne, qui de votre aveu s'y baigna tant & ſi ſouvent, y fit jamais toutes ces façons : la peine eût paſſé le plaiſir. Sa force d'ailleurs & ſa longue vie nous prouvent qu'il n'eut pas grand' choſe à démêler avec la Médecine, & je doute

qu'il

qu'il y ait eu beaucoup de Médecins parmi le grand nombre d'Officiers qui composoient sa Cour. . . . Soit, dit le Docteur; mais en savez-vous la raison? C'est que cet Empereur étoit lui-même son Médecin. *Il mangeoit* à la vérité *beaucoup*, dit son Historien, *mais il buvoit peu*, & toujours régulièrement & aux mêmes heures; & quand sa santé se dérangeoit, il avoit recours à la diète, qui est la prémière & la plus sûre de toutes les médecines. Peut-être même que son grand appétit mesuré à sa taille, à son tempérament & à ses forces, joint à la simplicité des alimens qu'il prenoit, formoit un régime beaucoup plus austère que celui que nous préscrivons; & en ce cas il étoit toujours en état de prendre les Bains sans danger. Cette petite dispute égaya un peu la conversation, qui tout utile qu'elle étoit dans les circonstances où nous nous trouvions, n'avoit rien eu de fort amusant pour des Dames. Aussi le Médecin nous voyant en train de badiner, nous quitta pour aller voir des Malades plus dociles, & conseilla aux Comtesses d'essayer le lendemain les Bains de *l'Empereur*, ou du *Petit Bain*.

L'absence du Médecin ne sauva point la Médecine des railleries que nous étions en train d'en faire. La Frelle s'égaya sur ce chapitre, & entreprit de nous prouver avec sa manière enjouée, qu'il

y avoit une eſpèce de ſacrilège à mêler les remèdes que l'Art a inventés, à ceux que la Nature elle-même nous a préparés ; & que plus les Médecins vantent les Eaux d'Aix & leurs pareilles, moins il eſt beſoin de leur aſſocier les purgations, les ſaignées, & les autres drogues dont ils établiſſent la néceſſité. Enfin, à la pluralité des voix, il fut conclu pour lui faire plaiſir, que toutes les Maximes qu'ils nous debitoient à ce ſujet, n'étoient que les artifices d'une fine Charlatanerie. Le Chevalier, qui ſe prêtoit plus qu'aucun autre à ſes ſaillies, l'aida à prouver que c'étoit un mal univerſel, & nous récita les jolies plaintes qu'en fit un jour un Malade de Bourbon. C'étoit ſans doute un Poëte, & par conſéquent un grand Anti-Médecin. Voici ſes vers.

PLAINTE D'UN MALADE

Sur le régime des Eaux de Bourbon.

Toujours boire ſans ſoif, faire mauvaiſe chère,
D'un Médecin grondeur demander le conſeil,
Voir de mille perclus le funeſte appareil,
Et ſe voir avec eux compagnon de miſère :

Si-tôt qu'on a dîné ne ſavoir plus que faire,
Eviter avec ſoin les rayons du ſoleil,

Se garder du ſérein, réſiſter au ſommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'Ordinaire:

Quoiqu'on meure de faim, n'oſer manger ſon ſou:
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Deſſous un robinet auſſi chaud que la braiſe:

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon:
S'ennuyer tout le jour aſſis dans une chaiſe:
Voilà, mes chers Amis, les plaiſirs de Bourbon.

C'eſt tout comme ici, s'écria la Frelle, & nous ferions encore pis, ſi nous en croyions notre Docteur. . . . Tout ceci n'étoit pourtant que badinage, car ces Dames l'eſtimoient véritablement, & avoient une extrème confiance en ſes avis. Après cet entretien, nous quittames les Comteſſes juſques à l'heure du Bal. Le Prince en avoit retenu la Salle, & n'y avoit invité que ce qu'il y avoit à Aix de plus diſtingué & de plus raiſonnable. On y danſa à portes fermées, & on ne les fit ouvrir que vers la fin, pour en laiſſer le ſpectacle à ceux qui voudroient y venir. Le divertiſſement fut complet. La Salle étoit bien illuminée, les rafraichiſſemens exquis, & la Symphonie bien choiſie. Le Prince danſa avec toutes les Dames, & comme il en apperçut quelques-unes qui étoient venues pour voir ſimplement le Bal, il recula les Contredanſes, & eut la politeſſe

de les aller prendre toutes; enſorte que ce Bal redevint public par la galanterie du Prince, quoiqu'il n'eût été propoſé d'abord que comme un divertiſſement particulier. En le finiſſant, il pria la Vicomteſſe d'accepter le Bouquet pour le Bal ſuivant, & nonobſtant la réſolution que nous avions priſe de ne mettre aucun ordre dans nos plaiſirs, nous nous revimes obligés pendant dix jours de danſer & de jouer alternativement, malgré l'uſage des Bains. Cet exercice, qui d'abord plaiſoit ſi fort à la Frelle, la fatigua enfin comme les autres, & le jour qu'elle devoit faire à ſon tour les honneurs du Bal, elle étoit ſi laſſe & ſi épuiſée, qu'elle fut la prémiere à convenir que le régime contre lequel elle s'étoit ſi fort recriée, étoit cependant fort convenable. L'accident qui lui arriva au Bal, l'en convainquit encore davantage. Elle ſe fit une entorſe au pied en danſant, & il falut la reporter chez elle. Ce contretems interrompit un peu nos plaiſirs; & ce ne fut pas un grand malheur pour ceux d'entre nous qui avoient beſoin de régime. Véritablement, il y avoit un peu d'excès dans nos divertiſſemens: Nous étions toujours ſur pied: dès le matin nous allions au Bain, qui par lui-même eſt très fatigant, lorsqu'il eſt réitéré; il faloit enſuite s'habiller à la hâte; à peine nous donnions-nous le tems de manger: après diner

diner venoit l'heure de la toilette, du Bal, ou de l'Assemblée; ensuite le souper: ensorte que nous étions toujours en haleine, & que nous ne sortions d'un exercice que pour nous livrer à un autre. La Comtesse, qui prenoit les Bains pour des raisons de santé, fut aussi incommodée de ces plaisirs trop vifs, & se vit obligée d'interrompre les Bains, aussi-bien que sa Sœur, & de garder la chambre pendant quelques jours. Nous nous trouvames régulièrement chez elles tous les après-midis, & c'étoit notre rendez-vous général. Nous y passions le tems à causer, & à badiner. Chacun s'empressoit à imaginer quelque divertissement, & le Chevalier demanda la permission de les regaler d'un Concert. Il n'épargna rien pour rendre la Symphonie complette; il retint les meilleurs Musiciens des Eglises d'Aix, il en fit venir quelques-uns de Liège, & les fit placer dans une Salle voisine de celle où nous étions. Ils chantèrent plusieurs Cantates Françoises, quelques Airs Italiens, & ce divertissement fut parfaitement bien exécuté. Le Comte retint aussi les Musiciens pour le Samedi suivant, & nous les primes chacun à notre tour. On y chanta divers Opéras, des Motets, des Cantates; & pour varier nos amusemens, nous fimes quelquefois des lectures badines; nous jouames à ces petits Jeux innocens qui font la ressource

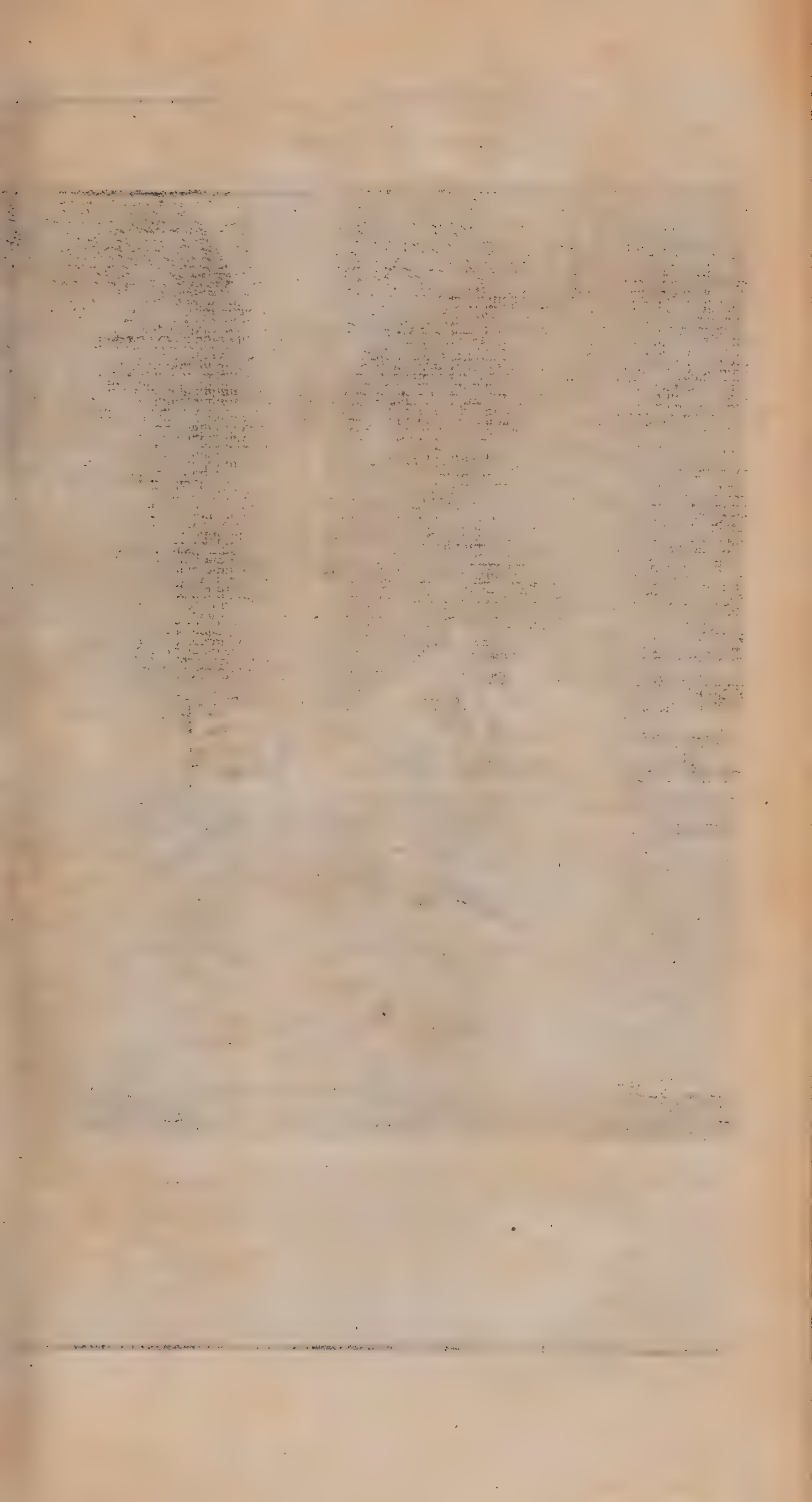
ce des personnes oisives & solitaires; en un mot, nous tâchames de tirer parti de tout. Par ce moyen, l'accident de la Frelle, & l'incommodité de la Comtesse, en nous réduisant à des plaisirs plus tranquilles, nous en procurèrent de plus convenables au régime des Bains. Ces plaisirs nous parurent même plus doux, parce qu'ils étoient plus variés, & moins médités. Le Jeu, la Musique, la lecture, la conversation, remplissoient alternativement nos après-midis. Chacun employoit les matins à la promenade, ou à ses affaires; & je pris ce tems pour goûter à loisir les plaisirs du Bain.

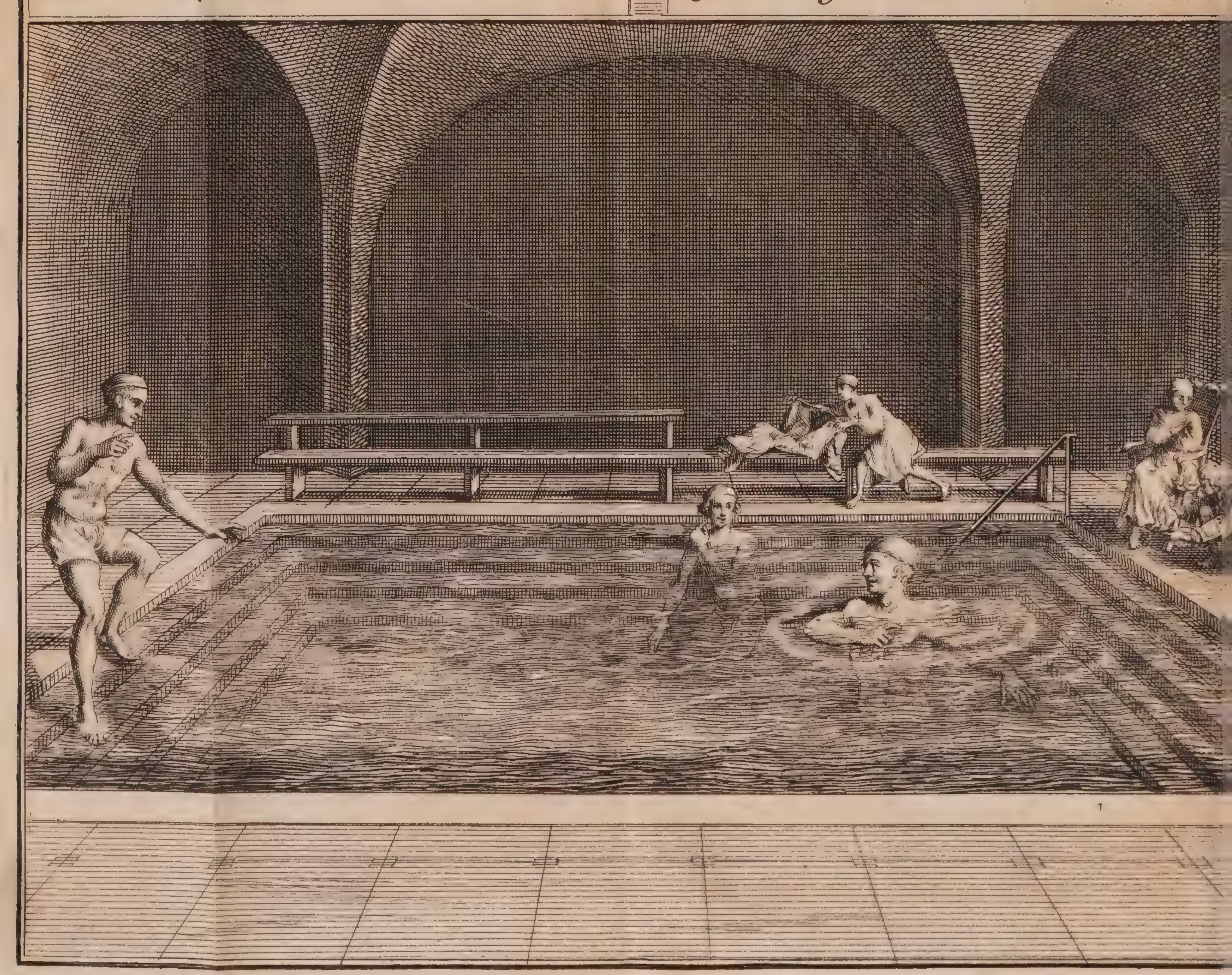
La manière dont on le prend, est accompagnée de circonstances assez comiques pour ceux que des maux réels n'empêchent pas de se divertir. Quand une fois on a vaincu la répugnance que l'on sent d'abord pour leur odeur souphrée, on s'en fait une douce habitude, & l'on y retourne comme à une partie de plaisir. Pour en goûter les agrémens, il est bon d'y aller en compagnie: chacun est maitre de choisir la sienne, en payant le Bain en entier; pourvu que la bienséance soit observée pour la différence des sexes. Les hommes & les femmes vont dans des Bains séparés: les Hôtes & Hôtesses de la Ville sont inexorables sur ce point-là; & pour éviter même le prétexte de scandale, ils ne souffrent qu'a-

qu'avec peine qu'un Mari entre au Bain avec ſa Femme, & ce n'eſt qu'après avoir eu des preuves inconteſtables & juridiques qu'ils ſont connus pour Mari & Femme. Avec toutes ces précautions, je ne voudrois pourtant point garantir toutes les ſupercheries que l'amour y fait de tems en tems.

Pour moi j'en fis la partie avec le Chevalier & D. Nugnez. Le prémier fut mon introducteur, & tous les deux ſe divertirent beaucoup de mon air novice. Ils voulurent me faire les honneurs du Bain, & m'obligèrent à y entrer le prémier. J'étois en robe de chambre, ſelon l'uſage, & je comptois me faire deshabiller par mon Valet. Le Chevalier eut la malice de me faire croire que les Servantes du Bain ne le ſouffriroient point, parce que les petits ſervices qu'elles rendent aux Baigneurs, font la partie eſſentielle de leurs gages, & que tout le monde eſt obligé de ſe ſervir d'elles, au moins la prémière fois que l'on prend le Bain. Je fus aſſez ſimple pour l'en croire, & il me dépêcha une vieille Servante, dont les charmes n'étoient pas à la vérité fort dangèreux pour mon humanité. C'étoit une grande femme maigre, boiteuſe, édentée, barbue, avec les joues retirées, le nez retrouſſé, le menton allongé, les yeux arrondis, & le cou ſec; en un mot, un vrai Squélette animé, & tel

que





Maniere de prendre le Bain.

Wyze om sig te Baden.

que l'on pourroit le choiſir pour repréſenter la Mort vivante. En toute autre occaſion, je l'euſſe pris pour un Spectre: ſa figure cependant me réjouit, à force de m'effrayer. L'idée d'un tête-à-tête en deshabillé avec un ſi charmant Objet, me fit faire cent réflexions badines. Je voulus lier converſation avec ma Belle; mais ſon jargon étoit auſſi extraordinaire que ſa figure: c'étoit un François bâtard, ou plutôt un mauvais Walon prononcé à l'Allemande, qui formoit dans ſa bouche les équivoques les plus bizarres. Je ne pus m'empêcher d'en rire. Cependant la Vieille, impatientée de mon badinage, me déchauſſa avec un air de dépit, & me pria d'un ton impérieux de me hâter, parce qu'elle étoit attendue par d'autres perſonnes. Auſſi-tôt elle m'ôta la perruque, me prit la tête & m'affubla d'un bonnet groteſque en forme de coiffe, qu'elle ſerra d'un cordon. Elle me préſenta enſuite des caleçons d'une façon ſi particulière, que je ne pus venir à bout de m'en ſervir. C'eſt un linge plié en deux, ſans être couſu d'aucun côté, avec une ouverture pour paſſer une cuiſſe ſeulement, & un cordon à la ceinture pour l'attacher autour des reins. Il ſeroit difficile d'en deviner l'uſage, avant de l'avoir eſſayé; auſſi, malgré ma pudeur, je fus obligé de rappeller humblement la Vieille pour en apprendre le ſecret.

Elle ne fit point la précieuſe ; elle approcha ſans façon, & m'ajuſta ce chiffon avec toute la diligence poſſible. Dans le tems qu'elle me rendoit ce ſervice, D. Nugnez & le Chevalier, qui obſervoient tout de la chambre voiſine, où ils ſe divertiſſoient de mon embarras, entrèrent bruſquement dans la mienne, en riant de toutes leurs forces. L'attitude dans laquelle ils ſurprirent cette vieille Sibylle à mes côtés, avoit en effet quelque choſe de fort comique. Ils m'en firent une cruelle guerre, & me raillèrent vivement ſur ma patience & ma crédulité. Ils m'avouèrent enfin, qu'ils m'avoient fait cette pièce pour s'égayer, & que chacun eſt fort le maitre de ſe ſervir de ſon Valet. Il ſeroit même aſſez difficile de s'en paſſer; car outre qu'il n'y a, je croi, qu'au Bain de *la Roſe* que l'on trouve des hommes pour ſervir, le miniſtère des Servantes qui ſont dans les autres Bains, a quelque choſe de gênant & d'indécent pour des hommes qui n'ont point renoncé à toute pudeur. La vertu cependant ne court aucun riſque avec ces Nymphes, qui ſont toutes laides, ſévères & décrépites. Telle étoit du moins la mienne.

Après ce badinage, je deſcendis gaiement dans le Bain, dont la chaleur étoit fort tempérée ; & ſuivant l'avis du Médecin, j'allai m'aſſeoir ſur un des bancs qui ſont dans l'eau autour du baſſin.

ſin. Je reconnus la ſageſſe de cette précaution: la vapeur de l'eau me ſaiſit d'abord, & me cauſa pendant deux ou trois minutes une eſpèce de vertige & d'éblouiſſement, ſemblable à ceux qu'éprouve un homme ivre. Je me ſentis chanceler, & je croi que ſi D. Nugnez ne m'eût donné la main, & que de l'autre je ne me fuſſe appuyé à la rampe qui eſt le long du degré, je ſerois tombé au fond. Cet accident paſſa vîte, & l'éblouiſſement ne dura que juſqu'à ce que je fuſſe aſſis. D. Nugnez toujours grave vint ſe mettre à mes côtés, tandis que le Chevalier qui étoit plus folâtre, agitoit l'eau à deſſein de me lutiner, & vouloit m'engager à faire avec lui le tour du Bain. C'étoit encore une malice; il s'étoit apperçu que je n'étois point nageur, & il tâchoit de m'attirer au milieu de l'eau, pour m'effrayer par quelques culbutes. C'eſt en effet le ſort de ceux qui ne ſavent point nager, & qui prennent plus d'eau qu'il ne leur en faut; parce que la chaleur & les vapeurs de l'eau les ſéduiſant en quelque ſorte, ils ſe plongent ſans preſque s'en appercevoir; & pour peu que l'eau ſoit agitée par d'autres Baigneurs, elles les ſoulève ſubitement, & ils perdent fond. Je commençois à l'éprouver; mais D. Nugnez eut la charité de me retenir, & je demandai trève au Chevalier. Il me l'accorda de bonne grace;

ce; en me disant cependant, qu'il m'en quittoit à bon marché, parce que c'est un usage établi parmi ceux qui ne se baignent à Aix que par plaisir, de faire faire le plongeon à tous ceux qui viennent la prémière fois au Bain: cette culbute est entre les Baigneurs, ce que le *Bapteme de mer* est parmi les Matelots à l'égard de ceux qui passent la prémière fois la *Ligne*, le *Tropique*, ou le *Détroit*. Nous entendimes en effet une douzaine de Baigneurs occupés à se divertir d'une pareille cérémonie dans le Bain voisin. C'est ce qui engage la plupart des personnes d'un certain ordre à retenir un Bain pour eux seuls, tant pour conserver la bienséance & la liberté, que pour éviter le desagrément de se baigner avec des inconnus, qui ont souvent des maux secrets, à l'épreuve des Eaux les plus efficaces. Pour moi, sans affecter trop de délicatesse, j'avoue que je n'aurois pu me résoudre à m'y baigner en compagnie, si je n'avois connu ceux avec qui j'étois. Il est vrai que quelques précautions que l'on prenne pour s'assurer d'un Bain particulier, il est malaisé de compter en ce point sur la fidélité des Hôtes. Mais quand par cette précaution on ne gagneroit que le repos de l'imagination, c'est déja, ce me semble, avoir beaucoup fait contre la contagion; persuadé qu'en ce cas plus qu'en aucun autre, il vaut infiniment mieux

rester

rester seul & s'ennuyer, que d'être en compagnie dangèreuse.

Je n'eus rien à me reprocher de ce côté-là: tout ce que le Chevalier en avoit fait à mon égard, n'étoit qu'une suite de son enjouement. Dès que je lui eus demandé quartier, nous restames tranquilles, & nous goûtames à longs traits les douceurs de ce Bain délicieux. J'éprouvai qu'à mesure que l'on s'enfonce dans l'eau, on sent une chaleur bénigne qui s'insinue dans le corps. Cette eau, qui a quelque chose de gras & d'onctueux au toucher, détrempe doucement la peau, & à l'aide des sels dont elle est impregnée, elle la dépouille de sa crasse, débouche tous les pores, s'y insinue insensiblement, humecte les nerfs, les remet dans leur ton naturel, & ranime le jeu de toutes les parties du corps d'une façon si sensible, que quelque sain que l'on soit en entrant au Bain, on en sort toujours plus leste & plus gai. L'esprit même s'en ressent, & à mesure que le cerveau se décharge des humeurs que le Bain attire, on se sent la tête plus libre. L'action de cette eau sur le corps, & son opération intérieure, a quelque chose de si doux, qu'après y avoir été un quart-d'heure, on ne respire que le plaisir, & l'on se sent porté à la joie, comme ceux qui ont une pointe de vin. Cette sorte d'ivresse a quelque chose de

ſi doux, que l'on auroit peine à quitter le Bain, ſi l'on n'y étoit contraint par l'abondance de la ſueur, & l'épuiſement qu'un plus long ſéjour y cauſe. Auſſi, pour en bien goûter le plaiſir, il faut toujours en ſortir avant que la ſueur devienne trop abondante, à moins qu'on n'y ſoit forcé par des raiſons de ſanté. C'eſt ce que je fis; & par cette méthode, j'y trouvai tous les jours un nouveau plaiſir.

Quand nous fumes prêts à ſortir du Bain, D. Nugnez tira une ſonnette dont le cordon deſcend juſqu'au bord du baſſin, pour la commodité des Baigneurs. Un moment après, ma charmante Vieille ſuivie de nos gens, apporta des draps chauds, dans leſquels nos Valets nous reçurent, & nous envelopèrent au ſortir du Bain, & nous nous aſſimes ſur le banc qui eſt au bord. Nous quittames là nos caleçons & nos bonnets, on nous en donna de ſecs, nous nous fimes frotter & eſſuyer ſelon la coutume, & nous allames dans cet équipage nous jetter chacun ſur des lits préparés dans une chambre voiſine. Après y avoir ſué pendant quelque tems, nous primes du linge, & nous nous fimes habiller. On nous apporta du chocolat, & après avoir encore cauſé quelque tems enſemble, nous retournames à nos Auberges.

Cependant, toutes les fois que nous alla-

allames au Bain, nous n'y fumes pas toujours aussi badins que nous l'avions été le prémier jour ; nous y agitames quelquefois des questions sérieuses ; nous y eumes même des conversations morales, auxquelles D. Nugnez donna lieu par des réflexions solides. En voici quelques lambeaux, qui ne déplairont peut-être pas à tous mes Lecteurs. Je m'étonne, nous dit-il un jour, que de tant de personnes qui sont ici, & que de mille peut-être qui y viennent chaque année, il y en ait si peu qui paroissent occupés de ce prodige perpétuel qui s'y renouvelle chaque jour depuis tant de siècles. Est-ce insensibilité de leur part, n'est-ce pas ingratitude ? Ceux que le plaisir seul y amène, y vivent à la vérité dans une espèce de tourbillon qui les tient dans une distraction continuelle ; mais s'en divertiroient-ils moins bien, si pour varier leurs plaisirs, ils se donnoient quelquefois celui de réfléchir sur les merveilles de la Nature ? Ceux qui y viennent chercher la guérison de leurs maux, & qui y recouvrent la santé, sont encore moins excusables de partir, la plupart, sans avoir fait la moindre réflexion sur ce bienfait signalé de la Nature, qui a placé pour eux dans les entrailles de la Terre cette médecine universelle, qui malgré les circonstances merveilleuses dont elle est revêtue, est moins admirable encore dans ses

 effets,

effets, qu'elle ne l'eſt dans ſa cauſe. D'où vient donc cette indifférence ?... Je croi, lui dis-je, que ſans vouloir excuſer les hommes, c'eſt que quelque idée que nous nous faſſions des choſes les plus admirables, avant que nous les voyions, notre admiration pour elles diminue dès que nous les poſſèdons. Nos yeux ſe familiariſent avec les objets les plus merveilleux; ils ne nous frappent plus, ſi-tôt qu'ils ceſſent de nous paroitre rares; & par une ſuite de notre inquiétude & de notre inconſtance naturelle, nous volons vers d'autres objets, que nous regardons enſuite avec la même indifférence que les prémiers, quand nous y ſommes parvenus: & de cette façon la vie n'eſt qu'un cercle perpétuel de deſirs, d'idées, d'amuſemens; rarement s'y livre-t-on aux réflexions. . . . Cela eſt vrai, dit le Chevalier; & j'ai remarqué que les phénomènes les plus éclatans ne font d'ordinaire ſur l'homme, & ſur l'homme même le moins diſtrait, qu'une impreſſion d'étonnement purement machinal. Il admire, ou il s'effraye, par ſentiment plutôt que par raiſonnement, ſelon que les choſes qui l'étonnent ſont admirables, ou terribles. Dans les objets même de la prémière eſpèce, il fait rarement attention aux bénignes relations qu'ils ont avec lui. Une preuve bien ſenſible que ſon admiration n'eſt pas réfléchie, c'eſt que les pro-

prodiges naturels qui impriment la terreur, le frappent bien plus vivement que ces merveilles bienfaiſantes dont la Nature eſt remplie. On tremble à la vue d'un Volcan qui vomit feu & flâmes, & dont les étincelles & la fumée menacent à toute heure les Peuples voiſins d'un embraſement prochain. On veut cependant le voir de près; & quand on le voit, on ne peut s'empêcher d'en frémir. Ce ſentiment eſt naturel; ce prodige terrible n'eſt propre qu'à inſpirer la crainte & l'horreur. Auſſi tous les Voyageurs ne manquent pas de charger leurs Relations, des obſervations qu'ils ont faites ſur ces endroits: mais tandis qu'ils en notent juſqu'aux moindres circonſtances, ils paſſent légèrement ſur d'autres merveilles, d'autant plus admirables en elles-mêmes, & plus précieuſes à l'homme, qu'elles n'exiſtent que pour ſa conſervation. Pour moi, continua le Chevalier, j'avoue à ma honte, que quand j'étois à Naples, j'ai été beaucoup plus curieux de monter au *Véſuve*, que d'aller voir les Bains de *Pouzzol*, & les *Sudatoires* qui ſont dans toute cette campagne ſouphrée; & que ſi je n'avois cru y trouver compagnie, je ſerois revenu ſans les viſiter. A préſent même que j'y penſe, ajouta-t-il, je rougis de ce travers d'eſprit.

Vous n'êtes pas le ſeul, reprit D. Nu-

gnez; tel Seigneur, en faiſant le tour de l'Europe, a paſſé près d'un nombre infini de Sources merveilleuſes, ſans s'arrêter ſeulement à en obſerver aucune. J'ai été dans le même cas; & ce n'eſt que depuis que mes malheurs m'ont réduit à voyager, que ma curioſité a changé d'objets. Comme tous les Bains ſont en quelque façon devenus mon domaine depuis que je me ſuis mis dans le goût de les parcourir, je me ſuis accoutumé à réfléchir ſur le deſſein & la ſageſſe de l'Etre ſuprème qui les a formés. Je me ſuis reproché comme vous, la ſtérile admiration que j'avois accordée juſques-là à cent objets, qui, tout étonnans qu'ils ſont, n'ont pourtant rien d'auſſi intèreſſant pour l'homme. Etant en Sicile j'en ai voulu voir les Volcans, comme vous avèz vu ceux de Naples, ſans faire attention aux Sources bouillantes qui ſont aux environs; & j'ai enfin reconnu mon erreur. Y a-t-il donc plus de merveilles, me dis-je un jour en moi-même, à voir une Montagne en feu pour la ruïne de ſes voiſins qu'elle tient en quelque ſorte ſous l'anathème, qu'à regarder une Fontaine bouillante dont les eaux ſalutaires ſont l'unique reſſource de quantité de maux, qui ſans elles ſeroient incurables? Le principe qui enflâme l'une, fait apparemment bouillir l'autre; ſi la Phyſique n'eſt point d'accord ſur ce point obſcur, la Raiſon au moins

moins m'apprend que ces effets surprenans partent de la même main, & qu'ils sont dirigés par un Etre également sage & puissant. Cette réflexion, poursuivit-il, m'a rendu le voyage des Bains & des Eaux minérales infiniment agréable & utile. Outre le plaisir innocent que je goûte dans les liaisons que j'y forme, je m'y instruis, & je voyage comme un Pélerin qui va de lieux en lieux visiter les Merveilles naturelles de la Providence . . . Ce trait de Morale si singulier nous surprit un peu: nous n'en aurions pas soupçonné D. Nugnez, qui tout grave qu'il étoit ordinairement, ne nous avoit point paru si contemplatif. La solidité de ses réflexions nous en fit naitre d'autres, & nous moralisames toute la matinée.

Avouez, Messieurs, continua D. Nugnez, que si quelque chose dans la Nature mérite nos attentions, ce sont sans doute ces Réservoirs d'eaux salutaires, que l'homme devroit regarder comme expressément créés pour son usage, & que son amour-propre devroit lui rendre extrèmement précieux. C'est un bienfait tout différent des autres choses que la Providence lui a destinées. Les Animaux ne le partagent point avec lui, comme l'air, la lumière, la chaleur, les herbes, les plantes, & les fruits, auxquels les Brutes ont, à titre de créatures, un droit égal au sien. Rien n'est aussi plus propre

à lui donner une juste idée de l'amour du Créateur, que de voir que l'Etre suprème a multiplié les remèdes pour ses créatures, à mesure qu'elles multiplient leurs infirmités par leur intempérance. En effet, ajouta-t-il, il est comme démontré, que les deux tiers au moins des maladies pour lesquelles on prend les Bains, ou les Eaux minérales, viennent de quelque excès.

Je croi même, reprit le Chevalier, que sans insulter aux Peuples à qui la Nature a confié de si riches trésors, on peut croire qu'elle les a multipliés chez ces Nations que l'on accuse d'avoir plus de penchant à l'intempérance. L'Allemagne seule, par exemple, fournit plus de mille Sources minérales, selon le calcul de quelques Géographes; d'autres plus modestes n'y comptent à la vérité que 400 Sources minérales froides, & 140 d'Eaux tant chaudes que tièdes. La Suisse en est remplie aussi: on y en trouve par-tout, & de toutes les espèces. L'Italie en a quantité; & le Royaume de Naples si fécond en Courtisanes, abonde en Etuves naturelles, & en *Sudatoires*, dont l'effet est si souverain contre ce Mal que nos Ancêtres en rapportèrent, que pour le guérir ailleurs l'on contrefait les Etuves d'Italie. Il semble, ajouta-t-il, que cette Mère commune, en donnant aux Napolitains un tempérament qui les

ex-

expoſe par préférence au *Mal de Naples*, ait voulu les en dédommager par des remèdes faits exprès pour eux.

Cette curieuſe réflexion égaya un peu la matière, par l'énumération que le Chevalier nous fit du nombre prodigieux de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, qui vont chaque année ſe guérir du *Mal de Naples* dans les *Sudatoires* de *Tirtoli* & de *S. Germain*. Il nous aſſura qu'on y voit quantité de Prélats, d'Abbés, & de Moines, qui y viennent ſuer publiquement; comme ſi la facilité du remède avoit rendu le mal moins honteux! L'habitude où l'on eſt de voir que cette maladie ne reſpecte ni les *Eminences*, ni les *Révérences* Romaines, eſt peut-être ce qui l'a fait nommer par diſtinction le *Rhume Eccléſiaſtique*. Quoi qu'il en ſoit, nous continuames notre converſation.

Il eſt certain, dis-je au Chevalier, que les Napolitains peuvent ſe vanter d'une prédilection particulière de la Nature en ce point, auſſi-bien que les autres Peuples que vous avez cités: mais ſi c'eſt un trait de la Bonté divine à leur égard, il y auroit ſujet de s'étonner que l'Intelligence Souveraine qui a créé ces remèdes, ne les ait pas également diſtribués par-tout, vu que les hommes étant tous tirés du même limon, ſont ſujets aux mêmes infirmités; & que l'intempérance que l'on reproche à certains

Peuples, & le *Mal de Naples* même, sont aujourd'hui les maux à la mode de toutes les Nations. Don Nugnez reprit aussi-tôt la parole,& nous dit, que l'inégalité de ce partage prouvoit encore mieux la sagesse de son Auteur; en ce que cette distribution servoit à lier les hommes & à rapprocher les Peuples éloignés, par les puissantes liaisons de l'intèrêt & de la santé. En effet, ajouta-t-il, si tous les biens que la Terre & la Mer renferment se trouvoient également divisés entre toutes les Nations, les différens Peuples, dont les Pères ne formoient originairement qu'une même Famille, se regarderoient comme autant de Corps isolés, & s'intèresseroient peu au salut de leurs voisins. La Providence, en variant ses bienfaits, entretient leur dépendance mutuelle. Combien d'Anglois & d'Allemands, par exemple, ne seroient jamais venus apporter leurs Guinées & leurs Ducats à Aix, à Spa & à Bourbon, s'ils n'avoient cru y recouvrer leur santé? Ainsi des autres. C'est pour ce sujet que l'on a reconnu depuis longtems, que chaque pays a ses propriétés particulières, & que *toute terre ne produit pas les mêmes fruits*. Cependant il est peu de Nations, à qui la Nature n'ait accordé quelques Sources minérales chaudes ou froides, & l'on en découvre encore tous les jours qui étoient inconnues aux Anciens,

&

& qui guériſſent des infirmités dont ils n'avoient pas même d'idée. Leurs ſalutaires effets n'en font pas moins l'éloge du Créateur.

Aſſurément, dit le Chevalier, il eſt incontestable que, pour peu que l'on y faſſe attention, on reconnoit le doigt de la Providence dans ces Eaux médicinales. Les Paiens mêmes, étonnés de leurs effets, eurent recours au miracle pour les expliquer. *Ariſtote* & *Pline*, tout verſés qu'ils étoient dans l'Hiſtoire-naturelle, ne purent s'empêcher de trouver *quelque choſe de divin & de miraculeux* dans ces Eaux ſalutaires. D'autres croyoient y reconnoitre *les mains bienfaiſantes* des Dieux, & attribuoient leurs vertus *à la préſence de quelque Divinité. Sénèque*, dans une de ſes Lettres, (c'eſt la quatrième) dit que de ſon tems, *on honoroit d'un culte particulier les Sources d'Eaux chaudes*, que l'on regardoit comme ſacrées. *Martial* les appelloit, *d'aimables préſens de la Nature.* Des Ecrivains Chrétiens qui les ont regardées du même œil, n'en parlent qu'avec reſpect, & les nomment *des dons ſacrés* de l'Etre ſuprème, & de *vrais Sanctuaires de ſa bonté.* L'Auteur de la *Médecine Théologique* croit que la vertu bienfaiſante des Sources minérales eſt *un reſte de l'impreſſion ſacrée de l'Eſprit de Dieu, qui ſe mouvoit ſur les eaux* dès le commencement. Je ne m'étonne donc plus, dis-je, que la plupart des

des Fontaines les plus célèbres de l'Antiquité aient été consacrées à quelque Divinité, les unes à *Jupiter*, les autres à *Junon*, au *Soleil*, à *Esculape*, &c. Les Bains de Tivoli, anciennement *Albulæ*, étoient consacrés à *Hygee* Déesse de la Santé. Les Sources de Bourbon l'étoient, dit-on, à *Mammon*. Celles de Baden en Suisse, à diverses Divinités dont on trouva les simulacres, lorsque l'on travailla en 1420 à la grosse Source. Celles de Bath en Angleterre, au *Soleil*, à *Pallas*, & à *Hercule*, selon ce que nous a dit ici Mylord M..... Celles-ci enfin l'étoient peut-être à *Apollon Granius* dont le culte a été célèbre en Allemagne, suivant les observations que le Comte nous a fait faire il y a quelque tems. Les Chrétiens, apparemment sous prétexte de sanctifier cette pratique Paienne, ont transféré à leurs Saints & Saintes l'honneur que le Paganisme faisoit à ses Dieux. De-là sont venus surement les noms des Eaux de *Ste. Reine* en France, de *Ste. Hélène* en Italie, de *S. Jean* près de Lucques, de *S. Juliano* dans le Territoire de Pise, des Bains de *San-Michele* près de Volterre, de *San Cassiano* dans les terres de Sienne, de *S. Christophe* & de *S. Martin* dans l'Etat de Modène, de *Ste. Winefride* & de *S. Munge* en Angleterre, de *S. Uladislas* en Hongrie, & de tant d'autres qui n'en étoient ni moins minérales, ni moins utiles, avant que les

les Saints dont on leur a donné les noms fussent au monde. Le vulgaire cependant pense aujourd'hui sottement, qu'elles n'ont de vertus que celles que ces Saints ou Saintes leur ont communiquées. Quoique ces diverses dénominations, ajoutai-je, tournent indirectement à la gloire du Créateur, je doute que le correctif que les Chrétiens y ont apporté soit plus honorant à l'Etre suprème, que la consécration que les Paiens avoient faite de ces Fontaines à leurs Divinités. Sous les noms de *Jupiter*, ou du *Soleil*, les Paiens avoient du moins l'idée d'une Intelligence Souveraine & Maitresse de l'Univers, & par conséquent capable de veiller à la conservation des hommes qu'elle avoit formés: au-lieu que les Chrétiens, convaincus de l'unité d'un Dieu, n'ont pu sans sacrilège attribuer directement à la vertu de quelques créatures, des effets que la Toute-puissance Divine peut seule opérer. Quelque vertueux & justes que l'on suppose avoir été ces Saints-à-miracles, ils n'en étoient pas moins hommes, & par conséquent des Etres subordonnés. Il est donc injurieux à la Divinité, de leur donner quelque influence sur la Nature: à mon avis, c'est associer la créature au Créateur. Cette réflexion ne fit pas plaisir à D. Nugnez, qui tout Philosophe qu'il nous avoit paru dans cette conversation, ne l'étoit aucunement sur l'article de

ſes Saints. Tant les préjugés de l'éducation ont de force ſur les eſprits les plus raiſonnables! Je feignis cependant de ne m'en pas appercevoir ; il en fit autant, ne releva point ma réflexion, & la converſation tomba.

Nous ne manquames point de faire part à nos Dames de cet entretien philoſophique, & je m'apperçus aux réflexions qu'elles firent, que nous avions beaucoup perdu de n'avoir pas agité cette queſtion en leur préſence. Elles aimoient les réflexions judicieuſes ; & le récit de celles auxquelles D. Nugnez avoit donné occaſion, les fit ſouvenir que le Prince avoit promis de mettre ſon Chirurgien aux priſes avec notre Médecin ſur les cauſes de la chaleur des Fontaines. Il fut réſolu que l'on conſacreroit une après-dinée à cette Diſſertation, dès que le Prince le jugeroit à propos. Elles en parlèrent à Mr. de Rheysberg qui étoit avec elles alors, & la choſe ſe feroit exécutée ce jour là ; il avoit même déja mandé le Chirurgien de ſon Maitre: mais la partie fut encore remiſe, pour faire place à un divertiſſement des mieux imaginés, que D. Nugnez venoit offrir aux Dames.

Ce galant Eſpagnol n'aiant pu avoir les Muſiciens à ſon tour, parce que ceux de Liège avoient été rappellés dans leur Egliſe, imagina, pour varier les

plai-

plaiſirs, de faire une Loterie en faveur des Dames. La façon dont il s'y prit, étoit des plus galantes. Il n'avoit mis perſonne dans la confidence, & chacun fut agréablement ſurpris de le voir entrer ſuivi de ſes Valets, qui portoient chacun une aſſez grande corbeille qu'ils mirent aux pieds des Dames. Il les avoit fait remplir de toutes les jolies bagatelles que l'on trouve à Aix, & ſur-tout des ouvrages de *Laque* que l'on y fait. Il y avoit des paquets d'Aiguilles de toutes les eſpeces, des Tabatières, de petits Etuis, des Colliers, des Braſſelets de verre, des Cannes, des Paniers d'ouvrage, des Boîtes à Thé, des Caiſſes à liqueurs, des Broſſes, & quantité d'autres petits meubles vernis, avec des Deviſes tendres ou badines, & de chaque ſorte autant qu'il y avoit de Dames. Il y avoit pour gros-lot, une Toilette complette avec ſes boîtes joliment peintes, & d'un goût particulier. Toutes ces pièces étoient numérotées relativement aux Billets qu'il avoit faits; & pour que les Cavaliers ne fuſſent pas ſimplement ſpectateurs, les Billets étoient doubles, & mis en deux boîtes différentes: à meſure qu'une Dame tiroit un Billet, le Cavalier qu'elle avoit choiſi en tiroit un autre, qui devoit décider du ſort de la Dame; en ſorte que tous les Billets rapportant quelque choſe, chacun de nous avoit le plaiſir

de remettre à la Dame le lot qui lui étoit échu. Le Prince, qui avoit été invité à ce divertiſſement, voulut être le Cavalier de la Frelle. Le hazard, aidé peut-être de la galanterie de Don Nugnez, fit écheoir la Toilette au Prince, qui la remit à la jeune Comteſſe. Tout l'après-midi ſe paſſa dans cet amuſement, d'autant que D. Nugnez, pour le prolonger, avoit eu la malice de faire envelopper & cacheter chaque pièce ſéparément. L'impatience que chacun avoit de lire ſa Deviſe, faiſoit que l'on ne paſſoit point à un autre Billet, ſans avoir examiné le lot échu. Il eſt vrai que quelque ſoin qu'eût pris D. Nugnez pour les choiſir, les Deviſes n'étoient pas également jolies, il y en avoit même qui étoient fort plattes : mais cette diverſité en augmentoit le mérite, par le contraſte ridicule que formoit l'application de ces Deviſes aux perſonnes à qui elles étoient échues. Chacun faiſoit le commentaire des ſiennes, & ce jeu fit dire mille plaiſanteries, qui réjouirent infiniment les Dames.

De l'aveu de toute la compagnie, nous n'avions pas encore paſſé une journée plus agréable depuis que nous étions à Aix. Don Nugnez en reçut mille complimens, & n'eut pas lieu de regretter la petite dépenſe qu'il avoit faite, par l'applaudiſſement que le Prince & les Dames lui donnèrent. Il eut même le plai-

plaiſir de terminer par cette petite Fête, les divertiſſemens que nous avions imaginés à l'envi pour deſennuyer nos Dames, qui ſongeoient à rentrer dans le train de vie ordinaire. La Comteſſe ſe portoit mieux, & la Frelle étoit en état de marcher: elles voulurent profiter toutes deux du reſte de la prémière Saiſon pour achever de prendre les Bains; & il falut inventer de nouveaux amuſemens, qui ſans déranger la ſanté puſſent cependant procurer un exercice modéré, ſi néceſſaire au régime des Bains. Le Jeu n'avoit rien de fort piquant pour perſonne de la compagnie: les longues promenades ni le Bal ne convenoient pas encore à la Frelle, qui depuis ſon accident étoit un peu revenue de ſa paſſion pour la Danſe. Nous nous trouvions d'ailleurs dans une ſemaine où il auroit été indécent de danſer, à cauſe de la *Fête-Dieu* qui dure huit jours, & pendant laquelle la Ville n'eſt occupée que de Proceſſions. Tout Proteſtans que nous étions, nous fumes les prémiers à nous conformer au tems, & nous nous fimes d'avance un plaiſir de nous occuper du ſpectacle des dévotions publiques, & ſur-tout de la grande Proceſſion qui devoit ſe faire deux jours après avec le *Vénérable*, & la figure de Charlemagne, que la Frelle avoit fort envie de voir. Le Prince, qui n'en étoit pas fort curieux parce qu'il l'avoit vue autre-

trefois, tâcha d'en détourner les Dames, & les invita à venir plutôt diner chez lui ce jour-là, pour remplir le vuide que la dévotion du pays alloit mettre dans nos amusemens. Il leur insinua qu'elles ne seroient pas seules, & qu'il leur donneroit la compagnie de deux Dames Parisiennes, femmes de Conseillers au Parlement, qu'il avoit beaucoup connues à Paris, & qui étoient arrivées à Aix. Il proposa même une partie de promenade après diner au Château de *Kalkhoven* dont les jardins sont fort jolis, ou bien aux Mines qui sont aux environs d'Aix. La Vicomtesse, Mad. de la Br. . . . & D. Nugnez s'en excusèrent sur la nécessité d'assister à l'Office de l'Eglise, en un jour si solennel. Eh bien, dit le Prince, il ne faut contraindre ni la dévotion, ni les plaisirs de personne: donnez toute la matinée à l'Eglise; nous n'irons à *Kalkhoven* que vers quatre heures: c'est un plaisir très innocent; & de là toute la compagnie reviendra souper chez moi. L'invitation étoit trop pressante & trop polie, pour la refuser. Les Dames s'y rendirent, & l'acceptèrent, sans préjudice pourtant de la grande Procession. Pour la voir à notre aise, nous fimes dès-lors retenir une chambre sur la Place. Madame de la Br. . . . voyant l'empressement des Comtesses Suédoises pour cette cérémonie, leur dit que puisqu'elles étoient si curieuses des

des choſes ſaintes, elles devroient aller viſiter le Tombeau de Charlemagne, les fameuſes Reliques de l'Egliſe de N. Dame d'Aix, & les Couvens de la Ville; & elle s'offrit de les y accompagner. Le Prince leur offrit auſſi ſon crédit pour voir l'Egliſe, en qualité de parent du Fondateur. Car vous ne ſavez peut-être pas, dit-il en badinant, que Charlemagne eſt à tout le moins mon Grand-père: les Génealogiſtes me font deſcendre d'un de ſes Fils. Il eſt impoſſible, ajouta-t-il en ſe moquant, que cette qualité ne me donc ici bien des privilèges, & je me ſens autant de droit à réclamer la parenté de Charlemagne, que feu Mr. *de Ventadour* en avoit d'appeller la Vierge Marie ſa Couſine. Vous croyez rire, Monſeigneur, reprit la Vicomteſſe; mais j'ai ouï dire à une perſonne qui l'avoit vu, que dans un des Châteaux de la Maiſon de *Lévi*, on montre un vieux Tableau qui repréſente la Ste. Vierge, aux pieds de laquelle un Seigneur de cette famille eſt peint à genoux, avec une banderolle qui lui ſort de la bouche, & où ces mots ſont écrits, *Je vous ſalue, ma Couſine*; & la Vierge lui répond, *Point de façons, mon Couſin, couvrez-vous*. . . . . Eh bien, mon Prince, dit la Frelle avec ſa vivacité ordinaire, je conſeille à Votre Alteſſe de ſe faire peindre auſſi dans le même goût. J'aimerois à vous voir au pied du Trône de Charlemagne, dans

la

la posture d'un homme qui fait sa révérence, avec ce petit compliment, *Bonjour, grand-Papa.* . . . Le Prince ne put s'empêcher de rire de cette idée burlesque, & nous admirames tous la bonté avec laquelle il se prêtoit à ces railleries, qui seroient des crimes de *Lèse-Principauté*, chez quantité de Princes Allemands. Malgré ce badinage, les Dames le remercièrent de l'offre qu'il leur faisoit, & se défiant un peu de son enjouement, elles lui déclarèrent tout net, que malgré tous ses Titres, elles aimeroient mieux aller voir la grande Eglise sous la protection des Dames Catholiques. Elles consentirent à la prémière partie de la proposition de Mad. de la Br. . . mais elles ne purent se résoudre à mettre le pied dans aucun Cloitre. L'histoire de la Comtesse d'*Oxenstiern*, qu'elles nous racontèrent quelque tems après, justifia leur éloignement. Le Comte leur fit comprendre qu'il seroit plus prudent d'attendre que l'Octave de la *Fete-Dieu* fût passée, pour aller voir l'Eglise, de peur de nous y trouver embarrassés par quelques cérémonies; que du moins il valoit mieux y aller avant qu'elle commençât. Don Nugnez fit une autre objection, qui pensa déranger la partie. Il nous dit qu'il doutoit que l'on montrât les Reliques à des Protestans, d'autant qu'il avoit appris qu'il faloit être en *état de grace* pour



N



Vue de la Basilique de Notre Dame d'Aix la chapelle.

Gezigt van de Hooft-kerk van o lieve Vrouw te Aken.

pour les viſiter. Sa ſimplicité nous fit rire. Il eſt vrai qu'on a quelquefois fait à ce ſujet des queſtions embarraſſantes à des Etrangers Réformés ; mais comme cela dépend uniquement du zèle ou de la politeſſe de celui qui a les clés du Tréſor, nous n'eumes que des civilités de la part du Chanoine qui nous montra l'Egliſe. Cependant pour éviter l'équivoque, nous chargeames le Chevalier d'engager ſon Echevin à venir avec nous, & de le prier de bien avertir le Sacriſtain d'Aix que nous étions Proteſtans, afin de ne nous pas expoſer. L'Echevin prit toute l'affaire ſur lui, & nous conſeilla d'y aller dès le lendemain ; & nous nous trouvames tous chez les Comteſſes à l'heure marquée, où l'Echevin ſe rendit auſſi pour nous introduire. Nous choiſimes exprès l'après-midi, parce que l'Egliſe eſt alors moins fréquentée, & qu'il n'y a plus de Meſſes à dire.

Notre Guide nous fit faire d'abord le tour de l'Egliſe en dehors, pour en voir la ſtructure. Ce Temple, que l'on honore du Titre auguſte de *Baſilique*, & qui a donné ſon nom à la Ville, n'a rien à l'extérieur de fort recommandable, que ſon antiquité. Quand on le voit, & que l'on a lu les éloges que les Auteurs ont faits de cet édifice, & que l'on ſait la complaiſance avec laquelle on fait parler Charlemagne de ſa ſtructure dans ſa prétendue Bulle d'Or,

on a peine à concilier ſes yeux avec ce que l'on doit à la bonne-foi de ces Ecrivains. On s'attendroit ſurement à tout autre choſe, quand on a lu le Diplome de Fridéric qui fait dire à Charlemagne, que *cette Egliſe ſurpaſſe par la beauté de ſon architecture tous les édifices religieux de ſon Empire.* Ils avoient ſans doute dans ce tems-là, en fait de bâtimens, des idées différentes de la magnificence des anciens Romains, & de celle que nous connoiſſons. L'Architecture, autant que les autres Arts, s'étoit ſentie de la décadence des Lettres; & en ce cas la *Baſilique* d'Aix pouvoit leur paroitre très magnifique, & n'avoir rien de fort majeſtueux. Il faut pourtant avouer que l'on y reconnoit encore quelque choſe de grand & de hardi, qui ſent même l'ancienne Architecture; mais le bon goût y eſt obſcurci, & comme enſéveli ſous un tas d'ornemens Gothiques, qui d'ailleurs ont dû coûter des ſommes immenſes. Il eſt vrai encore, que cette Egliſe a beaucoup ſouffert dans les divers incendies qui ont déſolé la Ville d'Aix, & l'on peut juger par quelques ruïnes que l'on voit aux murailles, qu'elle n'eſt plus ce qu'elle a été, & que le tems & les flâmes n'ont pas reſpecté le domicile de tant de Saints, dont Charlemagne y avoit raſſemblé les os. Les gens du lieu, par un zèle aveugle pour ce Temple qu'ils regardent comme la

Mer-

Merveille du pays, ont peine à convenir de cette vérité; & je m'apperçus que notre bon Echevin, mortifié de nos réflexions, se hâta de nous faire entrer dans l'Eglise.

Les dedans ont conservé plus de restes de son ancienne magnificence: sa structure intérieure a quelque chose d'auguste, & qui sent sa petite *Basilique*. On a affecté d'y mettre les colonnes en dedans, à la différence des anciens Temples, où on les plaçoit en dehors, selon la remarque de ceux qui ont étudié l'ancienne Architecture. Cette Eglise, dont on met la fondation en 796, est divisée en deux parties, qui ont été bâties à diverses reprises. La prémière, que l'on peut appeller la *Nef*, est proprement la vraie *Basilique* bâtie par Charlemagne: la seconde, qui est le *Chœur* des Chanoines, est plus moderne. La Nef est ronde & double; & toute la voûte porte sur huit colonnes disposées en rond, qui forment une double allée, & soutiennent une gallerie ovale qui règne tout autour de l'Eglise en dedans; les arcades de cette gallerie sont ornées de plusieurs colonnes & pilastres de marbre précieux, & même de porphyre, avec quantité d'ornemens de bronze, ou de cuivre doré. Les balustres, & les portes, étoient anciennement de cuivre. On achevoit l'Office de Vêpres, quand nous y entrames; & nous restames dans

le bas de l'Egliſe, pour attendre que cet Office fût fini, afin d'aller voir le Chœur. Quand les Prêtres en ſortirent, un des Chanoines, gracieux & poli, reconnut nos Dames qu'il avoit vues à l'Aſſemblée chez la Comteſſe de Golſtein. Il vint les ſaluer, fit beaucoup de civilités à la compagnie, & s'offrit à nous montrer toutes les raretés de ſon Egliſe. Ses honnêtetés raſſûrèrent la Comteſſe, qui avoit été un peu émue de ſe trouver ſubitement au milieu de cet eſcadron de Prêtres; & elle comprit qu'elle n'avoit rien à craindre ſous la protection de cet aimable Chanoine, qui fit de ſon mieux pour contenter notre curioſité. Il nous fit remarquer l'ordonnance de l'édifice, la légèreté des colonnes, la hardieſſe des vitrages, & la variété presque infinie des marbres de toute eſpèce, dont l'Egliſe eſt incruſtée en divers endroits. Il nous dit que Charlemagne avoit tiré des Palais de Rome & de Ravenne une grande partie de ces marbres & de ces colonnes, avec des morceaux entiers d'ouvrages de Moſaïque. Quoiqu'il n'y eût rien que de poſſible & de très vrai, cette particularité nous parut un peu ſuſpecte & ſentir la charlatanerie ordinaire à tous les Sacriſtains de vieilles Egliſes, qui ne connoiſſent rien de beau que ce qui vient de Rome. Mad. de la Br... ne put même s'empêcher de lui demander en riant, pourquoi les pièces curieu-

ſe

ſes que l'on voit dans les Egliſes, doivent toujours venir d'Italie ? Croyez-vous, Monſieur, lui dit-elle, que ces marbres ſeroient moins précieux, s'ils ne venoient pas directement de Ravenne ou de Rome ? Le Chanoine convint du ridicule de ce préjugé, que l'ignorance de ces petits Antiquaires gagés a pouſſé trop loin : mais il nous aſſura que ce fait qui nous paroiſſoit douteux, étoit atteſté par *Eginbard* même, Auteur contemporain, & de plus confirmé par une Lettre du Pape *Adrien*, à qui Charlemagne avoit demandé la permiſſion d'enlever les marbres les plus rares du Palais de Ravenne, pour orner ſon Egliſe & ſon Palais d'Aix : cette Lettre, nous dit-il, eſt rapportée dans le Recueil de *Jaques Gretzer*, ſavant Jéſuite Allemand. Le Chanoine, ſans y penſer, prouva un peu plus qu'il ne vouloit, & donna occaſion au Comte de nous apprendre une particularité bien curieuſe ſur le marché que le Pape fit en cette occaſion avec l'Empereur. Mr. le Chanoine a raiſon, dit le Comte, & je me rappelle d'avoir lu un Extrait de cette Lettre dans le *Gundelingiana*. On y voit, que dès-lors rien ne ſe faiſoit *gratis* à Rome. Le Pape Adrien, continua-t-il, n'avoit permis à l'Empereur d'emporter à Aix les marbres & les Moſaïques de Ravenne, qu'à condition qu'il lui envoieroit en échange de beaux & bons chevaux. Char-

les avoit tenu ſa parole ; mais malheureuſement, un des chevaux étoit mort en route : le Pape n'y voulant rien perdre, lui en demanda d'autres, en même tems qu'il le remercioit aſſez foiblement de celui qu'il avoit reçu. Le compliment Pontifical, ajouta-t-il, eſt trop ſingulier pour l'omettre. *Envoyez-nous*, dit ce bon Pape à l'Empereur, *Envoyez-nous des chevaux de ſelle pour notre uſage, qui ſoient vites, robustes, de belle encolure, & tels que chacun en les voyant admire votre magnificence, & célèbre votre nom déja ſi glorieux. Le ſaint Apôtre de Dieu vous en tiendra compte, comme vous l'avez déja éprouvé ; & par cette action vous mériterez la vie éternelle &c.* . . . Cela s'appelle, dit joliment le Comte, tirer une *Lettre de change à vue* ſur l'Apôtre S. Pierre. Je vous avoue, dit la Vicomteſſe, que c'étoit mettre le Ciel à bon marché ; mais en ſuppoſant comme nous que le Pape avoit les Clés du Paradis, Charlemagne ne pouvoit que gagner à l'échange. Ma foi, reprit le Chevalier, il y a toute apparence que le S. Pere n'y perdit rien. Il y a bien paru dans la ſuite, & ſes Succeſſeurs s'en ſont ſi bien trouvés, que ce trafic devint fort à la mode deux ou trois ſiècles après. On conſerve même encore dans les Archives d'un Château de Picardie au Diocèſe de Noyon, une Cédule originale,

le, par laquelle *S. Norbert*, ou *S. Bernard*, (car j'en ai oublié le vrai nom,) promettoit au Seigneur du Lieu, *autant de place en Paradis, qu'il lui donneroit d'arpens de terre pour bâtir un Monaſtère dans ſa Seigneurie.* La Croix de Malthe que portoit le Chevalier, le garantit du reproche d'Héréſie, que le Chanoine nous fit, en diſant obligeamment au Comte & à la Comteſſe, qu'avec autant d'eſprit & de charmes qu'ils en poſſèdoient tous deux, ils avoient bien l'air de pervertir la compagnie. Cependant il nous montra des reſtes de Moſaïque enrichis d'or, dont on voit encore quelques veſtiges aux embraſures des fenêtres, & au haut du Veſtibule de l'Egliſe. Toute la voûte étoit autrefois ornée de ces peintures précieuſes, faites avec de petits éclats de verre coloré, qui repréſentoient la Viſion d'Ezéchiel, & les Emblèmes des Evangéliſtes. On n'y avoit épargné ni l'or, ni les couleurs les plus vives. Le pavé de l'Egliſe répondoit aux ornemens de la voûte, dont on avoit imité les cartouches avec des pièces de rapport de marbres de toutes les couleurs. Il eſt étonnant que le tems ait détruit ces Moſaïques, car ces ſortes d'ouvrages réſiſtent à toutes les injures de l'air. Ceux de l'Egliſe d'Aix ne ſubſiſtent pourtant plus aujourd'hui que dans les deſcriptions de *P. à Beck*, & de

 quel-

quelques autres Ecrivains. Il eſt vrai que l'Echevin ſe mit en fraix de nous en montrer encore quelques reſtes; mais ils étoient ſi couverts de pouſſière, que nous aimames mieux l'en croire, que de nous amuſer à les déterrer.

Mr. le Chanoine nous fit enſuite avancer au milieu de l'Egliſe, pour nous faire conſidèrer une large Couronne qui eſt ſuſpendue ſur le Tombeau de Charlemagne. L'Echevin en nous la montrant ſe hâta de nous dire, que la Tradition aſſuroit que cette vaſte Couronne étoit originairement d'or maſſif; mais qu'en des révolutions dont on a perdu l'hiſtoire, on y avoit ſubſtitué celle-ci, dont aucun Orfèvre n'avoit encore pu connoitre le métal. Le Chanoine plus ſincère nous dit qu'il croyoit qu'elle n'avoit jamais été autre; & que quant à ſa matière, c'étoit un alliage d'or, d'argent, & de cuivre, où l'argent prédominoit. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt fort grande, très peſante, ciſelée & travaillée à jour, dans le goût de l'Orfèvrerie des onze & douzième ſiècles. Sa forme eſt un double octogone, chargé de ſeize Tours, & de quarante-huit figures de Saints d'argent, parmi leſquelles il y en a vingt-quatre de la hauteur d'un pied, qui auſſi-bien que les vingt-quatre autres petites, & les ſeize Tours, ſont d'argent maſſif. Cette grande pièce de vaiſſelle eſt, dit-on, un Vœu que l'Empereur Fridéric I.

I. fit à la Vierge Marie, dont l'Autel & l'Image miraculeuſe ſont vis-à-vis. Anciennement, cette Couronne étoit toute chargée de cierges, que la dévotion des Prêtres y allumoit; & *Beck* aſſure que l'on y en a vus jusqu'à 444 dans les grandes Solennités, quoique de ſon tems ce luminaire fût déja réduit à la moitié. Il ſemble même inſinuer que cette réforme s'étoit faite par le Clergé, qui apparemment avoit ſu mieux placer la dévotion des Pélerins. Au reſte, quelle que ſoit cette pièce que l'on vante tant aux Etrangers, fût-elle toute d'argent, elle ne peut étonner que ceux qui n'ont pas vu la magnifique & immenſe Couronne d'argent, que le Roi de Pruſſe a fait placer dans la grande Salle de ſon Palais à Berlin.

La Vicomteſſe demanda au Chanoine, ſi le corps de Charlemagne étoit encore en cet endroit, ou s'il n'y avoit ſeulement que ſon Tombeau. Il nous répondit, que ni l'un ni l'autre n'y étoient. Fridéric I. nous dit-il, le leva de terre en 1165, & fit mettre ſes Reliques dans un lieu plus décent; il en plaça une partie dans une Châſſe d'argent qui eſt ſur le grand Autel du Chœur, & en mit une autre partie avec ſes cendres & ſon Tombeau même dans l'épaiſſeur du mur au côté droit de l'Egliſe. Nous approchames de cet endroit, & nous vimes dans une eſpèce d'armoire une grande & vieille figure fort délabrée, qui re-

présente Charlemagne. Ce que j'y trouvai de plus curieux, c'est la pierre sépulcrale de cet Empereur, que l'on prétend avoir servi auparavant à couvrir le Tombeau de Jules-César. C'est une grande pièce de marbre blanc, sur laquelle l'enlèvement de Proserpine est très naturellement représenté. Les gens les moins crédules y admirent l'art du Sculpteur: mais ce qui nous frappa, c'est que par vénération pour cette piece antique & lascive, on la conserve religieusement dans un Temple Chrétien & dédié à la Vierge Marie, que l'on appelle *Mère de pureté*; & qu'on ait choisi exprès cette pierre pour orner le Tombeau de *Saint Charlemagne*. Nous ne pumes nous empêcher de relever ce contraste; & comme le Chánoine parut entendre raillerie, on s'égaya un peu sur cet article. Le Chevalier, tout Catholique qu'il étoit, nous en donna une raison qui n'étoit guères dévote: il nous dit que Charlemagne avoit été si galant pendant sa vie, que ses Courtisans crurent apparemment que c'étoit interpréter ses intentions, que d'éterniser sa tendresse par le monument de celle de Pluton. Le Chanoine en rit le prémier; mais il détourna la conversation, en nous parlant des richesses immenses que l'on avoit enterrées avec cet Empereur, & qui se trouvèrent encore dans son Tombeau, lorsque Frídéric

déric I. en fit l'ouverture en 1165, en conſéquence d'une révélation céleſte.

Dès que ce ſaint Empereur fut mort, nous dit-il, on délibèra ſur ſa ſépulture, ſur laquelle il n'avoit rien ordonné; & ſelon l'avis des Seigneurs de ſa Cour, il fut réſolu de l'enterrer dans cette Egliſe, qui étoit comme ſa Chapelle domeſtique, & contiguë à ſon Palais. On lava le corps, ſelon la coutume, & on l'embauma: on le revêtit enſuite du Cilice qu'il portoit ordinairement, & pardeſſus on lui remit ſes habits Impériaux, avec la Pannetiere d'or qu'il portoit dans ſes voyages de Rome, lorſqu'il y faiſoit ſes dévotions comme Pélerin. On l'aſſit enſuite dans un Trône de marbre couvert de plaques d'or, aiant ſur la tête une Couronne d'or, attachée avec une longue chaine de même métal, un Livre d'Evangiles ſur ſes genoux, une Epée richement garnie à ſes côtés, & enfin ſon Sceptre & ſon Bouclier d'or maſſif devant lui. On le deſcendit dans cette poſture avec ſon Trône & ſes Ornemens au fond du caveau, que l'on avoit creuſé exprès à l'endroit où l'on a mis depuis cette grande Couronne; & après avoir rempli de muſc, de baume & de toutes ſortes de parfums, la niche qui lui ſervoit de ſépulture, on y jetta encore quantité d'or, & on la ſcella.

Je ne m'étonne pas, dit la jeune Frelle, que l'Empereur Fridéric ait marqué tant de dévotion au Tombeau de Charlemagne:

gne:on en auroit pour des Reliques moins précieuſes. Le moindre miracle qu'elles pouvoient opérer, étoit de raccommoder un peu ſes Finances, & de ranimer le courage de ſes Sujets, en oppoſant aux Anathèmes des Papes de ſon tems, les ſaintes armes de Charlemagne. C'eût été en abuſer, Madame, reprit le Chanoine; auſſi Fridéric en fit un meilleur uſage, & donna à cette Egliſe tous les tréſors que l'on trouva dans le Tombeau du ſaint Empereur. On prétend même que le contre-retable de l'Autel qui eſt d'or maſſif, a été fait des lames d'or qui couvroient le Trône de marbre, ſur lequel Charles étoit aſſis dans ſon ſépulcre. Il ne toucha point aux Ornemens Impériaux, qui ont été religieuſement conſervés tant ici qu'à Nuremberg, pour ſervir à perpétuité au Couronnement des Empereurs. Il eſt vrai que par une injuſtice fort douloureuſe à cette Egliſe, la Ville de Nuremberg eſt reſtée en poſſeſſion des plus précieux, comme la Couronne d'or qui pèſe quatorze livres, le Manteau Impérial, les Bottines &c. Pour nous, dit-il, nous n'avons plus ici avec ſon Corps, que ſon Trône, ſon Epée, ſon Livre d'Evangiles, & quelques petits meubles.

Après ce détail, le Chanoine nous fit approcher d'un Autel dédié à la ſainte Vierge, qui eſt au bout de la *Baſilique*, & qui la ſépare du Chœur. Cet Autel eſt entouré de barreaux de fer, & on

y

y voit une vieille Image de la Vierge Marie, dont on raconte bien des merveilles. C'eſt un petit édifice à part, ſurmonté d'une voûte particulière & bien forte, ſous laquelle on voit une Châſſe ciſelée, toute d'or, à ce que l'on nous dit, qui renferme les quatre *grandes Reliques*, que l'on ne montre que tous les ſept ans en faveur des Pélerins Bohémiens. Il y avoit quantité de perſonnes proſternées autour cet Autel. Don Nugnez alla y faire auſſi ſon adoration, nos Françoiſes l'y ſuivirent, & le Chanoine par bienſéance mit un genou en terre. La jeune Frelle obſerva malicieuſement, que ſa prière ne fut pas la plus longue, & que ſa dévotion avoit quelque choſe de plus familier que celle des autres. C'eſt que le Chanoine étoit accoutumé à voir l'Image miraculeuſe, & que les Prêtres ſe familiariſent aux merveilles, comme les autres hommes. J'ai ouï dire en général, qu'*un Sacriſtain dévot eſt un prodige aſſez rare.* A force de voir & de toucher les Reliques, ils ſe guériſſent de la peur qu'ils en font aux autres.

Pendant qu'ils dirent leur *Ave-Maria*, nous paſſames dans le Chœur, où le Chanoine vint nous joindre pour nous montrer un Pupitre ou Lutrin, revêtu de lames d'or enrichies de pierres précieuſes, ſur lequel le Diacre va chanter l'Evangile dans les Meſſes ſolennelles. Il y a entre autres une Agate-Onyx d'une

grosseur extraordinaire. Aussi ce meuble ne se découvre qu'aux grands jours, & c'est, dit-on, un présent de l'Empereur *Henri II.*

Le Tombeau d'*Othon III* se voit au milieu de ce Chœur, où il fut enterré sous un monument de marbre noir. Il avoit tant de vénération pour cette Eglise, & en particulier pour Charlemagne, que quoiqu'il mourût en Italie, il ordonna qu'on rapporteroit son corps dans l'Eglise de Notre-Dame d'Aix, (par préférence même à celle de S. Adelbert dans la même Ville, auquel il croyoit devoir la vie,) pour avoir la consolation de mêler ses cendres à celles de Charlémagne. On nous dit qu'Othon III. avoit obtenu du Pape Grégoire V une sorte de Dignité *Cardinale* pour sept des Chanoines d'Aix, dont le seul privilège qui leur reste, est de pouvoir à l'exclusion de tous autres, si ce n'est l'Evêque de Liège & l'Archevêque de Cologne, célébrer la Messe sur le grand Autel de cette Eglise *. Cette Concession est de l'an 997.

Le contre-retable de cet Autel est extrèmement riche; il est revêtu de lames d'or massif & très épaisses, qui représentent les principaux Mystères de la Passion du Sauveur; & l'on nous assura que l'on y avoit employé une partie de l'or trouvé

* Voyez *Aubert. Mir. Supplem. seu nova Diplom. Collect.* T. 3. p. 563.

trouvé dans le Tombeau Impérial. Au dessus de cet Autel on nous montra une Châsse de vermeil, où sont renfermées les os de Charlemagne avec ceux d'un Saint *Léonard*: & au haut de la voûte, des draps mortuaires fort riches, que les Rois de France ont la coutume d'y envoyer après leur Sacre, pour y faire célébrer les funérailles de leurs Prédécesseurs, peut-être comme un reste de leur ancien droit à l'Eglise d'Aix fondée par un des leurs. On nous montra celui que *Louis XV* avoit envoyé pour les obsèques de *Louis XIV*; & de riches tapisseries qui sont, dit-on, un présent, & même un ouvrage de l'Empereur *Joseph*, qui y avoit travaillé avec les Archiduchesses, & qui les donna à cette Eglise en 1694. Au reste, le Chœur est beau, spacieux, bien éclairé, large de cinquante pieds environ, & long à proportion. L'Echevin eut grand soin de nous dire aussi, que c'étoit un monument de la piété des Habitans, qui l'avoient fait ajouter à la Basilique pour aggrandir l'Eglise, lorsqu'en 1355 ils rétablirent la Maison de ville sur les ruïnes de l'ancien Palais, dont l'Eglise étoit comme la Chapelle.

On nous fit monter aux Galleries qui règnent autour de la Basilique, & qui forment une seconde Eglise, qui est fort mal-proprement entretenue. On nous mena à une Chapelle dédiée à une

Croix

Croix célèbre, qui pour des raiſons fort merveilleuſes que je n'ai pas retenues, eſt en grand crédit à Aix. Nous regardames avec plus d'attention un Siège de marbre blanc, élevé ſur cinq degrés, que le Chanoine nous dit être le *Siège Royal* que Charlemagne y avoit fait élever, & ſur lequel les Rois des Romains immédiatement après leur Sacre vont s'aſſeoir, pour recevoir l'hommage & le ſerment des Electeurs, des Princes, & du Chapitre d'Aix, à qui il prête enſuite lui-même ſerment, comme Chanoine-né de cette Egliſe. L'Echevin, ſelon l'idée commune, dit au Chanoine, qu'avec ſa permiſſion, il croyoit que ce Siège n'étoit pas le Trône Royal de Charlemagne, mais ſeulement celui qui avoit été trouvé dans le Tombeau. Pour garantir cette Tradition, il nous fit remarquer que ce Siège étoit de marbre brut, & non poli, parce qu'il avoit été couvert de plaques d'or que l'on en avoit enlevées pour le ſervice de l'Egliſe; & que ſi c'étoit le Trône Royal que Charlemagne avoit fait dreſſer pour lui-même, & dont il parle dans ſon Diplome, il n'y avoit point d'apparence qu'un Empereur ſi magnifique eût affecté tant de ſimplicité dans une choſe où les Princes les plus modeſtes font toujours briller la Majeſté Royale. Cette raiſon étoit ſpécieuſe: cependant elle ne convainquit pas le Chanoine, & ne put l'engager

ger à changer d'opinion. Il cita pour appuyer la ſienne, un endroit de la Chronique d'*Ademar*, qui rapporte qu'avant que Fridéric levât de terre le corps de Charlemagne, Othon III en avoit déja ouvert le Tombeau, en conſéquence d'un ſonge dans lequel il lui avoit été révélé qu'il le trouveroit dans un certain endroit inconnu alors. Il y fit creuſer en effet, & y trouva, dit l'Hiſtoire, le corps de Charlemagne tout entier & ſans corruption, ni dans ſa chair, ni dans ſes vêtemens, quoiqu'il y eût déja deux cens ans qu'il fût mort. *Ademar* prétend qu'Othon leva le cadavre, & le montra au peuple; & qu'après en avoir fait ôter le *Siège d'or*, il remit le corps de Charles dans ſon Tombeau, où il reſta juſqu'au tems de Fridéric. Juſques-là, l'Echevin ne trouvoit rien de contraire à ſes idées; mais le Chanoine ajouta, que ſelon le témoignage du même Auteur, Othon III avoit fait préſent de ce *Siège d'or* à *Boleſlas* Duc de Pologne, qui lui avoit donné en échange un bras de S. *Adelbert*, auquel l'Empereur avoit une dévotion ſingulière. Cela ſuppoſé, le Trône que l'on nous montroit, ne pouvoit être celui qui avoit été trouvé dans le Tombeau. L'Echevin voulut infirmer l'autorité d'*Ademar* par la Tradition du pays, & par l'eſpèce de contradiction qui ſe trouve entre le récit de cet Auteur, & le ſilence

ſilence des autres. La raiſon la plus forte qu'il allègua pour détruire le fait rapporté, c'eſt qu'il eſt difficile de comprendre qu'il ait été beſoin d'une révélation pour trouver le Tombeau d'un Prince ſi fameux dans l'Hiſtoire, & qu'en deux cens ans on eût oublié l'endroit de ſa ſépulture, que l'Hiſtorien *Eginbard* avoit ſi bien indiquée. Il eſt vrai que le Chanoine lui répondit, que les tréſors renfermés dans ſon Tombeau, & la crainte de voir enlever ſes Reliques, avoient peut-être obligé les Chanoines & les Habitans d'Aix à en ſupprimer les monumens. Le Comte appuya le ſentiment du Chanoine, & nous aſſura qu'il avoit lu le paſſage d'*Ademar* dans une Diſſertation, que Mr. *Gundeling* a faite ſur les Droits que la Ville d'Aix prétend avoir au Couronnement des Empereurs. La conteſtation reſta indéciſe, & peu nous importoit.

La Vicomteſſe, plus curieuſe d'un autre fait ſingulier, pria le Chanoine de nous expliquer de quelle nature étoit le ſerment qu'il nous avoit dit que les Empereurs étoient tenus de faire au Chapitre d'Aix après leur Couronnement. La queſtion flattoit trop les Privilèges de l'Egliſe d'Aix, pour que le Chanoine manquât l'occaſion de nous les étaler. Il répondit à la Vicomteſſe, que ce ſerment étoit fondé ſur l'hiſtoire de Charlemagne leur Fondateur, qui, ſelon le

témoignage des Ecrivains de ſa Vie, *ſe faiſoit un plaiſir de ſe mêler parmi les Moines de cette Egliſe, & prenoit ſa place au Chœur avec eux, non parmi les Prêtres, mais au rang des Diacres. Il y récitoit l'Office, & ſe faiſoit un plaiſir d'y faire obſerver le chant des Pſeaumes*, dans lequel il étoit très habile, & dont il introduiſit l'uſage dans les Gaules, par les Ecoles qu'il fonda exprès en divers endroits. On prétend même qu'il ordonna par une Conſtitution, que les Rois des Romains, & Succeſſeurs à l'Empire, ſeroient immatriculés dans cette Egliſe au rang des Diacres, & qu'ils prêteroient ferment au Chapitre en cette qualité. Quelque glorieuſe que cette prétention ſoit à notre Egliſe, je croi, continua le Chanoine, qu'elle n'eſt fondée que ſur un long uſage, & que cet uſage n'a point d'autre origine que le zèle que les Empereurs auront eu d'imiter le Grand Charles; enſorte que ce qui aura été chez lui un mouvement de piété, n'eſt plus dans ſes Succeſſeurs qu'une formalité de cérémonie. Je comprens, dit Mad de la Br. . . . que les Empereurs ſont Chanoines d'Aix-la-Chapelle, comme nos Rois de France ſont appellés Chanoines de *Lion*, de *S. Quentin*, de *Poitiers*, du *Mans*, de *Tours*, d'*Angers*, & de quelques autres Egliſes illuſtres. Apparemment, dit la Vicomteſſe, que c'étoit anciennement le droit des

des Souverains ; mais je ſuis curieuſe d'apprendre comment les Empereurs prêtent ce ſerment. Le Chanoine ſe fit un plaiſir de le raconter.

Dès que l'Empereur eſt couronné, dit-il, Sa Majeſté monte à cette Tribune, & après qu'on y a lu à haute voix l'Acte de ſon Election & de ſon Couronnement, on le met en poſſeſſion de ce Trône; il s'y aſſied, reçoit les félicitations, & crée des Chevaliers, Comtes & Barons, en les touchant avec l'Epée de Charlemagne. Enſuite il retourne à ſon Prié-Dieu, & là un de ſes Chanoines lui aiant repréſenté que chaque Empereur a coutume de ſe faire immatriculer dans cette Egliſe, il ſupplie Sa Majeſté de vouloir en prêter le ſerment, dont il lui donne copie. L'Empereur le prononce en Latin, & s'oblige de protèger le Chapitre & de conſerver ſes droits; & fait un préſent à l'Egliſe. Il conſiſtoit autrefois dans une partie des meubles, tapiſſeries & ornemens qui avoient ſervi à ſon Couronnement; mais il eſt réduit aujourd'hui à cinquante-ſix florins d'or, & deux *foudres* du meilleur vin.

Mais, avec la permiſſion de Mr. le Chanoine, ajouta l'Echevin, ce n'eſt pas à l'Egliſe ſeule que l'Empereur eſt obligé de s'adreſſer pour ſon Couronnement; la Ville y a ſes droits. Avant que le Roi des Romains ſe faſſe couronner, il

il eſt tenu de remettre ſon Acte d'Election au Magiſtrat d'Aix, ſans quoi il ne ſeroit pas admis au Trône de Charlemagne. Vous ſavez, dit-il, que nos Ancêtres refuſérent à cette Egliſe la permiſſion d'y laiſſer couronner *Rupert* Comte Palatin du Rhin, élu Empereur après la dépoſition de *Venceſlas*, parce que cet infortuné Prince vivant encore, ne les avoit pas déchargés de leur ſerment envers lui. . . . Ma foi, Monſieur, reprit le Comte qui étoit du Palatinat, *Rupert* n'en fut pas moins Empereur: il fit bien voir à votre Ville, en la mettant au Ban de l'Empire, que ſans être monté ſur le Trône de Charlemagne, il ne s'en croyoit pas moins ſon Succeſſeur, indépendamment de ces formalités. Vos Ancêtres, à mon avis, en euſſent été quittes à meilleur marché, ſi à l'imitation de la Ville de *Nuremberg*, ils avoient racheté comme elle leur ſerment à Venceſlas, par quelques muids de ce bon vin de *Baccharach* qu'il aimoit tant... Je le crois auſſi, reprit le Chanoine: car le Couronnement de Rupert qui ſe fit à Cologne, fut d'un fort mauvais exemple pour ſes Succeſſeurs. Mais, Monſieur, demanda D. Nugnez, les Empereurs aiant ceſſé de ſe faire couronner ici, ne ſont plus apparemment Chanoines de cette Egliſe? Pardonnez-moi, pourſuivit le Chanoine; dès que l'Empereur élu a fixé le jour de ſon Couronnement,

l'E-

l'Electeur de Mayence en donne avis au Magiſtrat d'Aix, pour que ſes Députés ſe rendent au lieu marqué, & qu'ils y apportent avec eux les Ornemens Impériaux que l'on garde ici. Ils envoyent auſſi-tôt une boîte enrichie de diamans, qui renferme l'Epée de Charlemagne, ſon Baudrier & le Livre d'Evangiles qui étoit dans ſon Tombeau, avec quelques Reliques; & l'Archevêque de Mayence nous doit répondre de la ſureté de ces meubles précieux. Un de nos Chanoines s'y trouve auſſi, pour revendiquer les droits de notre Egliſe, & demande au nouvel Empereur & aux Electeurs un Acte par lequel ils reconnoiſſent que ſi le Couronnement ſe fait hors d'Aix, c'eſt ſans préjudice des droits de cette Egliſe. On lui accorde toujours cet Acte, qui n'eſt pourtant plus que de ſtyle. Le Député de notre Chapitre y reçoit auſſi le ſerment de l'Empereur en qualité de Chanoine d'Aix, avec les mêmes formalités que s'il y étoit couronné. . . . J'avoue, dit le Chevalier, que ce privilège eſt très glorieux à votre Egliſe; & je m'étonne que dans la croyance où l'on eſt que le Trône de marbre que vous nous montrez eſt le Siège Impérial dreſſé par Charlemagne, les Empereurs aient pu ſi facilement ſe réſoudre à ſe faire couronner ailleurs: car ſi je ne me trompe, *Ferdinand I.* a été le dernier qui s'y ſoit

fait

fait couronner, & je doute que de long-tems ſes Succeſſeurs y reviennent. L'Egliſe de Reims a mieux conſervé ſes droits à l'égard du Sacre de nos Rois...

Don Nugnez, qui peſoit toutes les expreſſions, interrompit cet entretien, pour demander au Chanoine l'explication d'un mot qui lui étoit échapé en parlant des Prêtes de l'Egliſe Royale d'Aix-la-Chapelle, qu'il avoit nommés *les Moines d'Aix, parmi leſquels Charlemagne alloit chanter à l'Egliſe.* Eſt-ce que vous avez, lui dit-il, des Moines parmi vous? Le Chanoine en rougiſſant lui marqua quelque ſurpriſe de cette réflexion, & lui dit que ſi le terme de *Moines* lui étoit échapé, c'étoit pour ſe conformer aux expreſſions de quelques Ecrivains modernes, & ſur-tout de *Blondel* *, qui confondoit le mot de *Frères* avec celui de *Moines*, & qui aſſuroit contre toute apparence, que *les Chanoines d'Aix avoient ſuccèdé à des Moines de l'Ordre de S. Benoit.* La vérité eſt, continua le Chanoine, que les prémiers Chanoines que Charlemagne mit dans cette Egliſe, vivoient en commun ſous une Règle aſſez auſtère, ſoumis à l'obéiſſance d'un Abbé à la façon des Moines, comme font encore aujourd'hui tous les Chanoines Reguliers. Auſſi

* *Blondel, Therm. Aquisgr. Deſcript.* pag. 3. in quarto, Edit. d'Aix chez *Clemens* 1688.

Auſſi on les appelloit *Frères*; mais il ne s'enſuit point clairement de-là qu'ils aient été Moines. Leur Dortoir commun ſubſiſte encore, & on le connoit ici ſous le nom de *der Dormiter*, auſſi-bien que leur Moulin. On aſſure même que, ſoit par une bénédiction particulière, ſoit par la qualité du bois que l'on y a employé, on n'y a jamais vu une toile d'araignée, & que ces animaux n'y peuvent vivre. . . . On en dit autant, dit le Chevalier, de la grande Salle de la Cour des Etats de Hollande à La Haie; & probablement ce ne doit point être un miracle, puiſque le pays n'eſt point Catholique.

Cette petite diverſion ne fit point oublier à D. Nugnez ſa prémière queſtion; il revint à la charge, & le Chanoine fut obligé d'avouer la métamorphoſe de ſon Chapitre. Tels furent, dit-il, nos Prédéceſſeurs; mais vers la fin du dixième Siècle, ils ſe dégoûtèrent de cette vie auſtère, à l'exemple de preſque tous ceux qui ſuivoient comme eux la Règle de S. Auguſtin. Le voiſinage de la Cour, & la fréquentation des Grands, réveilla peut-être leur goût pour le Monde: peu à peu ils ſe ſécu-laliſèrent abſolument, partagèrent leurs Prébendes, quittèrent le Cloitre, & vêcurent chacun en leur particulier, comme vous voyez que nous faiſons au-

jour-

jourd'hui; & nous nous en trouvons fort bien.

Originairement, continua-t-il, ils n'étoient que douze Chanoines: l'Empereur *Othon III* les augmenta jusqu'à vingt-huit, & leur nombre s'accrut jusqu'à faire un Chapitre de quarante; mais à préſent nous ne ſommes plus que trente-deux. *Beck* nous apprend, pourſuivit-il, la cauſe de cette diminution. Il l'attribue aux énormes contributions que *Guillaume*, Prince d'Orange, exigea de cette Ville en 1568, au commencement des Guerres des Pays-Bas. Comme elle étoit menacée d'un ravage affreux, elle ſe racheta par argent, & le Chapitre pour ſa part paya vingt-mille écus, & fut obligé d'aliéner de ſes biens pour fournir cette ſomme. Les Troubles de la Religion, & l'établiſſement de l'Héréſie, pourſuivit le Chanoine, aiant encore diminué les revenus de notre Egliſe, nos quarante Chanoines n'avoient pas dequoi vivre. Dans cette extrémité, ils obtinrent du Pape *Grégoire XIII* la ſuppreſſion de huit Prébendes, qui furent réparties ſur les trente-deux autres. Voilà, dit-il, Monſieur, l'hiſtoire de notre Egliſe, par laquelle vous voyez que ceux qui y furent établis d'abord, ne différoient de nous que par une vie un peu plus auſtère. Après tout, continua-t-il, quand même on prouveroit qu'ils euſſent été *Moines*, peu nous importe; nous n'en

ſommes pas moins ce que nous ſommes. Les Chanoines des plus célèbres Cathédrales de France & d'Angleterre ont ſuccèdé à des Bénédictins, malgré les efforts qu'ils font pour en obſcurcir les traces.

Ce petit aveu étoit une preuve de l'équité du Chanoine: bien d'autres en ſa place ſe feroient offenſés de la queſtion de Don Nugnez. La plupart de ces Meſſieurs n'abhorrent rien tant, que ce qui peut les rappeller à quelque origine Monachale: quoiqu'à dire vrai, la diſtinction tant débattue entre les Chanoines, tant Réguliers que Séculiers, & les Moines, ſoit purement ſcholaſtique. Le ſcrupule général des Chanoines ſur ce point, eſt une ſorte de cri public, qui, s'il eſt permis de le dire en paſſant, réclame contre les Inſtitutions Monaſtiques. Il faut en effet que l'état des Moines paroiſſe bien mépriſable à ceux même de l'Egliſe Romaine, pour que des perſonnes éclairées de cette Communion aient perdu tant de tems & de papier à purger S. *Auguſtin*, & l'Inſtitut des Chanoines, du ſoupçon de *Monachiſme.* Ce fut du moins la réflexion du Chevalier, à qui elle convenoit moins qu'à un autre, puiſque ceux de ſon Ordre n'étoient anciennement que de vrais Moines Hoſpitaliers, qui malgré tout ce qu'ils ont imaginé depuis pour déguiſer leur état, font encore aujourd'hui

d'hui les trois Vœux qui diſtinguent les Moines d'avec le reſte des Sociétés Chrétiennes. Auſſi le Chanoine le lui rendit-il agréablement, en le rappellant à ſa Croix de Malthe. Nous en rimes tous, & nos Dames Suédoiſes en prirent occaſion de plaiſanter ſur cette conteſtation, dont le badinage retomboit à plein ſur le Chevalier, qui demeura court pour cette fois. D. Nugnez, étant à peu près dans le même cas, craignoit d'avoir ſon tour: mais il ſe contenta de ſourire, & détourna la converſation en priant le Chanoine de nous montrer les Reliques.

Il envoya auſſi-tôt prier celui qui a la garde du Tréſor, de vouloir ſe rendre à l'Egliſe; & en l'attendant, le Chanoine nous amuſa par le récit de quantité de merveilles qui ont donné occaſion aux grands Privilèges dont cette Egliſe a été honorée. Toutes fabuleuſes qu'elles ſont, le Lecteur regretteroit peut-être que je me fiſſe ſcrupule de le divertir des pieux menſonges que l'on débite à ce ſujet. On n'y a pas épargné les Miracles: on en raconte de toutes les eſpèces, Prodiges en l'air, Préſages, Croix lumineuſes, Peſtes, Famines & Réſurrections. Le moins merveilleux de ces contes eſt celui qui regarde la Dédicace de cette Egliſe. Charlemagne, dit-on, y fit venir le Pape *Léon III*, & pour rendre

la cérémonie plus ſolennelle, il voulut y inviter auſſi tous les Evêques d'Occident: mais comme c'eût été dépeupler l'Egliſe, il ſe contenta d'en avoir autant qu'il y a de jours dans l'année. Les Evêques, de tout tems Courtiſans, y accoururent de tous les coins de l'Empire. Cependant il ne s'en trouva à Aix que 363. Il en manquoit par conſéquent deux au nombre que Charlemagne avoit fixé: encore faloit-il que l'année ne fût pas biſſextile. C'étoit grand dommage, ſans doute: auſſi les faiſeurs d'Hiſtoires & de Légendes, ſe croyant obligés en conſcience de remplir les deſirs de Charlemagne, font partir exprès un Ange du Ciel, pour aller éveiller *Monulphe* & *Gondulphe*, tous deux en leur tems Evêques de *Tongres*, qui dormoient depuis deux cens ans dans une Egliſe de Maſtricht, où ils avoient été enterrés. Cet Ange, dit l'Hiſtoire, leur commanda de ſe trouver à la Dédicace de l'Egliſe d'Aix; & les bons Saints eurent la complaiſance de reſſuſciter exprès pour faire ce voyage, & après avoir donné acte de comparution à Aix, & y avoir reçu la bénédiction Papale, ils eurent la docilité de s'aller renfermer dans leurs ſépulcres. Le Chanoine ne nous eut pas plutôt raconté ce prétendu miracle, qu'il nous trouva tous auſſi *Hérétiques* les uns que les autres ſur ce point; & je cruſ

crus remarquer qu'il ne le croyoit pas plus que nous, par l'affectation qu'il eut de nous citer pour garants de ce fait, des Auteurs décriés par leur goût pour le merveilleux. Cependant, ajouta-t-il en souriant, si vous ne m'en croyez pas, vous pourrez aller vous en convaincre en repassant à Mastricht, au Tombeau de ces deux Saints, qui est dans l'Eglise de *S. Servais*, où vous lirez ces vers :

Excitus hâc arcâ Monulphus, Aquisque dicato
Gondulphus Templo se reddit uterque Hierarcha.

Cette caution ne nous paroissant pas plus sûre que les témoignages des Auteurs indiqués, nous fimes convenir à demi Mr. le Chanoine, & D. Nugnez lui-même, que ce prétendu miracle ne méritoit aucune croyance, étant absolument ridicule, indécent & inutile. Comme nous en étions sur ce point, le Valet que le Chanoine avoit envoyé à son Collègue pour le prier de venir nous montrer les Reliques, vint lui dire que le Chanoine ne le pouvoit pas ce jour-là, soit qu'il fût réellement occupé, ou peut-être moins gracieux que notre Guide; il nous fit dire cependant, que tous les autres jours à trois heures, nous pouvions nous rendre à l'Eglise, & qu'il seroit alors à nos ordres. Notre Chanoine en parut mortifié: mais comme nous en avions déja assez vu, & qu'il

étoit un peu tard, nous en remimes la partie à une autre fois, & nous ſortimes de l'Egliſe. Tandis que nous faiſions nos remercimens à l'obligeant Chanoine qui nous avoit conduit, nous vimes le Comte & l'Echevin fort occupés à examiner le Veſtibule de l'Egliſe. Nous revinmes à eux, pour partager leur curioſité. Le Comte nous dit qu'il cherchoit deux Emblèmes qui devoient être devant la porte de l'Egliſe, & que l'on avoit autrefois coutume de faire remarquer ſolennellement au Roi des Romains, lorsqu'il y entroit pour ſe faire couronner. Nous les aidames dans cette recherche; mais nous n'en trouvames aucun veſtige. Apparemment que depuis que les Empereurs ont ceſſé de ſe faire couronner à Aix, on y a négligé ces antiquailles, dont l'Echevin ni le Chanoine n'avoient pas la moindre connoiſſance. Cependant *Hertman Maurus*, qui a décrit en Latin le Couronnement de *Charles-Quint*, en fait mention, & dit poſitivement, „ qu'il y a devant la porte de la Baſili-„ que d'Aix deux colonnes quarrées, ſur „ l'une deſquelles on voit une Louve, „ ou plutôt une Ourſe, occupée à défen-„ dre ſes Petits, quoiqu'elle paroiſſe elle-„ même dangèreuſement bleſſée. On „ prétend, dit l'Auteur, que cet Emblème „ eſt l'image de la tendreſſe qu'un vé-„ ritable Empereur doit à tous les Su-„ jets de l'Empire. Sur l'autre colonne

„ on

„ on voit encore, dit le même Auteur, „ une pyramide d'airain très haute & „ très pointue, dont le corps paroit di- „ visé en quantité de petites languettes. „ Cette pyramide ainsi déchiquetée étoit „ regardée comme le symbole de la Do- „ mination universelle de l'Empereur sur „ toutes les parties du Monde, dont „ l'union sous un même Chef étoit fi- „ gurée par ces languettes, qui cepen- „ dant ne faisoient qu'un seul & même „ tout." Après avoir inutilement fureté de tous côtés, nous primes congé du Chanoine, & nous reconduisimes nos Dames.

Le lendemain, chacun de nous autres Protestans alla de bonne heure au Bain, & nous nous rendimes tous dans l'apartement que nous avions fait retenir pour voir la Procession: le Prince eut la même curiosité que nous, malgré ce qu'il avoit fait pour nous en détourner, & vint trouver nos Dames qu'il avoit vues aux fenêtres. Mr. de Rheysberg son Gentilhomme nous dit d'un air badin, que Son Altesse venoit voir passer son *Grand-père* Charlemagne. Ce début nous mit en belle humeur, & égaya les réflexions que nous fimes sur cette célèbre Procession. On y portoit le *Vénérable* en grande cérémonie. Il étoit précédé des Reliques de presque tous les Saints du Paradis. Cette singularité nous frappa, parce qu'il nous sembloit que le Soleil

devoit faire éclipſer toutes les Etoiles; & que dans le Syſtème Romain même, c'étoit confondre d'une façon trop viſible la Divinité avec ſes Saints ſous un même Culte. Le Clergé, les Officiers de la Ville, les Corps de Métiers y aſſiſtoient d'un air fort dévot. Il faut avouer que les Habitans marquoient beaucoup de piété dans cette Proceſſion. Dans leurs principes, elle ne ſauroit en effet être pouſſée trop loin. Auſſi en rendant juſtice à la bonne-foi avec laquelle ils ſont dans leur croyance, nous n'en blâmames point l'excès. L'unique choſe qui nous choqua, fut l'attirail comique de la figure de Charlemagne, qui diſtrait la piété des aſſiſtans par une démarche & des ſingeries ridicules. Cette figure eſt en effet peu vénérable. C'eſt une eſpèce de Coloſſe grotesque, tout ſemblable au Géant que l'on promène dans les Proceſſions d'Anvers. Un Etranger qui n'en ſeroit pas averti, ne croiroit jamais qu'on eût voulu par-là repréſenter cet Empereur, autrefois ſi magnifique & ſi terrible. C'eſt une vieille figure toute délabrée, mal vétue, mal peignée, avec une longue barbe, une grande perruque, plus propre à effrayer les oiſeaux d'une chénevière, qu'à rappeller les idées de grandeur & de reſpect que le nom de Charlemagne renferme. En un mot, c'eſt un vrai Fantôme. La robe dont cette ſtatue étoit couverte avoit quelque
choſe

choſe de ſi miſérable, que je doute qu'aucun de ceux qui étoient à la Proceſſion eût voulu s'en couvrir. Il eſt vrai que depuis ce tems on l'a revétu de neuf, & qu'on lui a donné une robe de damas. Mais comme ſon ajuſtement étoit alors très pitoyable, la Frelle en prit occaſion de ſe divertir. Vous devriez bien, mon Prince, dit-elle à Son Alteſſe, avoir un peu de pitié de votre Grand-père, & lui donner au moins un habit neuf. J'avoue, dit le Prince, que je ſuis honteux de voir mon Grand-père chargé de ces guenilles, & je ne balancerois pas à le revétir, ſi j'avois eu autant de part à ſon Héritage que les Chanoines d'Aix; mais ces Meſſieurs s'opposeroient ſans doute à ma bonne volonté pour lui, dans la crainte que je ne m'en fiſſe un titre pour réclamer ſa Succeſſion en entier.... Le Prêtre qui portoit le *Vénérable* aiant paſſé dans ce moment ſous nos fenêtres, mit fin au badinage: nous nous retirames, pour ne point troubler la dévotion de perſonne, & ne pas ſcandaliſer les aſſiſtans. La Comteſſe ſur-tout étoit ſur ce point d'une délicateſſe, qui alloit juſqu'au ſcrupule: elle craignoit de ſe commettre en ce pays avec les Catholiques. Tout ce qui avoit rapport aux cérémonies de l'Egliſe Romaine, lui rappelloit ſans ceſſe le malheur de la Comteſſe *d'Oxenſtiern*; & elle nous avoua que cet

 exem-

exemple l'avoit fait balancer un an entier ſur le voyage d'Aix, moins pour elle, peut-être, que pour la Frelle ſa Sœur. Ce qu'elle nous en avoit dit en revenant de Vaels, juſtifioit pleinement ſa prudence dans notre eſprit, & nous en raiſonnions ſur les mêmes principes. Le Prince, qui n'étoit pas au fait de notre converſation, nous demanda quelle étoit donc cette Comteſſe *d'Oxenſtiern* dont nous parlions continuellement, & ce qui lui étoit arrivé? Nous en ſavions trop peu de choſes, pour pouvoir ſatisfaire ſa curioſité; & nous priames les Dames de vouloir raconter elles-mêmes l'Hiſtoire qu'elles nous avoient promiſe. Les deux Comteſſes ſe déférèrent le plaiſir de nous la raconter. Le Prince marqua beaucoup d'impatience de l'entendre, & la Comteſſe ainée ſe rendit à ſes inſtances.

HISTOIRE

DE LA COMTESSE D'OXENSTIERN, *& de ſa Parente.**

PErſonne ne peut, dit-elle, vous informer mieux que nous, Mon Prince, de tout ce qui regarde la Comteſſe d'Oxenſtiern. Ma Mère l'avoit beaucoup

* Voyez dans la Préface, l'article où l'on rend raiſon des Hiſtoires.

coup connue, & nous en a ſouvent parlé avec larmes. Cette Dame étoit notre parente ; & ſon Hiſtoire eſt une Anecdote de famille, que l'on nous a apriſe dès le berceau. Quoiqu'elle ait fait aſſez de bruit en Suède & en Hollande pour n'y être jamais oubliée, nous nous faiſons un devoir de la raconter à nos Enfans, afin que cet exemple leur ſerve de préſervatif, quand ils vont dans les pays où la Religion Romaine eſt dominante.

On ne peut guères en effet trouver un attentat plus noir & plus extraordinaire, que celui qui fut exécuté ici à l'égard de cette Dame. Le zèle Catholique ne reſpecta ni la foi des Traités, ni la ſureté publique. Le Droit des Gens, les paroles données, l'autorité paternelle, tout y fut violé ſans aucun égard pour les moindres bienſéances, & ſans ménagement pour le rang ni la dignité des perſonnes. Cette Dame étoit cependant d'une des plus puiſſantes Maiſons de Suède, & d'un nom, ſi je l'oſe dire, reſpecté dans l'Europe. Je croi, Meſſieurs, que vous me paſſerez cet aveu, quoique je vous aye dit que nous avions l'honneur de lui appartenir : ſon nom ſeul lui tient lieu de Généalogie, & ſuffit pour nous laver du ſoupçon de vanité. Elle s'apelloit *Marie-Sophie de la Gardie*, & étoit petite-fille de l'illuſtre *Pontus de la Gar-*

 die,

die, à qui la Suède & nos Rois ont tant d'obligations. La poſtérité de ce grand homme, qui avoit épouſé lui-même une Fille-naturelle du Roi, a pris depuis encore des liaiſons très étroites avec la Maiſon Royale, comme Votre Alteſſe le ſait; puiſque *Magnus-Gabriel de la Gardie* avoit épouſé la Sœur du Roi *Charles-Guſtave*. Outre ces alliances, *Marie-Sophie* avoit épouſé un Comte *d'Oxenſtiern*, fils du Grand-Chancelier *Axel*, qui a eu tant de part au Gouvernement du pays & à la faveur de nos Princes, qu'il fut un des cinq Tuteurs de la Reine *Chriſtine* & le principal appui du Royaume. Voilà, Mon Prince, dit la Comteſſe, quelle étoit la perſonne dont nous parlions tantôt. L'Héroïne eſt illuſtre; voici préſentement ſon Hiſtoire.

La Comteſſe d'Oxenſtiern aiant perdu le Comte ſon Epoux qu'elle aimoit uniquement, en eut tant de chagrin, qu'elle tomba dans une langueur qui lui cauſa des accidens très fâcheux. Ses Médecins, pour l'en tirer, n'y connurent point d'autre remède, que de lui ordonner les Eaux de Spa. Elle les prit en Suède; mais le ſuccès des Eaux ne répondant pas aux eſpèrances qu'elle en avoit conçues, on lui conſeilla de les aller boire à leur Source. Elle s'y réſolut, malgré la longueur du voyage, perſuadée que le changement d'air pourroit

voit contribuer à ſon rétabliſſement, & que le peu d'avantages qu'elle avoit retiré de l'uſage de ces Eaux, ne devoit être imputé qu'à l'inclémence de notre climat. Enfin elle fixa ſon départ pour Spa au Printems de l'année 1664. Pendant tout l'Hiver, Madame d'Oxenſtiern tâcha d'engager quelques Dames à faire le même voyage, & chercha compagnie pour égayer les ennuis d'une route ſi longue & ſi pénible. Elle n'en put cependant trouver aucune, qui voulût s'abſenter de la Cour. C'étoit encore alors le Règne des Femmes : pas une ne voulut s'éloigner de Stokholm, parce que la Reine *Edwige-Eléonore* qui étoit Régente du Royaume, y tenoit une Cour très brillante. Madame d'Oxenſtiern ne pouvant néanmoins ſe réſoudre à partir ſeule, prit avec elle une jeune Frelle qu'elle aimoit beaucoup : outre que cette jeune perſonne étoit ſa parente, elle étoit fille de la meilleure de ſes Amies, & d'un des prémiers Officiers de la Cour. Son bien & ſa naiſſance la faiſoient rechercher de tous les jeunes Seigneurs Suédois, & elle étoit déja promiſe au Comte de.... qui l'aimoit éperdument. Elle étoit en effet très aimable, & paſſoit pour une des plus jolies perſonnes de ſon tems. Sans être une Beauté parfaite, chacun l'aimoit à cauſe de ſa douceur, qui faiſoit ſon caractère particulier; elle fit auſſi ſon mal-

 heur.

heur. Il eſt vrai qu'elle la portoit loin, que bien des gens la trouvoien indolente, & d'un eſprit borné. Peut-être en étoit-il quelque choſe. Mais comme elle étoit jeune encore, & qu'elle n'avoit pas quatorze ans accomplis, on ſe flattoit que le voyage qu'elle alloit faire, la ranimeroit. Mad. d'Oxenſtiern n'épargna rien pour lui procurer cet avantage. Elle eut pour elle des ſoins de Mère, & voulut qu'elle paſſât par-tout pour ſa Nièce. Auſſi ce ne fut qu'à ces conditions, que la Mère de la Frelle conſentit à l'éloignement de ſa chère Fille.

Elles arrivèrent à Spa: la Comteſſe y prit les Eaux avec quelque ſuccès & les prolongea juſqu'à l'Arrière-ſaiſon, tant pour achever ſa cure, que pour former ſous ſes yeux la jeune Frelle dans l'uſage du monde, par la bonne compagnie qui ſe rencontre toujours en ces ſortes d'endroits. Le nom & le mérite particulier de Mad. d'Oxenſtiern attiroient chez elle tout ce qu'il y avoit de plus brillant à Spa: c'étoit le rendez-vous de toutes les perſonnes de diſtinction, qui s'empreſſoient à divertir la jeune Frelle qui paſſoit pour ſa Nièce. Tout l'Eté, & une partie de l'Automne, ſe paſſèrent dans les plaiſirs. La Comteſſe y recouvra ſa ſanté, & ſe diſpoſa à repartir. Les pluyes de cette ſaiſon la retinrent à Spa plus longtems qu'elle n'avoit cru;

&

& l'Automne devenant cette année plus froid qu'à l'ordinaire, elle se vit obligée de déférer aux avis des Médecins, qui lui conseillèrent d'attendre le Printems suivant pour retourner en Suède. Ils lui persuadèrent que si elle se mettoit en chemin dans cette saison, elle s'exposoit à rappeller tous ses maux, & à tomber dans un état pire que le prémier. On ne connoit guères le prix de la santé, que quand on a passé par les langueurs de l'infirmité: la Comtesse, qui en avoit fait l'épreuve, ne craignoit rien tant que de redevenir malade. La menace étoit terrible pour une Dame qui avoit acheté sa santé au prix d'un voyage si pénible; & moitié foiblesse, moitié raison, elle prit le parti de rester dans ce pays. Hèlas! elle eut tout le tems de s'en repentir! & rien n'a jamais pu la consoler de cette démarche; dont les suites furent désolantes. Heureusement pour elle, qu'elle écrivit auparavant en Suède pour informer la famille de la Frelle, de la résolution qu'elle prenoit de la garder avec elle pendant l'Hiver. Elle eut peine à en obtenir la permission, & si la saison n'eût pas été si avancée, on seroit venu exprès de Stokholm pour la ramener.

Il est certain que la Mère de la jeune Demoiselle ne souscrivit à cette résolution, que par l'impossibilité de l'empêcher; & par un pressentiment peut-être des funestes suites de ce voyage, elle

fut

fut inconſolable de l'éloignement de ſa Fille, & regretta juſqu'à la mort, la facilité avec laquelle elle y avoit conſenti d'abord. Le nom de Spa étoit fort ſuſpect en lui-même à la Cour de Suède, depuis que la Reine *Chriſtine* avoit coloré ſon évaſion du prétexte d'en aller prendre les Eaux. L'abjuration ſolennelle que cette Reine, plus ſavante que Chrétienne, avoit faite enſuite de la Réformation pour embraſſer le *Papiſme* le plus outré, faiſoit ſoupçonner tous ceux qui alloient dans les Pays Catholiques, de vouloir imiter l'inconſtance de leur Reine. L'eſprit de Religion qui animoit toute la Maiſon d'*Oxenſtiern* étoit aſſez connu, pour effacer les ſiniſtres interprétations que l'on pouvoit donner au voyage de la Comteſſe. Cependant, elle ne fut point à l'abri de ces injuſtes ſoupçons, parce qu'elle avoit été élevée à la Cour de Chriſtine; & tout ce qui s'en diſoit à Stokholm, augmentoit les inquiétudes de la Mère de la jeune Frelle. La Comteſſe d'Oxenſtiern s'en embarraſſoit peu à la vérité, parce qu'elle attribuoit une partie de ces rumeurs au dépit que le Comte de.... pouvoit avoir de l'abſence de la Frelle, qui lui étoit promiſe. Les Amans, comme vous ſavez, dit la Comteſſe en ſouriant, ſe croyent en droit de tout employer pour faire réuſſir leurs amours.

Ces bruits deſavantageux furent pourtant

tant de quelque utilité à Madame d'Oxenſtiern, en l'obligeant à prendre des meſures plus exactes pour la conduite de la Frelle. Cette jeune perſonne ne parloit point d'autre Langue que la Suédoiſe, ſi ce n'eſt un peu d'Allemand. Elle avoit éprouvé à Spa combien il eſt desagréable de ne ſavoir que ſa Langue, ſur-tout dans les Pays étrangers; & elle avoit une forte paſſion d'apprendre le François. Elle étoit trop grande pour être miſe dans une Ecole; elle avoit trop peu de tems à reſter dans ce pays, pour lui donner une Gouvernante Françoiſe: le moyen le plus court étoit de la mettre dans quelque Cloitre; mais le cas étoit épineux. La Frelle en écrivit à Mr. ſon Père, & la Comteſſe appuya ſa demande. Le Père, de l'avis de ſa Famille, y conſentit à l'inſu de la Mère, & répondit à la Comteſſe, qu'il ne voyoit pas d'inconvénient à mettre la Frelle dans un Cloitre, avec les précautions requiſes; vu qu'en ce tems-là, c'étoit l'uſage ordinaire dans toute l'Allemagne, où les Parens ne ſe faiſoient point de peine de mettre leurs Enfans en penſion, même chez les Jéſuites: en un mot, il lui manda qu'il ſe repoſoit ſur elle du ſoin de ſa Fille. Avec ce plein-pouvoir, Mad. d'Oxenſtiern s'en vint à Aix-la-Chapelle; & ſachant que le Couvent de. . . * étoit fort re-

* On en ſupprime le nom, par charité & par politeſſe.

renommé par les ſoins que l'on y prenoit pour l'éducation de la plus belle Jeuneſſe de la Ville ſans diſtinction de Religion, elle réſolut d'y mettre ſa Nièce. En règlant les Articles de la Penſion, elle eut ſoin de faire ſes conditions; & ſtipula expreſſément avec la Supérieure du Couvent & la Maitreſſe des Penſionnaires, que jamais on ne parleroit de Controverſe devant la jeune Frelle, qu'on ne l'obligeroit point d'aſſiſter à la Meſſe, & que l'on ſe contenteroit de la perfectionner dans l'Allemand, de lui apprendre le François & tous les petits ouvrages qui conviennent à une jeune Dame. Les Religieuſes le lui promirent, elles le lui jurèrent même; & la trop crédule Comteſſe leur livra la jeune Frelle, ſur la foi de leurs ſermens.

Je vous avoue, Meſſieurs, continua la Comteſſe, que je n'ai jamais pu comprendre, ni excuſer l'imprudence de Mad. d'Oxenſtiern. Elle ne devoit pas ignorer que le Dogme favori des Moines & des Religieuſes eſt, *que les Catholiques ne ſont pas tenus à garder la foi aux Hérétiques.* Ils ont tant de fois ratifié cette maxime par la pratique, qu'elle ne devoit pas, ce ſemble, compter d'être plus favoriſée ſur ce point, que tant de Princes & de Souverains, avec qui ils ont violé leurs Traités par cette unique raiſon. Il eſt vrai que les perſon-

ſonnes droites ne ſont pas ſoupçonneuſes; on ne ſauroit pourtant trop l'être en pareil cas, vu que le zèle de Religion ne connoit rien de ſacré que les principes qu'il ſoutient. La Comteſſe s'étoit raſſurée peut-être par l'exemple de quelques autres Demoiſelles Proteſtantes, qui avoient été élevées tranquillement dans le même Cloitre. Peut-être n'étoient-elles pas auſſi riches que la Frelle: les *Convertiſſeurs* Romains ne cherchent guères les pauvres Proſélytes. Quoi qu'il en ſoit, la jeune Frelle entra dans le Couvent à ces conditions, comme une Victime aveugle qui couroit à la boucherie. Elle y fut reçue avec des démonſtrations extraordinaires de joie. Toutes les Religieuſes vinrent la careſſer, c'étoit à qui lui témoigneroit plus de complaiſance & plus d'amitié. Toutes en général, & chacune en particulier, s'empreſſoient à lui faire de petits préſens, & à la charger à l'envi de ces jolies bagatelles dont les Religieuſes ſont toujours munies. Elles ſe diſputoient entre elles l'honneur de l'enſeigner, chacune lui vantoit ſon ſavoir-faire & ſes denrées: en un mot, elles l'obſèdoient jour & nuit, & toutes les autres Penſionnaires n'étoient plus rien au prix d'elle. Une jeune perſonne qui n'a encore qu'une légère idée du Monde, & ſur-tout du Monde cloitré, eſt bientôt la dupe de ces minauderies. L'amour-

mour-propre & la vanité, qui ſont de tous les âges, ſe trouvant flattés par des diſtinctions ſi marquées, l'attirèrent bientôt dans le panneau. La Frelle, dont l'humeur étoit extrèmement douce, y donna ſans le ſavoir. Elle avoit le cœur reconnoiſſant, elle s'attachoit aiſément. Hèlas! la bonté de ſon naturel la fit tomber dans le précipice qu'on lui préparoit! Tout ce qu'elle apperçut dans le Cloitre, l'enchanta, parce qu'elle n'en voyoit que le beau. Elle en mandoit continuellement des merveilles à la Comteſſe: elle auroit pris ces Religieuſes pour des Anges, diſoit-elle, ſi elles avoient été Proteſtantes. La Comteſſe d'Oxenſtiern ne s'allarma point de ces éloges; elle les regarda au contraire comme des ſuites néceſſaires du caractère complaiſant de ſa Nièce, & l'exhortoit à profiter du peu de tems qu'elle devoit paſſer avec elles, pour apprendre la Langue Françoiſe. Quand même elle auroit eu quelque ſoupçon, les Lettres que la Frelle lui écrivit un mois après, les auroient diſſipés. Elles étoient d'un ſtyle ſi mondain, que la Comteſſe s'étonna que l'on pût inſpirer à de jeunes Demoiſelles tant de vanité dans le fond d'un Cloitre.

La jeune Frelle lui manda, que les Religieuſes & les Penſionnaires lui faiſoient la guerre ſur la ſimplicité de ſes habits; & que l'on paroiſſoit douter de ſa naiſ-

ſan-

fance & de ſon bien, en la voyant miſe d'une façon ſi bourgeoiſe, ſans perles, ni pierreries. Le tour étoit fin ; auſſi venoit-il de plus loin. Les Religieuſes avoient découvert que la Comteſſe avoit eu la ſage précaution de garder les bijoux de la jeune Frelle de peur qu'ils ne s'égaraſſent dans le Couvent, contre lequel elle n'auroit pu dans ce cas avoir aucun recours. Ces pierreries étoient aſſez conſidèrables pour réveiller la convoitiſe de ces Religieuſes, ſi détachées en apparence des biens de ce monde. La Comteſſe, pour contenter la Frelle, lui acheta un habit de Velours, & un autre de Tiſſu fort riche. C'étoit quelque choſe; mais les pierreries, & ſurtout un magnifique collier de perles, tenoient fort au cœur des Religieuſes. Elles firent ſi bien, & la Frelle importuna tant la Comteſſe, qu'elle en prit quelque ombrage. Elle avoit ouï dire que tout ce qui entroit une fois dans un Cloitre, couroit grand riſque de n'en plus ſortir; elle fit quelques difficultés: cependant, après avoir pris conſeil de quelques perſonnes du Lieu, & quelques ſuretés de la part des Religieuſes, elle vint elle-même les remettre à la Frelle, qui marqua beaucoup de joie de pouvoir s'en parer, & de ſoutenir par-là l'éclat de ſa naiſſance.

Des deſirs ſi mondains ne devoient aſſurément point préparer la trop crédule Com-

Comteſſe au coup accablant qu'elle apprit enſuite. Trois jours après cette entrevue, où il n'avoit été queſtion que de parures & de joyaux, il ſe répandit un bruit ſourd dans la Ville, que la jeune Suédoiſe avoit abjuré le Luthéranisme, pour embraſſer la Religion Catholique, & qu'elle vouloit ſe faire Religieuſe. Cette nouvelle ſe divulgua avec tant de circonſtances, que la Comteſſe ne tarda point à l'apprendre & à s'en allarmer. Elle eut peine à y ajouter foi. Elle n'y voyoit aucune apparence, ni du côté de la Frelle, qui ne lui en avoit rien marqué; ni du côté des Religieuſes, qu'elle croyoit trop ſincères pour manquer à leur parole, & violer ainſi les droits de l'hoſpitalité. Elle ne pouvoit comprendre que des Filles conſacrées à Dieu par un renoncement ſolennel au Monde, fuſſent capables d'une ſi noire perfidie, ni que ſa chère Frelle eût pu pouſſer la diſſimulation ſi loin. La Comteſſe toute allarmée monte en caroſſe, vient à toute bride au Couvent, & demande ſa Nièce. Là elle apprend enfin de la bouche de la Supérieure, que la jeune Demoiſelle avoit pris l'habit de Poſtulante, après avoir abjuré la Doctrine de Luther. Cet aveu penſa deſeſpèrer la Comteſſe; elle fit grand bruit à la Grille, rappella les conditions qu'elle avoit faites, & les paroles qu'on lui avoit données, traita la Supérieure comme elle le mé-

méritoit, l'accabla de reproches ſanglans ſur ſa perfidie, & ſur ſon indigne avarice: enfin elle menaça le Couvent & l'Ordre entier de l'indignation de la Cour de Suède, & des repréſailles des Princes Proteſtans. Elle eut beau dire, la Beguine la laiſſa gémir & menacer; & lui refuſa la conſolation de voir & d'entretenir ſa Nièce à la Grille, ſous prétexte qu'elle étoit au *Novitiat.*

Vous comprenez, Mon Prince, pourſuivit la Comteſſe, quelle dut être l'affliction de Mad. d'Oxenſtiern. La ſéduction d'un Enfant qu'on lui avoit confié, lui parut un crime perſonel. Elle ſe reprocha ſon imprudence & ſa crédulité, elle en pénétra les affreuſes conſéquences pour le Tems & pour l'Eternité. Elle ſe croyoit comptable à Dieu & à l'Egliſe Proteſtante, d'une prévarication ſi ſcandaleuſe: elle ſe ſentoit redevable à toute une Famille qu'elle eſtimoit, de la perte d'un Enfant chéri, qu'elle avoit en quelque ſorte arraché d'entre les bras d'une Mère tendre & Chrétienne. „ Comment annoncer cette nouvelle en Suède? s'écrioit-elle en ſortant du Couvent qu'en dira la Reine? que penſera-t-on de ma conduite, de ma Religion & de ma foi? O malheureux Enfant! ô perfidie! ô funeſte voyage, que tu vas me coûter de regrets!" La Comteſſe remplit toute la Ville de ſes lamentations. Elle alloit de porte

te en porte, criant *Vengeance* & *Justi*[illegible] contre un attentat si noir. Elle se pre[illegible]senta à la Maison de ville, pour im[illegible]plorer la protection du Magistrat, & ré[illegible]clamer le Droit des Gens si indignemen[illegible] violé en la personne de sa Nièce. L'in[illegible]fortunée Comtesse trouva quantité d[illegible] gens qui eurent l'équité de la plaindre[illegible] mais personne n'eut assez de générosit[illegible] pour la secourir. Les Bourguemestre[illegible] lui promirent d'assembler le Conseil[illegible] pour délibèrer sur sa Requête. On lu[illegible] tint parole; mais le résultat en fut pe[illegible] consolant. La Régence d'Aix lui fit ré[illegible]pondre en termes très civils, „ qu'ils se[illegible]„ roient ravis de pouvoir lui marque[illegible] „ dans cette occasion la considèratio[illegible] „ qu'ils avoient pour sa personne & pou[illegible] „ son nom; mais que cette affaire étan[illegible] „ purement Ecclésiastique, elle n'étoi[illegible] „ point de leur ressort: que cependan[illegible] „ ils prenoient sa personne & celle d[illegible] „ sa Nièce sous la protection de la Ré[illegible]„ gence, & qu'elle pourroit agir en tou[illegible]„ te liberté auprès des Juges Ecclésias[illegible]„ tiques, & faire valoir ses plaintes pa[illegible] „ les voies de Droit." Il est très certai[illegible] que les Magistrats furent fort affligés d[illegible] cette affaire: ils sentoient assez qu'une[illegible] pareille violence commise à l'égard d'u[illegible] une personne si connue, feroit tort à leu[illegible] Ville, & décréditeroit leurs Bains. Ils[illegible] ne tardèrent pas même à s'en apperce[illegible]voir; car tant que l'affaire dura, on ne[illegible]

vit[illegible]

vit plus à Aix ce nombre presque infini de Dames Allemandes qui ont coutume d'y arriver de tous les coins de l'Empire. Cependant Mad. d'Oxenstiern comprit fort bien que Mrs. d'Aix craignoient de commettre leur autorité, & ne vouloient point se brouiller avec les gens de Cloitre, toujours formidables à ceux qui dérangent leurs intèrêts.

Son embarras étoit extrème: elle se voyoit dans un Pays étranger & Catholique, loin de sa Famille & de ses Amis, peu à portée de faire valoir son crédit, renvoyée par-devant des Juges Ecclésiastiques qui naturellement devoient être ses Parties; & qui pis étoit, sans personne dont elle pût prendre des conseils sûrs, dans une affaire délicate dont la Religion faisoit le prétexte. La sienne rendoit même son droit odieux; & malgré la justice éclatante de sa Cause, elle ne pouvoit s'attendre qu'à de tristes évènemens. Quelque bien-intentionnés que fussent pour elle tous les Protestans d'Aix & des environs, la prudence les empêchoit de prendre aucune part à cette affaire, dans la peur de s'attirer quelque persécution. Ils se contentèrent de la plaindre, & de lui indiquer les voies qu'elle pourroit prendre pour obtenir Justice. Il vous paroitra peut-être étonnant, mon Prince, que la Comtesse d'Oxenstiern n'éprouvât point, dans cette étrange perpléxité, d'at-

d'attentions plus consolant es que de la part de quelques Catholiques raisonnables de cette Ville. Ces personnes, indignées de la perfidie des Religieuses, tracèrent secrettement à la Comtesse le plan de la procédure qu'elle devoit suivre. Ils lui indiquèrent même le Sr. *H.... de Z....* Avocat habile, qu'ils engagèrent à se charger de l'affaire. C'étoit un honnête-homme, immatriculé au Siège Royal d'Aix-la-Chapelle, & le seul des Avocats de cette Ville qui fût de la Confession d'Ausbourg. Quoique Luthérien comme elle, il eut quelque répugnance à se charger de cette affaire, tant pour ne pas s'exposer à la persécution des Moines, que par le peu d'espèrance qu'il avoit de réussir. Il n'éprouva que trop combien ses allarmes étoient justes, de l'un & de l'autre côté! Il cèda cependant aux instances & aux larmes de la Comtesse. Elle le revêtit d'un Plein-pouvoir, & lui passa Procuration pour agir en son nom devant les Ordinaires du Lieu. Ils allèrent à l'Evêque de Liège, comme Evêque Diocésain; & de là l'Avocat de la Comtesse se pourvut devant l'Archevêque de Cologne, comme Métropòlitain.

Pendant qu'il agissoit selon les règles de la Jurisprudence, la Comtesse écrivit en Suède au Père de la Frelle, & à tous les Princes Protestans de l'Empire,

pire, pour les prier d'employer leur intercession dans cette affaire, tant auprès des Magistrats d'Aix, qu'auprès de l'Archevêque de Cologne. La Cour de Suède écrivit aussi à tous ses Résidens, pour se plaindre de cette violence. Les Religieuses de leur côté firent agir le Nonce du Pape en leur faveur auprès des Princes Catholiques, & eurent l'adresse d'y mêler le nom de la Reine Christine. Par cette intrigue, la recommandation des Princes Protestans ne produisit que peu de chose, si ce n'est sur les Magistrats d'Aix, qui marquèrent assez par leur conduite équitable, que s'ils avoient été les maitres, ils auroient fait bonne & promte justice. Le Père de la Frelle, que ses Emplois retenoient à la Cour de Suède, écrivit à sa Fille pour lui ordonner sous peine de son indignation paternelle, de sortir incessamment du Cloitre; & la Lettre fut adressée à une Personne des plus qualifiées de la Ville d'Aix pour être remise aux Religieuses, ou à leur refus, à quelqu'un de la Régence. La Comtesse reçut en même tems un paquet de Lettres, toutes plus affligeantes les unes que les autres. Le Père se reprochoit sa facilité. La Mère, au desespoir de la séduction de sa Fille, déploroit amèrement son malheur. Le Comte de. . . . en Amant passionné redemandoit sa chère Frelle, & se plai-

gnoit de la violence que l'on faiſoit à ſon cœur. Celui de la Comteſſe devoit ſeul eſſuyer tous ces traits; & ce qu'il y avoit de plus douloureux pour elle, c'eſt qu'elle ſentoit, ſans qu'il fût beſoin qu'on le lui reprochât, que ſon voyage étoit la cauſe innocente de ce malheur. Elle comprenoit encore mieux, qu'un peu plus de défiance, & moins de ſécurité de ſa part ſur la parole des Religieuſes, auroient pu lui épargner ce mortel chagrin. Enfin elle n'épargna rien pour en prévenir les ſuites.

Elle fit faire des Copies authentiques des Lettres du Père, de la Mère, & de l'Amant de la Frelle, & en envoya les Originaux à la Supérieure du Couvent, pour être remis à la prétendue *Novice*, qui ne les vit jamais. L'Avocat de la Comteſſe produiſit cependant ces Lettres dans la procédure, pour prouver que les Religieuſes avoient violé tout à la fois dans cette affaire, le Droit des Gens, la Foi publique, la Loi Naturelle, la Loi Moſaïque & l'Evangile, par lesquelles l'Autorité paternelle eſt ſi bien établie. Car enfin, Meſſieurs, nous dit la Comteſſe, vous ſavez qu'au Chap. XXX. des *Nombres* Moïſe invalide tous les Vœux qu'une Fille auroit faits à l'inſu de ſon Père. L'Avocat, en homme habile, employa contre les Religieuſes les propres armes de leur Egliſe; il cita les Pères, le Droit Canon, les Déciſions des

des Papes & des Conciles, dont il fit des Extraits accablans pour elles. Les Plaidoyers & les Pièces qu'il produisit ne servirent qu'à irriter contre lui les Moines qui dirigeoient le Couvent où la Frelle étoit retenue: quelques-uns d'eux l'insultèrent publiquement, le menacèrent; & l'un d'entre eux nommé le Père *Manque*, eut l'audace de déchirer cet honnête-homme par des Libelles injurieux & remplis de calomnies atroces, qu'il publia en Latin sous le titre de *Lettre à un Gentilhomme Allemand établi à Rome.* L'Avocat y répondit par une Lettre Latine imprimée à *Révei*, qui dévoile tous les ressorts de cette indigne affaire.

Ses Ecrits, & les sollicitations de la Comtesse opèrèrent pourtant un Jugement assez raisonnable en apparence. Le Tribunal Ecclésiastique de Cologne ordonna que la Frelle seroit mise hors de la clôture, & que là, aux termes du Concile de Trente, elle seroit interrogée librement, en présence des Magistrats d'Aix, sur la résolution qu'elle avoit prise, tant à l'égard de son Abjuration, qu'à l'égard de la Profession Religieuse; & que l'on dresseroit un Acte de ses réponses, sur lesquelles il seroit fait droit. Le Nonce du Pape se transporta exprès à Aix pour faire exécuter la Sentence, & se chargea lui-même de faire les interrogations. La Comtesse démanda

d'être préſente à cet Examen, & il ſemble qu'elle y étoit aſſez intèreſſée pour obtenir cette grace. On la lui refuſa durement, ſous prétexte que le Nonce ne pouvoit communiquer avec des *Hérétiques*, dans une action purement Eccléſiaſtique. La Comteſſe proteſta contre ces raiſons; mais l'affaire n'alla pas moins ſon train. La jeune Frelle parut en préſence du Nonce & des Magiſtrats, devant qui elle marqua, dit-on, qu'elle vouloit ſuivre la Religion Romaine. On lui préſenta auſſi pour la forme un Voile & une Robe de Religieuſe, & le plus magnifique de ſes habits; & l'on prétend qu'elle choiſit le Voile, & qu'elle déclara que c'étoit de ſa pure & franche volonté. Les demandes & les réponſes furent très courtes, parce que la Frelle ne pouvoit ſoutenir une longue converſation en cette Langue, & qu'elle ne pouvoit que répéter une formule qu'on lui avoit fait apprendre. On a ſu d'ailleurs dans la ſuite des tems, les menaces terribles qu'on lui avoit faites pour l'obliger à ſoutenir ce rôle, qui s'exécuta par cet artifice d'une façon ſi naturelle, que les Magiſtrats d'Aix y furent trompés. On dreſſa un Procès-verbal de cette *Singerie*, elle le ſigna, on en fit une Copie que l'on remit à la Comteſſe; & l'on ſe diſpoſa à paſſer outre.

Madame d'Oxenſtiern ne s'en tint pas là: elle fit des obſervations ſur la déclaration

ration de la Frelle, capables d'invalider cet Acte dans tout autre Tribunal que celui des Eccléſiaſtiques. Elle fit voir que la prétendue Converſion de ſa Nièce étoit une illuſion groſſière, qui n'avoit d'autre fondement que l'avarice des Religieuſes, qui vouloient ſous ce prétexte s'approprier ſes pierreries. Elle prouva clairement que la jeune Frelle ne ſachant d'autre Langue que la Suédoiſe, étoit trop peu avancée dans l'Allemand & le François, pour avoir pu en ſi peu de tems ſe mettre au fait (ne fût-ce que pour la forme) de tant de points controverſés entre la Communion qu'elle quittoit, & celle qu'elle embraſſoit. Il fut également prouvé, que parmi ces Religieuſes & leurs Directeurs, & même dans tout le Territoire d'Aix-la-Chapelle, il n'y avoit alors perſonne qui ſût parler Suédois. Comment donc avoit-on pu l'inſtruire? L'argument étoit fort. Recourir au miracle & à la révélation, les circonſtances n'étoient point favorables. Chacun ſavoit de reſte, que Dieu ne fait point de prodiges pour couronner l'avarice; & la cupidité des Religieuſes s'étoit miſe dans un trop grand jour. Elle le fut bien davantage dans la ſuite. Quant au choix que l'on prétendoit que la Frelle faiſoit librement de l'état Religieux, il fut démontré que c'étoit encore un artifice du Couvent. Comment ſe pouvoit-il en effet qu'une

jeune fille qui n'avoit jamais eu la moindre idée de la vie du Cloitre, si opposée d'ailleurs à l'éducation qu'elle avoit reçue, eût choisi tout d'un coup le Couvent le plus austère & le plus gênant, au mépris de l'autorité paternelle, de la tendresse d'une famille opulente, & d'un établissement brillant ? Avec tant de raisons de douter des sentimens de sa Nièce, la Comtesse demanda de nouveau qu'il lui fût permis de l'entretenir devant tels Témoins que l'on jugeroit à propos, pour pouvoir au moins, pour sa justification auprès de sa famille, apprendre d'elle-même quels étoient ses vrais sentimens. Que craignoit-on, si le miracle de sa *Conversion* étoit bien réel ? faloit-il tenir l'œuvre de Dieu dans les ténèbres ? On eut cependant encore la dureté de la refuser; on ne lui permit seulement pas de voir sa Nièce de loin. Enfin Mad. d'Oxenstiern eut l'affliction d'apprendre quelques jours après, que malgré ces protestations & ces remontrances, on avoit donné l'Habit de *Novice* à la Frelle ; & qu'en haine de sa Religion, on avoit exercé sur cette innocente personne un sacrilège abominable. C'est un trait que je ne puis, Mon Prince, vous raconter sans horreur, dit la Comtesse avec indignation. C'est cependant un fait avèré par le témoignage même de cette infortunée Demoiselle. Les Religieuses, aussi ignorantes qu'intè-

tèreſſées, ſe mirent en tête que la jeune Frelle aiant été baptiſée ſelon le Rit Luthérien, n'avoit pas reçu le vrai Baptême de l'Egliſe Chrétienne, d'autant que tout ce qui s'étoit fait hors du ſein de leur Egliſe, leur paroiſſoit de nulle valeur. Elles communiquèrent leurs ſcrupules à deux de leurs Directeurs, dont l'un étoit Supérieur & l'autre Profeſſeur d'un Couvent d'Aix. Ces doctes perſonages aiant jugé le ſcrupule bien fondé, décidèrent qu'il faloit la baptiſer ſuivant le Rit de l'Egliſe Romaine, parce que le Novitiat ſeroit nul ſans cette cérémonie. Enfin ces Moines réitèrèrent impunément le Baptême *, contre les principes de leur propre Egliſe. De quel excès le zèle *convertiſſeur* n'eſt-il point capable! On a peine à le croire; &

* Ce fait a quelque choſe de ſi odieux, qu'il paroit presque incroyable. Il eſt bon d'entendre l'Avocat de la Comteſſe, & voici ſes propres paroles qu'il adreſſe à l'un de ces Moines: *In memoriam revocas inauditam, & in omni Gente Chriſtianâ ſemper graviſſime punitam, ſed à vobis Catholicis tentatam impietatem... Scilicet impium & execrandum Baptiſma quod turpiter à duobus . . . . . Fr. Monachis, Patre N. . ſuaſore, altero Patre . . . baptizatore, in Sueca Virgine reiteratum. . quæ pœna alias in utroque Jure ſtatuta ſit Anabaptiſtis hic prolixè non enarrabo;* &c. C'eſt ainſi que s'explique cet Avocat dans ſa Réponſe intitulée *G H. D. Z. Juris utr. Licent. ad famoſ. Libell. cui nomen,* Epiſtola ad Nobilem Germanum Romæ viventem, *Reſponſio feſtinante calamo Aquisgr. data prid. Id. Apr.* 1665. *Revaliæ, Litteris Simonianis, An.* 1665.

& on ne peut l'entendre ſans frémir !

La Comteſſe d'Oxenſtiern penſa mourir de douleur & d'affliction, lorsqu'elle apprit cet indigne attentat. Renonçant dès-lors à la douce eſpèrance de retirer ſa chère Frelle des mains de ces perfides Religieuſes, elle ne fut ſenſible qu'à l'outrage fait à ſa Religion. Les Moines *Anabaptiſtes* s'en applaudirent en ſecret, comme d'une victoire complette ſur la Réformation; mais l'Avocat de la Comteſſe eut le courage d'expoſer ce fait odieux au grand jour. L'indignation que les gens raiſonnables de toutes les Communions en conçurent, couvrit de honte & de confuſion les deux *Convertiſſeurs*. Leur reſſource fut de crier à la calomnie. On ſavoit à quoi s'en tenir ; & le mépris qu'ils s'attirèrent, les jetta dans une fureur ſi grande contre l'Avocat, que cet honnête-homme, pour ſe dérober à leur rage, fut contraint de quitter la Ville d'Aix, & de ſe tenir caché dans les environs ; d'où il fut encore obligé de ſe ſauver en Suède,pour aſſurer ſes jours.

La triſte Comteſſe ſe voyant alors ſans conſeil & ſans appui, ſongeoit auſſi à s'en retourner à Stokholm, pour exciter la compaſſion de la Reine & du Conſeil de Régence par le récit de cette violence inouïe. Son départ fut cependant retardé par l'arrivée du Comte de . . . . à qui la Frelle étoit promiſe.

Ce

Ce jeune-homme plein d'amour & de feu, ne pouvant ſoutenir plus longtems l'inaction de la Reine dans une affaire qui intèreſſoit la gloire de ſa Cour & la liberté des Suédois, s'étoit échapé ſecrettement pour tenter lui-même la délivrance de l'infortunée Frelle. Mad. d'Oxenſtiern, étonnée de le voir arriver, crut qu'il venoit avec quelque Caractère de la part de la Reine. La réponſe du Comte acheva de l'accabler. Il lui apprit que le ſyſtème de la Cour étoit de tout ſacrifier alors au repos du Royaume, & que le Conſeil de Régence n'étoit occupé qu'à tâcher de laiſſer écouler paiſiblement la Minorité du jeune Roi, ſans entrer dans aucune intrigne au dehors. Ces diſpoſitions pacifiques étoient d'autant plus étonnantes, que le Comte *Magnus de la Gardie* étoit alors Grand-Chancelier du Royaume, & que preſque tous les Membres du Conſeil étoient parens ou alliés de l'infortunée Frelle & de la Comteſſe. Mais tel eſt le ſort des Minorités, & des Régences les plus juſtes! Il n'en eût pas été de même aſſurément au tems du Grand *Guſtave*, ni ſous le règne de *Charles XII*: ces Rois auroient plutôt mis le feu aux quatre coins de l'Allemagne, que de ſouffrir une pareille violence. Que n'auroit pas fait en cette occaſion le dernier de ces Princes, qui jura la ruïne de Rome pour tirer ven-

 geance

geance du Pape, qui avoit osé publier une menace d'Excommunication contre le Prélat qui couronneroit *Stanislas* Roi de Pologne!

Tout le fruit que le Comte tira de son voyage, fut de voir de plus près & par ses yeux le malheur de sa chère Frelle. Il fit tout ce qu'il put, en Amant Chrétien & passionné, pour l'arracher des mains de ces *Sirènes* enchanteresses. Il sollicita sans se rebuter, tous ceux qui avoient quelque relation au Couvent, de vouloir seulement faire tenir une Lettre à la jeune Religieuse. Il essaya de corrompre à force d'argent & de présens les Portieres, Tourières, & Domestiques de ce Cloitre, pour se charger de cette Lettre. Tout fut inutile: les avenues étoient si bien gardées, & les mesures si bien prises, qu'il échoua par-tout. Enfin il employa les sollicitations les plus pressantes, pour obtenir au moins la consolation de la voir, & de lui dire un dernier adieu. Il ne fut pas plus heureux que la Comtesse: on lui allègua les règles du Novitiat: on lui fit au nom de son Amante des réponses brusques: on insulta même à son amour, on le railla sur sa tendresse; & l'un des Pères Directeurs du Couvent eut l'impudence de venir lui proposer de changer de Religion, & de se faire aussi Moine. Le jeune Comte, piqué de cette audace, eut peine à retenir son indigna-

tion:

tion: il porta la main ſur ſon épée, & ſi la Comteſſe ne l'avoit arrêté, le Moine eût peut-être expié ſur l'heure la honte de cette propoſition ſacrilège. De quel front ce Père oſoit-il la faire? Croyoit-il par la violence exercée contre l'infortunée Frelle, rendre ſa Religion bien aimable à un jeune homme, à qui elle enlevoit par d'auſſi indignes voies une Maitreſſe chérie? Enfin le Comte, au deſeſpoir de l'inutilité de ſes peines & de ſes ſoupirs, partit pour l'Allemagne pour implorer la protection de tous les Princes de l'Empire. Il obtint des Lettres, auxquelles on ne répondit que par la prétendue déclaration que la Frelle avoit faite en préſence du Nonce.

Mad. d'Oxenſtiern avant de partir fit encore une tentative pour retirer au moins les pierreries de la Frelle, ſous prétexte que c'étoient des bijoux de famille. L'intèrêt, comme vous penſez bien, Meſſieurs, pourſuivit la Comteſſe, avoit moins de part à ſa demande, que l'envie de faire naitre quelque incident heureux. Quelque précieux que fuſſent ces joyaux, ils étoient incapables de conſoler la famille de la perte d'un Enfant qui lui étoit ſi cher; la Comteſſe s'attendoit même à être refuſée, parce qu'elle n'ignoroit pas que ces bijoux faiſoient aux yeux des Religieuſes le mérite eſſentiel de leur *Novice.* Auſſi le

refus opiniâtre dans lequel elles persistèrent, découvrit évidemment le ressort secret de cette prétendue Conversion, & le motif qui faisoit agir ces ames vénales.

Après tant d'efforts inutiles, & de mesures déconcertées, la triste Comtesse reprit le chemin de Suède. Elle y trouva de nouveaux sujets d'affliction. La Mère de la jeune Frelle, à qui l'on avoit caché jusques-là une partie des malheurs de sa chère Fille, expira de chagrin & de regret, quand elle vit arriver son Amie sans elle. Comme elle étoit pleine de Religion & de Vertu, la séduction de la Frelle fit le plus grand objet de sa douleur, & lui causa la mort. Les Religieuses d'Aix ne l'eurent pas plutôt apprise, qu'elles conçurent le ridicule projet d'attirer à leur Couvent la succession de cette Dame. Elles ne se contentèrent pas de faire écrire leur Novice pour demander le bien de sa Mère; elles lui firent signer une Procuration, qu'elles adressèrent à cet effet à un Banquier de Stokholm. N'étoit-ce pas perdre toute pudeur, & découvrir enfin que l'intèrêt seul étoit la cheville-ouvrière de cette infame intrigue? Elles firent plus: elles envoyèrent un Agent en Suède, pour réclamer ces biens au nom de la jeune Demoiselle. Vous pensez bien, Mon Prince, dit la Comtesse, que leur Agent ne fut pas assez hardi pour

pour entrer en Suède ſans demander un Paſſeport, qui lui fut refuſé. La Cour donna même des ordres très ſévères pour le prendre, afin d'obliger les Religieuſes par ces repréſailles à rendre leur innocente Captive. Par ce moyen, leur Agent fut obligé de revenir à Aix les mains vuides.

Cependant, le tems du Novitiat de la Frelle s'étoit écoulé, & pour hâter ſon engagement irrévocable, on l'avoit diſpenſée, contre les Règles mêmes de ce Couvent, des épreuves ordinaires qui précèdent le Novitiat; & on lui avoit fait ſolennellement prononcer ſes Vœux. Une Héritière auſſi riche, une Suédoiſe, & qui plus eſt une *Hérétique* convertie méritoit bien quelque exception! On la lui fit toute entière; car pendant tout le tems qui s'écoula depuis ſon entrée au Cloitre juſquà l'émiſſion de ſes Vœux, on l'avoit diſpenſée de toutes les pratiques gênantes: on la diſtinguoit dans la manière de vivre & de s'habiller; on lui choiſiſſoit les plus fines étoffes, on lui ſervoit les mets les plus délicats, on la laiſſoit agir & parler à ſon gré. Sa chambre étoit la plus riante & la plus commode, ſes petits meubles étoient extrèmement jolis, elle avoit une Fille uniquement occupée à la ſervir. En un mot, il ne manquoit à l'agrément de la jeune Frelle, que de voir durer plus longtems un état ſi doux en apparence, &

& de pouvoir concilier cette manière de vivre avec ſa conſcience.

Ces égards ne durèrent effectivement qu'autant que ſon Novitiat ; & ils ceſſèrent abſolument avec les eſpèrances que les Religieuſes avoient conçues de s'approprier la riche ſucceſſion de la Mère. Dès ce moment, toutes ces attentions diſparurent ; on lui ôta ſa chambre, on la réduiſit à la nourriture commune ; on lui interdit la Grille, le Parloir, & toute correſpondance au dehors ; on l'employa dans les offices les plus vils de la Maiſon, on la confondit avec les Servantes du Couvent, on l'obligea de balayer les ſalles, de ſervir à la cuiſine : en un mot, on lui fit une perſécution, ſous laquelle toute autre qu'elle auroit ſuccombé. Sa douceur naturelle l'aida pendant quelque tems à ſoutenir cette bouraſque ; & il eſt aiſé de comprendre combien il dut lui en coûter. Quel affreux état pour une Fille de naiſſance, élevée dans une Cour Proteſtante, & deſtinée à faire un tout autre rôle dans le monde ! Quelle ſituation pour une perſonne accoutumée à faire les délices d'une famille illuſtre, de ſe voir l'opprobre & le rebut d'une vingtaine de Religieuſes dont elle éprouvoit la tyrannie, & qui faiſoient impitoyablement à ſon égard l'office de Comites de Galères ? Iſolée, pour ainſi dire, au milieu d'une troupe de filles qui la per-

perſécutoient, & obligée de ſe ſoumettre à leurs divers caprices ſous le nom d'obéiſſance, elle eut beſoin de toute ſa douceur & de ſa vertu pour ne ſe pas livrer au deſeſpoir. Le Cloitre dut lui paroitre un Enfer, dont le ſupplice ſe varioit & ſe renouvelloit tous les jours, à meſure qu'elle marquoit ſa ſenſibilité à cette vexation. Les plaintes, les larmes, les ſoupirs, qui ſont l'innocente & ordinaire conſolation des miſérables, lui étoient imputés à crime, & ne ſervoient qu'à aigrir contre elle toutes ces Religieuſes. Ces Beguines les regardant dans l'innocente Frelle comme autant de reproches de la violence qu'elles lui avoient faite, vengeoient ſur elle les remords importuns de leur conſcience, & la puniſſoient de leur propre perfidie. Elles prirent ſes gémiſſemens continuels pour des regrets de ſa prétendue Converſion, & ce prétexte leur ſuffit pour la traiter encore plus mal, & colorer leur perſécution. On ne la traita plus que d'*Hérétique*, on l'accabloit inceſſamment de reproches & d'injures; & on lui donnoit à tout propos ces noms odieux que le zèle ignorant & perſécuteur a inventés, & qui leur convenoient bien mieux qu'à cette fille infortunée. Il ſembloit que ces Religieuſes, trompées dans leurs chimériques projets, vouluſſent la jetter dans le deſeſpoir, pour l'obliger à abrèger des jours,

qui

qui leur devenoient odieux, parce qu'ils ne pouvoient plus leur être utiles.

Une ſituation ſi cruelle ouvrit enfin les yeux de la malheureuſe Frelle; elle reconnut ſa ſéduction, elle vit le piège dans lequel elle étoit tombée. Mais hèlas! elle ne le vit que pour ſentir que les ſuites de ſon infidélité étoient presque irrémédiables. Du fond de ſa ſolitude, elle jetta les yeux ſur ſa famille déſolée; elle ſe reprocha la mort de ſa Mère, le deſeſpoir de ſon Amant, & le ſcandale qu'elle avoit donné à toute la Suède. Enfin ſa prévarication lui parut horrible; & la perſécution qu'elle ſouffroit, infiniment au-deſſous de ce qu'elle méritoit. La tendreſſe, la Religion, l'honneur, lui firent éprouver les remords les plus cruels. Elle voyoit ſon nom flétri d'une tache odieuſe, ſa liberté ravie, ſa Religion outragée en ſa perſonne. Elle étoit ſans Amis, ſans conſolation, ſans reſſource. En un mot, elle ſe trouva comme accablée ſous le poids de ſon infidélité. Sa douleur fut pourtant Chrétienne, & n'alla point au deſeſpoir: elle invoqua le Dieu dont on lui avoit fait abjurer la vraie Religion, pour ſe plonger dans la ſuperſtition: elle lui jura dans le ſecret de ſon cœur de réparer, autant qu'il étoit en elle, tout ce que la violence, l'ignorance & la ſéduction lui avoient arraché contre la pureté de ſon Culte: elle renonça

nonça dès-lors à ſes ſacrilèges engagemens, & réſolut de ne participer que le moins qu'elle pourroit, à tout ce qui ſeroit contraire aux principes dans lesquels on l'avoit élevée. La Frelle, auſſi courageuſe dans ſon repentir, qu'elle avoit été foible dans ſa chute, tint rigoureuſement ſa parole. Comme ſes maux étoient presque à leur comble, elle n'en craignoit point l'accroiſſement. En tout cas, ſon eſprit plus mûr, & ſa raiſon plus éclairée, lui faiſoient trouver de la conſolation dans ces ſouffrances, qui expioient ſa faute en ratifiant ſon retour. Elle eut cependant beſoin de toute ſa piété, pour ſupporter la cruelle oppreſſion qu'elle éprouva : elle ſe vit traitée en *Relapſe*, & continuellement expoſée aux injures & aux menaces des Pères Directeurs, qui l'excommunièrent enfin, & la privèrent de tout commerce avec les perſonnes même du Couvent.

Elle paſſa deux ans entiers dans cette perſécution, ſans qu'il en tranſpirât rien au dehors. Vous ſavez, Mon Prince, pourſuivit la Comteſſe, que le ſecret des Cloitres ſe garde ſouvent plus rigoureuſement que les myſtères de Cour. Cependant le Ciel, touché des maux de cette infortunée perſonne, & ſatisfait de la ſincérité de ſon retour, réveilla pour elle la tendreſſe de ſon Amant. Le Comte de..... dont le courage égaloit

galoit la naiſſance,n'avoit perdu ni l'eſpoir, ni le deſir le délivrer ſon Amante, que ſes malheurs lui rendoient encore plus chère. Perſuadé que rien ne pouvoit la ſouſtraire aux droits innocens & légitimes qu'il avoit ſur ſon cœur, & que l'infidélité avoit moins de part à ſa faute que la ſéduction, il reprit le deſſein de venger ſa Religion & ſa tendreſſe outragées. L'entrepriſe étoit grande & périlleuſe: elle ne l'effraya pourtant point. Il partit encore une fois de Suède, ſous prétexte d'aller voyager; & prenant occaſion du Congrès qui ſe tenoit alors à Aix-la-Chapelle pour la Paix qui s'y traita entre la France & l'Eſpagne, il revint en cette Ville en 1668. Pour mieux cacher ſon deſſein, il affecta en y arrivant d'avoir parfaitement oublié ſa chère Freile, & ne parut extérieurement occupé que des plaiſirs qui accompagnent toujours ces illuſtres Aſſemblées. Il étoit de tous les Bals & de toutes les parties des Ambaſſadeurs, & pour perſuader à ceux qui l'avoient vu autrefois qu'il avoit étouffé ſa première paſſion, il ſe fit ſucceſſivement quelques attachemens bruyans. Chacun prit aiſément le change, & il eut le plaiſir ſecret de s'entendre compter parmi les Amans volages, & faciles à conſoler.

La ruſe étoit bien imaginée, ſans doute: elle avoit cependant quelque choſe de bien dur pour un Amant déli-

cat.

eat. Le Comte ſentoit toute la rigueur de cet artifice & de cette diſſimulation, & il avoit beſoin de veiller continuellement ſur ſon cœur, pour empêcher que quelque ſoupir ne trahît ſon ſecret. Il évitoit avec ſoin de paſſer le long des murs qui renfermoient l'Objet de ſa tendreſſe, dans la crainte que la vue de cette odieuſe maiſon ne lui arrachât quelque plainte indiſcrette. Il ſacrifioit en quelque ſorte ſon amour à l'eſpèrance de le rendre heureux. Cependant il ne s'en tint point là: il s'inſinua chez les Plénipotentiaires, & s'attacha particulièrement à Mr. *Colbert de Croiſſy* qui étoit à Aix de la part de la France. Il comprit que les François ſeroient plus propres à ſeconder ſes vues, que les Eſpagnols, qui ſont naturellement réſervés & ſcrupuleux. Il lia d'une façon plus étroite avec Mr. *Du Hamel*, Académicien célèbre, qui étoit à la ſuite de l'Ambaſſadeur de France; & par ſon moyen fit connoiſſance avec un des Chapelains de l'Ambaſſadeur. Cet homme étoit un Prêtre aſſez raiſonnable, à qui le Comte fit un jour une eſpèce de confidence de ſes anciennes amours pour la Frelle. Il la lui peignit auſſi aimable, & auſſi malheureuſe qu'elle l'étoit, & ne lui parla d'abord que du deſir qu'il avoit d'avoir indirectement des nouvelles de ſa ſituation. Le Chapelain en fut touché, & lui promit de tâcher de lui en

en apprendre quelque chofe. Il affecta d'aller dire la Meffe dans la Chapelle de ces Religieufes ; & comme toutes les filles cloitrées font extrèmement caufeufes, le Chapelain eut bientôt fait connoiffance avec quelqu'une d'entre elles. Le Comte apprit par ce moyen les regrets & l'état déplorable de fa chère Frelle. Il eut peine à retenir fes larmes & fa fureur ; & pour dérober au Prêtre fon extrème fenfibilité, il rompit cette converfation. Il la renoua dès le lendemain, & fut que l'infortunée Frelle avoit dans le Couvent quelques Amies cachées, qui plus humaines & plus raifonnables que les autres, la plaignoient en fecret, & blâmoient la conduite que l'on tenoit avec elle. Les Cloitres ne manquent jamais de mécontens, & comme la Providence fait tirer le bien du mal même, ces mécontens fervent toujours à adoucir l'oppreffion des malheureufes victimes que l'on y immole au zèle, ou aux caprices des Supérieurs.

Le Comte, en Amant habile, fut mettre cette découverte à profit. Il engagea le Chapelain à tenter de faire remettre une Lettre à la *Nouvelle-Convertie*, avec promeffe de n'y rien inférer qui eût le moindre rapport à la Religion. Le Prêtre fit d'abord quelque difficulté de prêter fon miniftère à cette intrigue : cependant il y confentit, quand il vit que

que la Lettre du Comte n'avoit d'autre but que d'obtenir une réponſe de la propre main de la Frelle, pour l'envoyer en Suède, & raſſurer ſa famille ſur le bruit qui y avoit couru de ſa mort. Le bon Prêtre s'acquitta de ſa commiſſion, & la Lettre fut fidèlement remiſe à la Frelle, qui penſa mourir de joie en revoyant le nom, l'écriture & le cachet de ſon Amant. Elle lui répondit quelques jours après en termes généraux, pour le prier de remercier ſa famille de ſes ſoins pour elle. Sa Lettre étoit écrite en très mauvais François, & ſous prétexte de s'exprimer plus aiſément, elle avoit inſéré quelques lignes en Suédois, que le Comte traduiſit comme il voulut, au Prêtre qui ne ſavoit point cette Langue. Ce bon Abbé ne s'étoit point apperçu que le Comte plus fin que lui, avoit écrit quelques mots Suédois au deſſous de la ſignature de ſa Lettre, qui contenoient tout le fin de l'intrigue, & le crédule Chapelain les avoit pris pour les Titres du Comte; qui de ſon côté, pour ne lui donner aucun ſoupçon, ne revint point à la charge, & feignit d'avoir ce qu'il ſouhaitoit. D'ailleurs la concluſion de la Paix qui y fut ſignée peu après, & les réjouiſſances qui la ſuivirent, firent aiſément oublier toute cette affaire au Chapelain. Deux jours après, le Comte reçut par une autre voie une grande

Let-

Lettre de sa chère Frelle : elle y faisoit une longue & triste peinture de son état déplorable, & un aveu touchant de son infidélité, ou plutôt de sa séduction: elle se reconnoissoit indigne de la tendresse d'un Amant si constant, dont elle avoit méprisé les soins & la fidélité: elle exprimoit sa reconnoissance pour lui en des termes capables d'attendrir le cœur le moins généreux. Le tendre Comte en fut vivement touché, & se fortifia dans le dessein de la tirer de cet état. Il rêva aux moyens d'y réussir, & à l'aide d'un jeune-homme qui servoit dans l'Eglise de ce Couvent, il entretint avec sa chère Frelle & sa fidèle Compagne, un commerce de Lettres très régulier. Il avoit eu soin, comme vous l'imaginez bien, Messieurs, dit la Comtesse, d'acheter à force d'argent & de récompenses le secret & la fidélité de ce garçon.

Le Comte plein de ses projets en écrivit en Suède, & fit demander des Passeports pour tous les Etats voisins d'Aix-la-Chapelle, afin de pouvoir passer librement par-tout, en cas qu'il fût poursuivi. La Comtesse d'Oxenstiern, qui jusques-là avoit toujours pleuré sa chère Nièce, essuya ses larmes à cette nouvelle. Elle partit une seconde fois de Suède, pour prendre part à cette entreprise. Elle vint pour cet effet à Mastricht, & y demeura sans bruit sous un

un nom emprunté. Le Comte ne crut pas auſſi devoir reſter longtems à Aix après le départ des Plénipotentiaires & des Miniſtres Etrangers, pour ne donner aucun ſoupçon ſur ce qu'il tramoit. Il vint dans les Pays-Bas, paſſa quelque tems à Bruxelles, ſe rendit à Maſtricht, & lorſqu'il crut qu'il étoit tems d'agir, il revint à Aix *incognito*. Le Comte n'y fit pas un long ſéjour: il avoit tout disposé pour ſon entrepriſe ; il s'étoit muni d'une berline légère, & de deux chevaux de main, en cas qu'il fût obligé de faire plus grande diligence. Avant d'entrer à Aix, il écrivit un mot à ſa chère Frelle, pour lui annoncer l'arrivée de la Comteſſe; & convint avec le jeune-homme qu'il avoit gagné, de l'heure la plus commode. Il fit porter ſecrettement dans l'Egliſe du Couvent deux habits de couleur, & des coiffes noires; & la nuit ſuivante il exécuta ſon deſſein. La Frelle & ſa Confidente avoient ſurpris la clé du *Tour* de la Sacriſtie. Je ne ſai, Mon Prince, dit la Comteſſe, ſi vous ſavez ce que c'eſt que ce *Tour*. C'eſt une grande boîte ronde & aſſez haute, qui eſt ordinairement placée dans l'épaiſſeur d'un mur, ſur deux pivots ſur leſquels elle tourne. Cette machine qui eſt ouverte en partie, ſert aux Religieuſes pour donner & reprendre les choſes néceſſaires, ſans violer leur clôture. Heureuſement, le

Tour de ce Couvent étoit un peu plus large qu'ils ne le ſont ordinairement ailleurs, & la planche qui le partageoit pouvoit s'ôter de ſa couliſſe. La Frelle ſe mit dedans cette boîte, que ſa compagne faiſoit tourner, & la Religieuſe s'y mit après, & paſſa auſſi dans la Sacriſtie à l'aide de la Frelle. Le Garçon qui menoit l'intrigue leur ouvrit enſuite la porte qui communiquoit à l'Egliſe. Elles y quittèrent leurs robes lugubres, & prirent chacune les habits que le Comte avoit fait apporter. Elles ſe coiffèrent à la hâte, & reſtèrent dans l'Egliſe juſqu'au point du jour. La berline du Comte s'y trouva à point nommé ; les deux Religieuſes s'y placèrent avec lui ; le jeune-homme vêtu en poſtillon monta à cheval pour leur ſervir de guide ; & comme on ne ſe défioit de rien, ils ſortirent tranquillement & en peu de tems de la Ville & du Territoire d'Aix. On ne s'apperçut de leur évaſion que lorſqu'ils étoient déja ſur les Terres de la République de Hollande, & en lieu de ſureté. Ils trouvèrent ſur la route l'Equipage de Mad. d'Oxenſtiern. Cet évènement la conſola de tous les chagrins que la ſéduction de ſa chère Frelle lui avoit cauſés. La joie qu'elle eut de la voir libre & Proteſtante, n'eſt pas concevable. Celle du Comte étoit au deſſus de toute expreſſion. C'étoit à qui la marqueroit avec des démonſtra-

tions

tions plus vives. La Frelle, honteuſe de ſa foibleſſe, ſe jetta aux pieds de l'une & de l'autre. Ses larmes, ſon ſilence, ſes ſanglots exprimoient tout à la fois ſes regrets, ſon amour, ſa tendreſſe, & ſa reconnoiſſance. La Comteſſe ſe reprochoit ſon imprudence; la Frelle accuſoit ſa légèreté; & le Comte, plein d'amour & de reſpect pour ſa conquête, regrettoit la lenteur avec laquelle il s'étoit employé à ſa délivrance. Cette ſcène fut d'autant plus touchante, que la Religieuſe qui s'étoit échapée avec la Frelle, ſe fit un devoir de raconter les artifices employés pour ſéduire cette jeune perſonne. Je vous en ai déja dit quelque choſe, Monſeigneur, pourſuivit la Comteſſe; mais ce n'étoit encore que l'écorce de cette pieuſe intrigue. Le nom, les bijoux, & les biens de la jeune Frelle avoient ébloui les bonnes Religieuſes, & ces ſaintes filles s'étoient réellement imaginées que la Succeſſion leur ſeroit dévolue. L'exemple de la Reine Chriſtine qui avoit attiré tous ſes joyaux à Rome, & qui en avoit enrichi la Toilette de N. Dame de Lorette, faiſoit le principal appui de leur eſpèrance. Elles s'étoient flattées d'ailleurs, que le crédit de cette Princeſſe les aideroit à faire valoir leurs prétentions, pour donner des preuves ſenſibles de la ſincérité de ſon abjuration. C'étoit bien mal la connoitre!

Cependant, pour parvenir à leurs fins, elles avoient fait entendre, comme elles avoient pu, à la jeune Frelle, que la Reine Chriſtine vouloit l'avoir auprès d'elle à Rome, pour l'élever ſous ſes yeux, & la marier à un Prince puiſſant. Elles lui avoient perſuadé enſuite, que la Comteſſe d'Oxenſtiern, informée des deſſeins que la Reine avoit ſur elle, cherchoit tous les moyens de la retirer de leurs mains, pour l'enfermer en Suède dans un de ſes Châteaux. Elles lui avoient tant de fois répété cet avis, que la jeune Frelle commença à ſe défier de la Comteſſe. Les perfides Religieuſes lui dirent alors, que le ſeul moyen d'éviter le malheureux ſort qui lui étoit préparé, étoit de ſe faire Catholique, & de faire ſemblant de vouloir être Religieuſe. La Frelle ne goûta point cet avis d'abord: elle pleura beaucoup; mais enfin on lui fit tant de peur de la priſon & des prétendues menaces de ſa Tante, qu'elle conſentit à jouer le rôle de Catholique, & de Religieuſe. J'avoue, dit la Comteſſe, que l'artifice étoit groſſier; mais la douceur & la timidité de la Frelle lui rendirent tous ces rapports vraiſemblables. A ſon âge, & avec ſi peu d'uſage du monde, on peut faire bien des faux-pas. Elle ſe trouvoit au milieu d'une troupe de filles rafinées, qui l'accabloient de careſſes, & dont elle n'entendoit

tendoit presque point le langage. Elle étoit seule parmi elles, sans appui, sans conseil, sans pouvoir exprimer ses répugnances ou ses plaintes. La défiance qu'on lui avoit inspirée sur les projets de la Comtesse, ne lui permettoit pas même de s'en éclaircir, d'autant que quand elle recevoit ses visites, elle avoit toujours une *Sœur-écoute*. Enfin la Frelle, & la Religieuse dévoilée assurèrent que, lorsqu'en conséquence de la Sentence de l'Archevêque de Cologne le Nonce du Pape l'interrogea, elle avoit eu ses réponses par écrit, & qu'elle avoit été obligée d'en charger sa mémoire. Elle avoua pourtant, que les égards que l'on avoit eus jusques-là pour elle, lui avoient fait regarder toute cette comédie comme un artifice pour l'arracher aux prétendus desseins violens de Mad. d'Oxenstiern; & qu'elle ne s'étoit apperçue que son engagement étoit sérieux, que lorsqu'on perdit l'espèrance d'attirer l'héritage de Mad. sa Mère. La Religieuse qui avoit favorisé son évasion, ajouta que les mauvais traitemens que l'on avoit faits à la Frelle, lui avoient ouvert les yeux, & qu'elle en avoit conçu une si forte aversion pour ses compagnes, qu'elle avoit pris dès-lors le dessein de les quitter. Elle demanda en effet à s'instruire des principes de la Réformation, & auroit voulu

en pouvoir faire ſur le champ une profeſſion publique.

La Comteſſe d'Oxenſtiern fondoit en larmes pendant ce récit, & auroit été charmée de pouvoir auſſi donner dès-lors à ſa chère Nièce la conſolation de retracter publiquement l'Abjuration qu'on lui avoit extorquée. Elle crut cependant devoir la différer jusqu'à ſon retour en Suède, dont elle reprit la route par la Hollande avec le Comte, pour éviter toute ſurpriſe. La Religieuſe & le petit Garçon l'y ſuivirent, & Mad. d'Oxenſtiern pourvut abondamment à leur ſubſiſtance.

Ils arrivèrent heureuſement à Stokholm: mais cette affaire eut des ſuites bien fâcheuſes. Dès que le Nonce du Pape eut appris l'évaſion de la Frelle, il la fit vivement pourſuivre, & mit des Soldats en embuſcade ſur toutes les routes d'Allemagne & de Hollande. La Providence ne permit cependant point qu'elle retombât entre leurs mains. Le dépit que ce Prélat en eut, lui fit jurer la perte de tous ceux qu'il ſoupçonna d'avoir eu part à l'enlèvement de la Frelle. Il ſut qu'elle avoit paſſé à *Vaels*, Village de la Jurisdiction des Hollandois; & comme il crut qu'elle y ſeroit encore, il y ſouleva par l'inſtigation des Prêtres, contre le Miniſtre & les Habitans Réformés, tous les Catholiques du Lieu. Il menaça ceux de Vaels

de

de les faire repentir de l'asyle qu'ils avoient accordé à cette illustre fugitive, & fit éclater peu de tems après sa pieuse vengeance sur Mr. le Baron de *Wachtendonk*. Ce Gentilhomme, qui demeuroit à Aix en qualité de Résident ou d'Agent pour les Etats-Généraux des Provinces-Unies, fut violemment soupçonné d'avoir favorisé l'enlèvement de la Frelle. Outre que le Comte de. . . . pendant son séjour à Aix avoit vu familièrement ce Baron, il étoit Réformé lui-même, & Ministre public d'une Puissance Protestante. C'en fut assez pour que les Moines & les Religieuses le regardassent comme l'auteur, ou le fauteur d'une action qui avoit tant de rapport à ses principes. On n'a pourtant jamais bien su si ces soupçons étoient fondés, ou non: Mad. d'Oxenstiern étoit trop discrette, & le Comte trop galant-homme, pour trahir un Ami qui les auroit aidé dans une entreprise de cette importance. Cependant, sans autres preuves que des soupçons & de simples conjectures, les Religieuses se vengèrent cruellement sur ce Gentilhomme & sa famille, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Un Dimanche du mois de Septembre de l'an 1669, jour célèbre en cette Ville par une Fête de la Vierge, le Baron de Wachtendonk alla à l'ordinaire faire ses dévotions à l'Eglise de Vaels où nous étions dernièrement. Il me-

menoit avec lui une partie de ſa famille : il avoit deux de ſes Filles, & une de ſes Sœurs, dans ſon caroſſe, & deux autres Parentes avec quelques Domeſtiques dans une autre voiture. L'Equipage du Baron étoit ſuivi de pluſieurs autres carioles remplies d'Habitans Réformés de cette Ville, qui alloient comme lui entendre le Sermon & faire leurs dévotions à Vaels. Ces voitures ne furent pas plutôt vis-à-vis ce petit Bois le long duquel nous paſſames, dit la Comteſſe, que le Baron de Wachtendonk ſe vit attaqué par une vingtaine de Cavaliers Eſpagnols qui avoient paſſé la nuit à l'attendre : cette troupe armée vint fondre ſur la voiture du Réſident, & voulut l'obliger de deſcendre. Le Baron en fit quelque difficulté, & crut qu'il ſuffiſoit de ſe nommer & d'indiquer ſon Caractère, pour écarter cette troupe. Il ſe trompa : ces furieux, ſûrs de l'impunité & de la récompenſe, l'arrachèrent de ſon caroſſe, en firent deſcendre les Dames qui étoient avec lui, & ſans reſpecter ſon Caractère public, ni les larmes de ces Dames, ils dépouillèrent toutes les perſonnes qui étoient avec lui, prirent leurs habits & tout ce qu'elles avoient d'argent, de perles ou de pierreries, les outragèrent indignement, en bleſſèrent pluſieurs, emmenèrent leurs chevaux, & laiſſèrent le Baron & ces Dames en chemiſe ſur le grand-chemin.

Les

Les voitures qui les ſuivoient, & qui étoient remplies de Proteſtans, eurent le même ſort. Ces Eſpagnols * envoyés & payés, dit-on, par le Nonce du Pape, ne firent aucun mal à ceux qui ſe dirent Catholiques. Le chemin étoit en effet couvert d'une infinité de Payſans des Villages voiſins, qui alloient en Pélerinage à Aix-la Chapelle, à cauſe de la dévotion de la Fête. Les Soldats Eſpagnols ne les inſultèrent point; ils leur crièrent au contraire de paſſer tranquillement, parce qu'ils n'en vouloient qu'aux *Gueux* & aux *Gueuſes* qui alloient à Vaels. Mr. de Wachtendonk, occupé à conſoler & à ſecourir les Dames qu'il avoit avec lui, & dont la plupart étoient évanouies, ſe contenta d'envoyer quelqu'un à Aix pour demander du ſecours, & ſe plaindre de cet attentat à la Régence. Les Magiſtrats parurent très ſenſibles à cette violence, & donnèrent des ordres très ſévères pour en arrêter les auteurs, même avant que Mr. de Wachtendonk en eût porté ſes plaintes. Sur le prémier bruit qui leur en vint, ils envoyèrent en toute diligence une vingtaine de leurs Soldats ſur le lieu de l'inſulte, pour aſſiſter le Baron & ſa famille. Ils firent encore monter

* Voyez la Continuation de la Chronique de *Gottfried*, écrite en Hollandois par *S. de Vries*. 2 vol. p. 614.

ter à cheval tout ce qu'ils purent trouver de gens propres à cette expédition, & ordonnèrent à ce Détachement de poursuivre ces Brigands. Mrs. de la Régence d'Aix firent aussi complimenter à ce sujet le Baron de Wachtendonk, & pour lui prouver combien ils desapprouvoient cette violence, ils lui offrirent de faire toutes les poursuites & recherches possibles pour en découvrir les auteurs, selon les indices qu'il leur donneroit, afin de les punir à sa volonté. Ces attentions si généreuses des Magistrats furent pourtant sans effet: ils n'avoient qu'une poignée de Soldats mal aguerris, & peu propres à cette expédition: les Cavaliers Espagnols, plus vîtes à la course, & talonnés peut-être par leur mauvaise conscience, étoient rentrés sur leurs Terres avant qu'on pût les joindre, & s'étoient retirés à *S. Wit* au Duché de Luxembourg.

Les personnes éclairées ne doutèrent pas un moment que les Religieuses & leurs Directeurs n'eussent ménagé cette insulte au Résident de Hollande, qu'elles regardoient comme le principal Agent dans la délivrance de la Frelle. Les Moines au moins l'en avoient menacé sourdement, dans les conversations particulières avec leurs amis. De quelque part pourtant que vînt cette violence, elle fut universellement blâmée, & déplut souverainement aux Habitans d'Aix.

Aussi-

Auſſi-tôt que Mr. de Wachtendonk fut un peu revenu à lui, il informa les Etats-Généraux ſes Maitres, de l'outrage qui leur étoit fait en ſa perſonne, & ne manqua pas de leur rendre un compte exact des mouvemens généreux que la Régence d'Aix s'étoit donnés pour venger ſa perſonne, & l'honneur de ſon Caractère outragé par cette inſulte. Il en porta ſes plaintes auſſi au Comte de *Marchin*, qui arriva à Aix deux jours après cette affaire. Cet Officier promit de faire toutes les informations néceſſaires. Les Etats-Généraux furent très ſenſibles à l'affront fait à leur Agent, dans une affaire ſur-tout qui intèreſſoit la Religion de l'Etat. Ils prirent la choſe fort haut, & écrivirent au Connêtable de Caſtille, pour en demander ſatisfaction, en des termes qui marquoient aſſez qu'ils ſe ſentoient en état de ſe la faire en cas de refus. Il leur parut d'ailleurs qu'il étoit tems de mettre ordre à ces excès, auxquels les Troupes Eſpagnoles s'accoutumoient. Peu de tems auparavant, elles avoient encore commis des violences & des cruautés ſemblables, en la perſonne du Miniſtre & des Habitans Réformés d'un de leurs Villages en Flandre. Leurs Hautes-Puiſſances prirent, le 19 Septembre ſuivant, une Réſolution ſérieuſe de s'y oppoſer, & en envoyèrent copie tant à leur Réſident à Bruxelles, qu'à

leurs *Drossarts* dans les Quartiers d'*Outre-Meuse*, avec ordre de se conformer aux Instructions relatives à ce sujet. Mrs. les Etats écrivirent aussi au Magistrat d'Aix, pour le remercier de ses soins, & l'inviter à continuer ses recherches. Elles n'aboutirent qu'à découvrir que cette troupe de Brigands étoit composée de Cavaliers ramassés la plupart du Régiment du Prince de *Chimay*, des Garnisons de Limbourg & des Places voisines. Le Connêtable de Castille répondit civilement aux Etats-Généraux, & leur promit de faire rechercher les coupables, & de les punir si on les découvroit. Cette affaire se termina par des excuses: on fit éclipser les Cavaliers, ils passèrent en d'autres Régimens, & cet attentat demeura impuni. Pouvoit-on en espèrer autre chose? & devoit-on s'attendre que l'on punît les auteurs d'une action, pour laquelle le Nonce du Pape n'avoit pas moins promis que le Ciel?

Qui croiroit, Mon Prince, dit la Comtesse avec indignation, que des ames Religieuses fussent capables d'une intrigue si noire? Il est vrai qu'on n'eut point de preuves juridiques qu'elles aient eu part à cette dernière violence; les Etats-Généraux, ni Mr. de Wachtendonk, ne les en accusèrent pas publiquement: mais vous m'avouerez que leur silence ne prouve rien. Supposé même que Mr. le Résident de Hollande eût favorisé

ſiſé l'évaſion de la Frelle, il n'étoit ni de ſa prudence, ni de la ſageſſe de ſes Maitres, d'en faire mention, pour ne pas fournir des armes contre lui-même. Cependant, quoiqu'on diſe en cette Ville que ces deux affaires n'ont aucune relation l'une avec l'autre, il eſt aiſé de voir qu'elles ſe ſuivirent de trop près, pour avoir eu d'autre motif que celui de la vengeance Eccléſiaſtique. Les mouvemens que le Nonce du Pape ſe donna pour l'aſſoupir, & l'affectation de ces Cavaliers Eſpagnols à ménager les Catholiques, pour n'inſulter que ceux qu'ils traitoient de *Gueux*, tient, ce me ſemble, lieu de démonſtration en cette affaire.

Voilà, Mon Prince, dit la Comteſſe en finiſſant ſon Hiſtoire, le ſujet de ma défiance & de mon averſion pour tous les Cloitres, & en particulier pour ceux de cette Ville. L'une & l'autre ſont, à mon avis, fondées en preuves. Vous avez vu ce qu'il en coûta à Madame d'Oxenſtiern: il m'eſt très permis d'être ſage à ſes dépens. Au reſte, j'ai des excuſes à faire à Votre Alteſſe d'avoir tant étendu ce récit, qui l'aura peut-être ennuyé.

Le Prince, qui avoit écouté fort attentivement cette Hiſtoire, en remercia la Comteſſe, & l'aſſura qu'il l'avoit entendue avec un vrai plaiſir. Il me ſuffi-

ſoit même, lui dit-il obligeamment, que cette avanture eût quelque relation à votre famille, pour m'y intèreſſer véritablement. Indépendamment de cette conſidèration, le récit que vous nous avez fait a quelque choſe de fort curieux & de bien touchant. Je me ſuis rappellé cette Hiſtoire, & je me ſouviens d'en avoir lu quelque choſe dans les Annales de ce tems-là ... Croiroit-on, dit le Comte en ſoupirant, qu'en venant aux Eaux, on pût y trouver d'auſſi triſtes avantures ? Comme nous ſavions ſon Hiſtoire perſonelle, nous vimes que celle de Madame d'Oxenſtiern lui rappelloit ſes douleurs. Le Prince, à qui nous les avions racontées en gros, s'en étant apperçu, l'interrompit adroitement.

Vous m'avez raſſuré, Madame, dit-il à la Comteſſe, en m'apprenant que la Frelle avoit été miſe en liberté: j'avois grand regret de la voir ſi longtems parmi ces Religieuſes. En vérité, j'ai été ſi touché de l'indignité avec laquelle elles ſéduiſirent & traitèrent cette infortunée Demoiſelle, que ſa délivrance m'a fait autant de plaiſir que ſi j'avois eu la gloire d'y travailler. Il me ſemble, dit le Comte, que ſi j'avois été ſon Amant, il m'auroit été impoſſible de la laiſſer ſouffrir ſi longtems: j'aurois tout riſqué, & par-là j'aurois peut-être tout perdu. Pour moi, reprit le Prince, j'approu-

prouve & j'eſtime l'Amant de la Frelle : je trouve ſa conduite pleine de véritable tendreſſe, de Religion & de prudence. J'avoue auſſi qu'après cet exemple, on ne ſauroit trop ſe défier des Couvens. Cependant, ajouta-t-il galamment, ſi ce malheur arrivoit à la Frelle qui eſt ici, je ſerois ſon Chevalier, & je perdrois plutôt & ma tête & ma Principauté, que de ſouffrir qu'elle reſtât au Couvent. J'eſpère, Mon Prince, répondit la Frelle, que vous garderez l'une & l'autre : vous mettez ma liberté à trop haut prix, pour que jamais je l'expoſe. Un Cloitre me fait plus de peur que tous les Cachots de l'Univers. Le Prince étoit dans ſon humeur galante, & dit cent jolies choſes à la Frelle, qui pour s'en débarraſſer, lui dit qu'en ce ſiècle où les Amans ne vivent plus comme autrefois de ſoupirs & de chanſons, elle étoit d'avis que nous allaſſions tous diner. Il la tourmenta pour aller diner avec elle ; mais comme elle étoit extrèmement badine, elle le renvoya diner avec ſon Grand-père Charlemagne, & nous nous ſéparames. Le Prince en ſortant dit aux Comteſſes, qu'il viendroit à quatre heures préciſes, les prendre dans ſa voiture pour la promenade de *Kalkhoven*.

En quittant les Dames j'apperçus un Capitaine de ma connoiſſance, qui étoit arrivé depuis peu de jours à Aix ſans que

je le fûsse. Il vint à moi, & nous nous marquames réciproquement la joie que nous avions de nous trouver ensemble dans ce pays. Il y accompagnoit un Major de ses Amis, qui venoit aux Eaux pour une fâcheuse maladie, & me dit qu'il logeoit au *Bain-neuf*. Je le priai de venir diner à mon Auberge ; mais comme il étoit si proche de la sienne, & que son Ami l'y attendoit, je me rendis aux instances qu'il me fit d'aller à leur table. Je l'acceptai sans façon, d'autant que j'étois bien aise de voir les Bains de cette maison, où je n'étois pas encore entré. Cette curiosité générale pour tout ce que l'on trouve à Aix, a fait une partie si essentielle des plaisirs de mon séjour en cette Ville, que le Lecteur pardonnera sans doute de me voir revenir si souvent sur des sujets assez semblables. Après avoir salué le Major avec qui mon Ami étoit venu, je voulus voir la maison. Elle me parut assez logeable, quoique plus petite que la plupart de celles que j'avois vues jusques-là. Les Bains sont cependant aussi commodes que par-tout ailleurs. Un Malade y est peut être plus tranquille que dans les autres maisons, parce que la foule n'y est pas si grande ; & cet avantage peut le dédommager des agrémens qu'on peut trouver dans les grands Bains. Ceux du *Bain-neuf* tirent leurs eaux de la grande Source du Bain de *l'Empereur*,

&

LE BAIN NEUF OU BAIN DES TROIS ROIX
HET HEILIGE DRIE KONINGEN BAD.

N

& ont par conféquent le même degré de chaleur & de vertu. La diftance de l'un à l'autre n'eft pas grande, le *Bain-neuf* étant vis-à-vis le *Keyzers-Badt*. L'Hôte me dit que ce Bain s'appelloit ci-devant le *Bain des trois Rois*, (Enfeigne fort commune en Allemagne;) mais que dépuis les réparations qu'on y avoit faites en 1706, on s'étoit accoutumé à l'appeller le *Bain-neuf*.

Après ce petit entretien, nous nous mimes à table, & nous paffames le tems à caufer du train de vie que l'on mène à Aix. Mon Ami étoit bien aife de fe mettre au fait de la manière dont on s'y divertiffoit, & je lui racontai une partie des avantures réjouiffantes qui s'étoient paffées fous mes yeux. Vers les trois heures je le quittai, & je n'eus plus occafion de le revoir, parce que la mauvaife fanté de fon Ami ne s'accommodant pas des Eaux, les obligea de repartir huit jours après. J'allai du même pas rejoindre nos Dames, dont la maifon étoit le rendez-vous général. Je trouvai avec elles la jolie petite Marquife de C.... que le Prince avoit fait inviter, parce qu'il avoit fu qu'elle étoit amie des deux autres Dames. La circonftance étoit d'ailleurs très favorable: fa Mère, que perfonne de nous n'eftimoit, étoit malade, ou feignoit de l'être. Le Prince les vint prendre dans fon caroffe; les Parifiennes & la

Vi-

Vicomteſſe s'y rendirent dans le leur avec Mad. de la Br. . . . La connoiſſance fut bientôt faite. Nous ne nous ſervimes de nos voitures que pour traverſer la Ville. A l'exception de la Frelle qui reſta dans ſa berline pour ne pas forcer ſon pied ; nous fimes preſque tous le chemin en nous promenant. La route n'eſt pas longue, mais l'abord en eſt très desagréable. *Kalkhoven* n'eſt qu'à une demi-lieue environ de la Ville. Ce petit Château appartient à Mr. *Schardinel*, Agent des Etats-Généraux auprès de la Régence d'Aix. Quoique ce galant-homme ne fût point chez lui, ſes Domeſtiques nous reçurent avec un air qui ſe ſentoit de la politeſſe du Maitre. Ils offrirent au Prince & à la compagnie toutes ſortes de rafraichiſſemens. Nous les priames ſeulement de nous ouvrir les Jardins. Ils ſont extrèmement agréables, & fort bien entretenus ; il y règne une grande propreté. Auſſi, lorſque le feu Roi de Dannemarc vint aux Bains d'Aix en 1724, ce Château faiſoit ſa reſſource : on nous dit que ce Monarque ne prit preſque point d'autre divertiſſement, que celui de la promenade dans ces Jardins, pendant les ſix ſemaines qu'il reſta à Aix. Nous arpentames toutes les Allées du Jardin & les dehors, en raiſonnant ſur les divers objets qui ſe préſentoient. En rentrant dans le Jardin, nous apperçumes

mes un Eccléfiaftique qui lifoit au bout d'une Allée. C'étoit notre gros Abbé, qui étoit venu s'y promener pour prendre l'air, & qui ne nous y attendoit pas. Nous le reconnumes avant qu'il nous eût apperçus. Nos Dames fe firent un plaifir de le furprendre. Nous le joignimes, & le Prince le félicita fur fon rétabliffement. C'étoit fa première fortie, depuis la cruelle leffive qu'il avoit effuyée dans le Bain de Vapeurs. Il fit excufe à Son Alteffe & aux Dames de paroitre devant elles hors de chez lui, avant d'avoir été les remercier de leurs attentions. Il fe portoit à merveilles; il étoit lefte & difpos, & n'avoit plus le moindre refte d'infirmités. Nous l'en congratulames tous, & le Prince parut fi charmé de fa guérifon, qu'il l'obligea de venir fouper avec nous. L'après-midi fe paffa en promenades & en badinages, & vers le foir nous remontames dans nos voitures pour regagner la Ville.

En entrant chez le Prince, nous trouvames des Inftrumens qui égayèrent la compagnie. On fe mit à table fans diftinction de places, fi ce n'eft que le Prince y prit la dernière. Le fouper fut magnifiquement fervi. Tout ce qu'il y avoit de plus délicat en viande & en poiffon, les fruits, les légumes, & toutes les nouveautés de la faifon, s'y trouvoient en abondance. La politeffe du

du Prince, l'enjouement des Dames, la gaieté de notre bon Abbé, la liberté que chacun de nous y avoit, rendirent cette partie très agréable. La symphonie, & le bon vin aiant suffisamment éveillé la bonne humeur, on renvoya les Musiciens, pour goûter en liberté le plaisir de la conversation. Chacun s'égaya à l'envi, & soit envie de médire, ou de divertir les nouvelles-venues, on rappella toutes les scènes badines que nous avions eues pendant la saison. On remit sur le tapis la Nègresse du Général de...., la guérison de la Baronne muette, & tout de suite la résurrection du Parisien. La petite Marquise fut la prémière à s'égayer sur l'affaire de Mr. d'Art...., & nous fit assez comprendre que les deux Parisiens lui paroissoient aussi ridicules qu'à nous: elle nous dit même qu'elle ne comprenoit point que sa Mère eût pu s'en laisser coiffer au point qu'elle l'étoit. Cet aveu nous donnant un champ libre, nous fimes de nouveaux commentaires sur ces avantures. Celle de la Baronne muette n'étoit point inconnue aux Dames nouvellement arrivées: elles venoient de Spa, où elles l'avoient vue avec son cher d'Art.... qui étoit venu s'y consoler avec elle de son avanture desagréable, dont quelqu'un leur avoit charitablement raconté l'histoire. Les Dames ne pouvoient pourtant comprendre, ni

qu'elle eût pu nous tromper ſi long-tems, ni qu'elle eût choiſi pour prétexte de ſon voyage une infirmité, qui par le penchant naturel que les femmes ont à cauſer, pouvoit la trahir à tout inſtant. Il eſt d'ailleurs ſi peu ordinaire qu'un Muet recouvre l'uſage de la parole, que c'étoit à leur avis expoſer la maladie & la guériſon à bien des ſoupçons, & découvrir à demi l'artifice.

La réflexion de ces Dames donna lieu à une converſation curieuſe. Chacun ſe rappella des exemples de quelques perſonnes nées muettes, qui avoient appris à parler diſtinctement. D. Nugnez n'oublia point ſa Portugaiſe. Le Comte nous cita un fait ſingulier, rapporté dans les Lettres de l'Evêque *Burnet*, en la perſonne d'une Genévoiſe fille d'un Miniſtre, qui quoique ſourde, s'étoit fait un jargon au moyen duquel elle répondoit pertinemment aux queſtions qu'on lui faiſoit, en obſervant le mouvement des lèvres de ceux qui lui parloient. Mad. de la Br.... nous dit auſſi, qu'elle avoit ouï parler d'un fameux Muet, qui demeuroit actuellement dans une Abbaye de l'Ordre de *Prémontré* dans la Ville d'*Amiens*, qui quoiqu'également ſourd, avoit appris à lire & à écrire. Il s'y étoit même rendu ſi habile, qu'il déchiffroit & tranſcrivoit les Manuſcrits les plus difficiles. Il eſt vrai, dit-elle, qu'il ne parle pas; mais

mais il a le ſecret de communiquer ſa ſcience à d'autres Muets qu'il apprend à lire, écrire, & compter. Il y réuſſit ſi parfaitement, qu'on lui envoye des Muets de tous les coins du Royaume, & des enfans de la prémière diſtinction. Son habileté le rend très précieux à l'Abbaye dans laquelle il demeure, parce que ceux qu'on y envoye, y payent de fortes penſions. Ce fait nous parut étonnant; cependant le plus curieux en ce genre, & dont le Chevalier nous fit l'hiſtoire, eſt celui de la Demoiſelle *Eſther Koolaerd*, fille unique du Sr. *Pierre Koolaerd* riche Marchand de Haarlem. Cette fille, quoique ſourde & muette, avoit une extrème envie de jaſer, & n'avoit jamais pu prononcer d'autre mot que celui de *Papa*. Son Père qui avoit beaucoup de bien à lui laiſſer, en auroit donné la meilleure partie pour lui procurer la douce conſolation de cauſer. Il conſulta tous les Médecins, pour chercher quelque moyen de lui délier la langue & ouvrir l'ouïe. Au milieu de ſes recherches, il apprit qu'un Docteur Suiſſe nommé *Jean-Conrad Amman*, s'exerçoit dans l'art de faire parler les Muets, & qu'il avoit réuſſi à faire parler une Muette d'Amſterdam, & quatre autres encore. Le Père va le trouver, lui préſente ſa Fille; le Médecin l'examine, & s'engage à lui rendre avec le tems l'uſage de la langue. Mr. *Koolaerd* lui offre

offre tout ce qu'il demandera, en cas que la Fille puiſſe parler. Le Médecin, ſûr de ſa ſcience, ſe contente d'un billet de mille ducats, & ne demande rien s'il ne réuſſit point. Le marché fait, le Sr. Amman vient à Haarlem, loge chez le Père, & commence dès le lendemain ſes leçons. Il trace un Alphabet, fait remarquer à ſa Muette la différence des caractères, qu'il diviſe en trois claſſes, les prononce en ſa préſence, lui fait ſigne d'imiter le mouvement de ſes lèvres, de ſes dents & de ſon gozier, ſelon l'exigence des lettres qui ont rapport à ces divers organes. La difficulté étoit de faire comprendre à cette fille ce que c'étoit que la voix, & le ſon, dont elle n'avoit point d'idée, puiſqu'elle étoit ſourde. Cet ingénieux Médecin approchoit de ſon gozier la main de la Muette, pour lui faire ſentir le tremblement qui s'excitoit dans ſa gorge quand il parloit, afin qu'elle pût l'imiter. Lorſqu'elle avoit de la peine à comprendre les mouvemens qu'il faloit faire, tant de la langue, que des lèvres, & des autres parties du viſage, il lui préſentoit un miroir, afin qu'elle y étudiât ces mouvemens. *Eſther Koolaerd* avoit de la facilité, & comprit en peu de tems tout le fin de cette méthode, & en moins de huit jours elle prononçoit les voyelles très clairement: elle apprit de même les conſones, à la ré-

réſerve de la lettre R, dont la prononciation eſt comme impoſſible à ceux qui ſont nés ſourds, ſelon la remarque de ceux qui ont obſervé les Muets. A cela près, le Sr. *Amman* réuſſit à la faire lire & parler, d'une façon desagréable à la vérité, mais intelligible. Ce fait, dit le Chevalier, eut toute la Hollande pour témoin, & eſt atteſté par les perſonnes les plus conſidèrables de Haarlem. Le Père, charmé de ce miracle, doubla la récompenſe du Sr. *Amman*, qui s'eſt depuis retiré à Schaffouſe ſa Patrie, où il a réduit ſa Méthode en Science, & l'a rendu publique par une Diſſertation Latine imprimée en 1672. Etant en Hollande il y a quelques années, pourſuivit le Chevalier, je m'informai de la vérité de ce fait. J'y trouvai pluſieurs perſonnes qui avoient connu & entretenu Mlle *Eſther*; ſa guériſon me fut généralement confirmée; & l'on m'aſſura que l'on avoit eſſayé depuis avec quelque ſucces la méthode du Sr. *Amman* ſur deux autres perſonnes qui vivoient encore, dont l'une eſt Mr. *de W*. . . & l'autre une Demoiſelle qui appartient à une des prémières familles de la Province.

Il faut aſſurément, dit D. Nugnez, que la Baronne, ou Mr. d'Art. . . aient été informés de tous ces faits; car elle faiſoit ſemblant de ſe preſſer le gozier pour faciliter (comme elle nous l'a

l'a dit après, l'action de cet organe. Il n'est pas impossible, reprit le Comte, que cette idée lui soit venue encore d'un certain Prussien qui a couru toutes les Foires de l'Europe avec un Chien qu'il avoit appris à parler. Cet animal appartenoit à un Soldat du Comte de *Wartensleben*, Gouverneur de Berlin. Ce Soldat lui avoit appris à parler, * mais pourtant fort laconiquement. De soixante mots que le Chien prononçoit, la plupart n'étoient que des mots de deux ou trois syllabes, à la réserve de celui d'*Elisabeth*, qui étoit le nom de la *Catin* de son Maitre. Ce garçon avoit soin d'ajuster les questions qu'il faisoit, aux mots qu'il avoit appris au Chien, en sorte que l'animal les prononçant assez distinctement, sembloit répondre fort juste. Chacun l'admiroit, & j'avois peine à croire tout ce qu'on en disoit. Je le vis cependant en 1720, & j'en fus convaincu: mais voici en quoi consistoit le prodige. Ce Chien étoit naturellement hargneux, & ne cessoit de gronder quand on le touchoit. Le Soldat avoit mis à profit cette habitude de gronder. Quand il vouloit le faire parler, il le prenoit entre ses jambes, & l'y tenoit fort

* Le P. *Pardies*, Jésuite, cite l'exemple d'un Chien qui avoit appris à *chanter sa partie avec son Maitre* : dans son Livre intitulé *De la connoissance des Bêtes*, pag. 113.

fort ſerré : faiſant enſuite ſemblant de jouer, il prenoit d'une main la mâchoire ſupérieure de l'animal, & de l'autre ſa mâchoire inférieure, & tandis que le Chien grondoit à ſon ordinaire, il faiſoit jouer l'une ou l'autre mâchoire, & quelquefois toutes les deux, en preſſant adroitement avec ſes doigts le gozier du Chien, dont la voix plus ou moins comprimée ſembloit articuler des paroles. L'artifice du Soldat étoit ſi bien exécuté, que le peuple croyoit que ce Chien parloit véritablement. Ce n'étoit cependant autre choſe que ce que j'ai l'honneur de vous dire; & les mains du Soldat faiſoit préciſément ſur le gozier du Chien, le même effet que les doigts d'un Organiſte font ſur le clavier d'une Orgue. Ce fut l'explication qu'en donnèrent les Savans de Berlin, qui ſe ſouvinrent fort à propos que Mr. *de Leibnitz* racontoit dans une de ſes Lettres, qu'il avoit vu auſſi un Chien qui parloit encore mieux que celui-ci. Quoi qu'il en ſoit, ajouta le Comte, le Soldat comptant ſur la crédulité des peuples, a trouvé le moyen de déſerter, a paru depuis en divers endroits, & a couru les Foires de Hollande où mes Amis l'ont revu. Il ſe peut encore que Mr. d'Art. . . en ait ouï parler, & qu'il ait fondé ſur cette Hiſtoire les ſoins qu'il affectoit de prendre pour guérir la Baronne de ſa prétendue paralyſie.

En

En effet, dit le Prince, c'eſt dommage que nous ayons vû de ſi près le reſſort ſecret du prodige; ſa guériſon auroit encore paſſé pour un miracle, & un miracle fort honorable aux Eaux d'Aix. Qui ſauroit, ajouta-t il, le ſecret de tant de maladies pour lesquelles on ſe fait condamner aux Eaux, trouveroit peut-être nombre de cures un peu ſuſpectes, toutes miraculeuſes qu'elles paroiſſent. Je ne ſai ſi je me trompe, Monſeigneur, reprit le Chevalier en riant, mais il me ſemble que les Dames muettes ſont plus ſujettes à guérir que les Hommes; eſt-ce crédulité, ou imagination? Chevalier, vous êtes méchant, répondit la Vicomteſſe, & je ſens votre malice. Mais pour vous empêcher de dire pis, je vais vous expliquer ce que j'en penſe. Ce n'eſt, à vôtre avis, ni crédulité, ni imagination; c'eſt que l'uſage de la langue & de la parole eſt ſi eſſentiel aux femmes, que tôt ou tard la Nature doit leur rendre un bien qui fait la moitié de leur Etre. N'eſt-ce pas là votre penſée? Cette ſaillie embarraſſa un peu le Chevalier, & fit rire le reſte de la compagnie. On plaiſanta de nouveau ſur l'artifice de la Baronne muette, & la Frelle marqua beaucoup de curioſité d'apprendre l'Hiſtoire de ſes galanteries avec Mr. d'Art.... Elle dit qu'elle la ſoupçonnoit d'avoir un Mari jaloux, aux caprices duquel elle auroit apparem-

ment voulu ſe dérober pendant quelque tems par cet artifice. Une des Pariſiennes qui l'avoit vue à Spa, répondit ſur le champ, que ſi l'Hiſtoire qu'on leur en avoit faite étoit véritable, elle avoit à faire au plus bénin de tous les Maris.

La Baronne, dit cette Dame, étoit, à ce que l'on nous a aſſuré, fille unique d'un Gentilhomme fort riche, & héritière d'une fort belle Terre. Elle avoit perdu ſes Parens de bonne heure, & un de ſes Oncles qui étoit ſon Tuteur l'avoit mariée avec le cadet de ſes Enfans, qui par conſéquent n'étoit pas fort riche. Comme elle étoit très jeune alors, & que l'on n'avoit pas conſulté ſon inclination, elle n'avoit pour ſon Mari qu'une tendreſſe fort meſurée. Tout le bien venoit de ſon côté; & rarement une femme de ſon caractère ſe croit obligée à beaucoup d'égards pour un Epoux dont elle fait la fortune. Quoi qu'il en ſoit, la Barone s'en diſpenſa, dit-on, au point que chacun s'eſt étonné de lui voir des Enfans. Son Mari cependant en uſe parfaitement bien avec elle, & ſoit qu'il n'ait cherché en elle que du bien, & dequoi s'acheter une Charge chez le Roi, il ne la contraint point & lui laiſſe voir tous ceux qu'elle veut; il s'éloigne même aſſez ſouvent. En un mot, c'eſt un bon enfant, qui la laiſſe faire; & comme ſa Charge l'appelle tous les ans à la Cour, il en devan-

vance toujours le quartier, pour donner à ſa Femme de plus amples vacances. On dit même que quelque choſe qu'il voye, ou qu'il apprenne à ſon retour, il n'en fait jamais plus mauvaiſe mine. Une Femme d'une complexion ſi galante devroit adorer un Mari ſi complaiſant. Peut-être, à la vérité, qu'elle ne ſe ſeroit jamais apperçue qu'elle en eût un, ſi ſa famille ne s'étoit mêlée de donner quelques avis au Baron. Une Tante qu'elle avoit, & dont elle attendoit une grande ſucceſſion, s'eſt aviſée de trouver à redire à la conduite de ſa Nièce. La bonne Dame ne pouvoit lui paſſer les viſites fréquentes que lui rendoit certain Officier fort aimable, qu'elle avoit connu aux Eaux de *Forges*, & qui depuis venoit paſſer tous les Hivers à . . . . où la Baronne demeure ordinairement. Il eſt vrai que la médiſance ordinaire des Villes de Province n'épargnoit ni la Dame, ni l'Officier. La vieille Tante augmentoit le caquet par ſes cenſures continuelles: elle ne ceſſoit de critiquer ſa Nièce. Malgré ces rumeurs, le Baron, qui eſt bien le vrai modèle des Maris patiens, ne pouvoit ſe réſoudre à contraindre ſa Femme; tant il étoit reconnoiſſant à ſon égard! Il prit un biais fort poli pour elle, & tout propre à ménager, à ce qu'il croyoit, la réputation de ſa Femme, & les égards qu'il lui devoit: il ſollicita &

obtint une Lettre de cachet, qui défendoit à l'Officier d'approcher de la Ville où demeuroit la Dame, plus près que de dix lieues à la ronde. La petite Baronne ſentit bien d'où venoit le coup, mais elle le diſſimula ; ſauf à attendre un tems plus commode pour s'en dédommager. Elle fut un an ſans revoir ſon Galant : mais ſi l'on en croit la Chronique, elle ne ceſſa point un moment de l'aimer. Elle vêcut pourtant en bonne intelligence avec ſon Mari : ils ne ſe témoignèrent rien de leurs ſoupçons réciproques, & la Baronne devint encore enceinte. Ses chagrins ſecrets, & ſa foibleſſe naturelle, avancèrent ſon terme. Elle eut une couche difficile, dont elle crut devoir tirer parti : elle feignit d'avoir perdu la parole. Le Baron fut très affligé de cet accident, toute la famille y fut ſenſible ; & le moyen de ne l'être pas ? la Baronne, qui cauſoit ſi bien auparavant, pouvoit à peine prononcer quelques mots, & n'avoit pour tout langage qu'une eſpèce de jargon ſemblable à celui d'un oiſeau qu'on apprend à parler : quand enfin par un rare effort de la Nature elle articuloit quatre mots de ſuite, le crédule Mari crioit au miracle. Elle avoit pourtant le malheur de ne pouvoir perſuader tout le monde de la vérité de ſa paralyſie : quelques médiſans la ſoupçonnoient de n'être pas auſſi muette qu'elle affectoit

de

de l'être ; & le Public, qui eſt rarement dupe des galanteries, plaignoit beaucoup plus le Mari que la Femme. Les Enfans de la Ville alloient quelquefois chanter ce vieux Couplet ſous ſes fenêtres :

Si ſa bouche eſt muette,
Ses yeux ne le ſont pas :
Ne l'entendez-vous pas ?

La Baronne avoit ſi bien pris ſon parti, qu'elle ſoutint la gageure pendant ſix mois avec une conſtance étonnante. Son Mari a donné tout du long dans le panneau : il a conſulté ſérieuſement tous les Médecins de la Ville & des environs, qui convinrent tous de l'impuiſſance de leur Art ſur cette infirmité. Il s'en trouva cependant deux plus hardis, & payés, dit-on, pour bien dire, qui lui ordonnèrent ſans délai les Bains chauds, & qui, eu égard aux beſoins de la Malade, décidèrent pour ceux d'Aix, comme plus efficaces, ſans doute parce qu'ils étoient plus éloignés. Je m'étonne, dit le Comte, qu'ils ne l'aient pas plutôt envoyée aux Eaux de *Hornhauſen* près de *Helmſtad* : outre le mérite de l'éloignement, ces Eaux en ont un ſingulier pour les maladies de cette eſpèce. *Herman Conring*, un de nos meilleurs Auteurs, dit dans une de ſes Lettres datée de *Hornhauſen*, qu'il

y a vu des troupes de Malades guéris de toutes ſortes de maladies, & entre autres, *des Muets qui y avoient recouvré l'uſage de la parole.* Il en fait même un aſſez long détail, dans deux de ſes Lettres imprimées.

Peut-être, reprit la Dame, que les Médecins François ne connoiſſoient point ces Eaux; ou que connoiſſant la malade, & la maladie, peu importoit où elle fût, pourvu qu'elle ne fût pas avec ſon Epoux. Quoi qu'il en ſoit, la Baronne ſe détermina au voyage, & prit préciſément le tems que ſon Mari étoit de quartier chez le Roi, pour le faire plus commodément. La vieille Tante étoit morte, elle en avoit hérité le bien fort à propos pour faire les fraix de la cure; & elle partit accompagnée ſeulement d'une Femme de chambre. La bonne étoile de l'Officier l'a conduit préciſément & à point nommé, ſur la route de la Baronne: ils ont fait le voyage enſemble. Vous connoiſſez les masques, & vous avez vu le dénouement de la Pièce. Voilà, dit la Dame, ce que nous en ont raconté à Spa des gens qui ſont de ſa Province, & qui ont vu commencer cette comédie ſous leurs yeux.

Ces faits quadroient ſi bien avec ce que Mr. d'Art. . . . nous en avoit dit lui-même, & avec ce que nous en avions vu, que perſonne ne s'aviſa d'en douter.

ter. La médiſance trouve rarement des incrédules, & c'eſt un des privilèges du mal que l'on raconte, d'être cru ſans preuves, & presque toujours ſans examen. Ce fut la réflexion de Don Nugnez, qui avoit pris la Baronne ſous ſa protection, & qui avoit quelque confuſion de s'être prêté ſans le ſavoir à ſes amours avec d'Art . . . en l'aidant à ſe ſauver. Il n'y avoit d'ailleurs rien de bien impoſſible dans cette guériſon. La paralyſie une fois prouvée, la Baronne n'eût pas été la prémiere Muette guérie par les Eaux d'Aix. Mr. *Blondel* rapporte, que de ſon tems une Beguine d'Anvers qui avoit perdu l'uſage de la langue, recouvra la parole, dans le quinzieme Bain qu'elle prit. D. Nugnez, à qui l'on avoit raconté ce trait, & qui étoit naturellement débonnaire, nous le cita encore, pour ſauver la réputation de la Baronne. Cependant, malgré le tour innocent qu'il voulut donner à ſa conduite, ces faits furent reçus pour de vraies Anecdotes, & ne reſtèrent point ſans commentaires. Les Dames ſur-tout ſe répandirent en morale & en cenſures, chacune y fournit impitoyablement ſon trait, & la pauvre Baronne fut déchirée à belles dents. Le Chevalier crut qu'il étoit de ſa galanterie de l'excuſer auſſi; il n'y réuſſit pas mieux que D. Nugnez, & malgré l'eſtime ſincère que nous avions pour chacune d'elles, nous

ne pumes nous empêcher de remarquer en nous-mêmes, que les Dames les plus raiſonnables ſe guériſſent difficilement de la médiſance, qui eſt comme une maladie du Sexe. J'avoue qu'à cette occaſion, j'ai plus d'une fois remarqué qu'une femme qui s'écarte de ſon devoir, n'a pas de plus implacables ennemies, que les Dames mêmes: elles ſont toujours les prémières à la déchirer. Il ſe peut que cette ſévérité ſoit en elles une ſuite de la pudeur naturelle & de la modeſtie du beau Sexe; & en ce cas, le principe ſeroit louable, puiſqu'il n'auroit d'autre motif que de retenir les autres par l'infamie qu'elles attachent au deſordre. Par la même raiſon, l'indulgence que les hommes ont d'ordinaire pour cacher ou excuſer la galanterie des Dames, ſeroit uniquement fondée ſur leur amour-propre intèreſſé à les trouver foibles. Que ſeroit-ce en effet, ſi ce Sexe charmant à qui la Nature a donné tant d'empire ſur nos cœurs, joignoit encore à la ſupériorité de ſes charmes, une force à toute épreuve?

Quoi qu'il en ſoit, on ſe laſſa de médire, on oublia la Baronne, & l'on ne penſa plus qu'à boire & à chanter. Dès qu'on eut ſervi le deſſert, qui répondoit à la magnificence du ſouper, le Prince nous porta la ſanté de toutes les Dames, & obligea celles qui ne vouloient point boire, à racheter par une Chanſon la liberté

berté de ne point prendre de vin. Comme l'Abbé étoit dans le cas, il fut obligé de chanter auſſi, & s'en acquitta galamment. La Marquiſe qui avoit la voix parfaitement belle, chantoit avec beaucoup de goût & de méthode. Les autres ſe rappellèrent à l'envi les Airs les plus jolis & les plus gais; & le Prince s'appercevant qu'elles aimoient mieux chanter que boire, imaginoit des ſantés galantes, & coup ſur coup nous en portoit de nouvelles pour obliger les Dames à chanter. Les Dames de leur côté voulant nous faire pièce, refuſèrent de chanter, à moins que nous ne buſſions tous deux verres pour chaque Air qu'elles donneroient. Il étoit difficile de reculer, nous leur donnames encore ce plaiſir; mais après avoir fait une ronde générale, elles eurent compaſſion de nous, & demandèrent grace au Prince. Il étoit déja tard, elles ſe levèrent de table, & malgré tout ce que le Prince put faire pour les garder davantage, elles le remercièrent de ſa galanterie, & nous les ramenames.

Pas un de nous ne put aller le lendemain au Bain: il étoit près de deux heures quand nous nous étions retirés, les Dames étoient fatiguées, & nous avions un peu plus bu qu'il ne convenoit au régime des Eaux. Don Nugnez en fut incommodé, mais ce fut par ſa faute: comme il ſe ſentoit échauffé, il s'aviſa

le matin d'envoyer chercher à la Fontaine chaude une bouteille d'Eau *Thermale*, qu'il avala imprudemment, tant pour ſe desaltèrer, que pour ſe dégager la tête. Cette eau ſe trouvant dans un eſtomac aigri par le vin, y demeura longtems ſans pouvoir paſſer par les voies ordinaires. Il crut devoir doubler la doſe, & prit une ſeconde bouteille qu'il but encore, dans l'eſpèrance qu'elle chaſſeroit la prémière. Elle n'en fit rien: cette eau fermenta dans ſon eſtomac, & lui envoya des vapeurs ſi violentes à la tête, qu'il en étoit comme ivre. Il eut une eſpèce de colique aſſez forte. Son Valet m'en avertit. Je l'allai voir, & je le déterminai à faire appeller le Médecin. Il y conſentit. Le Médecin lui fit prendre quelques poudres *diurétiques*, qui firent enfin précipiter cette eau. Il fut aſſez mal durant cette fermentation, qui ſe termina par une révolution des plus abondantes. Il en fut quitte pour garder la chambre ce jour-là; & nous apprit à ſes dépens, que l'on ne doit jamais jouer avec les Eaux.

Vers midi j'allai faire ma ronde chez les Dames avec Mr. de Rheysberg que le Prince envoyoit, ſelon l'uſage Allemand, pour ſavoir des nouvelles de la ſanté de toutes les perſonnes qu'il avoit régalées la veille. Nous leur apprimes le petit accident de Don Nugnez, qui ſer-

ſervit d'avertiſſement à tout le monde d'obſerver un peu mieux le régime. Toutes les Dames envoyèrent auſſi-tôt chez le Malade, avec beaucoup d'empreſſement. Il n'y a peut-être point de Lieux au monde, où ces ſortes de civilités ſoient plus ſincères; parce que chacun ſait ce que vaut la maladie. Mr. de Rheysberg aiant demandé aux Dames ce qu'elles feroient l'après-midi, la Vicomteſſe le pria d'engager le Prince à venir faire une partie chez elle, où elle inviteroit la même compagnie qui avoit ſoupé chez lui. C'étoit tout ce que nous pouvions imaginer de mieux; car il faiſoit ce jour-là une chaleur ſi brulante, que l'on ne pouvoit preſque ſortir.

En rentrant à l'Auberge, je vis le gros Abbé à la fenêtre de D. Nugnez, qui me propoſa de dîner à la chambre du Malade, pour lui faire compagnie. Nous nous y fimes ſervir à manger, & après le repas, Mr. l'Abbé ſe retira pour aller faire ſes remercimens au Prince. Je quittai auſſi D. Nugnez à l'heure de l'Aſſemblée, pour me rendre chez la Vicomteſſe.

J'y trouvai déja une partie de la compagnie, & le Prince qui en attendant les autres, étoit aux priſes avec la Frelle, au ſujet de la figure de Charlemagne. Le Prince pour badiner lui reprochoit l'attention qu'elle avoit eue la

veille à regarder cette figure. Je croi, lui disoit-il en riant, que Charlemagne n'étoit pas indifférent à la Frelle : elle paroissoit charmée de sa taille, de sa chevelure & de sa belle barbe ; & lorsqu'il passoit hier sous nos fenêtres, je voyois qu'elle ne pouvoit le perdre de vue... La Frelle se défendoit de ce reproche, en disant, qu'elle avoit eu beaucoup de peine à s'empêcher de rire de son ajustement ; & véritablement, disoit-elle, pour peu que cet Empereur ait ressemblé à la figure que l'on promenoit, il ne doit point avoir été aussi charmant qu'on le dit. Vous avez grand tort, ma chère Comtesse, reprit le Prince en riant, de ne le point trouver aimable : les Dames de son tems pensoient bien autrement. C'étoit le Galant de son siècle : jamais le Roi *Auguste* en Pologne, ni *Louis XIV* en France, ne l'égalèrent : tout cèdoit à sa tendresse. Outre quatre Femmes bien & duement épousées, on lui a successivement connu sept ou huit Maitresses. On sait du moins qu'il en entretint quatre depuis la mort de la Reine *Luytgarde* sa quatrième Femme, sans compter celle qu'il avoit épousée avant son mariage avec *Ermengarde* fille du Roi des Lombards, sa prémière Femme légitime. On a prétendu même que la fondation de la Ville d'Aix-la-Chapelle étoit un monument de sa galanterie, & que sa prédilection pour cette

Ville n'eut d'autre motif que d'honorer le Tombeau d'une de ses Maitresses qui y fut enterrée, & de la mort de laquelle il ne pouvoit se consoler. Je sai, ajouta-t-il, que ceci a l'air d'une fable; mais c'est une vieille fable, dont on peut au moins conclurre que Charlemagne passoit pour le Favori des Dames. Il méritoit de l'être, par sa tendresse. Soit, Monseigneur, reprit la Frelle; mais avec votre permission, tout cela prouve que Charlemagne aimoit les Dames, & point du tout qu'il fût aimable. Il l'étoit pourtant, repliqua le Prince. Si l'on en croit ses Historiens, c'étoit un Prince charmant. Ils le peignent tous comme un Cavalier accompli. Il étoit, disent-ils, grand, gros & bien fait. C'étoit un beau brun, dit *Turpin*; il avoit les yeux vifs & brillans, le regard noble, le teint haut, la taille bien proportionnée, la démarche belle, l'air ouvert; il étoit fort, robuste, vaillant: enfin il ne manqua point de Maitresses, & l'Histoire ne fait point mention qu'il les trouva jamais cruelles. Que voudriez-vous de plus? Je gagerois, ajouta le Prince, que si un Cavalier fait sur ce modèle se présentoit ici, toutes les Belles quitteroient la Fontaine & les Bains, pour se disputer sa conquête. Mad. de la Br.... entrant sur ces entrefaites, fut prise pour Arbitre de la contestation. On lui exposa le fait. Elle ne parut pas au-

autrement charmée de Charlemagne, & déclara que pour peu qu'il eût ressemblé à la figure que l'on promenoit à Aix, elle se croiroit fort à l'épreuve de ses charmes. En un mot, dit-elle, il faut que ses Historiens nous en imposent sur sa bonne-mine, ou que cette figure ne lui ressemble point. Les railleries recommencèrent, & toutes les Dames tombèrent sur la friperie du bon Empereur. J'espère que le Lecteur me passera ce mot: il paroit fait exprès pour exprimer l'ajustement misérable de la figure dont il s'agit. Jamais en effet je n'ai rien vu de plus *fripé* que cet habillement: sa taille énorme, sa perruque immense, & sa longue barbe sur-tout, révoltoient nos Dames. Il leur paroissoit qu'à force de vouloir donner de grandes idées de ce Prince, on forçoit l'imagination à les réduire beaucoup au-dessous de ce qu'il fut véritablement. La Vicomtesse, quoique Françoise & Catholique, & par conséquent doublement intèressée à la gloire de S. Charlemagne, fut la plus vive à se plaindre de la figure qu'on lui donnoit. Qu'il ait été grand, dit-elle, son nom & ses actions en font foi; mais je pense que sa grandeur étoit de la nature de celle des Héros, & qu'elle se mesuroit moins sur sa taille que sur ses faits. Ne pouvoit-il pas être grand, sans être un Géant; & tous les Saints doivent-ils être

tre des Saints *Christophes*? En un mot, je n'aime point qu'on m'en fasse un Colosse; & Votre Altesse, dit-elle au Prince d'un ton animé, ne devroit assurément pas le souffrir.

Le Prince, que cette contestation réjouissoit infiniment, se divertit à contredire les Dames; & pour les agacer & leur faire dire des plaisanteries, il affecta de croire & de rapporter sérieusement tout ce que le fabuleux *Turpin* a écrit de merveilleux sur la taille de Charlemagne. Vous vous étonnez, leur dit-il, Mesdames, que l'on donne un air gigantesque à la représentation de cet Empereur: ce n'est pourtant que sur la déposition des Historiens de son tems. *Eginhard* son Chancelier, qui l'avoit bien connu, dit *qu'il avoit sept pieds de haut*. L'Archevéque *Turpin* (ou du moins celui qui a pris son nom) assure qu'*il en avoit huit, de la mesure de ses pieds qui étoient très longs*; il lui donne un corps très proportionné à cette taille, & lui fait *la barbe longue d'un palme*: encore est-il bien modeste; car il y des Auteurs Allemands qui ont assuré que *la barbe de cet Empereur trainoit jusqu'à terre*. Selon eux, tout répondoit en lui à tant de qualités extraordinaires. Sa force étoit inconcevable, il n'y avoit point d'homme qui pût lui résister. Il pouvoit, dit le Prêtre *Siffrid*, *empoigner un Soldat armé de pied en cap, & l'élever de terre à la hau-*

hauteur de ſa tête, avec une main ſeulement. D'un ſeul coup de cimeterre il fendit un jour du haut en bas, un Cavalier avec ſon cheval. Enfin ſa force excédoit de beaucoup celle du dernier Roi de Pologne, que l'on a tant admirée. Il le ſurpaſſoit du moins par la grandeur de ſa taille. En un mot, c'étoit un Géant; mais un Géant aimable & des plus galants... Bien lui en ſoit, dit la Frelle; mais il n'auroit pas été le mien, ſi j'avois vêcu de ſon tems. Un Galant à longue barbe me déplairoit, fût-il le Grand-Seigneur, ou le Sophi de Perſe.

S'il ne tenoit pourtant qu'à cela, lui répondit en ſouriant Mr. de Rheysberg, il ne ſeroit pas difficile de réconcilier la Frelle avec Charlemagne. J'aurai l'honneur de vous aſſurer, dit-il, avec la permiſſion de Son Alteſſe, qu'il n'eſt pas encore bien prouvé que cet Empereur portât une ſi longe barbe. *Eginhard*, que le Prince a cité, n'en fait aucune mention dans la deſcription qu'il fait de la taille, du viſage, & de la perſonne de ſon Maitre. Bien plus: le Profeſſeur *Schmincke* parle d'un Sceau que l'on conſerve à Trèves, ſur lequel on voit l'empreinte de cet Empereur avec le menton ras & ſans barbe. D'accord, repliqua le Comte, que l'on ne prenoit guères en défaut ſur les points critiques de l'Hiſtoire d'Allemagne; d'accord, Monſieur: mais dans les ſavantes Notes

&

& les Dissertations, que cet Auteur a jointes au Texte d'*Eginhard*, il produit des Médailles & des Sceaux, où Charlemagne est aussi représenté avec la barbe. Le Sceau dont il scella les Privilèges de l'Eglise d'*Osnabruk*, par exemple, le représente avec une grande barbe, aussi-bien que celui qui est à *S. Denis* en France; quoique dans ce dernier la barbe paroisse plus courte. C'est donc à tout le moins une question problématique, qui a fait à la vérité, & fait encore le sujet d'une dispute sérieuse entre les Savans. Cependant, ajouta le Comte, si dans quelques Auteurs cités par M. *Schminke*, il paroit prouvé que Charlemagne se faisoit honneur de sa barbe, la plupart au moins sont de l'avis de la Frelle sur la taille qu'on lui attribue. Ils reconnoissent que la figure colossale que les vieux Peintres lui ont donnée, n'est fondée que sur les préjugés vulgaires, & sur le nom de *Grand* qui lui a été ajugé pour ses grandes actions. L'un d'eux remarque fort judicieusement, que loin d'en faire un Géant, comme le suppose le Roman de Turpin, *Eginhard* dit positivement, que *sa taille n'excédoit point la juste proportion* des autres hommes. *Schminke* croit encore avec beaucoup de vraisemblance, que cet Empereur ne fut appellé Grand que par opposition à la petite taille de son Père, connu par la même raison dans l'Histoire sous le nom

nom de *Pepin le Bref*, le *Court*, ou le *Petit*. Il eſt en effet très naturel de penſer que ſans être un Géant, Charlemagne a pu être appellé Charles *le Grand*, parce qu'il étoit effectivement plus grand que ſon Père. De-là vient la bévue des Peintres, qui entrainés d'ailleurs par les relations romaneſques des Ecrivains de ce tems-là, ont fait paſſer leurs viſions à la poſtérité comme des vérites hiſtoriques: ce n'eſt pas le ſeul exemple d'erreur, que le pinceau a cauſé.

On ne peut cependant diſconvenir, pourſuivit le Comte, que Charlemagne n'ait été d'une grande taille, même ſelon la deſcription d'Eginhard, qui aſſure que *ſept fois la longueur de ſon pied faiſoit juſtement la hauteur de ſon corps*. Reſte à ſavoir quelle étoit la meſure de ſon pied, & c'eſt ce que le ſavant *Marq. Freberus* a découvert par ſes obſervations ſur une longue Verge de cuivre, qui étoit dans le Cabinet des Médailles de l'Electeur Palatin, avant que ſa Bibliothèque fût transportée à Rome. Cette baguette, qui étoit une eſpèce de Sceptre antique, ou de Bâton de commandement, portoit l'Inſcription ſuivante, en caractères reconnus pour être du tems de Charlemagne:

KARLVS. IMPR. JVSSIT. CVBITV. ISTV. FACERE JVXTA MENSVRAM SVAM.

C'eſt

C'eſt-à-dire:

CHARLES Empereur a fait faire cette coudée ſur la meſure de ſa taille.

Ce Sceptre n'eſt pas une choſe imaginée après coup; un Moine de *S. Gal* qui vivoit dans le X. ſiècle, en avoit fait mention en termes équivalens: enſorte que, ſelon la meſure que *Freberus* a conſervée, le pied de Charlemagne étoit moindre que ce que l'on appelle pied de Roi: cet Empereur, ſuivant ce calcul, pouvoit avoir environ ſix pieds & demi de haut.* C'eſt être de belle taille, à la vérité; mais ce n'eſt pas être Géant.

Je vois bien, dit le Prince, que je perdrai mon procès, & qu'il faut abſolument réduire la taille de Charlemagne, & renoncer à le reconnoitre ſous la figure que l'on montre ici. Mais quel qu'il ait été, vous conviendrez au moins de ſon mérite en fait de tendreſſe, & de la réputation de galanterie qu'il s'étoit acquiſe. Huit ou dix Maitreſſes tendrement aimées, quatre Femmes épouſées à titre de Reines, ſix Enfans légitimes, & une douzaine d'Enfans naturels, prouvent le pouvoir de ſes char-

* Le Lecteur en pourra juger ſur la meſure miſe au bas de la Figure de Charlemagne, repréſentée dans le prémier volume.

charmes ſur le beau Sexe ; & le moins que nous en puiſſions conclurre, c'eſt qu'aimable ou non, on lui rendit tendreſſe pour tendreſſe. Cela n'eſt pas douteux, reprit le Comte, & l'Hiſtoire conſerve peu d'exemples d'une galanterie auſſi marquée, & auſſi longtems ſoutenue, que celle de Charlemagne. Auſſi, Monſeigneur, continua le Comte, s'il en faut croire les Hiſtoriens Catholiques, il fut un peu chauffé pour cela en Purgatoire. L'Abbé *Fleury* rapporte dans ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, que dix ans après la mort de cet Empereur, un fameux Dévot à révélations, nommé *Guettin* ou *Wettin*, Moine de l'Abbaye de *Richenow*, eut en l'an 824 une viſion céleſte, dans laquelle il crut voir l'Ame de Charlemagne en Purgatoire, & qu'il lui fut révelé par un Ange que c'étoit à cauſe de ſes galanteries. Il ajoute à la vérité, qu'elle n'y devoit reſter qu'un certain tems, parce qu'il étoit prédeſtiné à la gloire des Elus, peut-être en faveur du bien qu'il avoit fait aux Egliſes & au Clergé. C'eſt ſans doute ſur cette révélation, dit Madame de la Br. . . . que tandis que l'on fait ſa Fête & qu'on l'invoque ici & à Paris, on fait tous les ans dans l'Egliſe de *Metz* un Service pour le repos de ſon ame. Je ne crois pas, Madame, reprit le Prince, que vous approuviez la ſévérité de l'Egliſe de Metz, ni que vous pen-

penſiez qu'un peu de galanterie nous empêche d'être Saints. Point tout-à-fait, Mon Prince, reprit la Dame; mais de votre aveu, Charlemagne a pouſſé les choſes un peu loin. Aſſurément, ajouta le Comte; peut-être pourtant que la cenſure tombe moins encore ſur la conduite de Charlemagne, que ſur le mauvais exemple qu'il donna à ſes Enfans. Sa galanterie devint un goût de famille; ſes Filles ne voulurent point dégénérer, & furent auſſi galantes que leur Père. *Rottrude* ſon ainée eut une amourette qui fit beaucoup de bruit. Cette Princeſſe avoit été fiancée au jeune *Conſtantin*, Empereur des Grecs: mais l'ambitieuſe *Irène* Impératrice Douairière avoit rompu le mariage. *Rottrude* étoit ſûrement à plaindre: il étoit dur pour une Princeſſe de ſon rang, de deſcendre à des alliances inférieures, après avoir été deſtinée au Trône d'Orient. Elle aima mieux renoncer au mariage; mais la Chronique aſſûre qu'elle ne renonça point à ſes douceurs. Un jeune Seigneur la conſola de la légèreté de Conſtantin, & elle termina le Roman par la naiſſance d'un beau garçon, qu'elle nomma *Louis*, & qui fut Abbé de S. Denis en France. Eh Monſieur! dit la Vicomteſſe, vous oubliez encore la belle *Imma* ſon autre Fille, ſi célèbre dans l'Hiſtoire par le joli ſtratagème dont elle ſe ſervit pour dérober à l'Empereur ſon Père la

con-

connoiſſance de ſes amours avec cet *Eginhard*, que vous avez tant de fois cité. Je vous avoue, Madame, dit le Comte, que cette hiſtoire a l'air ſi romanesque, que je n'aurois point oſé vous la citer, toute jolie qu'elle eſt. La Comteſſe Suédoiſe & les autres Dames ne la ſachant point, ſurent mauvais gré au Comte de la ſupprimer, & prièrent inſtamment la Vicomteſſe de la raconter. Le Prince s'y joignit auſſi, prétendant qu'en faveur d'une galanterie ſi bien imaginée, on pouvoit bien paſſer un peu de critique. La Vicomteſſe alloit raconter l'avanture de la Princeſſe *Imma*, lorsque le Chevalier entra avec la Marquiſe & les deux Dames Pariſiennes. Leur arrivée changea la converſation, & comme elles n'étoient point initiées à tout ce qui venoit de ſe dire, le récit des amours d'*Imma* fut différé à une autre fois, & l'on ſe mit au Jeu. La ſéance n'y fut pas longue: la chaleur étoit extraordinaire ce jour-là, & nous nous retirâmes de bonne heure, afin de reprendre le lendemain avant le lever du Soleil l'uſage des Bains, que la Fête avoit interrompus.

Il faiſoit moins chaud le lendemain, & D. Nugnez étant rétabli de ſon indiſpoſition, alla ſaluer les Dames, qui le raillèrent ſur ſon indiſcrétion à prendre les Eaux contre les ordres de la Faculté. Il en fut quitte à bon marché, & nous ap-

apprimes à ſes dépens, à obſerver plus exactement les avis des Médecins. Son incommodité, l'accident de la Frelle, & l'avanture de Mr. l'Abbé, inſpirèrent à nos Dames un ſcrupuleux reſpect pour le régime qui nous étoit preſcrit La Comteſſe ſur-tout n'oſoit presque faire un pas ſans la permiſſion du Médecin; on le conſultoit à tout moment ſur les moindres choſes: faloit il boire, manger, jouer, ſe promener? on avoit recours à ſes avis, & ils étoient ſuivis comme autant d'Oracles. Cette confiance dégénéra même en une ſervitude qui auroit un peu dérangé nos plaiſirs, ſi la vivacité de la Frelle ne nous avoit aidé quelquefois à franchir les bornes que nous preſcrivoit la ſévérité du Médecin, pendant le tems que devoit durer le régime.

Il nous paroiſſoit extrèmement ennuyeux de n'être occupés à Aix que de Bains & de précautions, dans une ſemaine ſur-tout où ces exercices n'étoient variés par aucuns plaiſirs piquans. Nous fimes cependant une partie cet après-midi chez les Dames Suédoiſes, & vers le ſoir nous allames nous promener dans toutes les boutiques de la Ville. Nous entrames chez *Dagly*, qui vend les plus beaux ouvrages de Lacque qui ſoient à Aix. Il eſt Frère de *Dagly* ſi renommé à Spa pour le beau Vernis qu'il fait, & de chez qui celui d'Aix tire les beaux

ouvrages qu'il vend. On m'assura qu'il n'y a point à Aix d'Ouvriers en Vernis, & que toutes les boîtes que l'on y vend sous le nom de Vernis d'Aix, se font à Spa. Nous achetames quantité de ces petites boîtes, dont nous régalames nos Dames. Nous allames ensuite chez les Ouvriers en Cuivre, voir un nombre infini de grands & de petits meubles, tant de ce métal, que de Léton, que l'on y voit en abondance. On y trouve tout ce qu'on peut imaginer de joli en ce genre. Ces ouvrages nous firent souvenir que le Prince en proposant la promenade de *Kalkhoven*, avoit aussi parlé d'aller voir les Mines qui sont aux environs d'Aix. L'envie nous prit d'y aller le lendemain. La Frelle ne demandoit pas mieux : la partie fut faite sur le champ. Sa Sœur ne voulut pourtant pas y consentir sans l'avis du Docteur, qui fut appellé aussi-tôt. Il y eut maintes raisons allèguées pour & contre, la fatigue du chemin, l'odeur & la vapeur des Mines, les esprits qui s'en exhalent, & mille autres scrupules de cette force, dont le moindre ne menaçoit pas moins que d'une douzaine de maladies. La Frelle de son côté fit valoir ses raisons, & représenta que l'ennui étant dans l'usage des Bains la maladie la plus dangèreuse, elle croyoit que la souveraine médecine consistoit à l'éviter. Don Nugnez & le Chevalier appuyè-

puyèrent ſes raiſons, de façon que le Médecin ſe vit obligé de ſe relâcher, & de permettre la promenade; qui fut marquée pour le lendemain. Ils ſe chargèrent d'en informer la compagnie, & de faire préparer des voitures. D. Nugnez vint auſſi-tôt m'en avertir; j'en informai Mr. l'Echevin, & le priai d'en être: il me promit de ſe trouver le lendemain à la porte de notre Auberge. Le Prince s'excuſa d'y venir, ſous prétexte de quelques affaires, dont la plus eſſentielle étoit de préparer une galanterie qui charma les Dames. Il les avertit cependant qu'elles riſquoient d'y faire mauvaiſe chère: mais elles ſe firent un plaiſir d'y être mal régalées.

L'Echevin, qui voulut bien nous ſervir de Guide, conſeilla d'abord à nos Dames de laiſſer leurs Equipages, & de ſe ſervir de chaiſes & de chevaux du pays; parce que le chemin étoit rude & très mauvais. Les chaiſes dont on ſe ſert dans ces cantons, tout incommodes qu'elles ſont, ſont moins ſujettes à verſer, & les chevaux accoutumés à cette route évitent d'eux-mêmes les mauvais pas. Les Dames ſuivirent ſon conſeil, & furent à peine hors de la Ville, qu'elles en reconnurent l'utilité. Il faut paſſer des Montagnes & des chemins fort desagréables, dont la fatigue fit partie de nos plaiſirs. On nous mena d'abord à la Mine d'où l'on tire la *Pierre Calaminaire*,

appellée communément *Calamine*, *Calmine*, ou *Cadmie*. Cette Mine n'eſt pas fort loin d'Aix, & le lieu où elle ſe trouve reſſemble fort à un Déſert: c'eſt un endroit aride, dont le terrein eſt ſec, & les herbes preſque grillées, tant par l'âcreté des Minéraux, que par les vapeurs métalliques qui s'en exhalent. Il n'y a aux environs de cette Mine que quelques miſérables cabanes, qui ſervent de retraite pendant la nuit aux malheureux qui ſont occupés à tirer cette pierre métallique des entrailles de la terre. La Mine principale eſt une eſpèce de Puits profond, ſemblable à ceux d'où l'on tire la *Marne* dans les campagnes de France, ſur-tout dans les Provinces de Brie, de Champagne & de Picardie. Les Mineurs y deſcendent au moyen d'une corde, & ſe répandent dans les divers chemins qu'ils ſe ſont creuſés ſous terre à la façon des Carrières, & en arrachent la *Pierre Calaminaire*, qu'ils jettent dans des paniers que l'on retire enſuite en-haut. Les Ouvriers de la Mine nous expliquèrent fort au long toute la méchanique, les préparations, & l'uſage de cette pierre. Nous en choiſimes quelques morceaux, que nous emportames par curioſité. C'eſt une ſorte de foſſile, ou de terre bitumineuſe, qui n'eſt pas fort dure, & qui tient de la nature des *Marcaſſites*. Elle eſt fort chargée de particules de cuivre, que

que l'on voit quelquefois briller au Soleil quand elle eſt récemment caſſée. Il eſt ſûr qu'elle contient beaucoup de ce métal, ou qu'elle lui eſt du moins très analogue ; car elle l'augmente conſidèrablement quand on la mêle dans ſa fuſion.

Cette pierre, ſi utile aux Fonderies de cuivre, ne peut s'employer qu'après quelques préparations : elle doit être lavée, afin que l'eau la purifie, & en ſépare les particules de terre qui y ſont jointes; & après qu'elle eſt bien nette & bien ſèche, on la fait calciner à peu près comme on fait la pierre à chaux, & c'eſt alors qu'elle peut être employée dans les Fonderies. L'Echevin nous dit que cette pierre eſt tellement remplie de ſouphre, que lorſqu'on la calcine, il en ſort une groſſe fumée ſulphureuſe & vitriolique, qu'il n'eſt pas fort ſain de reſpirer, d'autant que bien des Chymiſtes ſont perſuadés que la *Calamine* contient du Mercure ; quelques-uns d'entre eux la regardent même comme un demi-métal *Mercuriel*, puiſqu'elle ſe mêle avec le métal. Elle a auſſi des qualités cauſtiques, & s'employe dans la Médecine. Tous les environs d'Aix en ſont remplis : on en trouve près d'*Ellendorpf* ; mais la Mine la plus conſidèrable eſt celle qui eſt à côté du Village de *Walborn*, qui en produit en très grande abondance, & d'où elle ſe

 trans-

transporte à *Stalberg* qui n'en est pas fort loin. Quoi qu'il en soit, la peine, le risque, & la fatigue à laquelle s'exposent ceux que l'on employe à ces Mines, nous firent tant de compassion, que nous ne pumes nous empêcher de réfléchir sur la dureté de cette condition, que la nécessité seule de la vie est capable d'adoucir dans les malheureux que l'indigence y condamne. Nous leur fimes quelques petits présens, & l'Echevin nous fit prendre la route de *Stalberg*, qui est une petite Ville à deux lieues d'Aix, célèbre par ses Fonderies de cuivre.

Le chemin qui y mène, est des plus rudes & des plus tristes. On entre dans un Bois qui a quelque chose de si sauvage & de si lugubre, qu'à moins d'avoir bonne compagnie, on ne peut se refuser aux idées sombres que ces lieux déserts inspirent ordinairement. Le silence de ce Bois n'est interrompu que par le choc des pierres, dont le chemin est si rempli, qu'à chaque pas les voitures essuyent des cahots fort incommodes. Par la même raison, nous étions obligés de devancer ou de suivre les chaises, sans pouvoir les côtoyer, ni par conséquent causer avec nos Dames. Aussi nous dirent-elles le lendemain, qu'elles n'avoient été occupées que d'histoires funèbres, d'accidens & de Voleurs, pendant toute cette route, qui est

eſt fort propre à faire naitre ces idées. L'abord de *Stalberg* eſt encore plus rude: il eſt tout ſemé d'éclats de roches, & l'on croiroit preſque que ce lieu fut la ſcène où les Géans voulurent jadis aſſièger le Ciel, & fronder les Dieux à coups de roches & de montagnes.

Nous y arrivames cependant ſans aucun accident, & nous fumes fort agréablement ſurpris de trouver Mr. de Rheysberg à l'entrée de la Ville. Ce Gentilhomme s'approchant de la voiture des Dames, leur dit que le Prince lui avoit ordonné de leur venir faire des excuſes, de ce que Son Alteſſe n'avoit pu les accompagner dans une partie qu'il avoit lui-même imaginée, & dont il auroit naturellement dû faire les honneurs: mais que quelques affaires l'avoient retenu à Aix. Les Dames, confuſes d'une attention ſi polie, remercièrent ſérieuſement Mr. de Rheysberg de la peine qu'il avoit priſe, & le prièrent de faire au Prince tous les complimens ordinaires en pareil cas. Dans le moment le Prince parut lui-même, & ſa préſence embarraſſa les Dames. Elles ſoupçonnèrent d'abord que cette ſurpriſe cachoit quelque malice, & elles ne ſe trompoient pas. Les Dames deſcendirent; le Prince les conduiſit à l'Auberge la plus apparente, où l'on nous menaça d'abord d'une fort pauvre chère. On nous introduiſit dans une chambre fort

ſale, où l'on avoit à deſſein répandu de l'eau, & placé les volailles. Rien ne reſſembloit mieux à une Auberge de Weſtphalie. L'Hôte avoit ordre de nous ſignifier qu'il n'avoit rien à manger, que quelques poulets encore vivans, dont la mort fut auſſi-tôt réſolue d'un commun accord. On nous montra en outre du pain noir, & de fort méchante mine. L'Hôteſſe étoit chargée de nous brusquer, & d'affecter de la mauvaiſe humeur. Tout honnête qu'elle étoit, elle fit ſon rôle ſi naturellement, que les Dames ſe fâchèrent tout de bon contre elle, & vouloient à toute force chercher quelque autre endroit. Le Prince affecta d'excuſer l'Hôteſſe ſur ce qu'elle n'étoit point avertie, & que les Auberges Allemandes n'étoient point meilleures; & bon-gré mal-gré, chacun prit le parti de s'en conſoler, & de s'en dédommager par la bonne humeur. La Frelle, qui ſe plaiſoit infiniment dans ces petits deſordres, rioit de tout ſon cœur de l'embarras de ſa Sœur, & du dépit de la Vicomteſſe & des Dames Pariſiennes, qui ſe reprochoient de nous avoir empêché de faire quelques proviſions. On fit à la hâte quelques taſſes de chocolat, que l'on prit par forme de déjeûner, & nous allames voir les Fonderies de cuivre.

Le tour & les curioſités de la Ville ne nous occupèrent pas longtems. *Stal-*

berg;

berg n'eſt qu'un Bourg, ou plutôt une Bicoque, où l'on ne reſpire que le ſouphre, le cuivre & l'airain. Rien n'eſt plus mal-propre que les rues, ni moins riant que les maiſons. Auſſi nous n'eumes envie d'en voir aucune. Nous allames droit aux Fonderies qui ſont au bout, ou pour mieux dire, hors de la Ville. On ne cherche point ordinairement la magnificence dans ces lieux, & nous ne l'y trouvames point. Mais en récompenſe on y voit des choſes fort curieuſes, quand on aime la Chymie & les ſingularités naturelles.

Ces Fonderies ſont de vaſtes bâtimens, dans lesquels on a rangé des Fourneaux qui brulent toute l'année, & dont le feu eſt très ardent. Mais ce qu'il y a de curieux, c'eſt que l'ardeur de ce feu eſt entretenue par des ſoufflets que l'eau agite. On a employé à cet effet un Ruiſſeau dont les eaux habilement ménagées font mouvoir & compriment par leur chute ces ſoufflets artificiels, & en rendent le ſouffle plus égal & plus véhément. Auſſi ces Fourneaux ſont ſi ardens, que ceux qui y travaillent ſont obligés pour s'empêcher de cuire tout vifs, de s'envelopper les jambes & les cuiſſes de vieux haillons, de groſſe toile, d'étoffe, & de ſerpilière. Malgré ces précautions, ils ont l'air à demi grillé: on les prendroit pour des Cyclopes au milieu de la Forge de Vulcain.

On a diſpoſé ſous ces Fourneaux de grandes chaudières d'une matière propre à réſiſter à la violence de ce feu continuel, & on les remplit toutes de plaques de cuivre rouge neuf, & même de vieilles pièces d'uſtenſiles de cuivre, & l'on jette par deſſus une certaine quantité de *Calamine*, qui ſe liquéfie avec ce métal, & augmente ſon poids, en uniſſant au cuivre fondu les particules d'airain qu'elle contient. Cette augmentation va au moins juſqu'à dix & quinze pour cent, & quelquefois juſqu'à un quart. Voici à peu près comme cette fuſion ſe fait. Il y a, ſi je ne me trompe, huit ou neuf grandes chaudières en forme de creuſets, rangées ſur la Fournaiſe. On les remplit toutes de la façon que j'ai marquée, & lorſque les matières ſont en fuſion, les Ouvriers ſont occupés à enlever inceſſamment avec de grandes écumoires & à jetter dehors l'écume, ou ſcorie, qui s'élève en bouillonnant au deſſus des chaudières. Pendant cette opération, le cuivre ſe purge des matières étrangères qui lui étoient unies, & s'incorpore avec l'airain contenu dans la Pierre Calaminaire. A meſure que le métal ſe purifie, ils le verſent d'un creuſet ou d'une chaudière dans l'autre. Ils jugent enfin que la fuſion eſt parfaite, lorſque les neuf ſont réduites à une ſeule.

Ils vuident enſuite ce creuſet, & en ver-

verſent les matières enflâmées & liquides ſur des pierres fort unies, taillées exprès en forme de moules quarrés, avec de petits rebords pour empêcher le cuivre de s'échaper; & ils le couvrent enſuite d'une autre pierre de même grandeur & bien polie, qui le comprime par ſa peſanteur, & force le métal en ſe figeant de reſter en plaques. C'eſt alors qu'on voit ſenſiblement l'uſage & l'effet de la *Calamine*. Le cuivre qui étoit rouge avant ſa fuſion, tel qu'on le tire des Mines de Suède & d'ailleurs, a pris par l'union de la Calamine une couleur auſſi brillante que celle de l'or; en un mot c'eſt de l'airain, & du plus beau. Bien plus, il s'eſt multiplié, au-lieu que les autres métaux diminuent dans la fuſion: enſorte que ſi l'on a jetté dans la chaudière 75 ou 80 livres de cuivre parmi la Calamine, on retrouve cent livres du plus bel airain du monde. Mr. *Lémery* prétend que l'on a l'obligation de cette découverte métallique aux Alchymiſtes, qui cherchant le moyen de faire de l'or, trouvèrent celui de teindre le cuivre d'une couleur fort approchante à celle de ce Roi des métaux.

Nous vimes faire cette eſpèce de transmutation, & nous l'admirames. Nos Dames, malgré la chaleur preſque inſupportable de ces Fonderies, ſe firent une étude de voir & d'examiner

ces opérations. Les Comteſſes Suédoiſes ſur-tout en étoient charmées: ces Fabriques de cuivre leur rappelloient les idées de leur pays; elles ſe croyoient en Suède. L'Echevin ſe fit un plaiſir de nous expliquer, & de nous faire voir toutes les propriétés de la Calamine. Il connoiſſoit d'autant mieux toute la manœuvre de ces Fonderies, que la Ville d'Aix y eſt intèreſſée, & que quelques-unes des Mines d'où l'on tire la Pierre Calaminaire appartiennent au Magiſtrat. Il nous aſſura qu'elle eſt tellement analogue au cuivre, que ſi elle eſt jettée avec quelque autre métal, elle s'évapore entièrement ſans augmenter ſon poids. Il en fit faire l'opération ſur l'heure même dans une grande cuillier de fer, où nous vimes fondre un plat d'étain avec la Calamine, qui après ſa fuſion parfaite ſe trouva diminué de poids, au-lieu que le cuivre s'y feroit multiplié. On eſſaya auſſi de mettre de la Calamine ſeule en fuſion: mais au-lieu d'en retirer quelques parties de cuivre ou d'airain, elle ſe réduiſit abſolument en cendres. Nous vimes auſſi faire du Léton; car, ſelon qu'on varie l'alliage du cuivre dans la fuſion, on en fait de la Fonte, du Bronze, de l'Airain ou du Léton. Si l'on jette une trop grande quantité de Calamine dans le cuivre, l'airain n'eſt point malléable; il ſe briſe, lorſqu'on veut l'étendre au marteau. Au reſte, la couleur

leur jaune que la Calamine communique au cuivre, ne lui eſt point tellement inhérente, qu'elle ne puiſſe ſe perdre. Le cuivre redevient rouge, ſi on le fait refondre ſeul, quatre ou cinq fois de ſuite.

La curioſité & l'application avec laquelle nous examinames ces diverſes opérations, nous avoient fait oublier le dîner; le régal auquel nous nous attendions d'ailleurs n'avoit rien de fort attirant. Cependant la chaleur inſupportable de la Fonderie nous obligea d'en ſortir, & d'aller reſpirer la fraicheur au dehors. Comme nous en ſortions, nous rencontrames nos Valets qui venoient avertir que l'on avoit ſervi, & nous reprimes doucement le chemin de l'Auberge. En y arrivant, nous fumes querellés par l'Hôteſſe; elle nous gronda de ce que nous nous faiſions tant attendre, prétextant que ſa famille & ſes domeſtiques devoient diner après nous, & que nous avions toute la vaiſſelle. Les Dames eurent beau trouver à redire à ſa mauvaiſe humeur, il falut esſuyer la bourasque, & paſſer dans la Salle à manger. Nous y entrames, avec quelque eſpoir de mieux diner que nous n'avions cru. On ſentoit l'odeur de quelques ragoûts qui frappoit agréablement l'odorat, & qui irritoit encore nos eſtomacs affamés. Nos Dames ſe flattoient que leurs Laquais auroient ai-

dé l'Hôteſſe, & ſe ſeroient mêlés de la cuiſine. Leurs eſpèrances s'évanouirent avec l'odeur.

L'aſpect du dîner les conſterna véritablement. La Salle étoit pourtant moins mal-propre que le matin: mais la table avoit quelque choſe de grotesque, & pour l'ordonnance, & pour le goût. Elle étoit couverte d'une groſſe nappe à demi blanchie, un peu plus courte qu'il ne faloit pour cacher les planches mal rabotées & pleines de graiſſe. Le maitre-plat étoit une ſoupe au lard & aux porreaux. Le ſecond contenoit une groſſe pièce de bœuf cuite avec du vinaigre, fleurie de Thim, de Romarin, & de Laurier; & farcie de toute ſorte d'épiceries. Le troiſième contenoit des poulets mal habillés, encore plus mal rôtis, dont les jambes & les cuiſſes plaiſamment *écarquillées* faiſoient une figure peu modeſte. Ces mets admirables pour des Dames, & ſur-tout pour des Dames Pariſiennes, les déconcertèrent ſi fort, qu'elles ne pouvoient ſe réſoudre à s'aſſeoir. Il n'y avoit d'ailleurs pour tous ſièges que deux banςs de la longueur de la table, & deux chaiſes boiteuſes à chaque bout. Chacun avoit une ſerviette & une cuillier; mais il n'y avoit qu'une fourchette pour chaque plat. Deux cruches de grais pleines de bierre, un grand pot d'étain rempli de vin, deux gobelets, & autant de verres, dont l'un de-

devoit ſervir aux Dames, & l'autre aux Cavaliers, formoient tout le buffet. Ces verres & ces pots étoient rangés à l'un des bouts de la table, pour la garnir apparemment; & pour faire la ſymmétrie, on avoit mis en perſpective à l'autre bout la moitié d'un grand pain bis, qui étoit auſſi dur qu'il étoit noir.

J'avoue que quelque mauvaiſe idée que nous euſſions eue du diner de *Stalberg*, nous nous l'étions figuré un peu plus ſupportable. Force étoit de nous en contenter: le Prince exhorta les Dames à s'aſſeoir, & à goûter de quelque choſe. A ſon exemple, nous primes nos places, réſolus de nous repaître au moins du ſpectacle de ces mets bizarres. Les Dames ſe reprochèrent encore de n'avoir point voulu conſentir que nous euſſions fait porter quelques proviſions. D. Nugnez goûta la ſoupe, & la trouva excellente, peut-être parce qu'elle ſentoit le porreau: mais perſonne ne voulut l'en croire. Le Chevalier attaqua la pièce de bœuf, qui n'étoit piquée que de Romarin, & qui étoit tout à la fois auſſi ſèche, auſſi noire, & auſſi aromatiſée qu'une Momie d'Egypte. On ſe contenta de la ſentir. Enfin nous courions riſque de diner d'odeurs, parce qu'à force de rire & de badiner, chacun inſpiroit à ſon voiſin une plus forte averſion du mets qu'il avoit goûté. La Vicomteſſe déchira un

pou-

poulet, qu'elle prit pour le père du Poulallier, tant il étoit dur. Le Prince, après avoir ri comme les autres, parut pourtant piqué d'un si chétif repas. Il appella l'Hôtesse, gronda à son tour, demanda autre chose, fit du bruit, la menaça de sortir de l'Auberge avec sa compagnie, & de défendre à ses gens de la payer. Les Dames le secondèrent, & firent beau bruit. L'Hôtesse de son côté se plaignit de la difficulté de nos goûts, & offrit au Prince de lui laisser visiter sa maison, pour voir s'il trouveroit quelque chose de meilleur. Aussitôt Mr. de Rheysberg ouvrit une porte qui étoit derrière lui, & feignant de vouloir sortir pour aller dans une autre maison, il nous fit appercevoir dans une chambre contiguë une table servie avec toute la délicatesse imaginable. Le linge, les couverts, le service, les mets, y étoient d'un extrème propreté. Cette surprise parut un enchantement. Chacun comprit que le tout n'étoit qu'une galanterie du Prince, & elle fut d'autant plus agréable aux Dames, que le secret avoit été parfaitement bien gardé. Personne de nous ne s'en défioit: ensorte que quelque délicat que fût le repas que nous trouvames, il l'eût paru beaucoup moins sans cet artifice. Le Prince, charmé de la surprise des Dames, leur fit excuse de les avoir fait languir jusqu'à cette heure, & les assura que

la

la mal-propreté de la chambre, & la mauvaise humeur de l'Hôtesse, étoient de son ordonnance, & qu'il avoit eu beaucoup de peine à y résoudre ces bonnes gens: il ajouta, que le lieu ne lui fournissant point tout ce qu'il auroit souhaité leur offrir, il avoit cru devoir le leur faire un peu acheter, tant pour le leur rendre meilleur, que pour les punir de ce qu'elles avoient voulu faire cette partie sans lui.

Après ce badinage, on se mit à manger. Chacun le fit de bon appétit: tout y étoit délicieux. Le Prince avoit fait partir dès la veille un chariot plein de provisions, & y avoit envoyé deux Cuisiniers d'Aix qui avoient travaillé toute la nuit. Quand la grosse faim fut un peu appaisée, on se livra à la gaieté; & lorsqu'on servit le dessert, nous entendimes des Hauts-bois & des Cors de chasse, que le Prince avoit amenés avec lui sans nous le dire. Mr. de Rheysberg avoit encore ramassé un Joueur de harpe & quelques mauvais Violons qui se trouvoient à Stalberg, & qui jouèrent sous nos fenêtres tous les Airs qu'ils savoient. Un des Valets de pied du Prince, qui avoit quelque goût pour la Musique bruyante, s'avisa d'augmenter la singularité de ce Concert. Il fit chercher des chaudrons de cuivre: on n'en manque pas plus dans ce pays qu'en Auvergne. Il les fit couvrir de peau qu'il ten-

tendit le mieux qu'il put, & s'en ſervit en manière de Timbales pour accompagner les Cors de chaſſe. Le ſon de cet inſtrument martial qu'il battoit aſſez bien, nous donna une ſorte de Concert militaire, qui tout barbare qu'il étoit en lui-même, avoit ſon agrément dans une certaine diſtance. Ce divertiſſement n'avoit à la vérité rien de fort merveilleux; mais dans un lieu auſſi triſte que Stalberg, pour des Buveurs d'eau accoutumés aux plaiſirs des Bains, c'en étoit aſſez pour empêcher l'ennui, & ſoutenir notre gaieté.

Elle fut générale. La galanterie du Prince mit tout le monde en train. Le Chevalier dit mille jolies choſes, qu'il ſavoit dire mieux que perſonne: D. Nugnez ſe dérida, les Dames chantèrent, & la Frelle ſe ſurpaſſa par une infinité de ſaillies toutes plus enjouées les unes que les autres. Enfin la Fête fut ſi amuſante, que nous oubliames presque qu'il faloit revenir coucher à Aix. Le Comte & l'Echevin, qui connoiſſoient mieux que nous les chemins, nous avertirent qu'il étoit tems de quitter la table, ſi nous ne voulions pas nous mettre à la nuit. Le ſouvenir du Bois qu'il faloit repaſſer, fit hâter les Dames: elles ſe levèrent, & l'Hôteſſe vint faire de grandes excuſes à la compagnie ſur la façon brusque avec laquelle elle nous avoit reçus. Elle prit le Prince à témoin, que

que rien ne s'étoit fait que par les ordres exprès de Son Alteſſe. Enfin on nous amena nos voitures & nos chevaux, & nous reprimes le chemin d'Aix.

L'Echevin nous fit faire un petit détour, parce qu'il voulut nous faire voir en paſſant les Carrières de charbon de terre, qui ſont à peu près ſur la même route. Il y en a pluſieurs qui en fourniſſent une très grande quantité, que l'on employe au-lieu de bois dans les cuiſines & les Braſſeries d'Aix-la-Chapelle. Ce charbon approche beaucoup de la couleur & des qualités de la *Houille* d'Angleterre, & de celle que l'on tire près de Liège: mais il les ſurpaſſe, en ce qu'il ne rend pas tant d'odeur, & que ſa vapeur eſt, dit-on, moins maligne. Ces Carrières n'on rien de remarquable: nous les vimes, & toute la différence que nous trouvames entre elles, & les Mines d'où l'on tire la *Calamine*, c'eſt que les Ouvriers ſont beaucoup plus noirs, & un peu plus affreux. On ne les prendroit aſſurément pas pour des hommes ordinaires. Auſſi, dit la Frelle qui en eut peur en les voyant, ſi les *Gnomes* du Comte de *Gabalis* reſſemblent à ces Meſſieurs, je n'en tomberai jamais amoureuſe. Nous vimes, malgré ſa raillerie, que leur aſpect ne la réjouiſſoit point; & après leur avoir donné pour boire, nous revinmes à Aix où nous n'arrivames qu'à la brune, paſſablement

ment

ment fatigués de la Fête & du chemin. Le Prince proposa encore un petit souper ; mais les Dames l'en remercièrent, & lui marquèrent une vraie satisfaction de la galanterie qu'il leur avoit faite. Mr. de Rheysberg eut part aux complimens, d'autant que le Prince avoua que la petite Fête étoit toute de l'invention de ce Gentilhomme.

Le lendemain, nous apprimes que la Marquise partoit, parce que sa Mère se trouvoit mal des Eaux, ou peut-être des Buveurs qui la négligeoient. Quoique nous n'eussions eu de relation avec elle que dans les derniers jours, nous allames lui faire nos adieux ; & de là j'allai me promener avec le Comte au Jardin des Capucins, qui est fort joli, & qui le seroit infiniment plus, si les bons Pères accordoient aux Dames la liberté d'y entrer, comme font ceux de Spa. Aussi, comme on n'y trouve que des hommes, & que la compagnie des Dames est le remède le plus efficace de ceux qui viennent aux Eaux, ce Jardin est assez solitaire, & n'est guères fréquenté que par des Ecclésiastiques, des Moines, ou des gens qui fuyent le monde. Il y a pourtant un Cabinet de verdure, des Allées, & une fort belle Fontaine avec un Jet-d'eau.

L'après-midi nous fumes pour voir la Vicomtesse & Mad. de la Br... : mais nous apprimes à leur porte que le Prin-

ce

ce étoit venu les prendre pour dire adieu à la Marquiſe. Nous allames au logis des Comteſſes Suédoiſes, & comme il faiſoit très chaud, nous les amenames promener ſous les galleries pour reſpirer le frais, & attendre la Vicomteſſe & le Prince au paſſage. Leur viſite fut courte, nous les vimes ſortir un moment après. La chaleur interdiſant toutes promenades, on ne ſavoit trop que faire l'après-midi, & l'on ſe desennuyoit à faire des projets. On en fit de toutes les eſpèces, que l'exceſſive chaleur empêchoit toujours d'exécuter. Allons donc au Bain, dit alors le Prince en riant; peut-être nous y rafraichirons-nous. En ce cas, répondit le Comte, la compagnie viendra donc chez nous; car les Bains de *la Roſe* ſont moins chauds que ceux de *l'Empereur*. Le Chevalier qui y logeoit auſſi-bien que le Comte, ſaiſit cette occaſion pour amener les Dames à ſon Auberge. Nous voilà vis-à-vis, leur dit-il, le trajet n'eſt pas long: vous ſerez maitreſſes de vous y baigner, ou non: mais vous ne le ſerez pas, s'il vous plait, Mesdames, de me refuſer l'honneur d'entrer chez nous, après avoir viſité tous les autres Bains de la Ville. Il y a une grande Cour & un Jardin, on peut en liberté y reſpirer le frais... Le Prince appuya la propoſition du Chevalier, qui les en preſſoit avec tou-

tes

tes les inſtances dont la vivacité Françoiſe eſt capable. Nous ſecondames ſes empreſſemens. Les Dames firent un peu les difficiles, en réclamant la bienſéance. Nous vinmes cependant à bout de vaincre leurs ſcrupules, & nous les y conduiſimes.

Nous viſitames d'abord toute la maiſon, qui eſt belle & ſpacieuſe, ſans être pourtant auſſi magnifique que celle du *Heeren-Badt*. Le nom que ce Bain porte, ne lui vient point tant de l'Enſeigne de la maiſon, que de ce qu'il appartenoit originairement à un Bourgeois d'Aix nommé *Roſen*, qui y fit bâtir d'abord des Lavoirs à l'uſage des Foulons, qui s'en ſont ſervis longtems. On s'accoutuma cependant peu à peu à s'y baigner, & il eut un double uſage. A la fin, il eſt demeuré uniquement conſacré aux Bains. Il y en a de très propres, avec toutes les commodités poſſibles. On peut y loger très agréablement; il y a de grands apartemens, une belle Salle, une vaſte Cour, & un Jardin. L'Hôteſſe eſt très gracieuſe, on eſt très bien chez elle; & ſi je ne trompe, c'eſt la ſeule maiſon où les hommes trouvent des Valets pour les ſervir dans le Bain, au-lieu que preſque par-tout ailleurs on n'a que de vieilles Femmes. Bien des gens prétendent que ce Bain a des Puits particuliers, mais il y a bien de l'apparence que leur Source eſt commune



prendre la Douche.

Wyze van warm Berg-water op de swakke
te doen overgieten.

mune avec celle de *Saint Corneille*. Outre qu'ils ſont très voiſins l'un de l'autre, leurs eaux ont les mêmes qualités. Cependant on prend ſpécialement celles de la *Roſe* pour la gravelle, contre laquelle on les croit excellentes. Leur chaleur actuelle eſt plus tempérée que celle des Bains de *l'Empereur*, & des autres Bains qui ſont au centre de la Ville. C'eſt auſſi pour cela que ceux qui ont beſoin de la *Douche*, vont la prendre au Bain de la *Roſe*. Nous voulumes voir cette ſorte de Bain, & nous ſatisfimes la curioſité des Dames d'autant plus aiſément, qu'il n'y avoit alors perſonne au Bain.

La *Douche* ſe prend dans le Bain même, où le Malade enveloppé d'un drap, s'aſſied ſur un fauteuil de bois. Il ſe place ſous une eſpèce de tuyau fait en arroſoir, qui ſort d'un des murs, & qui au moyen d'une pompe qu'un Valet fait jouer par dehors, conduit l'Eau *Thermale* en forme de petite pluye ſur la partie malade, pendant le tems déterminé par les Médecins. L'Hôte nous expliqua la manière de prendre & de donner la *Douche*. Il nous dit que cette eſpèce de Bain eſt différente, ſelon les maladies, & les parties que l'on veut guérir. On ne doit pas le prendre ſans préparations. Le Médecin doit en règler la durée, le tems, le nombre, & le degré de chaleur. Il doit auſſi ſpéci-

cifier le volume d'eau que l'on doit laiſſer couler, & la diſtance qui doit être entre la chute de l'eau, & la partie malade, parce que plus elle tombe de haut, plus elle eſt violente. On l'applique ſur toutes les parties du corps, excepté l'endroit du cœur, & le bas-ventre. On la donne même ſur la tête, depuis que le Médecin *Hotton* Profeſſeur de Botanique à *Leyden*, eut introduit cette pratique à Aix, à l'imitatation des Eaux de Bourbon. L'application de la *Douche* eſt utile ſur-tout dans les maladies froides & tenaces, les engourdiſſemens, les dépôts, & les duretés; parce qu'elle pénètre plus aiſément les humeurs, & qu'elle eſt plus propre à les diviſer & à les détacher. Tout utile cependant qu'eſt cette ſorte de Bain, on prétend qu'elle eſt *dangereuſe à tous ceux qui mangent beaucoup*; & par cette raiſon, *Berger* la déclare *pernicieuſe aux Allemands* en général, & cite ſur la foi d'autres Médecins, quelques perſonnes qui y ſont tombées en apoplexie. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que lorſque la *Douche* s'applique ſur la tête, il faut avoir un ſoin extrème de la bien ſècher auſſi-tôt, & de la tenir chaude. On prétend que ce remède n'eſt pas auſſi nouveau que ſon nom, qui lui vient de l'Italien *Doccia*, d'où s'eſt formé celui de *Douge* ou de *Douche*. On veut même qu'elle ait été connue des Anciens ſous le

le nom d'*Embrocation*, & d'*Irrigation*, qui expriment la même chose. *Galien*, dit-on, la conseilloit sur la tête en certains cas. Au reste, lorsqu'on la donne sur cette partie, le Malade doit avoir grand soin de se tenir éveillé; & l'on est si persuadé que le sommeil est mortel en cette occasion, que les Médecins Italiens ordonnent à leurs Malades de faire venir des Instrumens de musique, ou de faire faire assez de bruit autour d'eux, pour s'empêcher de dormir. Quoi qu'il en soit, l'usage de la *Douche* à Aix est très heureux, & l'on nous en raconta des effets merveilleux.

Le Chevalier fit jouer la pompe, pour nous faire observer la façon de prendre la *Douche*. Mais la vapeur de cette eau, jointe à la chaleur du jour, nous échauffant trop, nous repassames dans la Cour, où nous trouvames toutes sortes de rafraichissemens, que le Comte y avoit fait placer à la hâte. Nous y trouvames du vin, de l'orgeat, de la limonade, des biscuits, des confitures, & tout ce qui peut honnêtement se présenter à des Dames à cette heure. Je croi qu'il avoit épuisé toutes les provisions des Caffés de la Ville. Comme le Prince nous avoit mis dans le goût des *Impromptus*, le Chevalier auroit fort souhaité pouvoir procurer quelques autres plaisirs à la compagnie,

& nous donner au moins un petit Concert pendant l'après-midi. Mais tous les Muſiciens & les Inſtrumens étoient occupés à cette heure dans les Egliſes de la Ville. Nous n'y perdimes pourtant rien: il fit tout ce qui dépendoit de lui pour amuſer les Dames. Il propoſa un Quadrille: mais elles préférèrent le plaiſir de la converſation, & celui de respirer l'air tranquillement. On parla du départ de la Marquiſe, & de mille autre choſes générales. On revint ſur les Mines que nous avions été voir le jour précédent, & l'on fit à ce ſujet de nouveaux complimens au Prince ſur ſa galanterie. Mr. de Rheysberg, toujours prêt à faire de nouvelles parties, dit qu'il y avoit encore une Mine de plomb à voir, qui étoit beaucoup plus curieuſe que celles de Calamine, & qui méritoit bien nos attentions. Il nous dit qu'il connoiſſoit un des Entrepreneurs, & qu'il ſe flattoit de nous y faire bien recevoir. Nous n'y fumes pourtant pas, & nous nous contentames de lui en entendre faire la deſcription.

Cette Mine eſt à côté de *Gimmenich*, Village du Duché de Limbourg. Il y a longtems qu'on l'a découverte, & l'on avoit fait beaucoup de dépenſe pour la rendre praticable. Elle étoit d'abord couverte d'eaux, ſans qu'on ait pu les épuiſer ni les détourner, quoiqu'on y ait employé diverſes for-

tes de machines,& fait des fraix confidèrables pendant longues années. La perfection de cette Mine étoit réfervée à Mrs. *Laffau* & *Bernus*, qui fe font affociés pour tâcher dè la dégager des eaux qui la rendoient inabordable. Ils y ont employé quantité de moulins, de roues & de machines *hydrauliques*, qui étoient jour & nuit en mouvement. Leurs peines & leurs dépenfes n'ont pas été inutiles: les eaux fe font épuifées, la Mine eft devenue acceffible: on y a trouvé une minière très abondante, qui fournit une quantité confidèrable de plomb, qui les dédommagera fans doute des groffes fommes qu'ils y ont employées. La Ville d'Aix-la-Chapelle leur eft redevable de l'augmentation de fon Commerce; car on tranfporte quantité de ce plomb en France & dans les Etats voifins. Il eft même fort recherché pour faire des balles & d'autres ouvrages de cette nature, à caufe de fa dureté. C'eft au moins ce que nous en dit Mr. de Rheysberg. J'ai toujours regretté de n'y avoir pas été.

Nos Dames ne purent fe réfoudre à y venir. La Vicomteffe allègua la malignité des vapeurs qui fortent des Mines de plomb; le prétexte étoit fpécieux. Ordinairement tous ceux qui travaillent aux Mines & à la fonte du plomb, font affligés de coliques, & quelquefois de paralyfie. Je doute ce-

pendant que ces vapeurs ſoient aſſez malignes pour cauſer l'une ou l'autre de ces maladies, à gens qui ne feroient que paſſer auprès des Mines pour les viſiter: l'expérience du moins y eſt contraire. Quoi qu'il en ſoit, la complaiſance nous empêcha de l'eſſayer. La Frelle, qui ne demandoit pas mieux qu'à ſe promener, auroit été fort aiſe que la Comteſſe ſa Sœur n'eût pas été ſi ſcrupuleuſe ſur ſa ſanté: mais comme elle ne vouloit point la contrarier, elle feignit elle-même de n'aimer pas à s'expoſer dans ces lieux ſauvages, & nous raconta la peur dont elle avoit été ſaiſie en paſſant dans le Bois qui eſt ſur la route de Stalberg. Elle nous avoua qu'au moindre mouvement qu'elle entendoit, elle croyoit voir venir une troupe de Voleurs. Eh! qu'aviez-vous à craindre, lui dit galamment le Prince, & qu'auroient-ils pu vous prendre? Nous voici une troupe de Cavaliers occupés depuis un mois à tâcher de dérober votre cœur, ſans y pouvoir réuſſir: les croyez-vous plus habiles que nous? Vous étiez d'ailleurs en aſſez bonne compagnie, & avec gens capables de vous défendre. Cela eſt vrai, dit-elle; mais Mad. de la Br. . . . n'étoit pas plus aſſurée que moi dans la voiture, & tant que le chemin a duré, nous ne parlames que de maſſacres & d'aſſaſſinats. . . . Elles nous raconta quelques

ques Hiſtoires banales dont elles s'étoient entretenues ; & comme ſur cet article il eſt rare de trouver quelqu'un en défaut, chacun donna la ſienne. Je ne ſai pourquoi l'on prend tant de plaiſir à ces ſortes de récits ; mais j'ai remarqué que plus ils inſpirent d'horreur, plus ou les écoute attentivement. C'eſt peut-être par une fauſſe généroſité, qui fait que l'on ſe ſatisfait en plaignant les malheureux, & que l'on trouve de la grandeur d'ame à s'affliger de leurs infortunes. Ce commerce d'Hiſtoires fit ſouvenir D. Nugnez, que Mr. le Chevalier n'avoit encore rien raconté de ſes avantures, & il engagea les Dames à les lui demander. On l'en preſſa ; mais il aſſura fort naïvement la compagnie que ſa fortune avoit toujours été ſi unie, qu'il ne lui étoit jamais arrivé rien de bien intèreſſant. Je ſuis Cadet, dit-il, & par conſéquent peu riche. J'ai été à Malthe de bonne heure, j'ai beaucoup voyagé depuis. J'ai aimé quelquefois, on m'a fait croire que l'on m'aimoit auſſi: j'ai vu qu'on me trompoit, ou parce que l'on ne me croyoit pas aſſez ſincère, ou parce qu'il y avoit peu de fortune à faire avec moi: je m'en ſuis conſolé, en attendant l'heure d'être véritablement aimé. Voilà, dit-il en riant, l'Hiſtoire de ma vie. Elle ne fournit point de grands évènemens. Tout ce que je pourrois vous en dire

 de

de plus, ne feroit que vous ennuyer. Mais du moins, lui dit la Vicomteſſe, il eſt impoſſible que vous n'ayez vu mille avantures ſingulières dans vos voyages, & vous devez nous en dire quelques-unes, pour vous acquitter envers ces Meſſieurs qui vous ont fait leur confidence.

Cela eſt juſte, Mesdames, reprit le Chevalier, & je ne prétens point m'en diſpenſer. J'ai même dans l'eſpèce de récits que l'on vient de faire, une Hiſtoire fort ſingulière que l'on me raconta à Naples il y a quelques années. C'eſt celle du Comte de *Briſavo*, fameux Scélérat de ce pays, qui après avoir diſſipé ſon bien, ſe fit Chef de Voleurs & penſa déſoler le Royaume. Elle eſt un peu longue, mais il y a des endroits intèreſſans. Tout vicieux qu'il étoit, l'Hiſtoire de ſes violences fait tant d'honneur à la vertu des malheureuſes perſonnes qu'il opprimoit, que l'on s'eſt donné la peine d'écrire ſa Vie. . . . Un Comte devenu Chef & Capitaine de Voleurs, piqua la curioſité de la compagnie; car dans le Vice, comme dans la Vertu, on aime des Héros qualifiés. Le Chevalier fut inſtamment prié de nous en faire l'Hiſtoire. Il la commença auſſi-tôt. Mais comme il eſt rare que l'on retienne toutes les circonſtances d'une Hiſtoire à laquelle on n'a point eu de part, le Che-

Chevalier pria la compagnie de permettre qu'il se fît apporter le Manuscrit qu'il avoit acheté à Naples. Il appella son Valet, l'envoya chercher sa cassette à papiers, & en tira quelques cahiers. Je vais, dit-il en l'ouvrant, le lire tel qu'il est, & je suis sûr que vous n'y perdrez rien: ma narration auroit moins de graces, que la relation d'un Auteur qui a connu le Personnage. .... Lectures ou récits, tout nous étoit bon pour nous desennuyer; & on laissa au Chevalier carte-blanche, pourvu qu'il nous récitât quelque chose d'intèressant. Le Lecteur verra si cette Histoire répondoit à notre attente.

HISTOIRE

DU COMTE DE BRISAVO.

Pierre Comte de *Brisavo*, Napolitain, plus connu dans la suite sous le nom du Marquis de *Civitella*, se trouva de bonne heure héritier d'un Titre qui lui apportoit de grands biens. Mais comme la Vertu n'est pas héréditaire, & que la Noblesse n'est pas toujours un Titre de probité, il fut moins sensible à ce qu'il devoit à son sang & à son nom, qu'aux avantages qu'il pouvoit retirer de ses richesses, en les employant à ses plaisirs.

ſirs. Maitre de ſa perſonne & de ſes biens, il ſuivit un penchant aſſez ordinaire aux jeunes-gens, mais plus encore à ceux de ſa Nation, dont la Morale hérétique & ſenſuelle paſſe aſſez généralement pour la plus dépravée. Les mœurs des Napolitains ſont ſi univerſellement décriées, que la Vertu y paſſe preſque pour une exception, & que le caractère du Comte de Briſavo a beſoin pour être cru dans toute ſon étendue, de l'opinion, vraie ou fauſſe, que l'on a de celui de ſes compatriotes. Il ne monta cependant que par degrés, quoiqu'aſſez rapidement, au comble d'horreurs où il parvint. Le plaiſir fut ſon prémier écueil ; & il n'eſt pas étonnant qu'il s'y livrât dans un âge où tout l'inſpire, & dans lequel tout l'autoriſe, quand avec la liberté de ſuivre ſes penchans, un jeune-homme trouve dequoi les ſatisfaire. Le pas eſt gliſſant, ſans doute, & le jeune Comte ne ſut pas s'y ſoutenir. L'attrait du plaiſir l'entraina; & comme du plaiſir à la débauche le paſſage eſt fort court, il ne tarda point à le franchir avec une rapidité qui le précipita dans des excès, qui le rendirent odieux à ſes compatriotes mêmes. Ebloui par les richeſſes dont il ſe voyoit maitre abſolu, il les crut inépuiſables. Elles ne le furent cependant pas: la fureur du Jeu, & l'amour des Femmes, lui apprirent en peu d'années, qu'il n'eſt point de tréſors

que

que ces paſſions réunies ne puiſſent diſſiper. Des pertes conſidèrables le corrigèrent de la prémière, mais l'autre n'en devint que plus violente. Il avoit naturellement un penchant invincible pour le beau Sexe, & ce penchant ſi doux & ſi innocent quand il eſt règlé par l'Honneur & la Vertu, devint le vice dominant du Comte, & la ſource des malheurs de quantité de perſonnes. Il n'épargna pour ſe ſatisfaire, ni peines, ni argent. Dès qu'un Objet aimable avoit le malheur de lui plaire, il le faiſoit enlever auſſi-tôt, ſans reſpecter ni la naiſſance, ni le rang. Si le Comte avoit été moins fougueux ou moins extrème dans ſes plaiſirs, il auroit pu s'épargner ces violences. Il n'avoit qu'à ſe montrer pour plaire. Toute ſa perſonne étoit aimable. Il étoit grand & bien fait. Son corps étoit formé à tous les Exercices. Sa phyſionomie avoit quelque choſe de noble & de doux. Il ne manquoit ni d'eſprit, ni de converſation. Sa naiſſance, ſon âge, & ſes biens relevoient encore ſon mérite; & s'il n'eût prétendu qu'à la poſſeſſion d'un Objet aimable, il ne lui en eût coûté ſelon les apparences que la peine de le ſolliciter. Il y avoit peu de familles à Naples, où il ne pût entrer; & fait comme il étoit, il avoit tout à eſpèrer de la vertu même la plus ſévère. Il eſt vrai qu'à juger de ſon caractère par ſes ac-

tions, il étoit plus capable d'inſpirer de l'amour, peut-être, que d'en ſentir. Il n'aimoit de la tendreſſe, que ce qu'elle a de vicieux & de groſſier; & comptant pour rien tout ce qui ne ſatisfaiſoit pas les ſens, il cherchoit toujours la voie la plus courte, & croyoit que ſon argent devoit ſuppléer à ſes ſoupirs. La retraite & la ſévérité dans lesquelles on élève les Dames Napolitaines, étoit pourtant un obſtacle à ſon penchant. Le Comte n'aimoit pas à ſoupirer longtems: il chercha d'abord des conquêtes faciles, & après avoir épuiſé tout ce que Naples pouvoit lui fournir d'objets de cette eſpèce, il ſe mit dans le goût des enlèvemens. Pendant une année, on n'entendit parler que de filles ſéduites ou forcées. Il ſe jetta pluſieurs fois dans des embarras plus ou moins grands, ſelon qu'il trouvoit plus ou moins de vertu, ou que les Beautés malheureuſes qui tomboient entre ſes mains, étoient plus ou moins accréditées. Son argent le ſauva toujours de ces pas dangèreux; & quoique ce puiſſant métal fût le mobile de ſes débauches, le Comte ne ceſſa point d'être vicieux, lors même qu'il fut tombé dans la miſère, qui eſt toujours le prémier châtiment de ceux qui ſe livrent à ces excès.

Rien cependant n'étoit plus capable de le faire rentrer en lui-même: une indigence méritée eſt une ſource intariſſa-

riſſable de réflexions ; & pour peu qu'un homme conſerve de raiſon dans cet état, il en peut tirer de puiſſantes leçons. Il eſt vrai qu'elles n'ont de force, qu'autant que celui qui les fait, conſerve des principes d'honneur & d'éducation ; & il eſt très apparent que la débauche les avoit déja tous étouffés dans le cœur de Briſavo. Il avoit naturellement trop d'eſprit, pour ne pas comprendre que la diſſipation de ſes fonds & de ſes revenus à la fleur de ſon âge, n'avoit d'autre cauſe que ſes deſordres. Tout autre que lui en eût conclu du moins, qu'il devoit y renoncer. Le Comte raiſonna tout autrement ; ou plutôt, il ne raiſonna point, parce que l'attrait du Vice faiſoit alors la ſouveraine raiſon de ſon ame. Loin de chercher dans une vie règlée des reſſources à la miſère qui le menaçoit, & de ménager par une ſage œconomie les débris de ſa fortune ; ſans quitter ſes autres vices, il rentra dans le grand Jeu. Il en apprit toutes les fineſſes, & quoiqu'il fût aſſez habile pour y corriger quelquefois les caprices du Sort, il n'en éprouva pas moins toutes les fatalités. Il y perdit ſouvent ; mais il y fit des coups heureux, & gagna de tems en tems des ſommes conſidèrables, ſans en devenir plus riche. Il y avoit une ſubordination ſi bien établie entre ſes paſſions, que ſans ceſſer de

maitriſer ſon cœur, elles ſavoient ſe cèder les unes aux autres, ſelon les circonſtances. Un jour on le voyoit Débauché, le lendemain il étoit Joueur; mais toujours méchant, ſans honneur & ſans probité. Quand il ſe trouvoit ſans argent, le Jeu étoit ſa reſſource, & la Débauche lui faiſoit place: mais dès qu'il y avoit fait quelque coup heureux qui le remettoit en finances, ſa lubricité ſe réveilloit, & malheur à la prémière femme qui tomboit ſous ſes regards!

Dans le tems qu'il ne vivoit déja plus que d'expédiens, la belle Donna *Raſta* en fit la triſte épreuve. Son Hiſtoire tient un rang ſi marqué dans celle de l'infame Briſavo, qu'il eſt néceſſaire d'en faire un détail plus circonſtancié que des autres objets de ſes crimes, pour en connoitre l'excès. La conſtante vertu de cette malheureuſe perſonne, fera mieux ſentir le déteſtable caractère du Comte. Le vice & la vertu, rapprochés naturellement dans ce parallèle, y paroitront dans tout leur jour; & il ſera peut-être difficile de décider qui des deux, dans ſon eſpèce oppoſée, a pouſſé l'un ou l'autre au plus haut point. Quoi qu'il en ſoit, cette fille auſſi vertueuſe que belle, étant tombée entre les mains du Comte, ſe vit prête à éprouver tout ce que la débauche & la ſcélérateſſe ont de plus odieux. La prémière avanture

de

de cette infortunée fille eût ſervi dès-lors à faire punir Briſavo de ſes crimes, s'il n'eût été réſervé à y mettre le comble, pour en recevoir de plus grands châtimens. Peut-être auſſi que le Ciel, par quelques années d'impunité, vouloit donner en ſa perſonne un exemple terrible des excès où la débauche peut entrainer ceux qui s'y livrent, & de la vengeance qu'il en fait tirer.

Les avantures de l'infortunée Donna Raſta ont quelque choſe de ſi ſingulier, qu'elles paroitront romanesques à ceux qui ignorent l'éclat que les crimes de Briſavo ont fait pendant longtems dans le Royaume de Naples. Il eſt vrai que Donna Raſta y fut beaucoup plus connue par ſes malheurs, que par ſa rare beauté. La viligance de ſa Mère, & ſon goût pour la retraite, avoient laiſſé longtems ignorer ſon mérite & ſa ſageſſe. L'un & l'autre occaſionnèrent ſes infortunes, & lui attirèrent des regrets, que ſa triſte Hiſtoire renouvelle tous les jours. Mais il étoit bien conſolant dans l'abîme de malheurs où elle ſe vit prête à périr, de n'avoir à ſe reprocher que ſa vertu.

Cette vertueuſe fille ne demeuroit pas ordinairement à Naples; elle y venoit ſeulement chaque année paſſer quelques mois avec ſa Mère. Sa famille ne ſe piquoit ni de richeſſes, ni de grands Titres: mais elle ſe diſtinguoit par une

probité généralement reconnue: l'honneur & la vertu faisoient son caractère. Les Parens de Rasta trouvoient ces qualités infiniment plus glorieuses, que les Titres équivoques de *Marquis* & de *Comtes*, que les Empereurs & les Rois d'Espagne ont alternativement prodigués dans ce Royaume à leurs créatures. Ces Titres en effet, quand ils sont si nouveaux, prouvent d'ordinaire beaucoup moins la noblesse de ceux qui les portent, que la facilité des Souverains qui les accordent, ou l'opulence de ceux qui les achètent. Malgré les fréquentes révolutions de Naples, le Père de Rasta avoit su se maintenir dans une honnête médiocrité, qui n'excluoit pas les plaisirs que peut procurer une modeste abondance. Il avoit toujours vécu sur ses Terres, & y étoit mort tranquillement. Sa Veuve, ennemie du fracas de la Ville & de la Cour, continuoit d'élever sa Fille à la campagne dans la modestie & la simplicité des prémiers Ages; & jamais elle ne l'amenoit à Naples qu'à regret, par un pressentiment peut-être de sa funeste destinée.

L'enlèvement de quantité de jolies personnes, qui, selon qu'on l'a su depuis, avoient été sacrifiées à la brutalité du Comte, allarmoit les Mères & les Epoux les moins sévères. Leur frayeur étoit d'autant plus légitime, que l'on n'avoit jamais revu aucune des Beautés malheu-

reu-

reuſes qui étoient diſparues. Après qu'on leur avoit ravi l'honneur, le fer ou le poiſon leur ôtoit la vie, pour en dérober les indices. Ces triſtes Hiſtoires faiſoient trembler les perſonnes les moins aimables.

Raſta avoit plus à craindre qu'aucune autre : elle étoit charmante, quoique d'une taille presque au deſſous de la médiocre; ſon teint étoit admirable, elle étoit d'une blancheur à éblouir; ſes yeux grands & bleus inſpiroient la tendreſſe; & quoique blonde, elle ne manquoit pas de vivacité. Elle n'avoit que vingt ans alors, & les charmes de la jeuneſſe étoient accompagnés en elle de tant de douceur & de modeſtie, qu'un ſeul de ſes regards faiſoit naitre autant de reſpect pour elle, que d'amour. Tant de charmes n'étoient en ſureté que dans la retraite d'une Campagne. Sa Mère, qui connoiſſoit le prix de ce tréſor, ne perdoit jamais ſa chère Raſta de vue; & la crainte du malheur qui lui arriva, l'empêcha pendant deux années de ſuite de venir à Naples. Elle ne put échapper plus longtems à ſa deſtinée. Le mariage d'une proche Parente l'amena dans cette Ville : elle y vint avec l'aimable Raſta, qui fit les honneurs de la Fête, & les délices de tous ceux qui en étoient. Son éducation n'avoit rien de ruſtique, ni de ſauvage; & ſes manières, quoique naïves, étoient extrèmement polies. On la

la mit de toutes les parties, elle y brilla: mais qu'elle paya bien chèrement les innocens plaisirs qu'on lui avoit procurés!

Une promenade qu'elle fit avec les nouveaux Epoux au *Pusilippo*, où l'on devoit terminer les réjouissances de la Noce, occasionna son malheur. Le Comte y étoit; il la vit, il fut épris de sa beauté; & par malheur pour elle, il avoit gagné la veille des sommes considèrables à des Seigneurs étrangers. Il ne lui en falut pas davantage pour chercher à se satisfaire. Voir, aimer, & possèder, lui paroissoit une même chose; & il n'y avoit jamais connu de distance, qu'autant qu'il lui en faloit pour hâter les moyens d'assouvir sa passion. Rien sans doute ne pouvoit être plus funeste à la beauté de cette jeune fille, que de tomber sous les yeux d'un homme aussi infame. A peine en fut-elle apperçue, que son enlèvement fut résolu. Brisavo, accoutumé à ces violences, trouva bientôt les moyens d'exécuter cet attentat. Naples, comme l'on sait, ne manque pas plus de gens capables de faire un mauvais coup, que de faux Témoins. Il en coûte même assez peu pour les employer: quoique le crime y soit fréquent, ces misérables y sont en si grand nombre, qu'ils sont obligés de se donner au rabais à l'envi l'un de l'autre, pour obtenir la préfé-

ren-

rence. Brifavo s'en étoit déja tant de fois fervi, qu'il connoiffoit les plus habiles. Il les appella, leur indiqua le malheureux Objet de fa paffion, qu'il avoit eu foin de fuivre & d'obferver. C'en fut affez pour faire de la vertueufe Rafta la plus infortunée perfonne qui fut jamais. Le Comte avoit toujours été bien fervi ; il le fut encore en cette occafion. Ceux qu'il employa étoient expéditifs. Ils tendirent leurs embufcades, & deux jours après, la malheureufe Rafta tomba dans leurs filets.

Les Emiffaires du Comte environnèrent la maifon dès le point du jour, déguifés fous différens habits, afin d'éviter les foupçons. Ils y reftèrent jusqu'à l'heure que les Dames fortent pour aller à l'Eglife. Les Raviffeurs avoient difpofé deux voitures aux deux bouts de la rue, dont l'une devoit fervir à caufer quelque embarras, & l'autre à l'enlèvement : ils avoient auffi placé quelques-uns de leurs gens chez un Limonadier voifin, d'où ils devoient partir à point nommé. L'innocente Rafta, qui ignoroit le fort qui lui étoit préparé, fortit enfin vers les onze heures pour aller faire fes dévotions dans l'Eglife la plus proche ; & comme il n'y avoit que la rue à traverfer, elle y alla à pied, accompagnée feulement d'une vieille Parente. Les Efpions du Comte ne prirent point le change ; fa modeftie, peut-être

être encore plus que sa beauté, la trahit. Brisavo qui étoit caché dans le voisinage, donna le signal : aussi-tôt ceux qui étoient postés chez le Limonadier, feignant une querelle entre eux, sortirent brusquement dans la rue, mirent l'épée à la main, firent semblant de se battre ; & deux autres accoururent comme pour les séparer. Les voitures venant alors à la rencontre l'une de l'autre, augmentèrent l'embarras. La timide Rasta, effrayée de se trouver au milieu de tant d'épées, double le pas pour tâcher de se sauver dans l'Eglise. Le fracas des deux voitures qui s'accrochèrent à dessein, les juremens & les blasphèmes de ceux qui se poursuivoient, augmentant encore sa frayeur & son trouble, elle perdit sa compagne ; & se retournant pour la chercher dans ce tumulte, elle se sentit envelopper d'une cappe, & jetter dans une des deux voitures. Le trouble où elle se trouvoit, & la rapidité avec laquelle elle se vit enlevée, lui ôtèrent l'usage de la voix. Le tumulte qu'avoit excité la querelle des Emissaires du Comte, avoit tellement attiré les yeux de la populace, que personne ne fit attention au malheur de Donna Rasta. Hèlas! avant que l'on se fût apperçu de son enlèvement, elle étoit déja transportée dans une maison que Brisavo tenoit à cet infame usage.

Cependant, après que le tumulte eut été

été dissipé dans la rue, la Parente de Rasta fut très allarmée de l'éclipse de sa compagne. Elle la chercha inutilement dans l'Eglise & dans les maisons voisines; & lassée de la demander aux passans sans en rien apprendre, elle revint chez elle, où elle s'imagina qu'elle pourroit être revenue. L'inquiétude où on la vit, porta l'allarme dans toute la maison. Les larmes qu'elle répandit en ne l'y trouvant point, annoncèrent le malheur de Rasta. La Mère la voyant rentrer seule & affligée, accourut au-devant d'elle, pour lui demander où étoit sa chère Fille. Son silence & ses pleurs firent sa réponse: elle étoit significative; la Mère comprit dans l'instant tout le malheur de sa Fille. Les enlèvemens dont on avoit parlé depuis quelques années, lui revinrent dans l'esprit, & elle ne douta pas un instant que sa vertueuse Fille n'eût éprouvé le même sort. La vieille Parente avoua que Donna Rasta étoit disparue dans le tumulte d'une querelle, mais qu'elle étoit peut-être en sureté. Quoi qu'elle pût dire pour calmer la douleur de cette tendre Mère, elle ne put arrêter ses larmes, & toute la maison retentit en un instant de ses plaintes & de ses gémissemens. ,, O malheur sans pareil! ô Fille infortunée! ,, s'écrioit-elle toute en larmes, ne t'ai-je ,, donc inspiré tant de vertu que pour ,, te voir exposée à cette ignominie?

„ O Mère trop imprudente, ou trop mal-
„ heureuſe ! pourquoi ne t'ai-je pas ſui-
„ vie ce matin ? on n'eût pu te ſéparer
„ de moi, qu'en m'arrachant la vie.....
„ Fatale complaiſance qui m'a fait quit-
„ ter l'innocent ſéjour de ma Campa-
„ gne, que tu vas me coûter de lar-
„ mes & de regrets ! Dieu ! ajoutoit-
„ elle, à qui je dois l'innocence & la
„ vertu de ma Fille, conſervez ma chè-
„ re Raſta ! Reprenez en ce moment
„ les charmes dont vous l'avez ornée ;
„ mais rendez-la moi vertueuſe. Effacez
„ cette funeſte beauté, qui fait au-
„ jourd'hui ſon malheur .... Que Raſta
„ périſſe ! j'y conſens ... mais qu'elle pé-
„ riſſe en défendant ſon honneur ... O
„ Raſta ! ô ma chère Fille ! c'en eſt donc
„ fait ! Non, je ne te verrai plus....
Les pleurs & la juſte affliction de cette Mère déſolée remplirent toute la maiſon de triſteſſe. Les Voiſins accoururent au bruit de ſes gémiſſemens : chacun y prit part ; ceux même qui avoient le moins connu les charmes de l'aimable Raſta, s'attendrirent ſur ſon ſort. Sa modeſtie & ſa beauté en méritoient un plus heureux ; mais quand elle eût été moins aimable, on n'eût pu s'empêcher de regretter une perſonne, dont la Mère marquoit dans ſes plaintes mêmes, tant d'honneur & de vertu. L'affliction où étoit auſſi la vieille Parente qui avoit accompagné Raſta, augmentoit encore

la

la tristesse de ce spectacle. On ne pouvoit pourtant que pleurer & gémir ; jusques-là, l'on n'avoit aucun soupçon particulier sur l'auteur de cet enlèvement.

Cependant, parmi ceux que les cris de la Mère avoient attirés dans la maison, il se trouva un jeune Cavalier qui étoit singulièrement touché de la modestie & de la beauté de Rasta : il avoit été de la noce, & l'y avoit vue pendant toutes les réjouissances ; mais quoiqu'il eût senti pour elle une tendresse parfaite, il n'avoit jamais osé la lui déclarer. Le respect qu'elle lui avoit inspiré en l'enflâmant, est une preuve que la pudeur dans une jeune Beauté, n'est pas le charme le moins puissant à l'égard d'un cœur bien fait. Ce jeune-homme l'adoroit, & ne voyoit qu'à regret la fin de la Noce, parce que ce terme alloit lui enlever sa chère Rasta, & lui ôter les moyens de la revoir. Il avoit tenté plusieurs fois de lui faire une déclaration ; mais malgré la violence de son amour, la modestie de Rasta lui avoit toujours imposé silence. Un respect si soutenu supposoit dans ce Cavalier un fonds d'honneur & de vertu, qui le rendoit digne du vertueux Objet de sa tendresse. Il s'appelloit le Signor *Vanelli*. Sa figure étoit aimable, & sans être noble, il avoit toutes les qualités que la noblesse suppose : il n'en avoit pas les vices. Sa réserve & sa politesse avoient été

été remarquées de la Mère de Rasta, & elle s'étoit un peu relâchée en sa faveur de l'extrème vigilance qu'elle avoit témoignée à l'égard des autres Cavaliers qui avoient été de la Fête. Vanelli toujours respectueux n'avoit eu garde d'en abuser; il lui faloit des évènemens marqués, pour oser s'intèresser publiquement à ce qui regardoit Rasta.

Il demeuroit assez loin de la maison où elle logeoit: mais le hazard qui veille quelquefois aux intèrêts des Amans, l'amena dans cette rue au moment que la Mère de Rasta apprenoit l'enlèvement de sa Fille. Le mouvement qu'il remarqua à la porte de la maison où il avoit connu la belle Rasta, lui donna de l'inquiétude: son cœur agité d'une subite palpitation, lui annonça le malheur de celle qu'il adoroit. Il voulut délibèrer si la bienséance lui permettoit d'en approcher, dans la crainte d'offenser la modestie de Rasta par une inquiétude trop marquée. Son triste cœur en décida: il entend les pitoyables cris de la Mère, il en demande le sujet, & ne tarde point à l'apprendre. Sa douleur fut extrème; mais comme il étoit aussi brave que tendre Amant, il cacha son desespoir, & ne voulut s'en servir que pour tâcher de retrouver l'infortunée Rasta. Il se fait jour au milieu des Voisins, & se présentant devant la Mère, il lui dit avec une noble assurance & des

yeux

yeux pleins de feu : " J'apprens votre
„ malheur, Madame, & j'en ſuis péné-
„ tré de douleur. Mais permettez-moi
„ de vous repréſenter, que toutes vos
„ larmes ne vous rendront pas l'aima-
„ ble Signora. Il faut d'autres armes
„ & d'autres ſoins : je vous offre les
„ miens, & ſi je ſuis ſecondé par quel-
„ ques-uns des Cavaliers qui ſont ici, je
„ m'engage à vous rendre votre chère
„ Fille, quelque part qu'elle ſoit. Pour-
„ roit-on s'expoſer pour un plus noble
„ ſujet? Allons, Signors, continua-t-il
„ en ſe tournant vers deux autres Cava-
„ liers qui étoient là; & dont l'un étoit
„ le nouvel Epoux; je vous offre de
„ partager avec moi la gloire de cet-
„ te action.... Si vous la refuſez, je
„ trouverai aſſez d'Amis charmés de la
„ mériter." La vivacité avec laquelle Vanelli parla à ces Cavaliers, ranima leur courage; ils s'offrirent de le ſuivre, malgré les larmes de la nouvelle Epouſe de l'un des deux. La Mère de Raſta voulut auſſi s'y oppoſer, dans la crainte de multiplier les malheurs de ſa Famille.

Cependant Vanelli ſûr de ſon cœur, & guidé par l'amour, engagea les Cavaliers par ſerment à le ſuivre, & pria la compagnie de ne pas faire éclater ſi-tôt l'avanture de Raſta, afin d'augmenter la ſécurité de ſes Raviſſeurs, & les empêcher de ſortir de Naples avec leur proie. En-

fin,

fin, après s'être aſſurés promtement de l'endroit où elle étoit diſparue, ils ſortirent tous trois bien armés, pour aller ſur les lieux, s'informer encore ſi parmi les Voiſins perſonne n'auroit rien vu qui pût leur donner quelques indices. Leurs recherches aboutirent à peu de choſe, & ils ſe diſpoſoient à aller en dernier reſſort dreſſer leur plainte chez le Viceroi; lors qu'un homme d'aſſez mauvaiſe phyſionomie, jugeant du ſujet de leur inquiétude, les aborda, & s'offrit à leur donner quelques lumières ſur cette triſte avanture. Le tendre Vanelli treſſaillit de joie à cette propoſition, & jugeant à l'air mercénaire de cet homme qu'il ne s'offenſeroit pas d'une récompenſe, il lui promit tout ce qu'il demanderoit, & lui donna d'abord une trentaine de Séquins d'or, pour l'engager à le ſervir. Cet homme, animé par ce préſent, tira à part le Signor Vanelli qui lui paroiſſoit le plus ardent des trois, & lui dit avec une ſincérité rare: „ Je ne ſai, „ Signor, quelle eſt la perſonne que „ vous cherchez; mais je ſai qu'hier „ on devoit enlever une fort jolie „ Dame. Sans doute, ajouta-t-il, que „ vous avez bien entendu parler du „ Comte de Briſavo? . . Je ſuis preſ- „ que ſûr que c'eſt lui qui a fait l'en- „ lèvement; & ce ne ſeroit pas ſon „ coup d'eſſai: du moins, pourſuivit-il,

„ je

„ je le vis hier fort occupé avec gens „ connus pour très habiles dans ces „ coups de main. Je vous dirai plus ; „ c'eſt que s'il a fait le coup, vous le „ trouverez dans un tel endroit, où il „ eſt ordinairement ſeul. Mais hâtez- „ vous, ſi vous m'en croyez ; vous n'a- „ vez pas de tems à perdre ". Cet homme paroiſſoit trop ſûr de ſon fait, pour que ſon avis fût négligé. Vanelli lui promit une plus groſſe récompenſe, s'il vouloit l'y accompagner avec ſes deux Amis : il s'en excuſa, & s'offrit ſeulement à les mener juſques vis-à-vis de la maiſon ſuſpecte, à condition qu'ils le laiſſeroient paſſer ſans donner à connoitre qu'il fût de leur compagnie. Cette précaution augmenta l'eſpèrance de Vanelli, & lui fit croire avec aſſez de vraiſemblance, que cet homme pouvoit être d'autant mieux informé, qu'il auroit peut-être été autrefois employé par le Comte à de pareilles expéditions, & que fâché de ne l'avoir pas été dans celle-ci, il n'y vouloit rien perdre. Quoi qu'il en ſoit, l'Amant & ſes deux Amis le ſuivirent. Il eût été plus naturel & plus prudent ſans doute, d'aller demander main-forte à la Juſtice, que de s'expoſer auſſi témérairement qu'ils le firent : mais la jeuneſſe & l'amour délibèrent rarement. Vanelli comptant ſur ſon courage, flatté de la gloire d'arracher ſa chère Raſta des mains du Com-

 te,

te, jaloux d'ailleurs qu'elle pût devoir sa liberté à tout autre qu'à lui, suivit à la lettre l'avis qui lui avoit été donné de ne perdre point de tems, & ils se mirent tous quatre dans une voiture.

Quoique la maison indiquée fût dans un des Fauxbourgs de Naples, ils y arrivèrent dans un moment, & descendirent au coin de la rue où elle étoit située. Leur Guide la leur montra de loin, & leur donna, avant de les quitter, le mot du guet qui devoit leur en faciliter l'entrée. C'étoit une vieille maison de peu d'apparence, assez profonde pourtant, & isolée presque de tous côtés, fort propre en un mot aux usages auxquels elle étoit destinée. Ils frappèrent; une vieille femme qui étoit comme la Concierge de cet infame lieu, vint leur ouvrir, & ne fit pas difficulté de les laisser passer, dès qu'elle eut entendu le mot du guet. Elle les prit d'abord pour les Amis de son Maitre, & leur dit qu'il étoit en-haut avec sa Maitresse depuis une demi-heure, & les pria d'attendre qu'elle l'avertît. Vanelli ne se possèdant plus à ce mot, tire un pistolet de sa poche, & le lui portant à l'oreille, lui ordonne de les conduire à la chambre du Comte, sans faire le moindre bruit. La Vieille intimidée veut crier, & s'échapper de ses mains. Vanelli craignant tout pour sa chère Rasta, s'il lâchoit son pistolet, laisse cette

cette femme entre les mains d'un de ſes deux Amis, monte l'eſcalier ſuivi de l'autre, parcourt les apartemens au hazard de périr mille fois ſi le Comte ſe fût mis en défenſe. Ils avoient déja viſité preſque toutes les chambres, ſans y trouver aucune marque d'habitation, lorsqu'ils entendirent les gémiſſemens d'une femme, & les juremens affreux d'un homme qui paroiſſoit lui faire violence, & la menacer de la mort. Vanelli croyant reconnoitre la voix de ſa chère Raſta, tourne tout furieux vers la chambre d'où la voix partoit, enfonce la porte, ſe ſaiſit de deux piſtolets qu'il trouve ſur une table, crie, appelle du ſecours, & paſſe dans un cabinet ouvert où il trouve l'infame Briſavo. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ni le bruit, ni la fureur de Vanelli n'avoient pas été capables d'arrêter ni de diſtraire un moment celle du Comte. Concentré, pour ainſi dire, dans le crime qu'il méditoit, il étoit dans une eſpèce d'ivreſſe qui captivoit tous ſes ſens. Son cœur pétri de débauche l'avoit rendu inſenſible à tout ce qui pouvoit la troubler, & aux cris de la trop malheureuſe Raſta. Uniquement occupé de ſa paſſion, le brutal ne ſongeoit qu'à l'aſſouvir. La ſituation où il étoit avec Reſta, pouvoit glacer d'effroi tout autre qu'un Amant. Briſavo l'avoit terraſſée, & cette fille infortunée avoit déja la voix preſque éteinte à force d'appeller du ſecours. El-

le étoit toute en desordre, les cheveux épars, les yeux baignés de larmes, le sein meurtri, la face égratignée & presque couverte de sang. Epuisée par les efforts qu'elle faisoit pour se dérober aux caresses de son Ravisseur, il ne lui restoit presque qu'un souffle de vie, qu'elle employoit avec courage pour défendre son honneur. Elle tenoit Brisavo à la gorge, & ses innocentes mains tâchoient d'étouffer ce monstre d'horreurs. L'infame, irrité par la constante pudeur de la vertueuse Rasta, sentant d'ailleurs la supériorité de ses forces, attendoit apparemment tout de la foiblesse de sa victime, & tâchoit d'en triompher par la terreur de la mort, lorsque son Amant entra. Vanelli vit Brisavo, qui d'une main la serroit impitoyablement contre terre, & de l'autre tenoit un stilet levé sur son sein, la menaçant de lui percer le cœur, si elle ne se hâtoit de consentir à ses infames desirs. Quelle situation pour un Amant témoin de ce spectacle! *Arrête, miserable!* lui crie avec fureur l'intrépide Vanelli, qui vit d'un coup d'œil toute l'horreur de cette scène, *arrête, infame! ou tu meurs.* Le Comte entendant crier si près de lui, tourne enfin la tête, & voyant des hommes armés & furieux dans sa chambre, se lève pour courir à ses pistolets. Il étoit trop tard: l'Ami que Vanelli avoit laissé en-bas pour arrêter la Vieille, étoit accouru au bruit; ils fondent tous trois sur

ſur lui, le trainent hors du cabinet, & il alloit ſe voir percer de coups, ſi la vertueuſe Raſta, par une délicateſſe rare, ne s'étoit précipitée elle-même au milieu de ſes Libérateurs pour les arrêter. Cette jeune perſonne, que la vertu ſeule animoit, s'étant remiſe ſur le champ du deſordre où on l'avoit trouvée, comprit que c'étoit trop peu pour elle que ſa conſcience rendît témoignage à la conſervation de ſon intégrité, ſi ſon Raviſſeur lui-même n'en convainquoit ſes Libérateurs. *Qu'il vive*, s'écria-t-elle en ſe jettant au milieu d'eux, *qu'il vive. . . . & qu'il confeſſe ſeulement l'inutilité de ſes efforts. . . . . Ma vengeance ſera ſatisfaite, ſi l'infame avoue que ſa brutalité ne l'a point été.* „ Oui. . . je „ l'avoue, dit-il d'un ton plein de rage; „ c'eſt un regret que la mort ſeule pourra m'arracher; & ce qui fait ici mon „ deſespoir, n'eſt pas tant la mort qui „ me menace, que la confuſion de me „ voir vaincu par une jeune fille. Tu „ ès, ajouta-t-il en frémiſſant de rage, „ la prémière qui m'échappe". Si cet aveu étoit glorieux à Raſta, il étoit bien conſolant pour un Amant! Il étoit également néceſſaire à la vertu de l'une, & au repos de l'autre. Pour le comprendre, il ne faut que rapprocher cette étrange ſcène. Que devoit penſer Vanelli, à la vue d'un brutal écumant de luxure & de rage, entêté de ſatisfaire

ſa paſſion, balançant entre l'aſſouviſſement de ſa brutalité, & la mort de l'innocent Objet de ſa fureur, prêt enfin à immoler une perſonne dont les charmes pouvoient deſarmer le cœur le plus barbare? Vanelli témoin de ces excès, devoit expirer de douleur; & ſi quelque choſe put la ſuſpendre en ce moment, ce fut ſans doute le conſolant ſpectacle de la vertu de Donna Raſta. C'eſt dommage qu'un Amant ne puiſſe en ces occaſions être ſuſceptible d'aucun ſentiment de plaiſir: il eût été bien doux pour Vanelli de conſidèrer les efforts que Raſta faiſoit pour défendre ſon innocence. D'un coup d'œil, il vit cette vertueuſe fille, ſeule, ſans armes, ſans ſecours, & dans le ſecret d'une maiſon ſolitaire, aux priſes avec un infame prêt à l'opprimer; & qui malgré les horreurs de la mort dont elle étoit menacée, combattoit généreuſement pour la conſervation de ſon honneur. A cet aſpect, le cœur le moins vertueux ne pourroit lui refuſer ſa tendreſſe, & ſon admiration. La vertu de Raſta rend ſans doute le crime de Briſavo plus odieux, comme la barbarie de cet infame rend l'innocence de Raſta plus admirable. Le cœur de Vanelli dut éprouver en un inſtant toute la force de ce contraſte. Son admiration cependant ne pouvoit être que conditionelle: qui connoit bien le cœur humain, conviendra que l'état

de

de cette fille infortunée avoit, malgré ſon innocence, quelque choſe d'obſcur pour un Amant délicat, & pouvoit laiſſer quelques ſoupçons dans le cœur de Vanelli. Il ignoroit juſqu'où pouvoit avoir été la violence du Comte. Les apparences étoient à la vérité pour Raſta; ſes larmes & ſon deſordre prouvoient ſa réſiſtance: mais ne pouvoit-elle pas être innocente, & deshonorée? L'aveu de Briſavo ſuffiſoit pour éclaircir ce myſtère. Raſta en fut ſatisfaite: mais les deux Amis de Vanelli ne le furent pas. Ils vouloient immoler l'infame à leur juſte vengeance. Ils le terraſſèrent à leur tour, & lui tenant le poignard ſur la gorge, ils lui firent éprouver pendant quelques momens les allarmes qu'il avoit cauſées à leur Parente. La vertueuſe Raſta continuant à leur demander grace pour lui, les deſarma: Vanelli ſe joignit à ſes inſtances, & les exhorta à ne point ſouiller leur gloire par l'effuſion d'un ſang auſſi infame. *Laiſſons*, dit-il, *au Ciel le ſoin de le punir: il en fera quelque jour la juſtice....* Hèlas! il ignoroit que cette prédiction n'auroit ſon effet, qu'après que l'ingrat Briſavo auroit menacé leur innocente tendreſſe de coups encore plus affreux!

En laiſſant la vie au Comte, la prudence ne permettoit pas que ces trois Cavaliers le laiſſaſſent en liberté. On ne pouvoit trop ſe défier d'un auſſi méchant homme, & d'ail-

& d'ailleurs ils ignoroient s'il n'y avoit pas dans la maiſon d'autres Domeſtiques que la Vieille qui leur avoit ouvert la porte, ou ſi cette Vieille ne ſe ſeroit pas échappée de la chambre où ils l'avoient enfermée, pour appeller du ſecours. Ils convinrent donc avant de ſortir, de mettre Briſavo hors d'état de leur nuire. Ils cherchèrent des cordes, & le laiſſèrent dans ſa chambre pieds & poings liés, ſans lui faire d'autre mal. Après cette expédition, la belle Raſta qui ne ſe croyoit pas en ſureté tant qu'elle reſteroit dans cet abominable lieu, pria ſes Libérateurs de l'en tirer ſans délai : l'un d'eux ſortit pour faire avancer la voiture qu'ils avoient laiſſée au bas de la rue, & ils partirent. Quand Briſavo ſe vit enlever ſa proie, il ne put retenir ſon deſeſpoir : il entra dans une fureur qui lui fit vomir contre l'innocente Raſta des ordures & des infamies capables de faire rougir les plus effrontés. Il y joignit des menaces qui, quoique ſans apparence alors, ne furent que trop tôt vérifiées.

Avant de ſortir, Raſta ſe couvrit le viſage par modeſtie ; & en entrant dans la voiture, elle marqua, autant que ſon trouble le lui permit, toute la joie qu'elle avoit de s'éloigner d'un lieu où ſon innocence avoit couru tant de riſques. Elle fit à ſes Libérateurs les complimens les plus vifs ſur le ſervice qu'ils lui avoit rendu, & ſur les dangers aux-

quels ils s'étoient exposés pour elle. Quoique sa reconnoissance fût générale, elle avoit pourtant quelque chose de plus tendre pour Vanelli : il méritoit bien quelque distinction; car outre qu'il avoit animé les autres à cette recherche, il avoit été comme leur Chef; & Rasta, malgré son desordre, avoit bien remarqué son ardeur. Vanelli, flatté du succès de son entreprise, & enflâmé par la présence de l'Objet de son amour, répondit à la reconnoissance de sa chère Rasta par les sentimens les plus généreux: c'est ainsi que l'amour s'expliquoit, sans qu'ils le sussent. Jusques-là les deux Amis ne regardoient leurs complimens réciproques, que comme des effets de la reconnoissance d'une part, & de la générosité de l'autre. Rasta elle-même n'y voyoit peut-être pas autre chose, parce que sa pudeur & son trouble ne lui avoient pas encore permis de réfléchir sur les mouvemens de son cœur. Elle s'en apperçut pourtant après; car on dit qu'elle détourna la conversation, & qu'elle demanda des nouvelles de sa chère Mère. Elle s'attendrit au récit des inquiétudes & de l'affliction que son enlèvement lui avoit causées. Vanelli, qui partageoit tous les mouvemens de la belle Rasta, tâcha de la rassurer, en lui racontant le serment par lequel ils s'étoient obligés en sa présence, à faire aux dépens de leur vie toutes les recherches possibles pour la retrouver, & lui

dit qu'il ne doutoit pas qu'elle ne s'en fût reposée sur leur ardeur. En raisonnant sur ces différentes choses, ils arrivèrent triomphans à la maison où étoit la Mère.

Ils la trouvèrent encore en pleurs, & si accablée de douleur qu'elle méconnut sa Fille. Elle la redemandoit à elle-même, & ne pouvoit en croire ses yeux. Sa délivrance lui paroissoit si miraculeuse & si inespèrée, qu'elle la regardoit comme un songe, & que quoiqu'elle tînt cette chère Fille entre ses bras, elle la pleuroit encore comme perdue. Elle la reconnut enfin, & apprit que le Ciel avoit conservé l'innocence de sa Fille: mais son cœur ne pouvant supporter ce passage si subit de l'extrème tristesse à la joie la plus excessive, lui fit éprouver des syncopes très douloureuses, & la jetta dans une défaillance mortelle. La tendre Rasta s'allarmant de l'état de sa chère Mère, la serroit entre ses bras pour la ranimer par ses caresses: elle l'appelloit par les noms les plus doux, & craignant de la perdre dans un évanouissement aussi long, elle regrettoit la mort à laquelle on venoit de l'arracher. Elle s'abandonna aux larmes & aux gémissemens, & succombant aussi à sa douleur, elle s'évanouit à son tour. Toute la famille s'attendrit sur un évènement si touchant & si rare, & l'admiration qu'il causa fit presque oublier qu'on

qu'on devoit les ſecourir. Une Mère pâmée de joie de revoir ſa Fille, & une Fille évanouie de douleur de voir ſouffrir ſa Mère, toutes deux prêtes à expirer de tendreſſe, formoient un ſpectacle ſi tendre & ſi doux, que perſonne ne put retenir ſes larmes. On tâcha pourtant de rappeller à la vie deux perſonnes ſi dignes de vivre heureuſes. A force de ſoins & d'eſſences, le ſentiment & la connoiſſance leur revinrent. Elles ouvrirent les yeux, & ſe reconnurent enfin. *Ah ma Mère! Ah ma Fille!* s'écrièrent-elles en même tems, *quelle douceur, quelle ſatisfaction!* La joie leur fit encore verſer quelques larmes. " Que „ le ciel ſoit béni, s'écria la Mère avec „ un profond ſoupir, puiſqu'il me rend „ ma Fille, & qu'il a conſervé ſon in„ nocence! Vien, ma chère Raſta, „ que je t'embraſſe. . . . Je t'avoue, „ continua-t-elle, que le plaiſir de te „ revoir étoit troublé par la crainte „ d'apprendre ton deshonneur, & juſ„ qu'à ce que j'aye compris que la vio„ lence de ton Raviſſeur avoit été ſans „ effet, je tremblois pour ta pudeur: „ ta conſervation me paroit l'ouvrage „ du Ciel! ... Après lui, Signors, ajou„ ta-t-elle en s'adreſſant aux trois Cava„ liers, c'eſt à vous que je dois la dé„ livrance & l'honneur de ma Fille. „ Puiſſe le Ciel qui a béni vos recher„ ches, vous en tenir compte à jamais;

„ car c'eſt un bienfait auquel je ne vois „ point de prix ". Vanelli, charmé de trouver tant de reconnoiſſance dans la Mère de Raſta, crut qu'à l'abri de la joie qui la tranſportoit, il pouvoit ſans l'offenſer, expliquer confuſément le motif de ſon ardeur. " Ce que nous ve- „ nons de faire, Madame, lui répon- „ dit-il, ne mérite aucun remerciment. „ C'eſt un devoir que la Nature & „ l'Honneur impoſoient à tout ce qu'il „ y a d'honnêtes-gens: le Cavalier le „ moins généreux ſe croiroit ſuffiſam- „ ment récompenſé par le plaiſir d'avoir „ ſauvé la Signora du danger qu'elle cou- „ roit. Quant à moi, dans l'incertitude „ même où j'étois du ſuccès de nos „ recherches, j'aurois perdu mille fois „ la vie, pour chercher ſeulement le „ moyen de la ſauver; & la gloire d'a- „ voir tenté ſa délivrance me ſuffiroit... „ Si cependant il étoit permis d'aſpirer „ à quelque choſe de plus, ajouta-t-il „ en ſe jettant aux pieds de la Mère, „ ce ſeroit, Madame, d'accorder Don- „ na Raſta aux vœux d'un fidèle Amant „ qui ſent peut-être encore plus que „ vous, la joie de la revoir ici, pleine „ d'honneur & de vie. Permettez du „ moins qu'elle écoute mes ſoupirs. El- „ le eſt ma conquête, l'amour me l'a „ donnée; mais je ne veux la tenir que „ de vous. Je l'aimois avant ſon mal- „ heur, ſes charmes m'avoient enflâmé.

„ Ma

„ Ma réſerve à lui marquer la paſſion
„ qu'elle m'avoit inſpirée, vous aſſure
„ encore plus de mon reſpect pour elle,
„ que ce que je viens de faire ne vous
„ prouve l'ardeur de mon amour. Il
„ me ſuffiroit de l'avoir vue entre les
„ bras de l'infame Briſavo, pour l'ado-
„ rer. Le triomphe de ſa vertu, dont
„ j'ai été le témoin, me la rend à ja-
„ mais chère.... Parlez, Madame, ou
„ ſouffrez qu'elle s'explique elle-même.
Raſta qui écoutoit ſon Amant, touchée du ſervice qu'elle venoit d'en recevoir, ne put diſſimuler ſa reconnoiſſance. Elle ſe fit un plaiſir de raconter elle-même à ſa Mère tout ce que Vanelli avoit fait pour elle. Le bienfait ſignalé qu'elle en avoit reçu, la fit paſſer en cette occaſion ſur les ſcrupules d'une explication qu'elle n'auroit jamais fait, ni ſouffert. Elle prit, ou feignit de prendre la déclaration de ſon Amant pour une ſimple galanterie, & parut uniquement ſenſible au ſervice qu'elle en avoit reçu. L'amour déguiſé ſous le nom de reconnoiſſance, n'a rien de choquant, quand elle eſt auſſi bien fondée que celle de Raſta. Elle la peignit, ſans le ſavoir peut-être, d'une façon ſi noble & ſi vertueuſe, que toute la famille reconnoiſſant la force de la deſtinée, lut dans le cœur de Raſta plus clairement qu'elle-même. Les deux Cavaliers qui avoient accompagné Vanelli, avouèrent

 ſin-

ſincèrement que le retour de Raſta n'étoit dû qu'à lui ſeul, & que l'on ne pouvoit ſans ingratitude & ſans injuſtice lui refuſer un bien qui devoit être naturellement le prix de ſa valeur. Vanelli pendant ces ſollicitations regardoit Raſta d'un œil ſi tendre, que cette vertueuſe fille comprenant toute l'étendue de ſa reconnoiſſance, rougit de la néceſſité de ne pouvoir y mettre des bornes. Sa pudeur s'offenſoit de trouver un Amant dans ſon Libérateur : mais ſon cœur dirigé par des mouvemens plus tendres, lui diſoit que Vanelli méritoit plus que de la reconnoiſſance. Ce combat intérieur lui fit verſer des larmes, & elle ſe retira dans une autre chambre. La Mère elle-même, attendrie d'un évènement ſi conſolant, en étoit toute interdite. La demande de Vanelli étoit preſſante : le ſuccès de ſon entrepriſe lui donnoit de grands droits ſur Raſta. Elle comprit d'ailleurs, que tout innocente qu'étoit ſa Fille, il n'étoit guères poſſible de ſonger à la marier avantageuſement après ſon avanture. Vanelli avoit du bien, & de l'honneur. La Mère donna quelques eſpèrances à ce généreux Amant ; & quelques mois après, elle détermina ſa Fille à lui donner la main. Enfin leur union fut célébrée avec un applaudiſſement univerſel. Hèlas ! ſi ces deux Epoux eurent occaſion de bénir la triſte cataſtrophe qui avoit

ſi bien ſervi leur tendreſſe, ils étoient bien éloignés de prévoir les allarmes qu'elle leur apprêtoit, & dont l'infame Briſavo devoit être l'auteur.

Ce miſérable, échappé au danger qu'il avoit couru pour ſa vie, ne fut point délivré de tout ce qui la menaçoit. Sa crainte ne fit que changer d'objet. L'affaire éclata malgré le ſilence & la modération des intèreſſés, & réveilla les autres Hiſtoires. La Juſtice en fut informée, & en fit des recherches ſi ſévères, que le Comte fut obligé de s'évader & de ſe tenir caché. Il n'en fut ni plus heureux, ni plus ſage, & ſe vit comme englouti dans le precipice qu'il s'étoit creuſé par ſes débauches. Ses Amis l'abandonnèrent; ceux qui le connoiſſoient le moins, le mépriſèrent; & presque tous le craignirent: ſon nom ſeul devint la terreur des Epoux & des Mères, & l'objet de l'exécration publique. Il n'oſoit ſortir que de nuit, & ne ſe montroit que dans les Brelans & les Lieux de débauche, dont il ſe fit le miniſtre & l'appui. Quelques-uns de ſes Parens, touchés de ſes desordres, & honteux de voir trainer leur nom avec infamie, eſſayèrent de le ramener par toutes les conſidèrations que la Religion & l'Honneur pouvoient leur inſpirer: c'étoit le prendre par l'endroit le moins ſenſible. Ils offrirent de lui faire une ſomme d'argent pour quitter le Royaume,

yaume, & aller dans quelque Pays étranger, pour s'épargner l'opprobre du ſupplice auquel il s'expoſoit. Il prêta l'oreille à cet avis, il accepta leurs offres; mais à peine eut-il touché leur argent, qu'il le diſſipa dans ſes débauches ordinaires. Ses Parens rebutés par ſon opiniâtreté dans le vice, l'abandonnèrent à ſon mauvais ſort, n'oſant le faire arrêter, de peur de hâter ſa punition. Quelques-uns cependant lui ſacrifièrent encore une ſomme pour l'aider à quitter le Pays, & à aller chercher loin d'eux la juſte récompenſe de ſes débauches. Il ne s'en ſervit que pour les prolonger. L'argent qu'il en avoit reçu, aiant reſſuſcité ſon crédit, il fit quelques payemens ſecrets, à l'ombre deſquels il fit de nouveaux emprunts. Il ſe ſoutint encore quelque tems, en trompant Monſignor C. . . . Evêque de . . . . ſon Parent, à qui il excroqua quelque argent ſous prétexte d'aller faire pénitence dans un Hermitage. Cette ſomme fut auſſi-tôt diſſipée que les prémières; & le crédule Prélat eut la douleur d'apprendre que ſon argent, comme celui des autres, n'avoit ſervi qu'à prolonger la débauche du Comte.

Ces indignes menées & ces perfidies apprirent à ſes plus charitables Amis à ne plus ſe fier à lui. Ses Créanciers deſeſpèrant d'en être payés, le cherchèrent par-tout; ils le ſuivirent & découvrirent

ſa

ſa retraite. Le Comte ſe vit réduit encore à en changer, & à demeurer exactement caché. Par-là finirent les reſſources du Jeu, & il tomba dans une affreuſe pauvreté. Il ſe vit forcé, pour ſubſiſter, de vendre ſecrettement jusqu'à ſes habits. Sa miſère devint ſi preſſante, qu'il fut obligé de dormir le jour, & de ſortir la nuit pour demander l'aumône: plus malheureux encore que ceux qui ſont dans l'indigence, il n'oſoit ſolliciter qu'en tremblant, la libéralité des paſſans, dans la crainte d'être arrêté & puni. Quelle chute & quelle humiliation pour un homme de cet ordre! & que cet état eſt une puiſſante leçon pour ſes pareils! Briſavo ne ſut pourtant pas en prófiter; l'indigence ne le corrigea point. Si-tôt qu'il avoit reçu quelques pièces d'argent, il alloit s'en régaler avec ce qu'il y avoit de plus ſale & de plus abjet à Naples; & préféra cette vie infame à mille partis honnêtes qu'il auroit pu trouver en quittant le Pays. Tant l'habitude dans le crime a de force ſur ceux qui s'y livrent!

Le Comte de Briſavo ne trouvoit pourtant pas toujours dans les aumônes des paſſans, dequoi s'entretenir: il paſſa plus d'une fois la nuit ſans rien recevoir. Un jour qu'il étoit reſté jusqu'au matin dans les rues, ſans avoir dequoi boire ni manger, il alla chercher fortune ſur le Port, & s'y endormit. Le bruit

des

des Matelots l'aiant éveillé, & le jour l'obligeant à se retirer, il prit des rues détournées pour n'être pas reconnu, cherchant à se réfugier dans quelqu'une de ces maisons dont les quartiers reculés des grandes Villes sont ordinairement pleins. Il y rencontra un homme qu'il jugea sans conséquence pour lui, & en état de le soulager. La faim le pressoit ; il l'aborde civilement, & lui représente sa misère. L'inconnu le regardant d'un air fixe, lui reproche sa fainéantise, à un âge & avec des forces qu'il pouvoit employer mieux. „ Quelle „ honte, lui dit-il, qu'un jeune-homme „ comme toi fasse un tel métier! Ta „ physionomie semble promettre du „ courage. . . En aurois-tu assez pour te „ faire un meilleur sort? sais-tu faire „ des armes? manies-tu bien un mous„ quet?" Le Comte répondit d'un air déterminé, & du ton d'un homme à qui il ne manquoit qu'une occasion pour se livrer à tout. *Sui-moi donc*, lui dit brusquement l'inconnu, *& je te promets du pain*. Le Comte suivit gaiement son nouveau Maitre, sans se faire connoitre. Il entra dans un Cabaret, & chercha d'abord dequoi se repaitre. On l'équipa ensuite. Sur le soir il sortit de Naples, & fut conduit par son Guide dans une maison qui lui appartenoit à quelques milles de là. Le Comte y trouva compagnie nombreuse de gens qu'il

qu'il ne connoiſſoit pas, mais qui paroiſſoient tous ne valoir pas mieux que lui. „ Voici, leur dit ſon Conducteur, un hom- „ me que je vous aggrège : il eſt de bonne „ volonté, & n'a beſoin que de vos le- „ çons... Et toi, ajouta-t-il en ſe tournant „ vers Briſavo, imite ces braves : le métier „ qu'ils font te vaudra mieux que celui „ que tu quittes. Tu partageras nos tré- „ ſors, tu nous feras fidelèment part de „ ceux que tu découvriras ; la moindre „ infidélité ſur ce point, eſt punie parmi „ nous d'une mort affreuſe. Voilà nos „ règles. " Ce langage n'avoit pas beſoin de commentaire : il donnoit aſſez clairement à connoitre que la Troupe étoit une Bande de Voleurs, & que celui qui parloit, étoit leur Chef. Le Comte ne s'en émut pas : il ne ſentit pas même (comme il l'avoua à la mort) ces frémiſſemens naturels qu'un reſte d'honneur, ou de ſentimens, devoit lui faire éprouver. Il accepta la propoſition, en jura gaiement les Articles avec les ſermens les plus exécrables, & ne tarda point à les ſceller du ſang du prémier qui tomba entre ſes mains. Il prit ſeulement la précaution de cacher ſa naiſſance, & de changer de nom ; moins ſans doute pour épargner à ſa Famille & à ſes Amis l'opprobre de ſa condition, que pour éviter d'être reconnu. Sa retraite fit croire à tous ceux qui l'avoient connu, qu'il s'étoit jetté dans quelque Couvent pour

ex-

expier ſes crimes. Ceux qui avoient un intèrêt plus direct à ſa perſonne, publièrent qu'il étoit paſſé en Turquie où il étoit mort. Enfin on l'oublia parfaitement. Cependant il ne vivoit que trop réellement, pour le malheur du Genre-humain, qu'il apprenoit à détruire. Auſſi Briſavo dans cette Ecole ne fut pas longtems ſans devenir auſſi grand ſcélérat, qu'il avoit été grand débauché. . .

Ma foi, Monſieur, dit le Prince au Chevalier, voilà une cataſtrophe ſingulière! Je comprens qu'un homme de naiſſance puiſſe s'abandonner à des attachemens indignes de lui; que pouſſé par un tempérament malheureux, il ſe plonge dans la débauche; qu'il ſe livre même à des violences pour ſe ſatisfaire, dans un accès de tendreſſe mal règlée; tout cela eſt poſſible, & n'eſt que trop ordinaire: mais ce qui ne l'eſt pas, à mon avis, c'eſt qu'un homme de condition s'oublie aſſez dans l'indigence qu'il s'eſt attirée, pour ſe joindre à une Troupe de Brigands, & ſe rendre le complice de leurs crimes. Je vous proteſte que cette idée me révolte, & qu'un pareil ſujet eſt moins un homme, qu'un monſtre. Le Comte, qui avoit éprouvé en la perſonne de ſa chère Delphine, juſqu'où peut s'abaiſſer un homme de la plus haute naiſſance, répondit au Prince en ſoupirant: Croyez, Monſeigneur, qu'il n'eſt point de baſſeſſes que ne puiſſe faire un

Gen-

Gentilhomme, qui a ſecoué le joug de l'honneur une fois ſeulement en ſa vie. Il n'y a que le prémier pas qui coûte; & dès qu'il eſt fait, il n'y a plus de précipices ni d'abîmes qui puiſſent l'effrayer, ou le retenir. Je gagerois pourtant, ajouta Don Nugnez, que quand Briſavo commit ſon prémier crime, ce ne fut pas ſans remords; que le ſecond lui coûta moins; & qu'inſenſiblement il ſe porta à d'autres excès par une malheureuſe habitude de les commettre: mais je crois que cette habitude & ſa ſécurité ne ſe formèrent qu'à meſure qu'il étouffa les principes d'honneur. Cela ſe peut, dirent les Dames; cependant il paroit qu'il ſe familiariſa bientôt avec le vice. Il faut même qu'il ait eu une ame bien infernale, pour n'être point touché de la vertu de la belle Raſta. Je vous avoue, ajouta la Frelle, que j'ai tremblé pour elle: ſon courage m'a charmée, & je meurs de peur que cette vertueuſe fille ne retombe entre les mains de ce miſérable, comme vous nous l'avez déja inſinué. Aſſurément, reprit le Chevalier, elle y retombera; mais... Il n'acheva point, parce que nous fumes interrompus en ce moment par l'arrivée de quelques Valets à cheval, & d'une voiture.

C'étoit Mylord M.... que nous avions vu dans le commencement de notre arrivée à Aix, & qui s'étoit trouvé avec nous lorſque nous étions allés voir la Maiſon de ville.

ville. Il revenoit de Spa, où il avoit été voir le Lord.... ſon Ami, qui y étoit tombé dangèreuſement malade. Il reconnut le Prince & les Dames , & ſortit précipitamment de ſa voiture pour leur venir faire la révérence, avec un autre Anglois qui l'accompagnoit. On lui préſenta des rafraichiſſemens , on lui demanda des nouvelles de Spa, & l'on ne penſa plus ni à *Briſavo* , ni à Donna *Raſta*. On l'accabla de queſtions, car il n'eſt point de lieux où l'on ſoit ſi affamé de nouvelles que dans les endroits où l'on prend les Eaux , parce que ces lieux ſont le Siège de l'Oiſiveté. Il nous fit le détail de la vie des Buveurs de Spa , nous nomma les perſonnes diſtinguées qui s'y trouvoient. Il y avoit toujours grand Jeu, à ce qu'il nous dit ; les Louis & les Guinées rouloient chez eux comme l'eau. Avec tout cela il nous aſſura que tous ces Seigneurs s'y ennuyoient beaucoup , parce que leurs plaiſirs ſe bornoient à jouer entre eux à un jeu ſi gros, que peu de perſonnes pouvoient le ſoutenir. Nous lui racontames à notre tour à quoi nous avions paſſé la Saiſon ; & comme l'heure du ſouper approchoit, chacun ſe leva pour ſe retirer.

Le Chevalier s'adreſſant alors au Prince, le ſupplia d'engager les Dames à accepter avec lui un petit ſouper, tel qu'il ſe trouveroit. Le Comte qui logeoit à la même Auberge , joignit ſa prière à celle

celle du Chevalier & porta le compliment aux Dames. Elles ſe recrièrent en badinant ſur cette galanterie. *Des femmes à l'Auberge !* diſoit l'une. *Une partie avec des hommes !* diſoit l'autre. *Mais vous n'y penſez pas*, ajoutoit Madame de la Br . . . *que dira-t-on de nous ?* On dira, Mesdames, reprit le Prince, que vous êtes aux Eaux, que vous vivez en malades d'Aix, & que vous faites tout ce qu'il faut pour vous guérir. Voilà qui va le mieux du monde, ajouta la Comteſſe, ſi le Médecin ne nous gronde pas; mais je crains bien que nous ne nous brouillions avec lui & ſon régime. Le Prince termina ce badinage en donnant la main à la Frelle pour la conduire dans la Salle à manger, & le Chevalier nous invita d'y mener les autres Dames. On ſe mit à table, & l'on ne s'y apperçut aucunement que ce fût un *Impromptu*. Rien n'y manquoit, abondance, propreté, délicateſſe; & nous ne pouvions comprendre que le Chevalier eût pu en ſi peu de tems trouver dequoi garnir une table avec tant de profuſion. Les Fêtes imprévues ont toujours plus d'agrémens que les autres : celle-ci fut des plus galantes, parce que tout nous y ſurprit. Les choſes y paroiſſoient naitre d'elles-mêmes, & les plaiſirs quoique ſimples y furent variés d'une façon ſi naturelle, que les heures coulèrent comme des inſtans. Le Comte & le Chevalier paroiſ-

roiſſoient plutôt Spectateurs, qu'Auteurs de ce divertiſſement; ils ne marquoient ni mouvemens, ni inquiétudes; & ce qui étoit de plus charmant, c'eſt que l'on ne s'étoit point apperçu qu'ils euſſent donné les moindres ordres. Je crois même qu'ils n'avoient quitté la compagnie qu'un moment chacun.

Mylord, qui étoit de la partie avec ſon Ami, entretint la gaieté de la compagnie, en nous faiſant la petite Chronique des Buveurs de Spa. Nos Dames n'oublièrent point l'article de la Baronne, & lui demandèrent des nouvelles de ſa paralyſie. Mylord nous dit qu'il n'en étoit plus queſtion; qu'elle cauſoit tant & ſi fort, qu'il doutoit ſi ſon bon Mari qui avoit été ſi affligé de la voir muette, ne la renvoieroit point aux Eaux pour la guérir de ſon caquet. Enfin il nous apprit qu'elle étoit repartie de Spa avec Mr. d'Art.... dès le lendemain de l'arrivée de quelques Gentilshommes, dont elle craignoit apparemment d'être trop connue. Le ſouper ſe paſſa en hiſtoriettes, & en *joyeux propos*. Mais au deſſert, la ſcène changea. Pendant que les Valets le mettoient ſur table, nous entendimes les accords des Inſtrumens, & ſi-tôt qu'il fut rangé, nous fumes régalés d'une Symphonie complette. Cette Muſique nous ſurprit d'autant plus agréablement, que nous ſavions que les Muſiciens avoient refuſé de venir l'après-midi, à cauſe qu'ils

qu'ils étoient occupés dans les Eglises. Il est vrai qu'alors le Service étoit fait partout : mais il y a apparence que le Chevalier étoit retourné à la charge, & qu'il avoit engagé ces Messieurs à force d'argent. Quoi qu'il en soit, nous primes beaucoup de plaisir à les entendre, parce qu'ils ne jouoient que par intervalles, pendant lesquels nous goûtions le plaisir de la conversation. Leurs Airs d'ailleurs étoient entremêlés de Pièces vives, beaucoup plus propres à inspirer la joie que les Airs languissans. Ils nous chantèrent aussi certain Vaudeville dont le refrein étoit:

Tous les Malades de Bourbon
N'ont pas besoin d'Apoticaire.

Toute vieille & tout usée qu'est cette Chanson, elle a des Couplets qui nous divertirent beaucoup, parce qu'ils sembloient faire allusion à quantité de prétendus Malades que nous avions vus à Aix. La Chanson plut tant à la Frelle, qu'elle se la fit donner, & nous la chantames en Chœur avec les Instrumens. Il n'en faut pas davantage aux Eaux, pour tout mettre en bonne humeur: les moindres choses y divertissent, quand on sait les placer à propos. Ces Couplets mirent nos Dames en goût de chanter: elles firent valoir leurs voix à l'envi; elles nous donnèrent chacune un Air, &

pendant ce tems-là, là Musique se retira.

Ces divertissemens ne nous rendant pas moins sensibles à la chaleur qu'il avoit fait tout le jour, & que les diverses santés que nous avions bues augmentoient encore par rapport à nous, le Comte nous proposa de passer dans la Cour pour y respirer le frais. Nous y eumes un nouvel amusement. En passant dans le Corridor qui mène à la Cour, nous trouvames des Savoyards qui courent les Foires. C'étoit toute une famille qui alloit courir le monde, & qui avoit apparemment pris son quartier de rafraichissement à Aix. Le Père, la Mère & les Enfans avoient chacun les instrumens de sa fortune. L'un crioit la *Marmotte-en-vie*, & la faisoit danser au son d'une petit *Orgue de Nuremberg*. L'autre avoit une *Lanterne magique* pleine de figures peu communes, qu'il fit paroitre sur la muraille, & dont il égaya l'apparition par le jargon familier à ces Coureurs. Un troisième portoit une *Curiosité*, représentant cent choses badines qu'il nous expliquoit scientifiquement dans son patois, tandis que le Père avec des contorsions burlesques faisoit jouer la machine. En un mot, tout le Corridor étoit rempli de cette troupe Savoyarde, qu'il nous prit envie de faire danser. Ils nous donnèrent une danse de leur pays, la plus grotesque

que

que j'aye jamais vue. Toute groſſière qu'elle étoit, elle avoit pourtant quelque choſe de régulier & de meſuré. Leurs Chanſons ne nous divertirent pas moins. J'avoue que ces plaiſirs puériles en eux-mêmes nous auroient fait rougir ailleurs de perdre le tems à ces bagatelles ; mais aux Eaux où les plus petits riens divertiſſent dès qu'ils ſervent à faire couler les heures, on s'en fait un amuſement. Les Dames, le Prince, & Don Nugnez comme les autres ſe firent une affaire très ſérieuſe de regarder ces innocentes babioles, dont la nuit nous épargnoit un peu la honte. Nous nous reprochames à la vérité les uns aux autres un amuſement ſi peu convenable à notre âge, & tout en nous le reprochant, nous paſſames une heure à nous y livrer, ſans penſer un inſtant à nous ennuyer. C'étoit ce que le Chevalier ſouhaitoit, & ſon but étoit rempli. N'importe en effet à quoi l'on s'amuſe en ces ſortes d'endroits, pourvu que le tems paſſe agréablement. Les plus petites choſes ont ſouvent en ces occaſions des agrémens, dont on ne les ſoupçonneroit pas : elles ont du moins l'avantage d'être parfaitement innocentes dans leur ſimplicité. Nos Dames, par exemple, prirent plus de plaiſir à voir danſer ces Savoyards, qu'elles n'en eurent jamais au plus beau Ballet de l'Opéra. Il eſt vrai que le Chevalier aidoit un peu à la lettre, & qu'il ſavoit par ſa

gaieté prêter de l'enjouement à tout. D'ailleurs il avoit l'art de varier ces petits plaiſirs ſi à propos, qu'il les faiſoit ſuccèder les uns aux autres, avant qu'on pût s'ennuyer des prémiers. Dans le tems que nos Savoyards danſoient encore, nous fumes appellés dans la Cour par le bruit des Inſtrumens que le Comte avoit fait placer au bout de la maiſon. Il y avoit des Hauts-bois, des Cors de Chaſſe & des Trompettes, qui ſe répondoient alternativement, & qui faiſoient dans le ſilence de la nuit un effet charmant. Nous nous y promenames pendant quelque tems au frais: mais comme nous ſumes par nos gens que ce Concert bruyant avoit attiré beaucoup de monde dans la rue, & ſur la Place qui eſt vis-à-vis la maiſon, nous ſortimes pour profiter de la compagnie. Il faiſoit la plus belle nuit du monde. La Lune étoit dans ſon plein, & l'on voyoit auſſi clair qu'en plein jour. Tous les Buveurs & les Malades étoient en rue, & y reſtèrent longtems. Il étoit près de deux heures quand nous nous ſéparames, & ce ne fut qu'à regret de voir finir une journée ſi remplie de plaiſirs que nous n'avions point attendus. Les Dames furent très ſenſibles aux attentions que le Chevalier & le Comte avoient eues pour leur procurer ces petits amuſemens dans une journée qui paroiſſoit ſi propre à s'ennuyer, & leur firent en rentrant chez

chez elles mille complimens ſur cette galanterie.

Le Médecin n'en fut pas auſſi charmé. Il vint dès le lendemain leur en faire des reproches : il étoit allé chez les Dames à l'heure accoutumée, & il avoit appris qu'elles étoient rentrées fort tard. Cette infraction à ſon régime l'avoit piqué, & il étoit venu s'en plaindre au Chevalier, comme d'une choſe très pernicieuſe. J'étois alors avec lui, (car nous nous viſitions ſouvent les matins en deshabillé,) & j'eus le plaiſir d'avoir ma part de la mercuriale. Le Docteur nous dit que nous ſerions comptables du dérangement de la ſanté des Dames, & du peu de fruit qu'elles tireroient de leurs Bains. Alors, nous dit-il amèrement, on ne s'en prendra point à vos promenades nocturnes, à vos repas, à vos Concerts : on n'en accuſera que nos Eaux, & mon régime. D'ailleurs, ces plaiſirs ſi bruyans ne ſont pas ſeulement nuiſibles à ceux qui les prennent ; mais ils inſpirent ce goût à tous les Malades, & troublent le ſommeil de quantité de perſonnes qui ont beſoin de repos. Enfin, pourſuivit le Docteur, au danger auquel vous vous expoſez tous, vous ajoutez le ſcandale de la Médecine, & le mauvais exemple : chacun voudra faire comme vous, & par-là nos Eaux & nos Bains, jusqu'ici ſi ſalutaires, perdront leur efficace &

leur crédit. . . . Nous écoutames tous trois la cenſure avec beaucoup d'humilité, & nous tâchames de conſoler Mr. le Médecin par l'eſpèrance de notre converſion. Le Comte lui dit pourtant, qu'il ne voyoit pas trop le tort que ces parties pouvoient faire au régime des Eaux, puisqu'il ſe ſouvenoit fort bien qu'il nous avoit dit lui-même un jour, que lorsqu'il faiſoit très chaud, il faloit interrompre l'uſage des Bains. Il eſt vrai, reprit le Médecin, qu'en ce cas le Bain pourroit être nuiſible; mais il l'eſt encore plus de lui ſubſtituer des exercices violens qui mettent le ſang dans un trop grand mouvement. Auſſi, ajouta-t-il, je viens de chez les Comteſſes pour les avertir de s'abſtenir du Bain, & je vous en conſeille autant, jusqu'à ce que vous vous ſoyez un peu repoſés. Cet Interdit nous fit rire, & je me ſouvins à propos, de ces Vers d'Ovide dont l'application nous divertit:

I procul hinc, dixit, nec ſacros pollue fontes.

„ Eloignez-vous, profanes, & ne ſouil-
„ lez point mes ondes ſacrées." Vous riez, Meſſieurs, continua le Médecin; mais je vous proteſte que tout ſuperſtitieux qu'étoit le Culte que les Paiens rendoient à certaines Sources, nous en pourrions tirer des directions fort ſalutai-

taires pour l'uſage des Eaux en général. Ils ſavoient combien les exercices violens étoient contraires à ceux qui venoient boire ou ſe baigner aux Fontaines. La Nature a appris aux Payſans mêmes, que les Fontaines froides ſur-tout peuvent cauſer de grands accidens, ſi l'on s'y baigne, ou que l'on en boive, lorsque le ſang eſt dans une grande agitation. Les Fontaines chaudes ont auſſi leurs inconvéniens. De-là vinrent ſans doute ces précautions qu'ils changèrent enſuite en Culte religieux, & ces Inſcriptions fréquentes gravées au-deſſus des Fontaines, qui preſcrivoient à ceux qui y venoient un ſilence ſévère. On voyoit celle-ci ſur le frontiſpice d'une Fontaine fameuſe; & je la ferois graver ſur la Fontaine & ſur la porte de tous les Bains d'Aix, ſi j'en étois le maitre:

BIBE, LAVA, TACE.

Buvez, lavez-vous; mais taiſez vous.

Et cette autre:

SIVE BIBAS, SIVE LAVERE, TACE.

Soit que vous en buviez, ſoit que vous vous y baigniez, taiſez-vous.

Rien n'empêche, pourſuivit le Médecin, que par ce ſilence ſi ſévèrement

prescrit, on n'entende aussi un silence général, & une parfaite tranquillité. Les Paiens avoient assez la coutume de déifier tout ce qui leur étoit utile à la vie & aux plaisirs, & faisoient des actes de Religion des choses les plus communes.

Le Chevalier voyant notre Médecin monté sur le ton doctrinal & savant, se donna le plaisir de l'agacer ; & pour l'obliger à nous dire des choses curieuses & agréables, il se fit une affaire de le contrarier. Je comprens, lui dit-il, que les Paiens ont eu leurs raisons en prescrivant le silence à ceux qui approchoient des Fontaines, puisqu'ils étoient persuadés qu'elles avoient chacune leurs Nymphes & leurs Génies particuliers, & qu'il leur avoit plu de penser qu'on les honoroit par un silence respectueux: c'étoit un acte de Religion. Mais je ne suis pas bien persuadé que la considèration de la santé y entrât pour quelque chose. En tout cas, cette coutume n'auroit encore qu'une médiocre influence sur l'usage de vos Eaux & de vos Bains. Car enfin, mon cher Monsieur, dit-il au Médecin, je n'ai pas encore vu de grands miracles ici, même parmi ceux qui suivent le plus exactement votre régime. J'en excepte à la vérité la guérison de Mr. l'Abbé, dont la cure semble plutôt un jeu de la Nature, qu'une preuve de la vertu constante de vos

Eaux.

Eaux. J'aimerois, ajouta-t-il, à voir ici quelques prodiges, comme on en montre à Spa & ailleurs. Le Médecin, sensible à ce reproche, nous répéta tout ce qu'il nous avoit déja dit une fois de la vertu des Eaux d'Aix, & nous fit un long catalogue de *Gouteux*, de *Paralytiques*, d'*Hydropiques*, d'*Hypocondriaques*, de gens attaqués du *Scorbut*, de la *Colique*, de la *Gravelle*, &c. qu'il avoit vus guérir comme par miracle. Mais de toutes les guérisons dont il nous fit l'histoire, il n'y en a point qui m'ait paru plus singulière que celle qu'il nous raconta sur la foi du Médecin *Blondel*, dont le savoir & le nom sont à Aix dans une grande vénération.

Vous jugerez, nous dit-il, par ce seul exemple, si la réputation de nos Eaux n'est dûe qu'à la crédulité publique, ou à la charlatanerie des Médecins du Lieu. Dans le tems que le Médecin *Blondel* établissoit ici l'usage de boire notre Eau *Thermale*; un Jeune-homme étudiant en cette Ville, s'adressa à lui pour le consulter sur des douleurs extrèmes, qu'il souffroit de tems en tems dans la vessie. Ce Jeune-homme, nommé *Hubert-Joseph Dor*, natif de *Heerf*, se plaignoit entre autres d'une très grande difficulté d'uriner; & à cause des épreintes douloureuses qu'il souffroit de tems en tems, il se croyoit attaqué de la pierre ou de la gravelle. La couleur des urines qu'il

rendoit, augmentoit encore ſes craintes & ſes ſoupçons: elles étoient blanchâtres, épaiſſes, & ſi troubles, que Mr. *Blondel* lui-même les prit pour des indices de quelque dépôt de ſable & de gravier, d'autant que le Malade ne les rendoit qu'après avoir extrèmement ſouffert. Il eût été difficile d'en ſoupçonner d'autres cauſes, ni de deviner la véritable. Mr. *Blondel* conſeilla à ce garçon de prendre les Eaux en boiſſon, & lui en preſcrivit la doſe & le régime. On ne balance guères ſur le choix des remèdes, quand on ſouffre des douleurs auſſi vives: ce Jeune-homme ſe ſoumit à ſes avis, malgré la nouveauté d'une pratique qui ſouffroit tant de contradictions. Il commenca à boire les Eaux à la fin de Juillet de l'an 1685. Elles facilitèrent le paſſage des urines, & ſelon les ordres de Mr. Blondel, ce garçon les rendoit dans un Urinal de verre, & les conſervoit pour les lui montrer, afin d'en obſerver exactement les altérations. Dès le quatrième jour, il rendit avec ſes urines une ſorte d'Inſecte ou de Vermiſſeau vivant, aſſez ſemblable pour la forme & la groſſeur, à une Cloporte. Cet animal étoit rond, annelé, velu, rougeâtre; il avoit des yeux, une queue recourbée, une eſpèce de corne, & pluſieurs pieds. Le Jeune-homme, étonné de cette éjection, envoya chercher ſon Médecin pour la lui montrer.

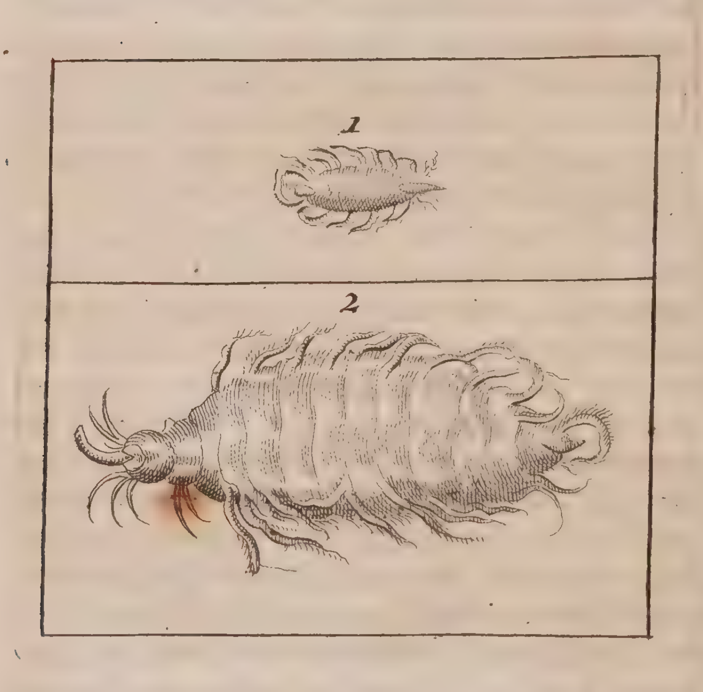
Mr.

Mr. Blondel, également ſurpris d'une production ſi peu commune, comprit que cet animal s'étoit logé dans la veſſie, & y avoit cauſé la douleur & l'inflammation dont le Malade ſe plaignoit. Il lui conſeilla de continuer à boire l'Eau *Thermale*. Le malade le crut, & quelques jours après il rendit encore par les mêmes voies un ſecond Inſecte de même couleur, de même forme, & de même groſſeur que le prémier; avec cette différence ſeulement, qu'il n'étoit pas vivant: la vertu des Eaux l'avoit ſans doute fait mourir, & l'avoit expulſé comme un corps étranger. Les douleurs le quittèrent alors, ſes urines ſe purifièrent. Il ne discontinua pourtant point ſi-tôt l'uſage des Eaux en boiſſon, & ſans autre ſecours que cette médecine naturelle, ſa veſſie ſe rétablit, il fut radicalement guéri. En un mot, il ne reſſentit plus depuis aucune incommodité, & ſe maria peu après. Une pareille cure faiſoit trop d'honneur à la pratique de Mr. Blondel, pour la laiſſer dans l'oubli: il demanda pour récompenſe à ſon Malade, la permiſſion d'emporter chez lui ces Inſectes: il les fit deſſiner ſur le champ, les enferma dans de l'Eſprit de vin, & on les conſerve encore dans ſon Cabinet. Ceux qui ſe recrioient tant contre l'uſage de l'Eau *Thermale*, en boiſſon, furent obligés de convenir de ſes bons effets. Et je croi, Meſſieurs

 dis-

dit-il, que vous vous rendriez à cette preuve, si vous étiez aussi incrédules que vous affectez de l'être. Il nous promit de nous donner la figure de cet Insecte, & quelques jours après il nous l'apporta. Je la joins ici, pour la curiosité du Lecteur.

Figure d'un Insecte sorti de la vessie d'un Jeune-homme, par la vertu des Eaux d'Aix-la-Chapelle.



La figure marquée 1. *représente l'Insecte dans sa grosseur naturelle. La figure* 2. *le montre tel qu'il a été vu avec le Microscope.*

Cet

Cet étrange animal, dont on ne sauroit désigner l'Espèce, devoit causer d'horribles douleurs au Malade chez qui il logeoit, & l'eût jetté sans doute dans des accidens encore plus terribles, si les Eaux ne l'eussent chassé de sa retraite. S'il avoit été d'une Espèce connue, on auroit pu croire qu'il s'étoit glissé par hazard dans le vase: mais le Médecin nous protesta que la guérison du Malade qui suivit de près, ne permettoit pas de douter qu'il n'eût auparavant causé les douleurs dont ce garçon se plaignoit. Cette réflexion fut occasionnée par un fait récemment arrivé près de *Darmstad*, que le Comte nous cita. Un Paysan, après avoir fait la débauche, eut des vomissemens, & l'on crut remarquer un petit Chien dans ce qu'il rejetta. Ce prétendu petit Chien étoit de la longueur d'un doigt, aiant une queue, la tête, & les pieds d'un Chien, mais sans poil. On cria au prodige; mais le Docteur *Bekker* Médecin de la Cour de *Darmstad* prouva dans une jolie Dissertation, que ce prétendu Chien vomi par le Paysan n'étoit qu'un long morceau de viande que ce gourmand avoit avalé, & dont les filets avoient fortuitement quelque ressemblance avec le corps, la queue & les pattes d'un Chien. Notre Médecin convint que l'ignorance fait souvent de pareils miracles; mais il soutint que cette réflexion n'avoit pas lieu au sujet de

l'Insecte dont il étoit question. Il ajouta à cet exemple, nombre d'autres cures aussi célèbres. Il nous dit que les Eaux d'Aix prises intérieurement étoient souveraines contre la gravelle, & pour ceux en qui la pierre commence à se former; qu'il avoit vu beaucoup de personnes rendre une quantité prodigieuse de sable & de gravier, après avoir bu les Eaux quinze jours seulement, & s'en retourner entièrement guéris. Il nous avoua que lorsque le *Calcul* est une fois formé, il est plus difficile à l'Eau *Thermale* de le briser & de l'expulser: cependant cette cure n'est pas sans exemple. Il nous nomma une personne en qui il s'étoit formé une seconde pierre dix ans après qu'on lui en eut ôté une par l'opération ordinaire, & qui s'exemta une seconde opération par la boisson des Eaux d'Aix, au moyen desquelles il rendit beaucoup de gravier, & de petits éclats de pierre. Il nous prouva cet effet singulier par une expérience curieuse, tentée par Mr. *Blondel*, & plusieurs fois réitérée par ses Confrères ou ses Disciples. Pour s'assurer de la puissance des Eaux d'Aix dans la dissolution du *Calcul*, ils s'avisèrent de prendre des pierres de différente grosseur, tirées du corps de personnes taillées, & les mirent tremper dans une bouteille d'Eau *Thermale* chaude au degré auquel on a coutume de la boire, & dont on entretenoit la cha-

leur

leur par le *Bain-Marie*. En moins de vingt-quatre heures on vit ces pierres se dissoudre ou s'amollir, plus ou moins, à proportion de leur volume & de leur consistence. Les unes se sont atténuées & réduites en gravier, les autres se sont amollies comme de la cire, & se changèrent ensuite en une sorte de pâte glaireuse. Si l'on peut juger par cette expérience de l'action de cette Eau dans nos corps, il est évident que les Eaux d'Aix sont excellentes contre ces maladies, malgré ce que quelques Médecins ont écrit de contraire à cette expérience, contre laquelle ils s'inscrivent. Rien n'est cependant plus aisé à comprendre, si le Calcul ou la Pierre ne sont formés dans la vessie, comme on le croit communément, que par une humeur grasse & visqueuse, qui s'endurcit à la longue par la chaleur excessive des reins.

Ces faits curieux, connus & attestés de tous les Médecins du Lieu, rapportés d'ailleurs par un homme digne de foi & qui n'étoit pas Charlatan, nous obligèrent à lui avouer que les doutes du Chevalier sur la vertu des Eaux d'Aix n'étoient rien moins que réels, & qu'il ne les avoit proposés si sérieusement que pour animer la conversation. Le Chevalier l'en assura lui-même, en ajoutant, qu'il avoit été bien aise par-là de se venger de la petite censure qu'il nous étoit venu faire. Enfin nous nous réconciliames.

liames. Le Médecin de ſon côté nous proteſta que ſi nous ne mettions des bornes à nos veilles & à nos promenades, tant que nous continuerions l'uſage des Bains, il en arriveroit quelque accident à quelqu'un de nous. Il nous cita l'exemple de Don Nugnez, qui étoit récent, & qui nous étoit connu ; il y ajouta celui de pluſieurs perſonnes qui avoient payé chèrement le mépris qu'ils avoient fait des conſeils de ſes Confrères en pareil cas. Les uns avoient été attaqués de migraines inſupportables, d'autres étoient tombés en Ethiſie, d'autres s'étoient attiré des ardeurs d'entrailles, des ſuppreſſions d'urine, des coliques affreuſes. Les Dames, & ſur-tout celles qui viennent aux Eaux pour des maladies propres à leur Sexe, ſont, à ce qu'il nous dit, ſujettes à mille accidens fâcheux, quand elles ſe donnent un peu trop carrière. Il nous aſſura que le Comte d'*Ericeyra*, Seigneur Portugais qui étoit mort à Aix en 1710, avoit avancé ſes jours par le peu de ſoumiſſion qu'il avoit marqué pour le régime ordinaire. Enfin il nous fit concevoir que la boiſſon des Eaux mettant toutes les humeurs en fermentation, il étoit difficile que le moindre excès ne les fixât ſur quelque partie du corps, en ſupprimant leur évacuation. Le Bain produiſant le même effet à peu près, & ouvrant tous les pores, demandoit encore, ſelon

lui,

lui, plus de précautions. Comme il fait tranſpirer beaucoup, qu'il attire les humeurs au dehors par des ſueurs abondantes, & qu'il cauſe une grande déperdition d'eſprits ; on ne peut que riſquer infiniment, quand on lui aſſocie des exercices violens & continuels. Le corps s'épuiſe, les organes ſe fatiguent, le ſang s'échauffe, ſe porte à la tête, & il n'en peut réſulter qu'un nombre infini de maux. Voilà, dit le Médecin, le ſujet de ma cenſure.

Nous nous rendimes à ces exemples; les raiſons qu'il y avoit ajoutées nous convertirent. Quoiqu'aucun de nous n'eût de grands maux à guérir, nous lui promimes de nous corriger, dans la crainte de cauſer quelque dérangement à la ſanté de nos Dames. Pour aſſurer la paix, je les amenai tous trois diner chez nous, & nous ne parlames plus de Médecine. Don Nugnez, plus galant que moi, étoit allé voir la Vicomteſſe, où il avoit appris que les Dames Suédoiſes étoient invitées à paſſer l'après-midi avec le Prince chez Madame de *Golſtein.* Il nous dit auſſi que la Vicomteſſe & Mad. de la Br.... devoient s'enfermer chez elles, & tenir leur jour de poſte. Elles avoient reçu des Lettres qui les menaçoient d'un promt retour, & elles nous annoncèrent le lendemain, que ſuivant la réponſe qu'elles recevroient, elles pourroient bien partir

dans la huitaine. Mr. de Rheysberg nous avoit aussi fait comprendre quelques jours auparavant, que le Prince ne comptoit plus faire un long séjour à Aix; en sorte que nous vimes notre compagnie prête à se dissoudre.

Quant à nous, nous résolumes de passer cet après-midi entre nous, & comme nous n'avions pas de Dames, nous fimes une promenade un peu longue. Nous allames d'abord au Jardin des Capucins, où nous trouvames Mylord M.... qui se promenoit avec son Ami. Nous les joignimes, & nous leur fimes part de notre conversation avec le Médecin, de la censure qu'il avoit faite de notre manière de vivre, & enfin de la résolution que nous avions prise d'être un peu plus soumis à la Faculté. Mylord nous railla sur notre complaisance, & nous dit que quand on n'est pas plus malade que nous l'étions tous, c'étoit avoir bien de la bonté que de se priver des plaisirs que l'on vient chercher aux Bains, & qui seuls tiendroient lieu de médecine à gens qui n'avoient pas plus besoin que nous de celle des Eaux. Pour moi, dit-il, je suis serviteur de la Faculté : je ne viens ici que pour me divertir & changer d'air; ma santé a la moindre part à mon voyage. J'ai cependant pris les Eaux & les Bains, pour me faire une occupation, & me mettre à la mode : mais je

je n'en ai pris qu'à mon aiſe, & je m'en trouve fort bien. Quand je me ſuis ennuyé ici, j'ai été à Spa. Le train de vie de Spa m'a déplu, je ſuis revenu ici, & je compte y paſſer le reſte de la Saiſon le plus agréablement qu'il me ſera poſſible; laiſſant la ſaignée, la purgation & le régime à ceux qui ſont véritablement malades, ou qui ſe font un plaiſir de l'être. Le ſyſtème de Mylord étoit fort de notre goût; cependant nous lui répétames ce que le Médecin nous avoit dit des accidens auxquels s'expoſent ceux qui ne prennent les Bains que par plaiſir, lorſqu'ils vivent ſans précautions. Il s'en moqua encore, & nous dit qu'il s'étoit baigné mille fois en ſa vie, tant à *Bath* qu'ailleurs, qu'il ne lui en étoit jamais arrivé de mal; & qu'il avoit ouï dire aux plus habiles Médecins d'Angleterre, que les Eaux ne font du bien à ceux même qui les prennent par néceſſité, qu'autant qu'ils s'y divertiſſent. Cette converſation nous ramena inſenſiblement ſur la vie que nous avions menée à Aix, malgré les avis continuels des Médecins. Nous lui racontames nos parties de Jeu, nos Bals, nos Promenades, nos petits Soupers, & le plaiſir que nous avions pris à nous raconter nos propres Avantures, ou des Hiſtoires ſingulières, dans les intervalles de nos autres divertiſſemens. Ces amuſemens eurent ſon appro-

probation; il regretta de n'en avoir pas eu ſa part, il nous demanda même d'être de toutes nos parties dans la ſuite. Vous nous ferez honneur, dit le Chevalier, j'en répons pour la compagnie. Mais il eſt bon, Mylord, de vous informer que pour être initié à nos plaiſirs, il y faut payer ſon écot par quelque confidence. Mr. le Comte a commencé, s'il vous en ſouvient bien; Don Nugnez a ſuivi; je l'ai imité: les Dames mêmes n'en ſont pas exemtes; & je doute qu'on veuille vous diſpenſer de cette loi. Elle a tant de reſſources pour des gens oiſifs, que nous aurions été quelquefois à plaindre, ſi nous n'avions ſu cauſer. On ne peut pas toujours danſer, jouer, ou ſe promener.... J'en conviens, répondit Mylord, & je ſouscris de tout mon cœur à cet uſage. J'ai dequoi payer de mon propre fonds, & je doute que vous ayez rien entendu de plus original que ma propre Hiſtoire. Il y a du tendre, du galant, du comique & du tragique. C'eſt un aſſemblage des caprices les plus bizarres de l'amour. Perſonne peut-être n'en éprouva jamais de ſi ſinguliers. J'aimois & je haïſſois tout à la fois, malgré moi. Mon cœur & mes yeux étoient à toute heure les dupes l'un de l'autre; tous deux avoient raiſon, & tous deux avoient tort. J'ai vécu un tems conſidè able dans cette alternative, & toute bizarre qu'elle étoit, elle n'a fini que

trop

trop tôt pour le repos de mon cœur. Ce début nous mit tous en goût de l'entendre. Il suffisoit de laisser entrevoir à D. Nugnez le moindre rayon de tendresse, pour exciter ses soupirs & sa curiosité ; le Comte n'en étoit pas moins avide ; & Mylord étoit un de ces caractères vifs & ouverts, qui ne demandoit pas mieux qu'à causer. Il entama sur le champ son Histoire, dont le commencement répondoit parfaitement à l'idée qu'il nous en avoit donnée ; mais la rencontre de notre Echevin qui vint nous trouver, fit changer la conversation. Tout aimable qu'étoit cet honnête-homme, jamais il ne pouvoit nous joindre plus mal à propos. Les meilleurs amis deviennent toujours fâcheux, lorsqu'ils troublent des confidences. Chacun dissimula cependant la peine que nous causoit ce contretems : la conversation redevint générale, & Mylord pour nous consoler nous promit tout bas de reprendre son Histoire un autre jour. Il nous tint parole.

Nous sortimes du Jardin des Capucins dont la solitude nous ennuyoit, & nous allames nous promener sur les remparts. Pour faire plaisir à Mr. l'Echevin, nous lui parlames de sa Ville, & nous le remimes sur le chapitre de ses Privilèges qu'il nous avoit lus dans la Maison de ville. Cette conversation n'avoit rien d'étranger pour personne de la compagnie ; Mylord avoit été présent avec nous

nous à la lecture des Diplomes de Charlemagne & des deux Fridérics. L'Echevin, qui se souvenoit fort bien des objections que nous lui avions faites alors, feignit de vouloir esquiver la conversation, en nous reprochant notre incrédulité. Nous nous en excusames tous; & le Chevalier eut la malice de la rejetter uniquement sur le Comte. C'étoit le vrai moyen d'engager la dispute, & elle recommença. *Granus*, *Néron* & *Agrippa* tenoient fort an cœur à l'Echevin, & malgré tout ce que le Comte avoit pu dire, il ne pouvoit se résoudre à abandonner la Tradition de son Pays. Il avoit depuis étudié la matière, & se croyoit en état de résoudre tous nos doutes. La supposition du Diplome de Charlemagne lui paroissoit une chose incroyable, vu qu'il étoit renouvellé par l'autorité de deux Empereurs, dont l'un avoit pour Chancelier le fameux Jurisconsulte Maitre *Pierre de la Vigne*, l'homme le plus éclairé de son tems, qui a souscrit à la Bulle de Fridéric. L'Echevin conclut sa preuve par une réflexion assez forte: c'est qu'il n'étoit nullement apparent que ce *Pierre des Vignes* ou *de la Vigne*, si grand ennemi de l'autorité des Papes, eût laissé renouveller par son Maitre & dans le tems de ses plus grands démêlés avec eux, un Diplome dans lequel Charlemagne donne de si grands Titres au Pontife Romain, s'il n'avoit été

été persuadé de l'authenticité de cette Pièce. L'objection étoit spécieuse: cependant le Comte lui répondit, qu'à son avis, elle ne prouvoit rien; & que comme il ne s'agissoit dans cette Bulle que de Privilèges indifférens à la querelle de l'Empereur avec les Papes, Fridéric & son Conseil avoient pu passer des expressions, dont on ne pouvoit tirer contre lui aucun avantage. Il s'agissoit d'ailleurs de s'affectionner un Clergé puissant, & de se conserver une Ville accréditée dans l'Empire; & il eût couru risque d'offenser l'un & l'autre par cette chicane de mots. Un Prince sage ne s'expose pas pour si peu de chose. Il pouvoit d'ailleurs regarder les Titres de *Seigneur* & autres donnés au Pape dans ce Diplome, du même œil que l'histoire de *Granus*, & ne s'intèresser pas plus à l'un qu'à l'autre; trop heureux de s'assurer à ce prix la possession du Trône de Charlemagne conservé dans cette Eglise, & regardé alors dans toute l'Allemagne comme le droit le plus incontestable à l'Empire.

L'Echevin ne repliqua pas sur ce point; mais il en revint à son cher *Granus*, dont il étoit entêté plus que jamais. Son attachement à cette vieille prévention s'étoit accrue en lui par l'opinion singulière d'un savant Professeur de l'Université de . . . , qu'il avoit consulté depuis peu sur ce point. Ce Professeur,

feur, homme célèbre & verfé dans l'Hiftoire Romaine, avoit pourtant décidé, auffi-bien que le Comte, que *Néron*, *Agrippa* & *Granus* ne furent jamais Frères. Il prétendoit même que le nom de *Granus* (tel qu'on l'écrit ordinairement), n'étoit pas un nom Romain, & qu'il faloit lire *Granius* au-lieu de *Granus*. Mais cette réforme n'alloit pas jufqu'à prouver la parenté de ces trois prétendus Frères. Auffi le Profeffeur, uniquement occupé de concilier ou d'expliquer le Diplome de Charlemagne qu'il fuppofoit réel & vrai, rejettoit l'obfcurité du texte fur l'ignorance des Copiftes de ce tems-là, qui fans trop entendre ce qu'ils écrivoient, auroient mal copié des abbréviations, & en auroient fabriqué des mots qui ne furent jamais dans l'Original, & qui ont depuis caufé l'erreur de tous les Hiftoriens de la Ville. L'Echevin nous lut la conjecture du Profeffeur, qui prétendoit qu'au-lieu de ces mots: *Inveni Thermas calidorum fontium & palatia . . . . quæ quondam Granus unus de Romanis Principibus, frater Neronis & Agrippæ . . . . . conftruxerat*, il faloit lire: *quæ quondam Granius unus de Romanis Principibus*, ARCHIATER *Neronis & Agrippinæ &c.* C'eft à dire que, felon lui, Charlemagne avoit dit, qu'*il avoit découvert des Bains chauds & un Palais qui avoient anciennement été bâtis par Granius*

Granius Prince Romain, Surintendant des bâtimens de Néron & d'Agrippine. Le Professeur prouvoit la possibilité de cette restitution, par la ressemblance que l'abbréviation peut mettre entre le mot d'*Archiater* & celui de *Frater*, qui semblent être les mêmes mots, comme on le peut voir: ARATER & FRATER: d'autant que les Lettres A & F qui sont les prémières de ces deux mots, ont beaucoup d'affinité dans l'écriture Gothique. Suivant la même idée, il est aisé de faire *Grañus* du mot *Granius*, & *Agrippæ* de celui d'*Agrippinæ*. Mr. le Professeur ajoutoit, que la Famille des *Granius* avoit été assez célèbre à Rome au tems des Césars, & le prouvoit par plusieurs endroits de *Tacite*. Il insinuoit même qu'on trouve plusieurs *Granius* mentionnés dans des Inscriptions antiques, qu'il ne citoit pourtant pas. Il supposoit enfin qu'un de ces *Granius* étoit *Archiater*, c'est-à-dire selon lui, *Surintendant des bâtimens de Rome* (quoique ce mot ait aujourd'hui une tout autre signification.) Or on sait que *Néron* & *Agrippine* firent bâtir des Bains célèbres, qui portent encore leurs noms. Ensorte que, selon Monsieur le Professeur, ce même *Granius* se trouvant exilé ensuite près d'Aix, y avoit bâti sur le modèle de ceux de Rome, des Bains qui ont donné dans la suite des tems son nom à la Ville d'Aix, *Aquisgranium.*

Cette conjecture nous parut d'abord fort ingénieuse, & l'Echevin s'applaudissoit avec satisfaction de cette découverte, qui concilioit le texte du Diplome avec le préjugé ancien des Habitans d'Aix par rapport à la *Tour de Gran*. Mais le Comte qui étoit un Critique impitoyable, ne se rendit point si facilement. Je conviens, dit-il, qu'on ne pouvoit rien imaginer de mieux pour l'intelligence du Diplome; cependant avec la permission du savant Professeur qui a formé ces conjectures, je vous avouerai que je doute qu'il ait été persuadé lui-même de la facilité de les prouver. En supposant l'authenticité du Diplome, les fautes des Copistes sont très possibles : mais toute possibilité ne fait pas preuve, & tout ce qu'on avance pour ajuger à *Granius la Sur-Intendance des bâtimens*, n'est qu'une conjecture gratuite, dont il seroit difficile, & peut-être impossible de donner des preuves historiques ... Je m'étonne d'ailleurs, ajouta Mylord, qu'un homme qui ne trouve point le nom de *Granus* assez Romain, s'accommode de celui d'*Archiater*, qui n'eut jamais la physionomie Latine. Je sai bien qu'il y avoit à Rome des Officiers préposés sur les Edifices publics, & on les nommoit *Ediles*; mais je ne me souviens pas que les Romains les aient jamais connus sous le nom d'*Archiater* .... Cette observation étoit embarrassante. Aussi le Comte nous dit

dit qu'il ne croyoit pas qu'un homme aussi habile que celui que l'Echevin nous avoit cité, eût fait sérieusement cette réponse. Je gagerois, dit-il, que ne voulant point rejetter absolument le Diplome, il aura tâché, pour faire plaisir à Messieurs d'Aix, de chercher quelques vraisemblances capables d'éblouir les personnes moins attentives, par la restitution du prétendu texte original. Il est même apparent par sa réponse, qu'on ne l'a point tant consulté sur la validité du Diplome, que sur la façon de le concilier avec la vérité des choses. Quand même on adopteroit la restitution du Professeur en tous ses points, elle ne lèveroit point la difficulté que le texte offre encore aux plus simples. Vous vous souvenez, poursuivit le Comte, que nos Dames mêmes ont relevé la contradiction manifeste qui paroit dans cette Pièce à la prémière vue.... Cette conclusion ne devoit point plaire à l'Echevin, qui par un amour aveugle pour la vieille Tradition du Pays, ne souffroit pas volontiers qu'on la contredît... Le Comte s'en apperçut, & lui en fit des excuses très honnêtes. Ce galant-homme les reçut très civilement, & nous assura que nos objections ne lui faisoient d'autre peine, que celle de n'être point assez habile pour y répondre; & nous pria de ne pas juger de la validité des prétentions de sa Ville,

par la négligence avec laquelle il les ſoutenoit.

En rentrant dans la Ville, nous trouvames le Prince avec les Dames qu'il reconduiſoit au logis. Dès qu'elles nous virent, la Comteſſe nous cria qu'elle avoit réſolu de rompre abſolument avec nous, pendant tout le tems que devoit durer ſon régime. Nous approchames, pour lui en demander les raiſons. Elle feignit de ne vouloir pas nous les expliquer: mais la Frelle toujours mutine lui ſervit d'interprète. Vous êtes, nous dit-elle en riant, des perturbateurs du repos public, des ennemis de notre ſanté, des ſuppôts de Pluton. Vous nous faites continuellement ſauter, danſer, boire, rire, manger, promener; vous nous laiſſez à peine le tems de prendre les Bains, & vous en troublez les louables opérations par les plaiſirs continuels que vous nous procurez; & pour tout dire en un mot, vous nous brouillez avec la Médecine, & ma Sœur a eſſuyé aujourd'hui une terrible *Veſpérie* de la part de Monſieur le Docteur. Aſſurément, reprit la Comteſſe, j'aimerois mieux prendre toutes les Médecines de la Faculté, & avaler toutes les pillules des Apoticaires, que de m'expoſer à une pareille harangue. Il n'y a ſortes de maladies dont le Médecin ne m'ait menacée, & je n'ai trouvé d'autre moyen de faire ma paix avec lui, qu'en lui

lui promettant de ne jamais nous promener au ſerain, de me coucher tous les jours à neuf heures, & de ne manger que les mets qu'il m'a preſcrits. Heureuſement, ajouta la Frelle, que ce Carême ne doit durer que huit jours; ſans cela j'aimerois mieux être malade de toutes les maladies dont on nous fait peur, que de tomber dans la mélancolie par un régime auſſi auſtère. Le Chevalier, qui avoit compris d'abord de quoi il s'agiſſoit, lui répondit pour la conſoler, que nous avions eu notre part de la mercuriale, & que nous avions fait maintes promeſſes au Docteur pour l'appaiſer: mais que nous avions bien l'air de ne les pas obſerver plus ſcrupuleuſement que celles qu'on fait tous les jours à Confeſſe. Les Médecins & les Confeſſeurs, pourſuivit-il, ont des droits ſi ſemblables, & ſe comparent ſi ſouvent les uns aux autres, que l'on peut bien les traiter également.... D'accord, dit le Prince; mais il me ſemble, Meſdames, que votre Médecin eſt un peu ſévère: le mien a plus d'indulgence, & ſi vous aviez voulu prendre ſes avis, vous n'en ſeriez peut-être pas moins guéries, & vous auriez été moins lutinées. Cela ſe peut, Mon Prince, répondit-elle; mais il eſt trop tard pour changer. N'importe, Madame, reprit le Prince, il faudroit le conſulter. Auſſi-bien, vous aviez envie de

l'entendre raifonner fur les caufes de-la chaleur des Eaux d'Aix: profitez, dit-il, du peu de tems, que je dois encore être ici, pour voir les jolies Expériences qu'il peut faire fur ces Eaux: c'eft le moyen de vous amufer agréablement. Je fuis fûr que votre Médecin ne desapprouvera point cette efpèce de plaifir; on ne peut fe faire malade, en parlant de Médecine. Je lui ferai dire de fe trouver demain à quatre heures à mon logis. Peut-être même nous donneront-ils la comédie; car je doute qu'ils foient de même avis, & cela nous vaudra une fcène de *Molière*. Mais, ajouta le Prince, il faudroit pour égayer leur Differtation, venir tous diner demain chez moi avec la compagnie qui a été à *Kalkboven*.... La Frelle fe recria fur le diner. Voilà, dit-elle, Mon Prince, dequoi nous brouiller de nouveau avec le Médecin; car Votre Alteffe n'eft point exemte de la cenfure de ce matin... Point du tout, reprit le Prince: je lui ferai demander une Etiquette de ce que l'on peut vous fervir fans danger, & je vous promets que mon Cuifinier s'y conformera en tout. A ces conditions, fa propofition fut acceptée. Les Dames rentrèrent chez elles, le Prince fit appeller le Sr. *Brunker*, (c'étoit le nom de fon Chirurgien) pour lui ordonner de fe tenir prêt pour le lendemain; & il chargea

Mr.

Mr. de Rheysberg d'inviter les autres Dames & l'Abbé.

Comme la chaleur étoit diminuée, chacun de nous alla le lendemain au Bain, & vers midi nous nous rendimes tous chez le Prince. On y ſervit un diner fort ſimple en apparence, & tout ſelon les règles de la Faculté. Ce n'étoit que ſoupes-de-ſanté, viandes blanches, volailles rôties, peu de légumes, point de ragoûts. Il y avoit à la vérité quelques plats de poiſſon; mais c'étoit de ceux que l'on permet à Aix, (peut-être parce qu'il y en a point d'autres,) comme Brochets, Truites, Ecreviſſes, tous choiſis & tous monſtrueux dans leur eſpèce. On fut aſſez ſérieux jusqu'à la fin du repas; mais le deſſert apporta la gaieté. Il n'étoit pas auſſi ſimple que le diner; il étoit d'une invention très galante. La table étoit couverte de compottes, de confitures, de pâtes ſucrées, avec des pyramides de glaces & de gelées joliment ornées de toutes les fleurs de la ſaiſon. Le Surtout, ou baſſin du milieu, étoit comme un petit Théatre, ou une ſeconde table chargée d'une eſpèce de Montagne de ſucre terminée par un petit Dôme repréſentant le Temple d'*Eſculape*. La figure de ce Dieu paroiſſoit renverſée. Celles de *Galien* & d'*Hippocrate* étoient placées aux deux côtés du Temple. Le prémier avoit ramaſſé des Simples dans un panier, &

paroiſſoit les offrir à la compagnie. Le ſecond étoit aſſis ſur une petite caiſſe, ſur laquelle on liſoit *Rhubarbe*, *Manne*, *Séné*, *Sel Polychreſte*, & autres drogues. Le bas de la Montagne repréſentoit une Prairie couverte de mouſſe, autour de laquelle étoient des vaſes en forme de Bains, pleins d'eau chaude & fumante, dont le bouillonnement étoit entretenu par des mèches imbibées d'eſprit de vin qui bruloient au deſſous. Dans les intervalles on avoit placé des Faunes, des Satyres, des Arlequins, des Scaramouches, & autres perſonnages du Théatre Italien, en des attitudes burleſques. Ils paroiſſoient danſer autour des Fontaines bouillantes, par ordre du Dieu *Momus* qui étoit aſſis ſur un Trône de verdure avec un Singe à ſes pieds, qui tenoit un étendard où étoit écrit, *Nouvelle Ecole de Salerne.* Ces diverſes figures étoient d'une compoſition de ſucre & d'amidon, dont ils font à Liège tant de jolies choſes, & ſur-tout leurs Deviſes ſucrées que l'on tranſporte par-tout. L'arrangement de ce deſſert étoit fort agréable à la vue, & nous fournit une ſorte de ſpectacle muet qui nous divertit beaucoup. Mr. de Rheysberg, qui étoit admirable pour ces petits divertiſſemens, avoit imaginé celui-ci pour réjouir les Dames. Rien n'étoit plus brillant ni plus ingénieux que ce petit Edifice. On s'amuſa à le conſidèrer, & chacun fit ſes réflexions plus ou

ou moins badines. Perſonne ne douta du deſſein de la pièce. La Comteſſe accuſa le Prince de vouloir ſe venger par-là du Médecin. La Frelle rioit de tout ſon cœur de voir *Eſculape* culbuté de deſſus ſon Siège, & *Momus* maitre du champ de bataille. *Momus* devenu Médecin lui plaiſoit infiniment ; l'Arlequinade la réjouiſſoit auſſi : elle dit enfin, que ſi elle avoit ſu rimer, elle eût fait des Couplets ſur ce deſſert. Le Prince lui dit qu'elle devoit donner cet emploi au Chevalier, qui avoit ſi joliment traduit le Diſtique de la Muette Portugaiſe. Les Dames approuvèrent ſon idée, & le Chevalier fut unanimement condamné à faire une Chanſon. Il demanda quelque tems : on but, on mangea, on plaiſanta, pendant qu'il y rêvoit ; & quelque tems après il prit ſes Tablettes, & y mit ces Couplets, qu'il préſenta à la Frelle.

CHANSON.

Prenons Momus *pour Médecin*,
Lui ſeul a la bonne pillule:
Un peu d'amour, un air badin,
Jamais d'ennui, point de chagrin;
De ſon Art voilà la formule.

Redoutons le Fils d'Apollon,
Craignons Galien, Hippocrate;
Leur Médecine est un poison:
Le seul Momus *sait la façon*
De purger la bile & la rate.

Sans médecine, sans bolus,
Il guérit toute maladie:
Son Apoticaire est Bacchus,
Et le seul Enfant de Vénus
Exerce ici la Chirurgie.

Il chasse les noires humeurs,
En suivant la simple nature:
Il dissipe toutes vapeurs,
Migraines & pâles-couleurs.
N'est-ce pas une belle cure?

Son Elixir est souverain
Pour le cœur, la tête & le foie:
Malades qui venez au Bain,
Pour en rendre l'effet certain,
Livrez-vous sans cesse à la joie.

Quoi-

Quoiqu'il n'y eût rien d'extraordinaire dans ces Couplets, ni pour la pensée, ni pour l'expression, ils divertirent toute la compagnie. Ils n'avoient que le mérite d'être faits à la hâte, & par complaisance. Le Chevalier d'ailleurs, qui n'étoit Poëte qu'au besoin, ne les donna que pour ce qu'ils valoient, & je les rapporte de même. La Vicomtesse les chanta; & nous fimes *Chorus*, en répétant à la fin de chaque Couplet les trois dernier vers du prémier. Dans le fort de notre gaieté, on vint annoncer le Médecin. La Vicomtesse en pâlit, parce qu'elle craignoit qu'il ne s'offensât de cette raillerie. Elle se rassura cependant bientôt, en apprenant que le Docteur faisoit faire de très humbles excuses au Prince sur ce qu'il ne pourroit se rendre à ses ordres que vers les six heures, étant obligé de courir à la campagne chez un Malade pressé. Je croi, dit le Prince, qu'il s'est douté de l'affaire; mais n'importe, mon Chirurgien commencera toujours. On recula la table; on en apporta une seconde chargée de pots, de phioles, & de je ne sai combien de paquets de drogues. C'étoit une vraie boutique d'Apoticaire, & l'on eût dit qu'il s'agissoit de purger tout un Hôpital. *Brunker* qui, comme je l'ai déja marqué, étoit grand Chymiste, entra un moment après. Le Prince dit alors, qu'il croyoit qu'il seroit bon d'al-

ler aux voix, & de ſavoir préalablement les divers ſentimens de la compagnie ſur *les cauſes naturelles de la chaleur des Eaux*, afin que le Chymiſte ſût à qui il auroit à faire. Pour moi, continua le Prince, j'avoue d'abord que je n'ai jamais bien réfléchi ſur cette matière, & que je me réſerve à prendre le Syſtème qui me paroitra le plus clair. Les Dames plus hardies décidèrent toutes, à la réſerve de Mad. de la Br. . . . que cette chaleur ne pouvoit être cauſée *que par les feux ſouterrains qui ſont au centre de la Terre*, & qui ſe manifeſtent en pluſieurs endroits de l'Univers par ces Volcans furieux, dont chacun a l'idée. D. Nugnez, qui avoit vu ceux de Sicile, fut de l'avis des Dames. Le Comte attribua cette chaleur inteſtine, *aux vapeurs chaudes qui s'exhalent des Mines, où elles ſont cauſées par la coction des minéraux*, qui ſont presque toujours accompagnés de ſouphre; & prétendit prouver ſon ſentiment par les fréquentes inflammations arrivées dans les Mines de Hongrie & de Pologne, où ſouvent les Mineurs ont été étouffés par l'inflammation ſubite de l'air qui s'étoit allumé à l'approche de leurs chandelles. Mr. l'Abbé fut de ſon avis. Le Chevalier dit qu'il croyoit que cette chaleur & ce bouillonnement venoit *du choc & de la fermentation des diverſes ſubſtances minérales, qui ſe trouvoient dans les terres par où ces*

eaux

eaux paſſoient; & que cette fermentation cauſoit leur efferveſcence & leur chaleur. Mad. de la Br. . . . ſe joignit à lui, & je marquai que c'étoit auſſi mon idée. Les autres Dames nous raillèrent beaucoup ſur ce Syſtème qui leur parut chimérique, parce qu'elles ne le concevoient pas; & elles demandèrent à Brunker quel étoit ſon avis. Il répondit modeſtement, qu'il n'avoit pas encore de Syſtème bien établi ſur une matière auſſi obſcure, & qu'il ſe contenteroit de faire valoir & d'éclaircir ces divers ſentimens, en laiſſant enſuite à la compagnie la liberté de choiſir.

Il ſeroit téméraire, Mesdames, dit Mr. Brunker, de vouloir donner pour évidentes, des raiſons que la Nature cache avec tant de ſoin. Son opération dans la chaleur & la compoſition de ces eaux, qui ſont tout à la fois *chaudes* & *minérales*, eſt un de ces points abandonnés à la diſpute des hommes. La Phyſique même la moins prévenue n'y voit rien de fort clair. Tous les ſentimens ont leurs vraiſemblances; mais j'oſe dire qu'il n'y en a aucun de démontré. Il eſt naturel, louable même aux perſonnes qui prennent les Bains, de rechercher les cauſes de cette chaleur. La prémière queſtion que l'eſprit ſe fait à la vue de ces Sources bouillantes & ſalutaires, c'eſt: *D'où vient leur chaleur? D'où vient leur efficace?* La choſe ſeroit

claire, ſi la réponſe étoit auſſi aiſée à faire que la demande. Chacun cependant ſe fait un Syſtème conforme à ſes idées, & l'on compte plus de vingt opinions différentes. Les Anciens ont eu les leurs, relatives aux principes de leur Philoſophie. Les uns attribuoient la chaleur des Fontaines aux rayons du Soleil, qu'ils croyoient aſſez forts pour pénétrer juſques dans le ſein de la Terre; d'autres, aux vents ſouterrains; d'autres, au mouvement des eaux, ou à des carrières de ſouphre, & à je ne ſai combien de cauſes qui nous paroiſſent aujourd'hui ridicules. . . Permettez que je vous interrompe, dit l'Abbé, pour dire à ces Dames une opinion bien ſingulière d'un de ces Anciens. *Origène*, dans ſon Ouvrage *contre Celſe* (Liv. 5.) dit que ce Philoſophe citant un Livre d'*Enoch*, imputoit aux Juifs & aux premiers Chrétiens cette ridicule croyance: *que les Fontaines chaudes ſe formoient des larmes répandues par les Anges rebelles, après leur chute.* Origène, continua Mr. l'Abbé, après s'être inſcrit en faux contre cette opinion, raille ſon Adverſaire aſſez froidement, en lui répondant, qu'en tout cas, cette idée ne pourroit avoir lieu qu'*à l'égard des Fontaines chaudes qui ont des qualités ſalines*, *parce que*, dit-il, *les larmes ſont ordinairement ſalées.* Avouez, ajouta l'Abbé en riant, que cette opinion dans l'un & dans l'au-

tre

tre peut bien tenir ſon rang parmi les plus ridicules. Elle parut telle à toute la compagnie, qui en rit de bon cœur. Il faut aſſurément, dit la Frelle, que ces Anges rebelles aient pleuré à chaudes larmes. Je vous avoue, reprit Mr. Brunker, que je ne ſavois point celle-là. J'ai bien lu quelque part, que des Médecins Chrétiens, par une piété un peu myſtique, attribuoient les effets des Fontaines extraordinaires, tant chaudes que froides, à un reſte de l'impreſſion de *l'Eſprit du Seigneur qui ſe mouvoit ſur les eaux* au commencement du Monde. Mais, outre que cette idée n'a rien de phyſique, il eſt mal-aiſé de juger pourquoi telle ou telle Fontaine a retenu la vertu de cette impreſſion divine, plutôt que les autres qui ſont ſur la Terre, & qui n'ont rien de ſingulier.

Sans contredit, le ſentiment le plus facile à imaginer, eſt celui que les Dames ont avancé d'abord. Dès qu'on a l'idée des Volcans, il eſt aiſé de concevoir que des feux actuels qui ſont ſous la Terre, peuvent échauffer les eaux qui paſſent deſſus, deſſous, à travers, ou aux côtés de ces Fournaiſes naturelles. Ce Syſtème eſt infailliblement applicable à l'explication des eaux chaudes que l'on trouve aux environs des Volcans, telles que les eaux bouillantes qui ſont au pied du Mont *Hécla* en Islande, celles de *Pouzzol* & autres dont les

les Royaumes de Naples & de Sicile ſont pleins. Il eſt croyable que ces eaux ne ſont échauffées que par les feux du *Véſuve*, de l'*Etna &c.* Mais il n'eſt pas auſſi aiſé d'expliquer la chaleur des Fontaines éloignées de tout Volcan, telles que ſont celles d'Aix-la-Chapelle, & quantité d'autres, ſous leſquelles on ne peut pas ſi ſurement ſoupçonner des feux ſouterrains. Je ne ſache point, ajouta Mr. Brunker, que l'Hiſtoire de ce Pays faſſe mention que l'on ait jamais remarqué aucune inflammation aux environs d'Aix, ni dans l'air, ni dans le fond des Mines qui ſont ici près. Cela ſe peut, dit D. Nugnez, qui ſentoit bien que Brunker attaquoit l'opinion des Dames: mais de ce qu'il n'y a pas eu de feux ſenſibles en ce territoire, ce n'eſt pas, à mon avis, une raiſon de douter de leur exiſtence. On doit juger de la cauſe par les effets. Or il eſt difficile de concevoir de la chaleur, ſans un feu actuel. . . Aſſurément, dit une des Dames; car de ce que je ne voyois pas tantôt l'artifice de la mèche qui échauffoit les petits vaſes que l'on avoit mis au deſſert, je n'en étois pas moins perſuadée qu'il y eût du feu au deſſous. . . Je ne vois pas, ajouta encore D. Nugnez, pourquoi l'on voudroit aſſigner à la chaleur des eaux d'Aix une cauſe différente de celle des eaux chaudes des Royaumes de Naples & de Sicile. Mr. Brun-

Brunker convient que celles-là n'en ont d'autres que le voiſinage des Volcans. Il me ſemble que les exemples doivent tenir lieu de démonſtration, dans un cas où il s'agit de faits de même nature. Les choſes que nous connoiſſons, nous mènent naturellement à la connoiſſance de celles que nous ne connoiſſons pas. Il eſt évident à Naples, en Sicile, en Islande, qu'il y a des feux ſouterrains; ils n'y ſont que trop ſenſibles: malheureuſement, peut-être, le ſeront-ils un jour en des lieux où ils ne ſe ſont encore manifeſtés par aucune éruption. Les Volcans ſe multiplient de ſiècle en ſiècle. Il y en a dans toutes les parties du Monde. Il s'en eſt formé de nouveaux en Amérique, depuis ſa découverte. De nos jours même & en 1707, il en parut un près de l'Ile de *Santorin*. Il me ſemble, pourſuivit D. Nugnez, que rien ne prouve mieux l'exiſtence de ces feux ſouterrains univerſellement répandus, & qu'il eſt inconteſtable que l'on doit rapporter à leur activité la cauſe de la chaleur de toutes les Fontaines bouillantes. Ainſi, loin de ſuppoſer que ces feux n'exiſtent que dans les lieux où ils ſe manifeſtent, leur éruption en tant de régions éloignées prouve l'exiſtence réelle de ce feu central placé dans les entrailles de la Terre, où ils ſe communiquent par des tuyaux qui nous ſont inconnus. . . . . Ma foi, mon pauvre Brun-

Brunker, dit le Prince, il me ſemble que D. Nugnez défend bien ſa cauſe, & que l'opinion des Dames trouve en lui un fort Avocat. Aurois-tu quelque choſe à dire contre ſes démonſtrations?

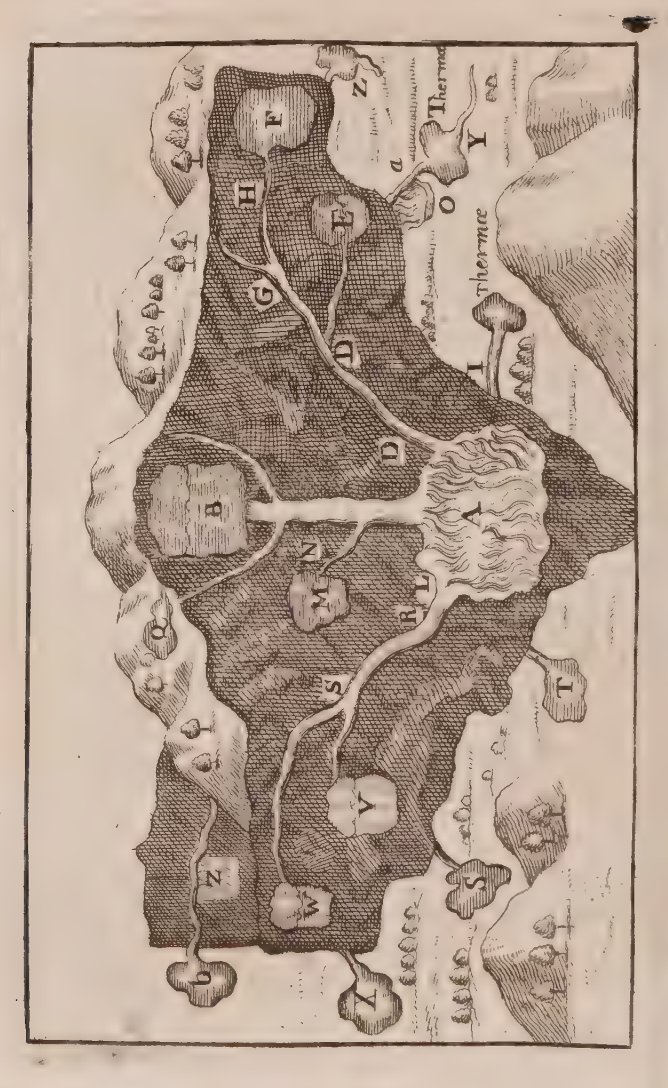
J'avoue, Monſeigneur, reprit Brunker, que D. Nugnez a bien pris le parti du *Feu central*, & que ſon Syſtème eſt très ſuivi. Mais il me permettra de lui dire, qu'il n'eſt pas démontré. Dans ſa ſuppoſition, la cauſe de la chaleur des Fontaines eſt aiſée à concevoir: mais il faudroit auparavant prouver la réalité de ces *Réſervoirs de feu* placés au centre de la Terre. Je ſai que cette opinion a de grands défenſeurs; les P. *Kircher* & *Caſali* l'ont rédigée en Syſtème, & c'eſt encore aujourd'hui le plus commun. La plupart des Chymiſtes ont adopté ce Feu central; c'eſt leur *Marotte*. Ils l'appellent le *Souverain Archée*, le regardent comme le Principe univerſel des végétaux, & croyent qu'il ſert à la coction & à la perfection des métaux & des minéraux. Tout le monde n'eſt point de cet avis, malgré les peines que le P. *Kircher* s'eſt données pour rendre ſon Syſtème probable. Ce Père, qui eſt le grand Apôtre du *Feu central*, s'eſt mis en tête d'en prouver l'exiſtence dans un Livre qu'il a intitulé *le Monde ſouterrain*. Il y marque la ſituation de cette immenſe Fournaiſe, ſon action, ſes conduits, ſes ſoupiraux, avec autant de préciſion

&

& d'exactitude, que s'il y avoit été renouveller le miracle des trois Jeunes-hommes dont parle *Daniel*. . . . Je vous jure, reprit D. Nugnez, que je n'ai jamais lu ſon Livre, & que vous me ferez plaiſir d'expliquer ſon Syſtème, quoiqu'il me ſemble que vous ne l'approuviez pas. Je n'ai parlé juſqu'ici que ſelon mes idées, les ſiennes peut-être les rectifieront. Les Dames, qui avoient opiné avec lui pour les *feux ſouterrains*, demandèrent auſſi l'expoſition de ce ſentiment, qu'elles ne ſoutenoient que par préjugé. Le Sr. Brunker fut aſſez généreux pour le leur expliquer. Je m'étois bien attendu, dit-il, que quelqu'un de la compagnie ſeroit imbu de cette opinion; & dans cette idée, je me ſuis muni des Figures que le P. *Kircher* a fait graver pour l'intelligence de ſon Syſtème, qui ſeroit admirable, s'il étoit auſſi bien prouvé, qu'il eſt clairement expliqué dans cette Planche.

Expoſition du Syſtème qui attribue la chaleur naturelle des Eaux bouillantes à l'action du feu, que l'on ſuppoſe être dans le centre de la Terre.

Cette Planche, dit le Sr. Brunker, repréſente une grande partie de la Terre dont on a enlevé la ſurface, pour découvrir ce qui ſe paſſe dans ſes entrailles; & le P. *Kircher* pretend éventer par-



par-là tout le ſecret du *Monde ſouterrain*. Il place dans le ſein de la Terre un grand Réſervoir de feu toujours ardent, qu'il déſigne par la lettre *A*. Il ſuppoſe, comme l'a dit D. Nugnez, que cette im-

immenſe Fournaiſe a des iſſues, & des tuyaux par où la chaleur ſe répand & ſe communique ſous le Globe terreſtre; & les diverſes branches de ces tuyaux de feu ſont marquées par les lettres *L*, *R*, *S*, *B*, *D*, *G*, *H*. Si l'on place, dit ce Père, immédiatement au deſſus de la grande Fournaiſe *A* un Réſervoir d'eau, tel que celui qui eſt marqué *B*, il eſt évident que les eaux contenues dans le baſſin *B* ſeront bouillantes, parce qu'elles ſont échauffées par les vapeurs brulantes qui s'exhalent continuellement par le tuyau *A B*, ainſi que les Fontaines collatérales marquées *T*, & *I*. C'eſt de cette manière qu'il explique la chaleur des eaux bouillantes qui ſe trouvent près du *Véſuve*, de l'*Etna*, du *Hécla*, & des autres Volcans qu'il lui plait de regarder comme les *Cheminées* ou *Soupiraux de cette Fournaiſe*. Par cette méthode il explique auſſi les divers degrés de chaleur qui ſe trouvent en certains Bains, qui ſont plus ou moins chauds, à proportion de la diſtance dans laquelle ils ſont de la grande Fournaiſe. Par exemple, les vapeurs chaudes qui ſe communiquent par le tuyau *L R S* dans les Baſſins d'eau marqués *V*, *W*, *X*, y forment des Bains qui ont divers degrés de chaleur, parce que ces vapeurs n'ont plus la même ardeur dans le Baſſin *X*, qu'elles avoient dans la Fontaine *W*. Ainſi le Réſervoir d'eau

d'eau marqué *V*, qui ſe vuide dans la Fontaine marquée *S*, y formera un Bain tempéré; la chaleur ſera encore moins ſenſible dans la Fontaine *W*; & les *Thermes* ou Bains pratiqués ſur la Source *X*, ne ſeront que tièdes, comme ſont ceux de *Chaud-fontaine* à quelques lieues d'ici. De façon qu'une veine de cette même eau ſeroit tout-à-fait froide dans un plus grand éloignement du *Feu central*, parce que les vapeurs de la Fournaiſe *A* n'auroient plus aſſez d'action pour l'échauffer. Le tuyau *D G H*, auſſi-bien que celui qui eſt marqué *N*, prouvent la même choſe. Les vapeurs paſſant à travers les Baſſins d'eau marqués *M*, *E*, *F*, *Q*, les échauffent davantage que les Fontaines *Z* & *Y*, à moins que venant à ſe croiſer avec quelque autre tuyau qui partiroit immédiatement de la Fournaiſe, l'eau ne reprît un plus haut degré de chaleur, comme il arrive, ſelon le P. *Kircher*, dans les Thermes, Bains, ou Fontaines marquées O, *Y*, *Z*, *b*, &c. . . Voilà, dit Mr. Brunker, quel eſt le Syſtème de ce Père, qui n'eſt tout au plus applicable qu'aux Fontaines bouillantes qui ſont près des Volcans. Auſſi Mr. *Blondel*, qui a ſi ſavamment écrit ſur les Bains d'Aix-la-Chapelle, & de qui j'ai emprunté cette Figure & cette Expoſition, n'a pas cru pouvoir adopter ce Syſtème pour ex-

expliquer la caufe de la chaleur des Bains de cette Ville.

Il a tort, dit une des Dames; ce fentiment me paroit clair comme le jour. Par-là, la caufe des Fontaines bouillantes ne me femble pas plus obfcure, que celle d'un pot que je vois fur le feu. Rien n'eft mieux imaginé, à mon avis, ajouta la Comteffe; ces tuyaux ardens, ces Baffins d'eau qui s'échauffent à proportion de leur diftance ou de leur proximité du Feu central, paroiffent copiés d'après nature. Je m'imagine les voir, & il femble que le bon Père ait pénété & parcouru le fein de la Terre. Oh! pour cela, dit en riant Mad. de la Br..., on diroit qu'il y a été, ou qu'il avoit à fes gages une des *Salamandres* du Comte de *Gabalis*. Il nous fait toute l'anatomie des entrailles de la Terre, avec autant d'exactitude qu'un Chirurgien qui feroit la diffection d'un corps.

En vérité, reprit le Prince, je ne vois pas pourquoi cette opinion a tant de contradicteurs: elle me paroit commode; & plus un Syftème eft clair, plus il me femble devoir approcher de la vérité. Il y a d'ailleurs tant de rapport, diton, entre la machine entière de l'Univers, & le Corps humain qui eft appellé un *petit Monde*, que l'on peut regarder les divers tuyaux qui portent la chaleur fous terre, à peu près comme les veines & les artères qui entretiennent

nent la chaleur du corps par la circulation du ſang. Mais oui, dit la Frelle; à l'aide de ces feux ſouterrains, le Payſan le plus groſſier n'aura pas plus de peine à concevoir la chaleur de ces Bains, qu'à voir bouillir ſa marmite ſur le feu. Ce Syſtème, dit malicieuſement le Chevalier, a encore cela d'utile, qu'il peut ſervir à prouver la réalité de l'Enfer & du Purgatoire: le prémier ſera ſans doute dans la grande Fournaiſe, & le ſecond dans quelque tuyau plus éloigné & moins ardent. Divers Auteurs s'en ſont ſervis avec ſuccès contre les Incrédules, & j'en ai preuves en main. Le *Catéchiſme du Diocèſe de Bourges*, que j'ai appris dans ma jeuneſſe, étoit ſurement fait ſelon les idées du Père *Kircher.* Après y avoir prouvé l'exiſtence d'un Lieu où les Damnés ſeront tourmentés, le Catéchiſte demande: *Où eſt l'Enfer?* L'Enfant répond ſavamment: *L'Enfer eſt au centre de la Terre, & il y a préciſément quinze cens lieues d'ici.* Or comme le feu, dit le Chevalier, eſt le principal tourment des Damnés, & que l'Enfer, ſelon ce Catéchisme, eſt au centre de la Terre, c'eſt ſûrement dans le *Feu central* qu'il eſt placé. Quant au Purgatoire, j'ai eu l'honneur de vous dire ce que l'on en débite à Naples au ſujet des Bains de *San-Germano*; & nous nous ſouvenons tous de ce que la Frelle nous a raconté de la croyance des Iſlan-

Islandois par rapport aux oiseaux que l'on voit plonger dans les eaux bouillantes du Mont *Hécla*. Ainsi le Système du P. *Kircher* doit paroitre également précieux à la Religion, & à la Philosophie... Ah! Chevalier, dit Mad. de la Br...., nous nous brouillerons; voilà qui sent un peu le fagot. Vous auriez dû laisser dire cela au Comte & à la Frelle. Elle n'avoit garde, Mesdames, dit la Comtesse sa Sœur: car nous sommes de l'avis du P. *Kircher* sur le Feu central; & peu s'en faut que pour faire valoir son sentiment, nous n'y placions aussi le Purgatoire. Il n'y seroit pas si mal, ajouta le Comte; car la Physique moderne regarde l'œconomie de ce *Feu central* comme une imagination aussi creuse que celle du Purgatoire. Comment en effet peut-on concevoir que ce feu brule depuis la création du Monde jusqu'à ce jour, sans se consumer soi-même? Comment se conserve-t-il sans air? Comment les matières combustibles qui lui servent d'aliment, ne s'épuisent-elles pas? Les Mines d'où l'on tire les minéraux & les métaux, se vuident à la longue, & leur reproduction n'est pas encore certaine. Il est d'expérience enfin, que plus on creuse la Terre vers son centre, moins on trouve d'apparence de ce *Feu central*. En vérité, dit la Vicomtesse, vous êtes d'étranges gens, vous autres Protestans; vous ne croyez

que ce que vous voyez, & que ce que vous concevez; & votre incrédulité s'étend sur la Nature, comme sur la Foi. Je vous permets cependant de rejetter notre opinion, pourvu que vous nous expliquiez la vôtre. Mon Système, Madame, est fort simple, dit le Comte, & n'a besoin d'aucunes Figures pour le rendre intelligible. Je conçois que les eaux s'échauffent par le moyen des vapeurs chaudes qu'elles rencontrent dans les minières à travers lesquelles elles passent; car je suppose & me crois autorisé à le penser, qu'il n'y a point d'eaux chaudes dans la Nature, qui n'aient plus ou moins quelque teinture de minéraux, de quelque espèce qu'ils soient. Fort bien! dit une des Dames Parisiennes; les eaux chaudes s'échauffent par les vapeurs chaudes! voilà une démonstration tout a fait claire! Mais comment ces vapeurs se sont-elles échauffées dans le sein de la Terre? voilà le nœud! . . . C'est sans doute par les feux souterrains, Madame, dit le Comte en riant; vous m'attendez là: mais point du tout. Ces vapeurs souterraines se sont échauffées par la coction des divers minéraux que la Terre renferme, & qui s'y perfectionnent & changent de nature à l'aide d'une espèce de fermentation ou de putréfaction qui les échauffe. La Nature elle-même m'apprend cette Philosophie. Quand on

on a fauché les foins dans les chaleurs de l'Eté, & qu'on les laiſſe en meules, ſans avoir ſoin de les remuer pour en ôter l'humidité, nous voyons tous les jours qu'ils s'échauffent d'eux-mêmes & quelquefois qu'ils s'enflâment. Il en eſt de même du fumier; celui de cheval ſur-tout s'échauffe ſi fort en ſe pourriſſant, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe y tenir la main, ni même empoigner une verge de fer qu'on y a laiſſé quelques heures : les œufs y cuiſent, & s'y durciſſent. Ce foin, ce fumier, ont-ils beſoin de feux ſouterrains pour s'échauffer, & faut-il pour expliquer leur chaleur recourir au Feu central ? Cette expérience, & cent autres pareilles que la Nature nous met ſous les yeux, me font croire que ſans ce Feu central les eaux peuvent s'échauffer ſous la Terre, à l'aide des vapeurs chaudes qui s'exhalent de la putréfaction ou corruption des diverſes ſubſtances qui s'y rencontrent. Chacun ſait que les vapeurs qui s'exhalent du fumier ſont aſſez fortes pour échauffer toute une écurie, ou le réduit dans lequel on les jette; & pour défendre du froid & de la gelée les liqueurs que l'on y ſerre. Il eſt inconteſtable encore, que ſi l'on ſuſpendoit une bouteille d'eau au deſſus de ces vapeurs, elle s'y échaufferoit conſidèrablement. De là j'infère que celles qui ſont dans les entrailles de la Terre, doivent pro-

duire dans les veines d'eau qu'elles pénètrent un degré de chaleur bien plus considèrable, à proportion du degré de force & d'activité qu'elles y reçoivent de l'abondance des matières qui les causent. Je suis même persuadé, ajouta le Comte, que ces vapeurs sont la vraie cause des Volcans, dans lesquels elles s'enflâment dès qu'elles trouvent de l'air ou quelque matiere ignée. L'expérience qu'en ont fait ceux qui travaillent aux Mines, est confirmée par les Observations de Mr. *Nieuwentyt*. Ce célèbre Auteur voulant prouver qu'il y a dans l'Univers des principes de feu par-tout, rapporte que dans les *Marais dessèchés de la Hollande*, il est souvent arrivé que *les vapeurs qui s'élèvent des Réservoirs & des Puits des Paysans, se sont allumées à l'approche d'une chandelle, & ont consumé les hommes & les maisons*. Ces vapeurs ne venoient certainement que de la putréfaction de ces terres rapportées, qui formoient un nouveau terroir. C'en est assez, ce me semble, pour prouver qu'elles sont capables d'échauffer les eaux. Ce sentiment, dit Mr. Brunker, est à peu près celui de Mrs. de l'Académie Royale des Sciences de Paris, qui ont rejetté celui du Feu central, & l'opinion de ceux qui placent des Fournaises ardentes sous chaque Fontaine chaude. J'avoue, dit le Prince, que si le sentiment des vapeurs n'est pas le plus général,

rai, jusques ici il me paroit le plus probable, & le moins périlleux dans ses démonstrations. Il y a moins de peine à fureter dans un fumier, qu'à creuser les entrailles de la Terre au risque de s'abîmer, comme le grand *Pline*, dans ces Fournaises ardentes, supposé qu'il y en ait sous terre... Pour moi, Monseigneur, dit la Frelle, je trouve cette alternative fort incommode. Fouiller dans un fumier, ou se griller tout vif pour un point de Physique, la résolution est un peu forte; à moins qu'on ne renonce à la raison. Cependant, s'il est absolument nécessaire de changer de nature pour découvrir d'où vient la chaleur de ces Eaux, il me semble que j'aimerois mieux être *Salamandre* qu'*Escarbot*. . . . Cette idée plaisante égaya la Dissertation; on fit une petite pause, & après avoir un peu badiné, Mr. l'Abbé ramena la conversation au prémier point de vue, & demanda gaiement au Chevalier, si son sentiment nous obligeroit aussi à quelque métamorphose? Vous n'avez rien à craindre avec moi, répondit le Chevalier; il n'y a aucun péril à suivre l'idée que j'ai sur la chaleur des eaux. Je me flatte même que les preuves que je vous donnerai, divertiront au moins la compagnie, si elles ne la ramènent pas. Au reste, comme mes preuves dépendent d'Expèriences Chymiques où la main de Mr. Brunker est nécessaire, je

lui abandonne l'expoſition du Syſtème que j'ai indiqué. Les préparations que je vois ſur cette table, me font d'ailleurs ſoupçonner qu'il n'en a point d'autre que le nôtre. . . Cela étant, dit Mad. de la Br. . . ., je lui remets nos intèrêts entre les mains. La partie n'eſt pas égale pourtant, dit D. Nugnez : mais n'importe, les raiſonnemens décideront.

J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Mesdames, que je n'épouſe aucun Syſtème ſur ce point, dit Mr. Brunker ; je me contenterai de vous expoſer l'opinion de Mr. le Chevalier , comme j'ai fait les vôtres. Pour le faire avec plus d'exactitude & de desintèreſſement, j'emploierai les raiſons dont Meſſieurs *Blondel* & *Guidot* ſe ſont ſervis pour donner cours à ce Syſtème. J'y joindrai les Expériences que la Chymie a faites pour arracher le ſecret de la Nature. Ces deux Médecins, & *Blondel* ſur-tout, ont établi que la chaleur des Fontaines telles que celles qui ſont ici, vient abſolument d'un *Acide* répandu dans toute la Nature, ou plutôt du choc & de l'efferveſcence des divers minéraux qui ſe rencontrent ſous terre , & qui par le mélange des *Acides* & des *Alkalis*, comme on parle, forme une fermentation qui produit cette chaleur. Pour peu que l'on ait d'idée de la Chymie , on ſait combien on y vante le pouvoir de l'*Acide*, que les Chymiſtes regardent comme un

Eſprit

Esprit universel, à qui ils font faire tout ce qu'ils veulent, & dont ils abusent souvent pour expliquer les faits les plus obscurs, sans les rendre plus clairs. *Alkali* est un mot Arabe, par lequel on entend communément toutes les choses qui fermentent avec des matières aigres, auxquelles les Chymistes ont laissé le nom d'*Acide* qui désigne leur âcreté. Cet *Acide* se tire du Souphre, du Vitriol, & de cent autres matières semblables. Il est très constant qu'au moyen de cet *Acide*, on rend raison de bien des choses. Cependant, quoique le Système des *Acides* puisse expliquer quelques-unes des opérations de la Nature dans la question présente, Mr. Blondel convient que les Fontaines chaudes qui sont auprès des Volcans, doivent leur chaleur aux feux souterrains. Quant à celles qui en sont éloignées, il n'exclud pas même un certain degré de chaleur naturelle qu'il suppose répandue dans toute la Terre, de quelque cause qu'elle vienne; & en cela Mr. le Comte est presque d'accord avec lui. Blondel ne l'admet à la vérité que comme par grace, & pour aider la fermentation & l'effervescence commencée par l'action des sels. J'avoue, continua Mr. Brunker, que l'on n'a pas encore bien démêlé les divers sels qui entrent dans la composition naturelle des Eaux d'Aix, & des autres Fontaines Thermales; quoique l'on soit aujourd'hui

presque univellement persuadé, qu'il y a peu de Fontaines minérales qui ne soient chargées de sels *Alkalis*. On croit communément que celles du Puits de *l'Empereur* sont imprègnées de *Nitre*, de *Sel*, de *Souphre*, d'*Alun*, de *Cadmie*, & de *Vitriol*; & que celles de *Borset* ne contiennent que du *Nitre*, du *Sel*, de l'*Alun* & de la *Cadmie*. Supposé que ces observations ne soient pas de simples préjugés, il est constant que parmi ces diverses substances il y en a d'*acides* & d'*alkalines*; & quand même on ne distingueroit pas clairement la nature de chacun des sels dont ces Eaux sont imprègnées, il n'en seroit pas moins certain que dans ce *Cahos de Sels*, comme parle Mr. Blondel, il y en a qui répugnent les uns aux autres, c'est-à-dire, en termes de Chymie, qu'il y a des sels fixes ou *alkalis*, & des *acides*. C'en est assez pour qu'on les soupçonne d'être la principale cause de la chaleur naurelle des Eaux: parce que par-tout où les Acides & les Alkalis se trouvent ensemble avec quelques liqueurs, il s'y fait une effervescence & une fermentation. De-là vient que le vin du Rhin mêlé avec une Eau minérale assez connue, fermente dans le verre, à cause de l'esprit de Tartre que le vin renferme. Vous allez, dit Mr. Brunker, en voir la preuve .... Il prit des phioles, & versa quelques gouttes d'une liqueur froide dans une phiole où il y avoit déja d'une

autre

autre liqueur. On vit à l'heure même un combat sensible entre ces substances ennemies, & un moment après la phiole de verre étoit si chaude, que l'on pouvoit à peine la toucher: nous vimes la fumée sortir de ce mêlange, & elle répandit une odeur assez forte. Mr. Brunker prit encore de l'Esprit de Nitre, & le versa sur du Mercure; il se fit aussitôt une effervescence & une ébullition chaude. Il versa ensuite de l'Eau-forte rouge sur de l'Huile de Buis; dans l'instant ce mêlange fermenta, & il en sortit une grosse fumée. L'Huile de Tartre qu'il jetta sur de l'Esprit de Nitre, dans lequel il avoit dissous de la limaille d'Acier, produisit à nos yeux une chaleur plus sensible & plus violente. Ces Expériences étonnèrent nos Dames, & leur firent presque abandonner dès-lors le Feu central. Mr. Brunker profitant de leur étonnement, fit porter la table dans la chambre voisine, pour y faire de nouvelles Expériences beaucoup plus brillantes. Il versa dans un vase quelques liqueurs froides qui étoient, s'il m'en souvient bien, de l'Esprit de Nitre, de l'Huile de Vitriol, & de l'Huile de Thérebentine; & ce nouveau mêlange s'enflâma tout d'un coup à nos yeux, & rendit une flâme assez haute, qui effraya la compagnie qui ne s'y attendoit pas. Il fit alternativement coup sur coup cent autres Expériences pareilles

avec de l'Eau-forte, de l'Eau-régale, du Mercure ſublimé, de l'Eſprit de Nitre & de Tartre, des Huiles de Girofle & de Saſſafras, de l'Etain, du Fer, du Souphre, & quantité d'autres drogues, dont le mêlange, quoique froid, produiſit ou de la chaleur ou de la flâme. Ces phénomènes Chymiques charmèrent toute la compagnie, & nous valurent un ſpectacle des plus amuſans. Perſonne ne ſe ſeroit laſſé de les voir réitérer encore, ſi les Dames avoient pu en ſoutenir l'odeur forte & desagréable. Mais il falut ouvrir toutes les fenêtres. Il n'y avoit pas moyen d'y tenir encore, & nous paſſames dans la Cour. Là Mr. Brunker nous expliqua toutes ces Expériences, par le combat des parties hétérogènes, ou de différentes eſpèces, que l'on nomme *Acides* & *Alkalis*. On ſe figure, dit-il, ordinairement les corps *acides*, comme compoſés de petites parties aiguës, tranchantes, roides, & propres à pénétrer les matières *alkalines*, que l'on ſe repréſente comme des corps groſſiers, ſpongieux, poreux, & propres par leur nature à recevoir l'action des prémiers: en un mot, comme des *Matrices* formées exprès pour l'introduction des Acides. Cependant, ces ſubſtances ſont ennemies, & dans un perpétuel combat; & dès qu'elles ſe rencontrent, leur choc produit cette effervescence & cette fermentation qui pro-

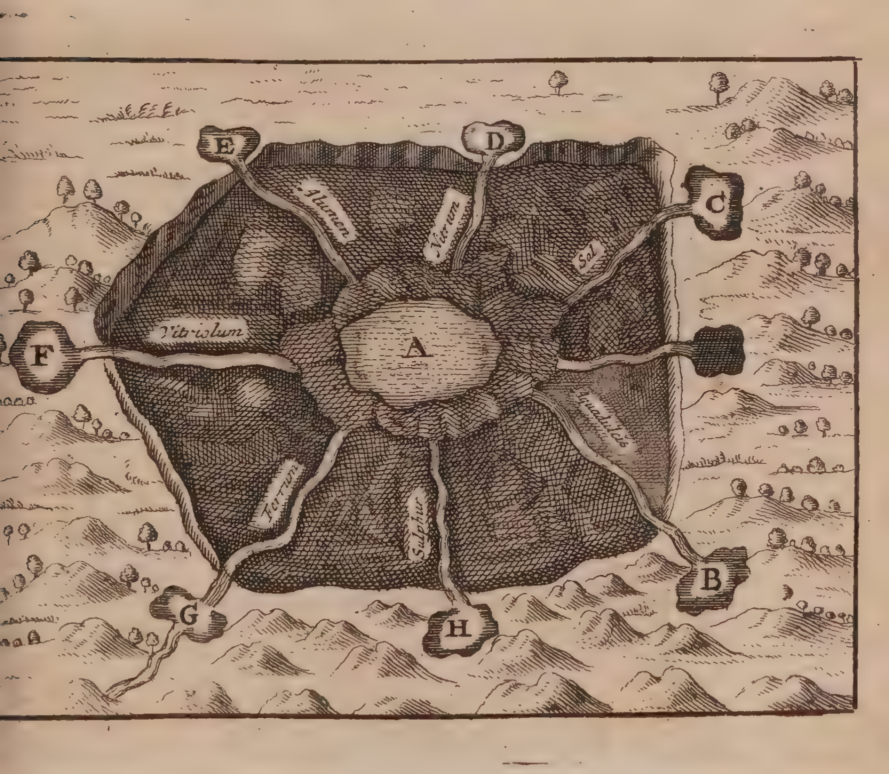
produit la chaleur & la flâme que vous avez vues... De ces opérations, Mesdames, ajouta le Chevalier d'un air triomphant, vous pouvez juger maintenant de ce qui se passe dans les entrailles de la Terre, où ces substances doivent être plus fortes & plus abondantes, & leur mêlange par conséquent capable d'opérer une fermentation plus violente.

J'avoue, dit la Comtesse, que ces Expériences ont quelque chose de démonstratif, en supposant que l'on trouve dans les environs des Fontaines chaudes, les mêmes matières que Mr. Brunker vient d'employer. C'est-là la difficulté, dit D. Nugnez; & je crois que l'on nous en fait un peu accroire sur cet article: car comment démêler dans ce prétendu *Cahos de Sels*, dont Monsieur nous a parlé, les qualités distinctives de chacun? . . . La chose n'est pas si difficile qu'on le pense, reprit Brunker: la Chymie a trouvé les moyens de pénétrer les routes les plus cachées de la Nature, & de la forcer à découvrir le secret de ses opérations. La Noix de galle infusée dans l'Eau *Thermale*, découvre par la couleur qu'elle y prend, le minéral qui y est caché; si l'eau devient pourpre & se brunit, le fer y domine; si elle blanchit, c'est une preuve que le souphre y abonde. L'Esprit de corne de Cerf, de Nitre, de Sel Armoniac, les Huiles de Tartre & de Vi-

triol, les Syrops de Roſes, de Violettes, & pluſieurs autres drogues, indiquent par les diverſes teintures qu'elles y produiſent, & par le trouble, l'altération, ou l'exaltation qu'elles y cauſent, les diverſes ſubſtances qui ſont confondues dans ces eaux. Brunker en fit l'eſſai ſur le champ, ſelon la méthode du Sr. *Valler*, & ces différentes métamorphoſes d'une ſeule & même eau avoient quelque choſe de fort agréable à la vue, & de très amuſant pour l'eſprit. Je veux bien croire, dit le Prince, que les ſubſtances que vous prétendez découvrir ici, & que vous venez de nous indiquer, ſont réellement dans l'eau *Thermale*; mais peut-on expliquer comment cette eau peut ſous terre s'imprègner de tant de qualités différentes? Oui, Monſeigneur, répondit Brunker, & c'eſt l'article le plus facile à concevoir. Votre Alteſſe en conviendra, pourſuivit-il, ſi Elle veut prendre la peine de réfléchir que les eaux s'imprègnent facilement des qualités des terres par où elles paſſent. Elles en détrempent les ſubſtances, & en prennent l'odeur & le goût. Le P. *Kircher* l'a fort bien démontré, & il a été plus heureux dans l'explication des différentes qualités des Fontaines, que dans l'expoſition de leur chaleur par le Feu central. Je ne puis, Monſeigneur, dit Brunker, en donner à Votre Alteſſe une idée plus claire, que celle

celle que ce Père en a donnée dans la Figure qu'il a tracée. Il poſe pour certain, que toutes les eaux ſont de leur nature, douces, ſimples & pures ; & que les qualités que l'on trouve dans quelques Fontaines, leur ſont extérieures, & empruntées de la diverſité des terroirs qu'elles parcourent. C'eſt ce qu'il rend fort ſenſible par cette Planche.

Figure par laquelle on explique les différentes qualités des Fontaines.



Cet Auteur, dit Mr. *Brunker*, ſuppoſe avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il y a dans les entrailles de la Terre divers Réſervoirs d'eau, & cette Planche en repréſente un qui eſt déſigné par la lettre *A*. L'eau qui y eſt contenue, eſt douce de ſa nature: mais les Canaux qui en dérivent, & qui aboutiſſent aux Fontaines *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, *G*, *H*, y portent des eaux toutes différentes de leur Source; & forment des Fontaines très différentes entre elles, pour le goût, l'odeur & les qualités. Cette diverſité nait ſenſiblement de la différence des terroirs, des Mines, & des ſubſtances à travers lesquelles elles coulent. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que le ſein de la Terre n'a rien d'uniforme; tout y eſt varié, comme ſur ſa ſuperficie: on y trouve confuſément des pierres, du ſable, du gravièr, des minéraux, des métaux, qui y paroiſſent placés ſans ordre. Suppoſant donc qu'un filet d'eau échappé du grand Réſervoir, vienne aboutir à la Fontaine *B*, & qu'il rencontre en ſon chemin des cailloux, du ſable ou du gravier, à travers lesquels cette eau puiſſe ſe filtrer, & ſe décharger de ſes parties groſſières; elle y formera une Source d'eau pure, douce & l'impide. Cette façon de concevoir les opérations de la Nature dans la diverſité des eaux, eſt appuyée ſur l'expérience journalière de celles qu'on filtre, ſoit

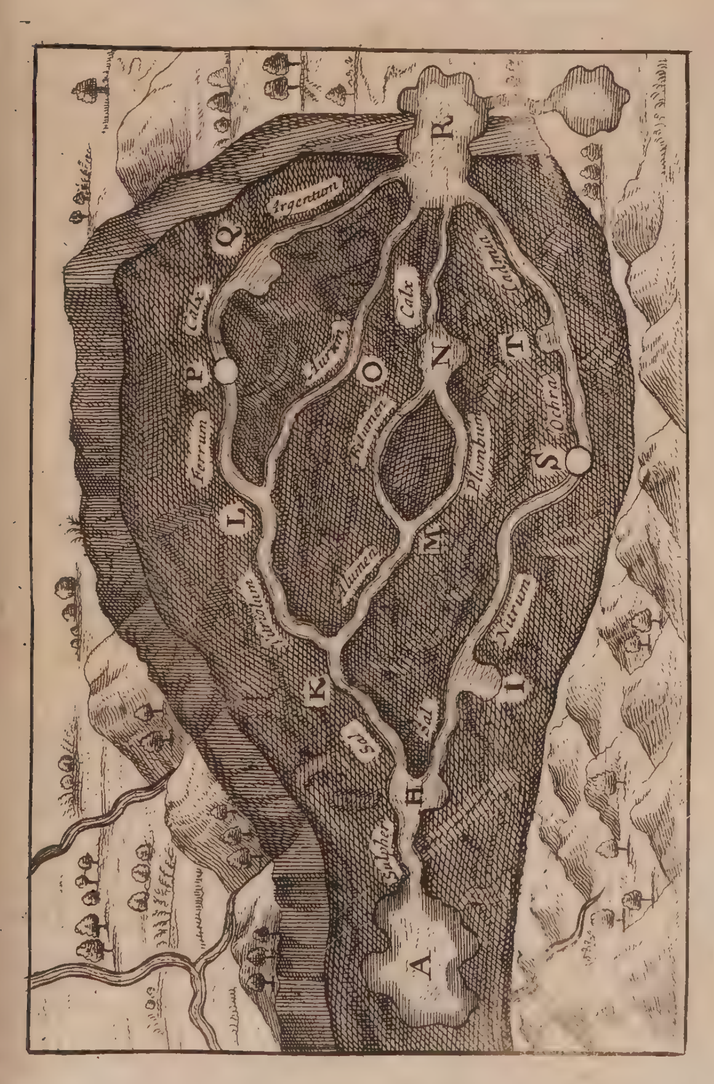
à travers les pierres ſpongieuſes que l'on apporte du Mexique, ſoit à travers le ſable. Si une autre veine d'eau traverſe quelques Salines, elle produira dans ſon égoût une eau ſalée, comme dans la Fontaine *C*. Si elle trouve en ſon paſſage quelque amas de Nitre, elle formera dans la Fontaine *D* une Source nitreuſe. Pareillement elle donnera une eau alumineuſe ou vitriolique, ſi elle traverſe quelque Mine de Vitriol ou d'Alun, comme dans les baſſins *E*, *F*. Suppoſant enfin qu'un Conduit tiré de la même Source, parcoure quelques minières de Fer ou de Souphre, elle produira des eaux ferrugineuſes ou ſulphureuſes, comme dans les Fontaines *G* & *H*. Et ainſi des autres . . . . Brunker a raiſon, dit le Prince ; cette explication a quelque choſe de fort ſimple & de bien clair, à mon avis. Chacun s'approcha pour voir la petite Figure, & elle parut à tout le monde également bien imaginée. Cependant une des Dames fit encore une queſtion. Je comprens, dit-elle, par cette Planche comment les eaux ſorties d'une Source douce, peuvent en s'en éloignant changer de nature, & varier leur goût, leur odeur, & leur couleur même : mais je ne vois pas encore là comment il ſe peut faire qu'une même eau puiſſe en même tems avoir autant de qualités qu'on en ſuppoſe dans la plupart des eaux minèrales, & ſur-tout dans

celles

celles des Bains d'Aix. Il ne faut, Madame, reprit Brunker, qu'y faire un peu d'attention. La formation des Fontaines ſimples mène directement à l'intelligence de celles qui ont des qualités mixtes. Cependant le Père *Kircher* s'eſt donné la peine d'en expliquer le myſtère par une autre Figure, que voici. Pour la bien entendre, il faut ſe repréſenter avec lui, que les eaux qui coulent ſous terre y ſont en quelques endroits, ſemblables à ces groſſes Rivières que nous voyons ſur la ſurface du Globe terreſtre, & qui après s'être partagées en diverſes petites branches où elles ont formé des Iles, viennent enfin à ſe réunir en un ſeul point. On peut encore ſe figurer ces eaux ſouterraines comme des Fleuves groſſis des eaux de pluſieurs Ruiſſeaux. Cette idée développe d'un coup d'œil tout le ſecret des eaux imprègnées de diverſes qualités. Pour peu qu'on donne d'étendue au terrein que ces eaux parcourent, l'on peut ſuppoſer avec certitude, qu'il s'y rencontrera des terres différentes dont elles emprunteront les qualités, & les porteront par leurs divers Canaux dans le point où ces Conduits viennent aboutir, & où ils forment néceſſairement une Fontaine mixte. C'eſt ce qui eſt preſque démontré dans cette Planche.

Ex-

Explication de la formation des Fontaines chargées de divers minéraux.



Suppofons avec le P. *Kircher*, dit Brunker, que le Réfervoir d'eau marqué *A*, foit la Source d'un Fleuve fouterrain, qui

qui ſe partage en divers Canaux qui viennent enfin aboutir dans le Baſſin d'eau marqué *R*. Cette eau diviſée en tant de tuyaux, rencontrera dans ce vaſte eſpace de terre des qualités différentes. Le gros Canal paſſe d'abord, en ſortant de ſa Source, ſur une Mine de Souphre marquée *H*, & porte une eau ſouphrée dans les deux Canaux *I* & *K*; qui paſſant à travers des Salines, & enſuite ſur des terres chargées de Nitre, formeront dans la branche marquée *K*, une eau mêlée de Souphre & de Sel; & dans le Canal *I*, une eau imprègnée de Souphre, de Sel & de Nitre. Figurons-nous encore, que le Canal *K* ſe partage en *L* & *M*, & qu'il rencontre du Vitriol & de l'Alun; il en emporte les qualités dans les Fontaines *L* & *M*. Il en fait autant, s'il paſſe ſur des Mines d'Or *O*, de Fer *P*, ou d'Argent *Q*; juſqu'à ce que toutes ces branches réunies dans le Baſſin *R*, y rapportent les teintures des terres, des ſels, des minéraux, ou des métaux ſur leſquels elles ont coulé; & dépoſent confuſément dans ce centre commun, toutes les richeſſes qu'elles ont acquiſes en chemin. Ce Baſſin ainſi imaginé peut ſervir à concevoir ce Cahos de ſels & de minéraux qui ſe trouvent dans la plupart des Eaux minérales, tant chaudes que froides.

Mais, Monſieur, lui dit la Frelle, voudriez

driez-vous garantir que toutes les choses que vous venez de nous nommer, sont dans les Eaux d'Aix? Non assurément, répondit Brunker, & ce n'est pas le dessein de cette Figure: je n'ai eu d'autre but que de vous montrer la possibilité du mêlange de ces substances, & de vous donner une idée des routes que la Nature semble suivre dans leur composition. Cependant, nous ne pouvons douter que les Eaux d'Aix ne soient chargées de Souphre & de Sels. Il n'est peut-être pas impossible aussi qu'elles aient quelque teinture de Fer & de Vitriol, vu que tous les environs en sont pleins; & cela seul suffit à l'opinion de Monsieur le Chevalier. Il me reste, poursuivit Mr. Brunker, une dernière Expérience à faire pour mettre dans tout son jour le Systême de *la chaleur des eaux par le choc des divers sels*. Sans cela Mad. de la Br. . . . pourroit m'accuser d'infidélité dans l'exposition qu'elle m'a chargé d'en faire. L'Expérience vous paroitra démonstrative, & j'avoue que si j'avois à me déterminer sur cette matière, je ne balancerois pas à choisir le Systême de la fermentation des Eaux par le moyen de l'*Acide*. Il offrit même à la Frelle de lui donner le plaisir de faire elle-même cette Expérience. Elle prit en notre présence une certaine quantité de limaille d'Acier, elle y ajouta autant de Souphre pulvérisé, qu'elle mit dans une

une bouteille de verre, ſuivant les directions de Brunker; elle verſa enſuite de l'eau froide deſſus; & dans un moment la fermentation devint ſi ſenſible, & la phiole s'échauffa ſi fort, que l'on pouvoit à peine y toucher. . . . Pour le coup, dit la Frelle, je me rends: car quand il n'y auroit dans les Eaux d'Aix que le Souphre que nous y reconnoiſſons, il y a tant de ſujet de ſoupçonner qu'elles charrient auſſi quelques particules de Fer caché dans les Montagnes voiſines, que je ne puis imaginer que leur chaleur ait d'autres cauſes que celle qui vient de paroitre entre mes mains. Elle réitéra l'Expérience avec un pareil ſuccès. Brunker contrefit la même opération avec de l'Antimoine broyé, & du Sublimé. Enfin la Frelle, perſuadée que ce Syſtème étoit ſinon le véritable, au moins le plus probable, invita les Dames à avouer leur défaite. Convenons, Mesdames, leur dit-elle, que ces Expériences reſſemblent ſi fort à la Nature, qu'il faut croire que Mrs. les Chymiſtes ont arraché ſon ſecret. Nous devons la ſuppoſer encore plus habile dans ſes opérations, qu'ils ne le ſont dans les leurs. Eſt-ce donc la peine, ajouta-t-elle agréablement, de mettre toute la Terre en feu pour échauffer quelques Fontaines, tandis qu'elle peut à moins de fraix les faire bouillir à l'aide des ſels & des minéraux dont elle

abon-

abonde? D'accord, dit le Prince en riant; mais le Systême du Chevalier est un peu hérétique: il nous délivre des feux du Purgatoire, & dérange la situation de l'Enfer: c'est dequoi allarmer ceux qui le placent au centre de la Terre.

En ce moment arriva notre Médecin, auquel on ne pensoit déja plus. L'étalage des opérations Chymiques qu'il vit de tous côtés, & l'odeur des diverses drogues qu'on avoit employées, lui annoncèrent d'abord le Systême dominant. Je vois bien, dit-il, que Mr. Brunker est de l'avis de notre Mr. Blondel sur la chaleur des Eaux, & je comprens qu'il a contrefait par divers mêlanges la manière dont on suppose communément que les eaux s'échauffent dans la Terre. Brunker, homme sage & modeste au-delà de son savoir & de sa Profession, se défendit d'avoir aucun Systême, & protesta qu'il n'avoit fait que prêter son Art & sa main à l'exposition des divers sentimens que la compagnie avoit proposés. Nous lui rendimes le même témoignage: mais la Comtesse dit, que malgré son desintèressement, on avoit remarqué dans ses expressions beaucoup de complaisance & de penchant pour le Systême de la fermentation par les *Alkalis* & les *Acides*. Pour nous, dit-elle en montrant les autres Dames & D. Nugnez, nous avons opiné pour les Feux souterrains: mais

mais j'avoue que notre parti n'a pas été le plus fort. Ma Sœur même nous abandonne. Je ſuis pourtant bien ſûre, pourſuivit-elle, que ſi vous aviez été avec nous, vous auriez mieux défendu notre cauſe.

Le Médecin, flatté par ce compliment, auroit bien voulu aider les Dames à ſoutenir leur opinion: mais il fut aſſez ſincère pour avouer que le Syſtème des Feux ſouterrains étoit difficile à prouver, ſoit qu'on les place au centre de la Terre, ſoit qu'on les répande par-tout par des tuyaux formés exprès pour communiquer la chaleur dans tous les endroits du Monde. Cependant, Mesdames, ajouta-t-il, un Docteur de grand nom & fort voiſin d'ici, ſoutient encore cette opinion, qu'il a, à la verité, un peu rectifiée. C'eſt le célèbre Mr. *Chrouet*, Médecin d'*Olne*. Il a rallumé depuis peu les Feux ſouterrains que Mr. Blondel avoit éteints à demi, & prétend que nos eaux ſont échauffées par les fumées & les vapeurs des feux qu'il ſuppoſe au deſſous de nos Montagnes. Il ſe figure ſous nos Bains une vaſte Caverne, dans laquelle il place une Mine de Souphre enflâmé, dont l'ardeur feroit rallentie par des Sources d'eau vive qui les traverſent; leſquelles ſe transforment en vapeurs ſouphrées, & s'élèvent juſqu'à la voûte de cette Caverne, d'où elles retombent enſuite, ſe-

lon

lon lui, & se ramassent dans un Réservoir, pour être distribuées par des Canaux souterrains aux diverses Sources d'Aix & de Borset. Voilà l'idée de Mr. *Chrouet*; elle a quelque chose de plus solide que celle du Feu central, quoiqu'elle revienne à peu près à la même chose. Aussi souffre-t-elle les mêmes difficultés, & par rapport au défaut d'air, & à l'aliment de ce feu. Blondel & lui peuvent se demander réciproquement; comment se fait la reproduction du Souphre ou des Sels qu'ils supposent, chacun dans leur Système opposé, être la cause de cette chaleur? Le Souphre qui sert d'aliment aux feux de Mr. Chrouet, n'est pas plus inépuisable que les Sels qui servent à la fermentation de Mr. Blondel. Les deux Systèmes sont sujets aux mêmes inconvéniens, & semblent tous deux se détruire à force de vouloir s'établir. Où trouver assez de Souphre dans la Nature pour entretenir ces feux, qui doivent augmenter à proportion de l'abondance des matières combustibles? Et quand l'Univers ne seroit que de Sels, les eaux qui coulent depuis la Création, ne les auroient-elles pas amortis? Cependant Mr. Chrouet assûre fortement, que *le Souphre que l'on tire des Puits & des Fontaines d'Aix, est l'ouvrage d'un feu actuel; parce que dans les diverses Analyses qu'il en a faites, il l'a trouvé beaucoup plus pur dans sa substance, & plus raréfié dans ses*

ſes parties, que le Souphre commun. Delà il a inféré, que ſa formation ſe fait à l'aide d'un feu ſouterrain; & que conſéquemment, les eaux qui en ſont imprègnées, ſont échauffées par la même cauſe. Mais c'eſt le fait en queſtion.... Fort bien! dit D. Nugnez; c'eſt à dire que vous êtes auſſi pour la fermentation.. C'eſt ce que je n'avoue pas, repliqua le Médecin; car il y a de fortes objections contre ce Syſtème. S'il y a quelques Expériences qui l'autoriſent, il y en a qui ne lui ſont pas favorables. Tout ce qui fermente, n'échauffe pas; il eſt des fermentations froides: le levain, par exemple, n'échauffe point actuellement la pâte. Les Expériences mêmes les plus ſéduiſantes, telles que celles qui ſe font avec la limaille d'Acier & le Souphre, l'Eſprit de Vitriol &c. n'ont rien d'abſolument concluant par rapport à la chaleur naturelle des eaux. Elles produiſent, à la vérité, une efferveſcence & une ébullition chaude & ſenſible; mais ces drogues, ſoit métalliques, ſoit minérales, ne ſont plus ce qu'elles étoient dans le ſein de la Terre: elles ſont purifiées, rectifiées, & doivent une partie de leur vertu à l'Art qui les a perfectionnées. Elles ſont enfin toutes différentes de ce qu'elles étoient dans leurs Mines, où le Fer, l'Acier, le Souphre, le Vitriol &c. ne croiſſent pas tels que les Chymiſtes les employent pour ces opéra-

rations. Ce qu'il y a de plus fort encore, c'eſt que les ſels que l'on tire de l'Analyſe des Eaux d'Aix, & qui devroient ſelon ce Syſtème fermenter indifféremment avec tous les Acides, ne s'échauffent & ne fermentent cependant qu'avec l'huile de Vitriol: or il ſeroit auſſi ridicule de prétendre que cette huile ſe trouve dans nos Montagnes, que d'y vouloir chercher la Pierre Philoſophale. C'eſt à dire, Meſdames, dit le Prince, qu'après avoir bien diſputé, nous voilà tant à tant. C'eſt l'ordinaire des Philoſophes: les plus grands raiſonnemens ramènent ſouvent les choſes au prémier état de la diſpute . . . . En vérité, ma Sœur, reprit la Comteſſe en parlant à la Frelle, ce n'étoit point la peine de nous quitter: votre victoire ne dure guères... Je ne me rends point pour cela, répondit la Frelle; il n'eſt point de Syſtèmes ſans objections, & il eſt bien plus aiſé d'oppoſer que de défendre. D'ailleurs, je m'en tiens aux Expériences démonſtratives: montrez-m'en autant.

Mylord M. . . qui juſques-là nous avoit écoutés avec tout le flegme d'un Anglois, jugea à propos de ſe mêler dans la converſation. S'il ne vous faut, dit-il, que des Expériences, j'en citerai quelques-unes, avec votre permiſſion; mais ce ſera pour établir un Syſtème tout différent des vôtres. Puiſqu'il paroit décidé que vous ne vous

accorderez pas, il n'eſt pas juſte que je ſois le ſeul qui ne contrediſe point. Oh! voyons, Mylord, lui dit le Prince; j'ai bonne opinion de votre Syſtème : Mrs. les Anglois ſont ordinairement grands Phyſiciens . . . Le compliment eſt obligeant pour ma Nation, répondit Mylord; mais je doute qu'elle ſe faſſe caution de mon Syſtème. Quoi qu'il en ſoit, voici mon idée. Je penſe que les Fontaines bouillantes tirent leur chaleur d'une certaine terre calcinée qui reſſemble à la Chaux-vive, & qui en a les propriétés. Perſonne n'ignore que la Chaux-vive, quoique froide actuellement, contient des principes réels d'un feu très violent, que l'eau ne tarde point à développer dès qu'on l'arroſe : or je conçois qu'une veine d'eau qui paſſeroit à travers une Carrière de Chaux-vive, peut s'échauffer viſiblement. Ce qui ſe paſſe journellement ſous nos yeux entre les mains des Maçons, en fait la preuve. *Nieuwentyt*, que l'on citoit il n'y a qu'un moment, raconte à ce ſujet, que dans un Village de Nord-Hollande voiſin de la Mer, il arriva qu'une digue ſe rompit; les eaux s'écoulèrent juſques à un Four-à-chaux, ce Four prit feu, & tout y fut conſumé; enſorte que le feu & l'eau ſembloient s'être unis pour la ruïne de ce canton. Ce fait, qu'il raconte comme arrivé ſous ſes yeux, ſuffit ce ſemble

ble pour prouver l'effervefcence & la chaleur qu'une certaine quantité de Chaux peut caufer dans une quantité d'eau proportionnée. Rien n'eft mieux imaginé, Mylord, reprit D. Nugnez; mais la queftion eft de nous prouver que l'on trouve dans la Terre ces Carrières de Chaux-vive que vous y placez peut-être *gratis*, & que l'on ne vous paffera pas plus facilement que nos Feux fouterrains. C'eft une chofe démontrée, reprit Mylord; il y en a fûrement dans la Terre: on en a trouvé aux environs de nos Eaux de *Bath*, & depuis ce tems-là perfonne n'a douté que cette terre calcinée ne fût la caufe de leur chaleur, fur laquelle on avoit longtems raifonné. La Nature fe trahit quelquefois, & elle fut prife fur le fait par une perfonne qui ne fongeoit pas à l'obferver. Un Curieux nommé *Edmund Mear*, fe promenant un jour à cheval autour de la Ville de Bath, apperçut dans le chemin quelques morceaux d'une efpèce de Craie, ou de terre blanche, qui bouillonnoit dans l'eau froide qui fe trouvoit là par hazard. Cette effervescence le frappa, & le fit réfléchir naturellement fur la chaleur des Bains voifins. Il defcendit de cheval, en ramaffa quelques morceaux avec lefquels il réitéra l'Expérience; & les perfonnes raifonnables s'y font rendues. D'ailleurs on a obfervé que du Vinaigre, & quel-

 ques

ques gouttes d'Eſprit de Vitriol, jettés ſur le ſable des Eaux de Bath, y forment une chaleur & une efferveſcence pareilles à celles des Sources... Voilà qui paroit déciſif, dit l'Abbé; les preuves & les Expériences de Mylord me paroiſſent auſſi démonſtratives pour ſon opinion, que celles que Mr. Brunker nous a tantôt rapportées en faveur des Acides. Cela ſe peut, reprit le Médecin; mais Mylord me permettra de lui dire que cette prétendue Craie s'eſt évanouie avec les obſervations du Sr. *Mear*: quand on eſt venu à examiner cette prétendue terre calcinée qu'il avoit ramaſſée près de Bath, on a découvert que c'étoit véritablement de la Chaux-vive, mais de la Chaux qui étoit tombée par hazard d'un chariot de Chaux qui avoit paſſé dans ce chemin. C'eſt au moins ce que *Godfrid Berger* *, célèbre Médecin & Profeſſeur Allemand, a remarqué dans ſa curieuſe Diſſertation ſur les Eaux de *Carls-badt*, dédiée au Roi de Pologne.

Ma foi, Monſieur, répondit Mylord, je croi que vous avez réſolu, vous autres Médecins, d'être en contradiction avec tout le Genre-humain. Toutes les opinions que l'on a rapportées juſqu'ici, vous paroiſſent frivoles; il faut pour-tant

* *De Thermis Carolin. Comment.* Vitemberg. 1709. cap. 5. pag. 47.

tant en choiſir une. C'eſt n'eſt pas tout de nier. Mais, mon cher Mylord, dit le Prince, quand même Mr. le Docteur vous paſſeroit la Chaux-vive de vos Eaux de Bath, il faudroit nous dire, s'il vous plait, qui l'a calcinée? Cette Craie n'a pu acquérir les qualités de la Chaux, que par le ſecours de quelque brazier violent. Dès-lors vous admettez auſſi les feux ſouterrains: ainſi vous n'avez qu'à vous ranger avec Don Nugnez & ces Dames, vous ne ferez qu'une Claſſe; & nous vous demanderons enſuite comment ces Fontaines qui coulent perpétuellement, n'ont pas encore éteint ou détrempé ces Carrières de Chaux? Voilà, Monſeigneur, répondit Mylord, la plus forte objection; & j'avoue que je n'y ſaurois répondre. Allons, Mylord, allons, lui dit la Frelle, paſſez donc au *Feu central*. . . . Il n'en ſera rien, s'il vous plait, reprit Mr. Brunker; Mylord ſe rangera plutôt avec vous: la fermentation qui ſe fait entre les ſels des Eaux de Bath & l'Eſprit de Vitriol, le réunit ſûrement au Syſtème des *Acides* & des *Alkalis*. Quand la terre que l'on a trouvée près de Bath ne ſeroit que de la Craie naturelle, que Mylord a priſe pour une eſpèce de Chaux, elle conclurroit toujours pour le Syſtème de Mr. le Chevalier. Cette Craie dans cette ſuppoſition ne peut être qu'une matière alkaline mêlée d'acides, & fort

ſemblable à la terre de cette Montagne de Bohème, ſituée entre *Elbauw* & *Falkenauw*, qui, au rapport du Médecin Blondel, fermente & fume dès qu'il y tombe de la pluye, qui en détrempe les ſels & les met en action. Mr. le Comte même ne tardera point à groſſir le Parti; car les vapeurs auxquelles il attribue la chaleur des eaux, ne viendront encore que de la fermentation de divers minéraux: enſorte qu'en ſubſtituant l'idée d'*efferveſcence* & de *fermentation* à celle de *coction* & de *putréfaction*, qu'il donne comme cauſes immédiates de la chaleur des Fontaines bouillantes, vous ſerez bientôt d'accord. . . Le Comte & Mylord eurent la malice d'y ſouſcrire, pour animer la converſation. Mais Brunker fit mal ſa cour aux Dames. A ce raiſonnement on voit bien, Mon Prince, dit la Comteſſe d'un petit air piqué, que votre Mr. Brunker eſt un Médecin de Cour; il eſt de l'avis de tout le monde. J'en ſuis fâché, Madame, répondit le Prince; mais c'eſt au vôtre à vous défendre. D. Nugnez & tout le Parti des Feux ſouterrains ſe retournant alors vers le Docteur, le prièrent d'établir au moins ſon opinion, puisqu'il rejettoit toutes les autres; car enfin, lui dit-on encore, il n'eſt point de Syſtème ſi bien établi, contre lequel on ne puiſſe former des objections. Les vôtres, ajoutèrent-ils, loin de nous défendre ou de

nous

nous inſtruire, nous jettent dans un Pyrrhoniſme étrange. Le Médecin en convint, & promit de ſatisfaire la curioſité de la compagnie, dès qu'on le ſouhaiteroit. Il entama même un aſſez long diſcours pour établir ſon ſentiment: mais, ſoit qu'il ne fût pas aſſez préparé, ou que nous fuſſions las de cette queſtion, nous ne fumes pas fort attentifs à ſes raiſons. La Frelle d'ailleurs, qui craignoit de voir évanouir ſon triomphe, appréhendoit encore que le Médecin n'eût la malice de la contredire, pour ſe venger des petites railleries qu'elle avoit faites contre ſon régime. Elle inſinua qu'il valoit mieux remettre la partie à un autre jour. Le Prince, qui ſe fatiguoit auſſi de ces Diſſertations, appuya cette idée: il fut enfin conclu que c'étoit aſſez parlé de Phyſique, & qu'il étoit bon d'aller faire une petite promenade.

Avant de ſortir, le Prince fit promettre à la compagnie que l'on ſe raſſembleroit chez lui pour y finir la journée. Il y intèreſſa le Médecin, pour gagner les Dames; & promit que le ſouper ſeroit auſſi ſimple que le diner, & que ce ne ſeroit qu'une collation, ou qu'un *Ambigu*. Nous fumes tous nous promener ſur la Place, pour donner le tems de ranger la table; & une demi-heure après, on vint avertir que l'on avoit ſervi. Mr. de Rheysberg, qui étoit reſté

pour donner ſes ordres , avoit ordonné qu'on laiſſeroit la table à peu près dans le même état où elle étoit. On n'avoit fait que rafraichir le deſſert que l'on avoit renforcé de quelques plats de viandes, & l'on avoit remis de l'Eſprit de vin ſous les cuvettes qui repréſentoient les Bains de *Momus*.

Ce ſpectacle, qui étoit nouveau pour le Médecin , égaya la compagnie par la ſurpriſe qu'il lui cauſa. Il fut quelque tems à le comprendre : mais dès qu'on l'eut mis au fait, il fut le prémier à en badiner,& rit de tout ſon cœur quand on lui montra les Couplets du Chevalier. Il les chanta avec nous: quelques Inſtrumens que Mr. de Rheysberg avoit raſſemblés à la hâte , & qui entrèrent à point nommé, aidèrent à la gaieté commune. Nous oubliames que nous étions ſous les yeux de la Faculté , & le Médecin lui-même malgré ſes préceptes, rit, but, & chanta avec autant d'aiſance & de liberté que s'il avoit été du nombre des Malades d'Aix. Nous le tourmentames à la vérité ſur la querelle qu'il nous avoit fait la veille, & nous le forçames à convenir que les divertiſſemens ſervoient infiniment au bon ſuccès des Eaux & des Bains. Quoi qu'il nous répétât que leur excès pouvoit être dangèreux, il nous avoua cependant qu'il s'étoit quelquefois vu obligé d'ordonner les plaiſirs les plus bruyans à cer-

certains Ma'ades affectés de mélancolie.

Il nous raconta à ce ſujet, que quelques années auparavant on lui avoit adreſſé un jeune Moſcovite, qu'il n'avoit guéri que par-là. C'étoit, nous dit-il, un enfant de la prémière qualité, qui étoit tombé dans un état pitoyable par un excès d'application. Ce Jeune-homme, qui n'avoit que vingt-deux ans alors, étoit du nombre de ceux qui pour faire leur cour au Czar *Pierre I.* avoient été obligés d'étudier & de voyager. Il appartenoit à une famille extrèmement riche, & ſon Père n'avoit rien épargné pour ſon éducation. Il lui avoit donné pour Gouverneur un Allemand, homme de mérite à la vérité, mais plus ſavant qu'habile, & chargé d'une érudition mal digèrée. Le Gouverneur avoit ordre de pouſſer ſon Elève dans les Sciences; & il répondit ſi parfaitement aux intentions du Père, qu'il penſa tuer ſon Elève à force de le faire étudier. Le Jeune-homme avoit de l'eſprit, & un grand goût pour les Mathématiques & les Langues. Il s'y attacha tant & ſi fort, qu'il ne connoiſſoit de plaiſirs que ce qui le rapprochoit de ces deux études. C'en étoit beaucoup, dit agréablement le Médecin, pour une tête Moſcovite; jusques-là on ne les avoit pas ſoupçonnés de pouvoir s'attacher à des Sciences ſi pénibles. Auſſi cette application le

jetta d'abord dans une humeur ſombre, qui lui faiſoit fuir tout le Genre-humain. On s'en apperçut, & pour l'en tirer, on l'envoya en France. Au-lieu de s'y divertir, il ſe jetta dans les parties les plus abſtruſes des Mathématiques. Il étoit éternellement avec Meſſieurs de l'Obſervatoire, & de l'Académie des Sciences, occupé de Problèmes, d'Obſervations & de Calculs. Cette étude commenca par déranger ſa ſanté, & peu après ſon cerveau. Un Gouverneur ſage auroit dû plutôt changer de méthode. Il s'en apperçut, mais il s'y prit trop tard : le mal étoit fait. Le Jeune-homme devint maigre, jaune, & preſque Ethique. La bile qu'il avoit amaſſée, après s'être répandue par-tout, s'étoit enfin fixée ſur tout un côté de ſon corps, qui devint paralytique. Il avoit un bras ſans mouvement, & le cerveau dans une agitation perpétuelle. On me l'amena dans cet état. Il me fit d'autant plus de compaſſion, qu'outre ſa naiſſance & ſon nom, il étoit d'une taille & d'une phyſonomie parfaitement aimables. Je le mis dans un régime exact. Je lui fis prendre les Eaux, puis les Bains; enſuite je lui fis appliquer la *Douche* ſur le côté malade. Son bras reprit quelque mouvement, mais ſa tête n'en étoit pas mieux. Il avoit même quelquefois des accès terribles de mélancolie, & dans ſes meilleurs intervalles il ne vouloit

loit voir perſonne, & s'occupoit à calculer les pavés des rues, & les tuiles des maiſons. On le mena malheureuſement à la Fabrique des Aiguilles, pour le divertir. Il voulut ſavoir combien un homme en pouvoit faire par jour, & en paſſa huit à dreſſer un compte des millions d'aiguilles qui ſortoient d'Aix tous les ans. Pour guérir cette fureur de calculer, je priai ceux qui l'amenoient, de ne le laiſſer jamais un moment ſeul, de le faire promener malgré lui en chaiſe, en caroſſe, à pied, ou à cheval. On vint à bout par-là d'interrompre ſes calculs: mais on ne lui en ôta point le goût. Un jour il acheta tous les fromages de Limbourg qu'il trouva ſur le Marché, & les aiant fait porter dans ſa chambre, il s'occupa avec ſon couteau de chaſſe à les couper par morceaux, ou plutôt en miettes. Je lui demandai la raiſon de cette action; & il me répondit avec un grand ſérieux, qu'il vouloit prouver la *diviſibilité de la matière à l'infini*, par le calcul des miettes provenues de la diviſion de ces fromages. Ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que malgré le dérangement de ſon cerveau, il n'avoit point perdu les idées de juſteſſe & de rectitude. Ces calculs extravagans en eux-mêmes, étoient très exacts, autant qu'on pouvoit les ſuivre. Au reſte, cette application extraordinaire augmenta ſi horriblement

ſes vapeurs, que pour les appaiſer, je lui fis deux fois donner la Douche ſur la tête avec l'eau d'une Fontaine minérale froide que nous avons ici; & il s'en trouva bien. Auſſi-tôt je fis louer quelques Muſiciens, qui avoient ordre de l'étourdir par une muſique continuelle. Je conſeillai aux perſonnes qui l'accompagnoient, de le faire danſer le plus qu'ils pourroient, ſous prétexte de compter le nombre de pas qu'il pourroit faire par jour. Sa maiſon étoit un Bal perpétuel, on y jouoit, on y danſoit continuellement : on engagea même par de petits préſens quelques Femmes du commun qui étoient venues aux Bains d'Aix, de venir lui faire compagnie. On le tenoit toujours en haleine; on le fatiguoit tant pendant le jour, qu'il n'avoit plus le tems de calculer, & que le ſommeil qui l'accabloit vers le ſoir, le tenoit endormi toute la nuit. Dès qu'il s'éveilloit, la Muſique recommençoit, & il buvoit ſes Eaux ou prenoit les Bains. Enfin après avoir fait ce manège pendant trois mois, ſon bras ſe ranima, ſa tête ſe raffermit, il prit goût aux plaiſirs, & oublia ſes ſupputations. Il en eut honte même, & de-là j'augurai bien pour ſa guériſon. Je l'envoyai paſſer le mois d'Août à Spa, dont les Eaux lui firent grand bien. Il revint ici à la ſeconde Saiſon, reprit les Bains & la Douche,

& partit pour Paris au commencement de l'Hiver. Il s'y divertit comme il convenoit à ſon âge, fréquenta les compagnies & les Belles, & vint encore ici l'Eté ſuivant reprendre les Eaux & les Bains. Ce n'étoit plus le même homme, & on ne l'auroit plus reconnu. Il étoit de toutes les fêtes & de toutes les compagnies, cherchant les Dames & les plaiſirs. Enfin il partit parfaitement guéri de corps & d'eſprit, pour retourner à Petersbourg, où je ſai qu'il continue à ſe bien porter. Un Malade de cette eſpèce, ajouta le Médecin, avoit beſoin d'un régime ſi extraordinaire, tant pour le diſtraire de ſes idées, que pour aider en lui l'action des Eaux, & faire dans tout ſon corps une ſalutaire révulſion d'humeurs, comme auſſi pour en chaſſer la bile par une tranſpiration continuelle. D'ailleurs, en ces cas ſinguliers & deſeſpèrés, il eſt permis de riſquer quelque choſe.

Chacun trouva cette cure auſſi heureuſe qu'elle étoit extraordinaire, & ſans s'arrêter au fait en ſoi-même, on en conclut que la joie étoit le ſouverain remède à tous maux & la vraie *Panacée*, ſurtout pour ceux qui viennent aux Eaux & aux Bains. Le Médecin nous pria pourtant de n'en point tirer une conſéquence ſi générale. Mais la Frelle qui ne cherchoit qu'à rire, lui dit qu'elle avoit un ſi furieux penchant à la mélan-

colie, que si on ne lui permettoit incessamment le Bal, la Danse, & la Promenade, elle tomberoit dans un état pire que celui du Moscovite.

Heureusement, les plaisirs avoient recommencé, & *Bougy* donnoit Bal le lendemain. Il fut résolu que nous y irions. On se leva de table, & nous allames faire un tour sous prétexte de remener les Dames, qui pour prolonger le plaisir de la promenade voulurent se reconduire tour à tour. Ensorte que sous les yeux mêmes du Médecin, nous fimes si bien, sans qu'il pût nous gronder, qu'il étoit près de minuit quand nous rentrames à nos Auberges.

Le lendemain & les jours suivans nous allames au Bal public, où nous nous dédommageames amplement de l'abstinence que nous en avions faite. Le plaisir que nous y goûtames nous parut d'autant plus piquant, que nous nous y trouvions comme dans un nouveau Monde. Il en est de ces changemens de plaisirs, à peu près comme des raccommodemens en fait de tendresse; & c'est-là le grand art de ceux qui sont condamnés à rester dans un même lieu, où l'uniformité ne manqueroit pas d'ennuyer. La petite éclipse que nous avions faite aux divertissemens publics, en nous concentrant dans notre Cercle, redonna à tous ce que nous trouvions à Aix le mérite de la nouveauté. Ce n'étoient pas d'ailleurs

leurs les mêmes viſages: pluſieurs des perſonnes que nous avions vues d'abord, étoient reparties ; & il en étoit arrivé d'autres qui ne leur cèdoient ni en mérite, ni en ridicule. Nos Pariſiens, que nous avions crus partis avec la Marquiſe & ſa Mère, étoient de retour; & l'un des deux ſembla n'être revenu que pour nous donner quelques jours après une Comédie complette. Ce ne fut pourtant que par hazard que j'en eus ma part; car ils avoient jugé à propos de changer d'Auberge. En leur place, il nous étoit échu bonne compagnie, qui nous dédommageoit ſuffiſamment de la perte de ces Etourdis.

Nous ne fimes autre choſe toute la ſemaine, que d'aller au Bal, malgré tout ce que nous avions promis au Médecin. Il eſt vrai que les Dames ſe retiroient tous les jours à neuf heures. A cela près, nous partagions nos journées à peu près comme nous avions fait d'abord, donnant la matinée au Bain, & les après-midis à la Danſe, à la Promenade ou au Jeu. Nous nous rendimes auſſi plus aſſidus chez la Comteſſe de Golſtein, que nous avions un peu trop négligée. Il y avoit eu en effet un peu d'ingratitude à nous de renoncer tout à coup à ſa maiſon, qu'elle nous avoit ouvert de ſi bonne grace, & où nous avions reçu tant d'honnêtetés en arrivant. Nous lui en fimes excuſe; mais comme cette Da-

me

me eſt bonne, elle eut la politeſſe de rejetter notre abſence ſur la liberté que l'on a aux Eaux d'agir à ſon gré ſans que l'on s'en formaliſe. Elle nous revit avec le même empreſſement & la même cordialité que les prémiers jours. Nous eumes occaſion de voir chez elle tous les nouveaux-venus, & parmi eux une Dame Allemande, Veuve du Général Comte de . . . fort connue du Prince & de Mr. de Rheysberg. Dès que les Comteſſes Suédoiſes l'entendirent nommer, elles s'empreſſèrent de la ſaluer, parce qu'elles avoient parfaitement connu ſon Epoux dont elle étoit en deuil. Elles ſe félicitèrent de trouver à Aix une Dame dont elles avoient ouï dire tant de bien; mais elles furent fort ſurpriſes d'apprendre qu'elle y étoit depuis quinze jours. Elle leur dit que les Eaux de *Borſet* convenant à ſes infirmités, elle s'étoit logée dans ce Fauxbourg dont la retraite étoit plus ſéante à ſon veuvage; & qu'elle n'étoit ſortie que pour aller à *Vaels* & venir deux fois à Aix. Elles continuèrent leur converſation en Allemand, & tout ce que j'entendis, c'eſt que les Comteſſes la prioient de venir le lendemain diner chez elles, & qu'elle ne leur promettoit d'y venir que le jour ſuivant. Le Prince y fut invité auſſi, avec Mr. de Rheysberg.

Elle quitta l'Aſſemblée dès qu'on y fit les parties, parce qu'elle ne croyoit pas

que le Jeu convînt a ſon état de Veuve, & le Prince la mena à ſon caroſſe. Si-tôt qu'elle fut partie, nous queſtionnames la Frelle ſur cette nouvelle connoiſſance. Le grand air de cette Dame nous avoit tous frappés. Elle n'étoit pourtant plus dans le bel âge; mais quoique ſur le retour, elle conſervoit des reſtes d'une grande beauté. Elle étoit d'une taille majeſtueuſe, avec des yeux bruns, & des cheveux d'un noir admirable; elle paroiſſoit d'une blancheur éblouiſſante ſous ſes crêpes. La Frelle nous dit que cette Dame n'étoit point Allemande, mais Danoiſe; qu'elle avoit été mariée au Comte de . . . . avec qui elle avoit eu extrèmement à ſouffrir. C'eſt tout ce que nous en apprimes alors. Mais en reconduiſant les Dames, la Comteſſe Suédoiſe nous dit que cette Dame étoit venue aux Eaux pour une infirmité bien extraordinaire. Nous n'oſions pas trop la preſſèr de s'expliquer; car dans le monde poli, on doit reſpecter juſqu'aux maladies du beau Sexe. La Comteſſe cependant aiant remarqué notre embarras & notre curioſité, & craignant peut-être notre imagination, nous dit que cette Dame avoit de tems en tems les jambes *étincelantes* *, & qu'elle leur avoit aſſuré

* Cette Hiſtoire n'a rien de plus incroyable que celle que Mr. *Cohauſen*, Prémier Médecin de l'Evêque de Munſter, cite entre pluſieurs autres, dans ſa

ré que dès qu'elle ôtoit ou mettoit ſes bas dans l'obſcurité, il ſortoit de ſes jambes des bluettes de feu qui brilloient comme les étincelles qu'on tire d'un caillou. Sur un fait ſi extraordinaire nous fumes obligés de nous en rapporter d'abord à la bonne-foi de la Comteſſe; mais nous ſoupçonnames tous la bonne Dame d'un peu d'imagination. Rien n'étoit plus injuſte que ce ſoupçon, & l'Hiſtoire qu'elle nous fit elle-même des longs chagrins que cet accident lui avoit cauſés, jointe au témoignage de la Frelle & de la Comteſſe qui vérifièrent ce phénomène, ne nous laiſſa aucun doute ſur la vérité du fait.

Les Comteſſes allèrent la voir dès le lendemain matin, & revinrent diner à la Ville. Nous étions ſur la Place lorsqu'elles repaſſèrent, & dès qu'elles nous virent, elles nous confirmèrent tout ce qu'elles nous avoient dit la veille des jambes étincelantes de cette Dame, qui avoit eu la complaiſance de les leur montrer en ſe plaçant dans un lieu obſcur. El-

ſa *Diſſertation ſur le Phoſphore.* Il rapporte d'après *Caſtro*, qu'une des prémières Dames de *Vérone* qu'il nomme *D. Caſſandra*, aiant été longtems attaquée d'une affection hypochondriaque, s'apperçut après en avoir été guérie, que lorsquelle ſe frottoit les bras, il en ſortoit des bluettes de feu; & que dès qu'elle retiroit la main ſeulement de deſſous la manche de ſa chemiſe, on voyoit une trainée de feu ſur ſon bras. Ce phénomène dura deux ans, & diſparut peu à peu. *Cohauſen, Lumen nov. Phoſphoris accenſum.* Edit. Amſt. 1717.

Elles nous assurèrent que pour peu que l'on frottât sa peau, on en voyoit sortir quantité d'atomes lumineux, pareils à ces bluettes de feu que l'on voit lorsque l'on reçoit quelque coup imprévu sur l'œil. Nous leur avouames en retournant à la maison, que sans un témoignage aussi respectable que le leur, nous aurions été fort tentés de regarder cette infirmité comme une maladie imaginaire. La Comtesse nous répondit, que nous n'en raisonnions ainsi que faute de la connoitre ; & que si nous voulions venir le lendemain passer l'après-midi avec elle à leur logis, nous ne tarderions pas à nous déprendre de cet injurieux soupçon. En nous quittant, elles nous prièrent enfin de les venir prendre à deux heures, pour aller faire quelques emplettes.

Nous n'y manquames point, & nous les accompagnames en plusieurs boutiques, où elles achetèrent diverses bagatelles. On leur offrit par-tout des Aiguilles ; car c'est la marchandise favorite d'Aix, d'où l'on ne peut partir sans en rapporter. On ne sauroit entrer dans une boutique, sans que l'on en trouve par paquets. A force d'entendre parler d'aiguilles, il prit envie à la Frelle d'en aller voir les Fabriques. Nous étions près du logis de la Vicomtesse ; je me détachai pour l'inviter à être de la partie. J'y trouvai le Chevalier & D. Nugnez,

gnez, qui l'amenèrent avec Mad. de la Br.... Nous allames enſemble à la plus célèbre Manufacture, où nous en vimes faire par milliers. La Fabrique en eſt curieuſe.

Ces Ouvriers ne ſont point jaloux de leur Art; ils introduiſent tout le monde dans leur Attelier, & répondent avec une complaiſance infinie aux queſtions qu'on leur fait. Il eſt incroyable, avant que de le voir, par combien de mains il faut que paſſe une aiguille pour avoir toutes ſes façons; & après l'avoir vu, il n'eſt pas moins inconcevable qu'on puiſſe les donner à ſi vil prix. Les Ouvriers qui y travaillent, ſont la plupart des Enfans, parmi leſquels il y en a qui n'ont pas plus de huit à neuf ans. Ils ſont rangés des deux côtés d'une longue table qui leur ſert d'Attelier. Tous ont leurs outils différens; & chaque aiguille doit paſſer par leurs mains, avant que d'avoir ſa perfection. Le Maitre ſe réſerve le ſoin de les couper, & cela ſe fait fort vîte. Il prend un paquet de fer filé comme du fil-d'archal, & le lie à peu près comme un faiſceau de verges. Il le diviſe enſuite, & le coupe en diverſes meſures, ſelon la longueur qu'il veut donner à ſes aiguilles. D'un ſeul coup de cizeau il en coupe ordinairement par centaines, & les met dans des boîtes ſéparées, où il les range par claſſes. Celui qui eſt au bout

bout de la table, en prend une poignée devant lui, les lime pour en arrondir le corps, & les pousse ensuite près de son voisin : celui-ci fait la pointe : le troisième frappe sur le bout opposé, pour l'applatir & former la tête: un quatrième la perce avec un petit outil plat, fait comme un ciseau de Menuisier: le cinquième donne deux coups de lime sur les deux côtés de la tête, pour l'arrondir: le suivant y donne une autre façon, aussi-bien que deux ou trois autres : le dernier enfin les ramasse, & jette toutes celles d'une même espèce dans le lieu qui leur est destiné. Chacun d'eux lui donne son coup, & tout cela se fait avec un ordre, une justesse, une diligence presque inconcevables. Cependant ils n'en manquent presque point, quoiqu'ils aient à peine les yeux sur leur ouvrage, & qu'ils causent & chantent perpétuellement entre eux.

Une aiguille qui a passé par tant de mains, n'est pourtant pas à sa perfection; ce n'est encore qu'un fer brut, mou, & pliant. Il faut lui donner une trempe qui la durcisse ; & cela se fait en les mettant au feu, & en les plongeant ensuite dans une eau qu'ils préparent exprès. Au sortir de cette trempe, les aiguilles sont moins polies qu'auparavant, & couvertes de *surchaufsures*, que le feu leur a laissées. L'ouverture même où le fil doit passer, est sou-

ſouvent bouchée par des pailles de fer. Il faut les polir de nouveau, & voici comme cela ſe fait. Ils rangent ces aiguilles par claſſes de même longueur ſur des morceaux de ſerpilière, & jettent par deſſus un certain gravier qu'ils recueillent ſur les Montagnes & dans les Mines près d'Aix. Ce gravier reſſemble à du mâchefer pilé. Ils enveloppent enſuite cette rangée d'aiguilles dans la ſerpilière, & à chaque pli ils rangent des aiguilles avec la même pouſſière, juſqu'à ce qu'ils en aient fait une eſpèce de matelas. Ils portent enſuite ces paquets dans une ſorte de moulins, où à force d'être remués & froiſſés ſous le pilon, les aiguilles ſe poliſſent les unes les autres par la friction de ce gravier, qui eſt ſi rude que l'enveloppe eſt preſque toujours en pièces.

Il faut encore prendre bien de la peine pour les démêler de ce gravier, & les mettre enfin en de petits paquets de cent ou de mille pour les vendre. Cette fonction eſt ordinairement celle de la Femme & des Enfans de la maiſon, qui ne font autre choſe toute la journée que de les compter. Ce travail n'eſt pas inconcevable, quand il ne s'agit que de groſſes aiguilles telles que celles dont on ſe ſert pour la tapiſſerie. Mais où leur induſtrie brille, c'eſt dans ces aiguilles qui ſervent à coudre la Baptiſte & la Mouſſeline, & qui ſont preſque

auſſi

auſſi déliées que le fil de ces toiles. Elles ont pourtant paſſé par tout autant de mains, & reçu les mêmes façons. Il a falu les polir, les aiguiſer, les percer, les limer; & cela s'eſt fait avec la même promtitude. Dans le tems que nous examinions la manœuvre de ces aiguilles, les petits garçons à l'envi s'empreſſèrent de nous prouver leur adreſſe, en perçant des cheveux qu'ils s'arrachoient de la tête: ils en percèrent pluſieurs en divers endroits à la façon des aiguilles, & en enfilèrent les bouts dans l'ouverture qu'ils y avoient faite. Nous comprimes bien que ces petits tours d'adreſſe exigeoient de nous quelque récompenſe, & nous leur fimes quelques gratifications pour boire à la ſanté des Dames.

De là le Maitre nous conduiſit au magazin, où nous vimes des layettes pleines d'aiguilles de toute eſpèce. Elles ſont par degrés, & s'il m'en ſouvient bien, il y en a de quinze ou vingt ſortes depuis les plus groſſes juſqu'aux plus petites. Les Enfans de la maiſon en préſentèrent de très jolies aux Dames; elles avoient toutes une trempe d'acier, avec une teinte de cuivre, qui les faiſoient paroitre d'azur, ou d'or: les unes étoient des aiguilles ordinaires, d'autres étoient percées à deux, trois & quatre trous. Elles en prirent pour la rareté ſeulement, car elles ſont moins bonnes

que

que les autres ; mais c'eſt le profit de ces Enfans, & un innocent artifice dont ils ſe ſervent pour s'attirer quelques petits préſens. Elles achetèrent des milliers d'autres aiguilles de toutes les ſortes, & en ſi grande quantité, qu'elles auroient pu en meubler une Manufacture. Quand il falut payer, la Vicomteſſe voulut ſe donner un air d'œconomie, & rabattre quelque choſe ſur le prix que l'on demandoit; mais la Frelle, qui prenoit des idées fort juſtes de tout ce qu'elle voyoit, lui dit en badinant: En vérité, Madame, je n'aurois point le courage d'en rien diminuer; ſi j'avois voulu marchander, j'aurois dû faire mes emplettes avant d'en voir la Fabrique. Elle avoit raiſon, car après avoir vu tout le travail qu'il y a dans la façon d'une aiguille, on a peine à s'imaginer que l'on puiſſe en avoir un mille pour quelques eſcalins. Il n'y a ſans doute que le grand débit qu'ils en font, qui puiſſe les mettre en état de ſoutenir ces Fabriques, qui ſont en grand nombre à Aix. Avant de ſortir de la maiſon, le Maitre nous fit voir une meule dont j'ai oublié l'uſage; mais elle eſt d'une pierre qui tient des qualités du Phoſphore: dès qu'on la fait tourner avec rapidité, elle s'enflâme, & jette de tous côtés des éclats de lumière & de feu comme des éclairs.

Après avoir examiné ſuffiſamment tout ce qu'il y a de curieux dans cette petite

tite Manufacture, nos Dames ſongèrent à ſe rendre au Bal public, où nous reſtames juſqu'au ſoir. Le lendemain matin je fis connoiſſance avec un Seigneur Polonois, qui étoit logé chez nous, & qui paroiſſoit d'un fort aimable commerce. Nous nous promenames toute la matinée enſemble, & après le diner je me rendis avec le Comte chez les Dames Suédoiſes, qui étoient encore au deſſert avec Madame la Générale. Quand nous entrames, elle étoit ſur le point de raconter ſon Hiſtoire au Prince, qui en avoit appris les principaux points par le bruit public. Nous la ſaluames, & après les prémières civilités, nous ne tardames point à nous appercevoir de ſon eſprit, qu'elle laiſſoit paroitre ſans oſtentation. La Comteſſe, pour nous mettre en jeu, lui dit que nous étions des incrédules, & que nous avions eu toutes les peines du monde à croire que ſon incommodité fût réelle. Nous lui avouames qu'elle nous avoit paru ſi ſingulière, que ſans les témoignages réitérés de ces Dames, nous aurions eu quelque peine à y ajouter foi d'abord. Hèlas! répondit-elle en ſoupirant, ſi feu Mr. le Général eût été auſſi incrédule que ces Meſſieurs, mes jours ſe ſeroient paſſés bien plus tranquillement. Nous lui fimes quelques complimens à ce ſujet, auxquels elle

répondit avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe. Cependant nous crumes nous appercevoir à ſon air touché, que nous avions interrompu le récit de ſes Avantures. Nous fimes nos excuſes aux Comteſſes d'être venus ſi-tôt, & nous marquames quelque envie de nous retirer. Le Prince s'en étant apperçu, & voulant que nous euſſions notre part de la confidence, eut la bonté de nous dire qu'il ne croyoit pas que notre préſence empêchât Mad. la Générale de raconter ſon Hiſtoire. Ces Meſſieurs, lui dit-il, ſont de nos amis & de notre Religion, & je vous répons, Madame, que vous ne riſquez rien à parler devant eux. La Comteſſe & la Frelle, qui mouroient d'envie d'entendre cette Hiſtoire, lui donnèrent les mêmes aſſurances dans les termes les plus obligeans. Nous ne répondimes à ces témoignages que par de profondes révérences; & la Générale, ſans ſe faire prier, reprit le récit que notre arrivée avoit interrompu.

HIS-

HISTOIRE

DE MAD. LA GENERALE DE...

IL n'y a rien, Monſeigneur, d'aſſez deshonorant pour moi dans mes Avantures, ni d'aſſez myſtérieux, pour que je me faſſe une peine d'en entretenir Votre Alteſſe devant ces Meſſieurs. L'unique difficulté que j'y trouve, c'eſt que n'aiant pas l'honneur d'être connue d'eux, ils trouveront ſingulier que je ſois ſi ſouvent obligée de revenir ſur moi-même. Il eſt triſte d'ailleurs d'avoir à dévoiler les travers d'un Epoux, que je voudrois leur faire connoitre par de meilleurs endroits, & que j'aime encore, malgré les préventions qu'on lui avoit inſpirées contre moi. L'éclat qu'elles ont fait dans nos cantons, d'où notre mesintelligence eſt parvenue juſqu'à Votre Alteſſe, juſtifiera le détail que vous exigez de moi.

Ces Dames ſavent comme vous, Monſeigneur, pourſuivit la Générale en ſoupirant, que mon mariage fut le fruit d'une longue & belle paſſion. J'oſe dire qu'il n'y eut rien d'indiſcret; & plus j'y penſe, plus je croi que nos deſtinées ſont inévitables. Etant née Pro-

teſtante, & élevée dans une Cour toute Luthérienne, il n'étoit point naturel de penſer que j'épouſaſſe jamais un Seigneur Catholique. Je blâmois même de ſemblables alliances dès que j'en entendois parler, & par je ne ſai quel préjugé d'éducation, j'avois peine à m'imaginer que des Epoux de Religion différente puſſent vivre fort heureux. J'ignorois cependant que je dûſſe être un exemple de ces fatales alliances. Le Comte mon Epoux étoit Grand-Ecuyer de l'Electeur de.... & fort avant dans la faveur de ſon Maitre. La confiance que ce Prince avoit en lui, donna lieu à notre connoiſſance. L'Electeur le chargea d'une Commiſſion pour la Cour de Dannemarc. Il y vint, & y reſta quelques mois. Je le vis ſouvent chez la Reine & les Princeſſes, parmi les Seigneurs de la Cour, & je fus aſſez étonnée de voir qu'il s'attachoit à moi. L'aſſiduité d'un homme qui ne devoit faire qu'un petit ſéjour en ce Royaume, me parut une pure galanterie; je ne la traitai pas autrement, & il me trouva fort réſervée. Il partit, & je l'oubliai parfaitement. Le Comte n'en fit pas de même, & je ne ſai pourquoi. J'étois jeune, à la vérité, & ſi j'avois quelques-uns de ces agrémens que donnent la fraicheur & la vivacité de la jeuneſſe, je n'étois pas ſeule dans le cas: la Cour & la Ville fourmilloient

loient de perſonnes de mon âge; il y en avoit nombre de plus belles & de plus riches que moi. Cependant un an après, le Comte reparut à la Cour ſous un nouveau prétexte, & je ne tardai pas à découvrir que j'étois le véritable objet de ſon voyage. Il ne me le laiſſa pas même longtems à deviner. Il épioit toutes les occaſions de me voir & de me parler, il me ſuivoit par-tout, couroit les Cercles & les Aſſemblées pour m'y chercher, en ſortoit dès qu'il ne me voyoit pas; & quoique Catholique, il venoit à nos Égliſes pour m'y rencontrer. Cette affectation, toute flatteuſe qu'elle étoit, me fit quelque peine. Je craignois les caquets de la Cour. J'en fis confidence à ma Mère, qui me conſeilla de continuer à faire ſemblant de ne m'en point appercevoir. C'étoit ſans doute le meilleur parti pour conſerver mon cœur dans l'indifférence : mais c'étoit auſſi le moyen d'irriter la paſſion du Comte, en cas qu'elle fût ſérieuſe.

C'eſt ce qui arriva, du moins par rapport à lui. Le Comte ne garda plus de meſures, & ſe déclara hautement mon Chevalier. Il m'aborda un ſoir en ſortant de chez la Reine, & ſous prétexte de me donner la main, il me déclara ſa paſſion. Ma Mère, qui marchoit devant moi, s'étant apperçue de la vivacité avec laquelle il me parloit,

ſe retourna pour l'interrompre. Sa préſence ne le déconcerta point. Il bruſqua l'aveu, & lui déclara en termes auſſi vifs que tendres, qu'il n'étoit revenu en Dannemarc que pour avoir le plaiſir de m'offrir ſes ſoins, & qu'il n'en partiroit point qu'il ne m'eût perſuadée de la ſincérité de ſa tendreſſe. Comme l'heure de la mienne n'étoit pas encore venue, je lui répondis en riant, qu'il avoit pris trop de peine; mais qu'il avoit l'air de reſter longtems hors de ſon pays, s'il attendoit de moi un aveu pareil au ſien. Ma Mère, plus ſage que moi, le remercia gravement de l'eſtime qu'il avoit pour moi, & le pria avec un ſérieux glaçant de ne point déranger ſes affaires pour un attachement qui, ſelon toutes les apparences, ne pouvoit avoir lieu. Le Comte ſentit tout ce qu'il y avoit de mortifiant pour lui dans cette réponſe. Il ſe retira. Nous montames en caroſſe, & je ris de tout mon cœur de la déclaration qu'il m'avoit faite, croyant en être quitte.

Le Comte ne s'en tint point là; il continua ſes pourſuites, il m'obſédoit par-tout, c'étoit mon Ombre, & j'en étois incommodée. Heureuſement, les ordres de ſon Prince le rappellèrent: il en fut au deſeſpoir, & il n'y eut ſorte de moyens qu'il n'employât pour s'aſſurer de mon cœur avant de partir. Il me trouva toujours la même, & ne put obtenir

tenir la permiſſion de me parler, quoique ma Mère fût d'avis de lui donner cette ſatisfaction, qu'elle croyoit propre à le guérir. Je fus inflexible, & ne voulus point me commettre avec un homme pour qui je ne ſentois que de l'indifférence. Je regardois ſon attachement comme ces amours de paſſage dont les jeunes Voyageurs font gloire, pour avoir à leur retour chez eux dequoi régaler leurs Belles par de prétendus ſacrifices. J'étois trop fière, pour penſer que je pourrois un jour augmenter la liſte de ces victimes d'amour. Le Comte partit ſans pouvoir me parler, & ſe contenta de m'écrire la Lettre du monde la plus tendre. Il y marquoit, que ſa paſſion pour moi n'aiant d'autre objet que de me plaire, il attendroit tout du tems; & qu'il tâcheroit de compenſer par ſa conſtance, ce qui manquoit à ſon mérite. Je ne lui fis aucune réponſe.

Mon indifférence pour lui, & ſa paſſion pour moi, éveilla quelques jeunes Danois qui me firent l'honneur de penſer à moi; & parmi eux il y en avoit un à qui ma Mère auroit donné la préférence, ſi elle avoit voulu uſer ſur moi de ſes droits. Elle me le vantoit ſouvent; mais malgré les éloges continuels qu'elle me faiſoit de ſon mérite, je n'avois pour lui que de l'indifférence. Elle ſe changea même en averſion. Ce Gentil-

homme ſe prévalant de l'inclination que ma Mère lui marquoit, & de la faveur que Mr. ſon Père avoit en Cour, me regardoit comme une conquête aſſurée, & ſe flattoit en cas de refus de ma part, de pouvoir m'obtenir du Roi. Il n'en falut pas davantage pour me le rendre inſupportable. Ma vanité ne pouvoit s'accommoder d'un Amant ſi impérieux. Ses airs d'aſſurance auprès de moi me firent réfléchir ſur les manières reſpectueuſes du Comte, & peu s'en falut que je ne l'aimaſſe dès-lors par dépit. Peut-être même l'aurois-je fait, ſi j'avois pu accommoder ce ſentiment avec ma fierté. Dans le tems que je m'occupois le plus de ſon idée, la mort de ſon Maitre le ramena en Dannemarc. Je frémis en l'apprenant, ſans pouvoir comprendre le ſujet de mes allarmes, & je ſentis un trouble que je n'avois pas encore éprouvé. Je réſolus de l'éviter, & je m'en acquittai fort bien. Le deuil dans lequel il étoit, ne lui permettoit pas de fréquenter les Fêtes de la Cour. Il n'y étoit venu que pour notifier la mort de l'Electeur, & avoit ſollicité cette Commiſſion pour faire un nouvel effort ſur mon cœur. Il n'y réuſſit pas mieux que les deux prémières fois; & après avoir fait ſa Commiſſion, il repartit encore, après m'avoir écrit de nouveau, & fait parler en ſa faveur.

Nous apprimes quelques mois après par

par les Nouvelles publiques, que, ſelon l'ordinaire des Favoris, le Comte avoit été diſgracié du nouvel Electeur, & obligé de quitter ſa Cour. Les bienfaits dont le feu Prince l'avoit comblé, lui avoient attiré la jalouſie des Courtiſans; & pour ſe dérober à leur envie, il avoit paſſé au ſervice de . . . . & y avoit été gratifié d'un Régiment. Je fus ſenſible à cette diſgrace, beaucoup plus que je ne devois l'être, aſſurément; je la regardai comme une injuſtice, & dès-lors je m'apperçus que le Comte ne m'étoit pas auſſi indifférent que je le croyois. Je le plaignois ſans ceſſe en moi-même; & dans les occaſions j'invectivois contre les intrigues de Cour, relativement à la diſgrace du Comte. Son éloignement & ſon abſence me juſtifioient en moi-même d'une compaſſion que j'aurois étouffée, s'il eût encore été en Dannemarc. Je me diſſimulois ce qui ſe paſſoit au fond de mon cœur, n'oſant éclaircir ces ſentimens, qui étoient ſurement les principes d'une eſtime naiſſante. Je me reprochois quelquefois de l'avoir traité ſi durement, & il me ſembloit que ſans prendre d'engagement avec lui, ni rebuter ſes ſoins, j'aurois pu par reconnoiſſance lui marquer du moins quelque eſtime, & rejetter mon indifférence ſur la diverſité de Religions. Ces idées m'occupèrent longtems, malgré le ſoin que je prenois de les écarter; & lorſque je me

croyois fort tranquille, je commençai d'aimer le Comte, & je perdis ma Mère.

Sa mort renouvella les espèrances du jeune Danois; parce qu'il avoit remarqué, que quoique feue ma Mère lui fût favorable, elle m'aimoit trop tendrement pour me faire aucune violence. Il profita de l'accablement où cette perte me jettoit, pour me faire proposer un mariage, qui selon ses idées devoit contribuer à ma consolation, & me donner un rang à la Cour. Une proposition si deplacée augmenta mon aversion pour lui, & je déclarai nettement à ceux qui me la firent de sa part, qu'il étoit inutile d'y penser. Dans ces circonstances, je reçus une Lettre du Comte. Il avoit appris la mort de ma Mère, & il m'écrivoit à ce sujet une Lettre pleine de tendresse & de sentimens, en m'assurant de la part qu'il prenoit à ma douleur: il la finissoit en me protestant, que quelque parti que je prisse à son égard, il feroit gloire de prendre toujours un intèrêt véritable à tout ce qui m'arriveroit. Il ne me convenoit pas de lui répondre, dans les termes où nous étions: mais, soit qu'il interprétât favorablement mon silence, ou qu'il jugeât de mes sentimens par les siens, il revint à Coppenhague.

Je m'étois alors retirée avec une de mes Tantes, chez qui il lui fut aisé d'a-

voir

voir accès. Il la mit dans ſes intèrêts, & quoiqu'elle fût aſſez diſpoſée en ſa faveur, je m'apperçus bientôt que ſon meilleur Avocat étoit mon propre cœur. Sa conſtance, malgré mon indifférence & mes froideurs, me le rendit précieux. Un caractère ſi rare parmi les hommes d'aujourd'hui, me parla en ſa faveur. Je me figurai qu'un cœur capable d'une perſévérance de pluſieurs années, étoit le Phénix de l'Univers. De ſi longs voyages, un ſi grand reſpect, une tendreſſe ſi ſoumiſe & ſi tranquille, forcèrent enfin mon cœur à avouer qu'il en étoit touché. J'avois beau combattre ma tendreſſe, je trouvois des excuſes à tout. La différence de Religion n'étoit plus qu'un foible obſtacle. J'avois oublié mes anciennes idées ſur cet article, & je me faiſois un plaiſir de ramaſſer les exemples de Mariages heureux malgré la diverſité de croyance dans les Epoux. En un mot à la prière de ma Tante, je conſentis à le voir, dans l'idée que la Providence peut-être ſe ſerviroit de moi pour l'attirer dans nos principes. De quelles couleurs l'amour ne fait-il pas ſe couvrir, lorsqu'il entre dans nos cœurs! Le mien étoit déja tout au Comte, ſans que j'euſſe encore oſé le lui avouer. Le Danois ne tarda point à s'en appercevoir, & il fut offenſé qu'un Etranger oſât lui diſputer, & lui enlever un cœur, ſur

lequel il avoit eu des vues. Il fit faire de nouvelles tentatives auprès de moi, il me fit repréſenter les conſéquences d'une alliance avec un Catholique-Romain; & quand il eut remarqué l'inutilité de ſes remontrances, il me fit menacer de l'indignation du Roi. Il eut la baſſeſſe de ſolliciter des ordres pour obliger le Comte à ſortir du Royaume. Il oſa même faire inſinuer à la Reine, qu'il ſeroit à propos de s'aſſurer de ma perſonne, pour épargner à la Cour le ſcandale d'une alliance ſi contraire à la Religion du Royaume. Une pareille conduite étoit peu propre à me ramener en ſa faveur. Chacun le ſentoit; & le Roi, loin de ſe rendre à ces ſollicitations, trouva fort mauvais qu'un Amant par une tendreſſe intèreſſée voulût ſe rendre le perſécuteur d'une Fille de qualité. Ce Monarque parut même protèger mon Amant, & le Danois n'oſa reparoitre à la Cour. Des démarches ſi violentes me dévoilèrent peu à peu le ſecret de mes ſentimens pour le Comte, dont le procédé tendre & reſpectueux me charmoit. Je ſentois qu'il m'étoit cher. Mon cœur le protègeoit; il s'allarmoit pour lui, je craignois tout de la jalouſie du Danois; & dans l'éclat que je prévoyois, je tremblois pour les jours du Comte, ſous prétexte du tort que leur querelle pourroit me faire: mais je ne ſentois déja que trop le véritable motif

tif de mes appréhensions. En un mot, mon heure étoit venue, j'aimois; & je ne pouvois me résoudre à lui en faire l'aveu. Je l'écoutois, à la vérité, mais je ne lui répondois rien. Le Comte de son côté soupiroit après notre engagement. Il comprenoit comme moi, que s'il ne pressoit la conclusion de notre mariage, son amour & sa vie pourroient courir de grands risques, tant de la part de son Rival, que de celle des parens de ce Jeune-homme. Il ne tarda point en effet à en éprouver la jalousie.

Heureusement, je n'étois pas alors à Coppenhague: j'étois allée avec ma Tante passer quelques jours chez une Parente à quelques lieues de la Ville. L'absence du Comte m'y fit encore mieux sentir l'empire qu'il avoit sur mon cœur, qui s'en occupoit sans cesse. J'étois triste, rêveuse, distraite; & j'aurois voulu m'en dissimuler les raisons à moi-même. Je luttois contre mon propre cœur, & je sentois bien qu'il étoit le plus fort. La Religion du Comte m'allarmoit, mais sa tendresse & sa constance me rassuroient. En un mot, tous mes scrupules ne pouvoient tenir contre l'ascendant qu'il avoit pris sur mon cœur; & ce malheureux cœur avoua bientôt sa défaite. Il est vrai, Mon Prince, continua Mad. la Générale en soupirant, que le malheur du Comte m'arracha cet aveu. On vint me dire qu'un de ses gens ve-

nu en poſte demandoit à me parler. J'en frémis ; & les Dames qui étoient avec moi, s'en apperçurent. Ma Tante, pour ménager mon trouble, ſe chargea de recevoir le meſſage. A peine étoit-elle ſortie de la chambre, que je l'entendis s'écrier comme une perſonne à qui l'on annonce quelque deſaſtre. Je me lève & vais après elle ; je la trouve toute émue, & le Valet du Comte en pleurs. Ce ſpectacle me glaça d'effroi. Je demande s'il eſt arrivé quelque malheur? Ma Tante ſans me répondre fait ſigne au Valet de ſe retirer, & veut rentrer avec moi. Ma curioſité redouble, j'inſiſte, & mon cœur agité d'une violente palpitation m'avertit aſſez que ce meſſage le regarde. Un profond ſoupir qui échappa à ma Tante, acheva de m'allarmer. *Parlez donc*, ajoutai-je avec émotion, *parlez, le Comte eſt-il mort ?* En prononçant ces mots je penſai m'évanouir, tant j'avois le cœur ſerré. Ma Tante, attendrie de l'état du Comte & du mien, me répondit : *Non, ma chère Nièce, il vit, & vous écrit ; mais il s'eſt battu. . . .* Il n'étoit plus tems de feindre ; & en achevant ces mots, elle me rendit une Lettre qu'elle avoit cachée dans ſon ſein en me voyant arriver. Ce fut alors que je reconnus combien le Comte m'étoit cher. *Ah! cher Comte, m'écriai-je, qu'allez-vous m'apprendre, & qu'avez-vous fait?* Je vou-

voulois ouvrir sa Lettre, & ne pouvois m'y résoudre. J'en considèrois l'écriture & le cachet, comme une personne étonnée. Je l'ouvris d'une main tremblante, & j'y trouvai des traces de sang en plusieurs endroits. J'y lus enfin ces tristes mots, écrits d'un caractère mal assuré : *Si vous doutez encore que je vous aime, l'état où je suis vous le prouvera peut-être. J'ignore s'il me reste encore bien des momens à vivre ; mais ce que je sai bien, c'est que je vous chérirai jusqu'au dernier soupir. Puissé-je en le rendant, apprendre que vous ne haïssez pas l'infortuné Comte de . . . .*

Imaginez-vous, Mesdames, dit la Générale toute attendrie, l'impression que dut faire sur moi ce fatal Billet. Je ne pus contenir mes transports. „ Non, non, „ m'écriai-je, je ne vous hais pas, mon „ cher Comte, & mon triste cœur est „ percé des coups que vous avez re- „ çus. O malheureux Amant! ajoutai-je ; „ ô trop barbare Rival, que tu te ven- „ ges cruellement de mes mépris! C'est „ moi, cruel, que tu as frappée en per- „ çant mon Amant." En effet, Mon Prince, continua la Dame, quoique le Comte ne me fît aucun détail, je compris facilement que son état étoit l'ouvrage du Danois. Le Valet qui avoit apporté la Lettre, confirma un moment après mes soupçons. Il nous dit que son Maitre, s'étant trouvé à un ren-

rendez-vous qui lui avoit été marqué, ne s'étoit pas plutôt mis en garde, qu'il s'étoit vu percé de coups par trois hommes qui l'avoient laissé pour mort & baigné dans son sang; & qu'après avoir été rapporté chez lui, il avoit écrit le Billet qu'il venoit de me rendre. Il ajouta, qu'à son départ le bruit couroit que le Danois avoit été tué la même nuit; mais qu'au rapport des Chirurgiens, son Maitre n'avoit aucuns coups mortels. Malgré cette assurance, mon cœur se sentit déchirer de douleur. Je ne fus pas maitresse de la dissimuler. Je soupirai, je gémis, je versai un torrent de larmes, je prononçai mille fois le nom de mon cher Comte, & je crus que ma pudeur ne souffroit pas d'un aveu si public de ma tendresse pour un Amant prêt à expirer. Je me reprochai l'indifférence que je lui avois marquée; & comme j'étois maitresse de ma personne & en âge d'en disposer, je crus devoir assurer l'infortuné Comte de toute ma tendresse pour lui. Je chargeai le Valet qu'il m'avoit envoyé, d'une Lettre qui contenoit tout ce que l'amour & la compassion peuvent inspirer de plus tendre. Tous les jours j'envoyois à Coppenhague pour avoir de ses nouvelles, & j'appris quelques jours après, que le lâche Danois étoit mort de ses blessures, mais que celles de mon Amant n'étoient point dangèreuses.

Cet-

Cette nouvelle me causa une double joie ; car les intèrêts du Comte étoient devenus les miens, & je n'étois point fâchée de me voir délivrée d'un Amant si barbare & si impérieux. Sa mort, à la vérité, diminua dans le public l'horreur de l'assassinat qu'il avoit médité; & le Comte, par considèration pour la famille de son Rival, eut la générosité de ne vouloir point nommer son aggresseur. On sut cependant qu'en penser à la Cour; mais on s'en tint aux déclarations du blessé, & l'on s'en servit pour en faire deux affaires distinctes l'une de l'autre, & sans relation à leurs amours. On répandit dans le monde, qu'ils avoient été attaqués par des personnes différentes.

Je vous avoue, Monseigneur, continua la Dame, que je ne fus point insensible à ce trait de générosité ; mon cœur, malgré la vengeance qui l'animoit, en sentit tout le prix & la délicatesse. Outre que tout devient aimable & vertueux dans un Amant chéri, je compris que le soin de ma réputation avoit été dans le Comte le ressort secret de cette action si généreuse, dont les Parens du Danois lui surent bon gré. Ils se piquèrènt à leur tour de sentimens à son égard : plus ils avoient été offensés de la préférence que je lui avois donnée, plus ils vantèrent son mérite & sa probité. Il trouva chez eux d'ardens protecteurs, & à peine fut-il en état de voir du monde,

de, qu'ils allèrent le trouver pour lui offrir leur crédit. Le Comte, déja sûr de mes dispositions pour lui, se contenta de les remercier, & leur déclara qu'il ne vouloit m'obtenir que de moi-même. C'est du moins ce qu'il me raconta dans sa prémière visite. Dès qu'il fut rétabli, je songeai sérieusement à terminer notre engagement. Il ne fut question que de règler nos conditions conformément aux Loix du Royaume. Je pris toutes les suretés possibles pour la liberté de conscience & pour ma Religion, en quelque lieu que je fusse. Je m'assurai l'éducation de mes Enfans jusqu'à l'âge de raison, & je voulus que notre mariage se fît selon le Rit & la Formule de nos Eglises. Il se soumit à tout. Il reçut ma foi, & me donna la sienne, sous les yeux d'un Ministre Luthérien. Ainsi, Monseigneur, poursuivit Mad. la Générale, se conclut un mariage qui avoit éprouvé tant de contradictions, & pour lequel j'avois eu d'abord un éloignement si marqué. Une passion aussi vive & aussi constante que celle du Comte, devoit ce semble me promettre de plus heureux jours que ceux que nous avons passés ensemble. Cependant, au milieu des ennuis que j'ai éprouvés, ma consolation a été de penser que mes malheurs étoient apparemment inévitables. Mon cœur avoit lutté longtems contre sa destinée, & tout avoit concou-

couru d'une façon ſi extraordinaire à le toucher en faveur du Comte, que mes plus grands chagrins n'ont jamais pu me faire regretter ma conduite.

J'ignorois, à la vérité, que le Comte mon Epoux avoit eu auſſi de grandes oppoſitions à eſſuyer de la part de ſa famille. Une Sœur ainée, Veuve du Comte de . . . . dont il attendoit de gros biens parce qu'elle n'avoit point d'Enfans, avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour rompre notre mariage. Cette femme, qui tenoit un rang conſidèrable dans la Maiſon de l'Impératrice règnante alors, avoit employé tout ſon crédit pour traverſer notre alliance, autant par haine pour ma Religion, que par envie de lui faire épouſer une femme de la Cour. Le Comte avoit ſurmonté ces obſtacles, & mépriſé les menaces qu'elle lui avoit faites de le deshériter. Il eſpèroit toujours de la ramener: mais il ſe trompa; & ce fut-là la ſource de notre diviſion. Cette Dame, qui faiſoit profeſſion d'une dévotion auſtère, s'en trouva moins diſpoſée à pardonner, parce que la piété ſervoit de prétexte à l'averſion qu'elle eut toujours pour moi. Elle conſentit cependant à me voir, & pendant quelques mois nous vêcumes aſſez familièrement. Elle me temoigna beaucoup d'égards; & je tâchai de les mériter par mes complaiſances. Elle y parut ſenſible, & me fit mille petites con-

confidences ſur la conduite de ſon Frère, qui, toutes cordiales qu'elles étoient, ne tendoient, comme je l'ai reconnu depuis, qu'à m'inſpirer de la jalouſie. Je n'en fus point la dupe, & je ne pris ſes amitiés que pour ce qu'elles valoient. Elle n'en agiſſoit ainſi que pour me gagner. Mais comme les civilités ne plaiſent & ne durent jamais, lorsqu'elles ſont contraintes, elle s'en laſſa bientôt. Elle s'aviſa de me lutiner ſur ma Religion, & entreprit ma *Converſion*. Ce fut dans ce tems-là juſtement, que je m'apperçus du phénomène qui me ramène ici. Un ſoir que ma Femme de chambre me mettoit au lit, elle s'écria en me déchauſſant, que j'avois les jambes en feu. Je fus moi-même effrayée de cette ſingularité, & par un mouvement naturel je paſſai la main ſur les jambes, comme pour en abbattre le feu. Plus je les frottois, plus les étincelles ſe multiplioient. La frayeur ſaiſit ma Femme de chambre, elle s'évanouit, je fus obligée d'appeller du ſecours; toute la maiſon fut en rumeur. Ma Belle-ſœur accourut au bruit, & malgré ſes queſtions, je ne pouvois par une ſotte pudeur me réſoudre à lui avouer le ſujet du trouble qui nous agitoit. Cependant, comme je vis que ce ne pouvoit être un myſtère, je fis retirer les Domeſtiques, & lui racontai le motif de cette allarme. Elle me railla d'abord, elle s'en convain-

vainquit ensuite, & en fine Dévote, elle me dit que cette étrange maladie pourroit bien être une punition de mon *Héréſie*. La belle conſolation! Elle paſſa la moitié de la nuit à me prêcher ſur ma *Converſion*. Le remède me paroiſſoit pire que le mal. Je lui promis cependant d'y penſer, & peu à peu je me familiariſai ſi bien avec ces feux journaliers, que je me divertiſſois à les obſerver. Quand mon Mari qui étoit abſent fut de retour, ſa Sœur lui tint les mêmes propos ; il s'en moqua, en lui diſant que ces feux étoient de bon augure pour l'Enfant dont j'étois enceinte. Elle ne ſe payoit point de ces raiſons, & me prêchoit éternellement de me *convertir*. Le dépit de n'y pas réuſſir, ſuivit de près les vains efforts qu'elle fit ; & inſenſiblement elle prit avec moi des manières ſi hautaines & ſi mépriſantes, que pour n'en pas venir à une rupture éclatante, je priai mon Mari de me tirer de ſon voiſinage. J'étois enceinte alors de mon Fils ainé, & ma groſſeſſe étoit avancée. Mon Mari m'emmena en Saxe, où j'avois des parens. J'y accouchai heureuſement, & fis porter mon Fils à la grande Egliſe où il fut baptiſé, ſelon les clauſes de notre Contrat. Divers évènemens qu'il ſeroit trop long de rapporter, m'obligèrent d'y reſter deux ans, & j'y mis au monde une Fille. Ces gages précieux de

de notre union ne firent que l'augmenter. L'exactitude avec laquelle mon Mari remplissoit les conditions de notre Contrat par rapport à ma Religion, m'inspiroit pour lui l'affection la plus tendre. Mon empressement à le lui marquer, entretenoit sa tendresse pour moi dans cette vivacité si rare entre les Epoux. En un mot le Comte, aussi amoureux que le prémier jour, me juroit continuellement une constance éternelle. Je croi qu'il le pensoit sincèrement, & qu'il l'eût toujours pensé, s'il eût pu se défendre des malignes impressions que lui donnoit contre moi la Comtesse sa Sœur.

Mon Mari m'en avoit fait confidence, & quoiqu'il parût inébranlable, j'en redoutois cruellement les suites. Hèlas! ce n'étoit pas sans raison ; & au retour d'un voyage que le Comte avoit fait pour remercier sa Sœur des recommandations qu'elle lui avoit procurées pour obtenir un Emploi vacant, je m'apperçus bien que ma tranquillité devoit en être le prix. Je le trouvai plus sérieux, plus réservé qu'à l'ordinaire. Je tâchai par mes caresses & mes attentions de ranimer sa tendresse: ce fut inutilement. J'étois encore enceinte alors, & je fus assez étonnée de voir qu'il fit quelques difficultés de me remener en Saxe pour faire mes couches, allèguant tantôt le danger où ces voyages mettoient ma santé, tantôt la dépense qu'ils causoient. Je com-

pris que ces prétextes ne venoient que des inſpirations de ſa Sœur. Je diſſimulai cependant, & tins ferme aux clauſes de notre Contrat. Mes larmes le touchèrent, & comme mon Mari m'aimoit encore & qu'il avoit le cœur droit, il eut la complaiſance de m'accompagner juſqu'à la prémière Ville Luthérienne, où j'accouchai heureuſement. Hèlas! cette condeſcendance fut l'époque de notre mesintelligence. Depuis ce tems, je m'apperçus que mon Mari ſembloit m'éviter. Il ne me voyoit plus qu'en public, & prit un apartement différent du mien. Cette froideur ſi marquée me fit juger du changement de ſon cœur, & je m'en plaignis tendrement à lui, pour tâcher de le faire expliquer. Le croiriez-vous, Mesdames ? pour raiſon de cette ſéparation, il allègua l'infirmité que j'avois aux jambes; & que tant qu'elle dureroit, il ſe croyoit obligé de m'éviter, à cauſe des conſéquences. J'eus beau lui repréſenter, qu'il s'en étoit apperçu dès les prémiers tems de notre mariage; qu'il en avoit ſouvent badiné avec moi, ſans qu'il lui en fût arrivé aucun accident: il perſiſta dans ſon éloignement pour moi. Une raiſon auſſi frivole me fit tout craindre pour la perte de ſon cœur, & c'eſt-là l'endroit qui me rendit ſi ſenſible à ſes caprices. Je lui fis la juſtice de croire que cette averſion lui avoit été inſpirée par ſa dévote Sœur,

&

& je lui communiquai mes doutes d'une façon si tendre, qu'il se vit obligé de me l'avouer. Il ajouta même, que ma Belle-sœur, piquée d'avoir des Neveux *Hérétiques*, lui avoit mandé que s'il ne faisoit élever ses Enfans dans la Religion Catholique, elle donneroit tout son bien aux Monastères ; & que de plus, elle ne se mêleroit point davantage de son avancement. Enfin elle vouloit que je lui envoyasse au-plutôt mon Aîné, qui avoit cinq ans déja, pour être élevé auprès d'elle.

Vous pensez bien, Mesdames, que je me révoltai contre cette demande, dont je prévis toutes lés suites. Je déplorai mon sort, & celui de mes Enfans ; je tâchai par mes larmes & mes soupirs de rappeller mon Mari à ses engagemens si solennels, & tant de fois répétés. Il se laissa fléchir encore, & me promit de nouveau qu'il ne me presseroit plus sur cet article. A peine respirois-je de cette allarme, que sa Sœur, poussée sans doute par quelque Directeur intèressé, me tendit un nouveau piège. Elle fit envisager à mon Mari le Titre de *Général* qu'elle s'engageoit de lui faire avoir, s'il vouloit lui envoyer ses Enfans. Il avoit de l'honneur & de l'ambition, l'appas étoit séduisant. Un homme de guerre, d'ailleurs, n'est pas ordinairement fort sensible à toutes les délicatesses de Religion. Je le vis balancer, & j'en fus pénétrée de douleur. Mes plaintes suspendirent pour quel-

quelque tems ce funeſte marché. Son cœur flotta pluſieurs jours entre les promeſſes qu'il m'avoit faites, & l'envie de s'avancer en augmentant les biens & les titres de la famille. Je voyois qu'il auroit voulu pouvoir concilier ce qu'il me devoit, avec ce qu'il croyoit devoir à ſa Sœur & à ſes Enfans. Il ne pouvoit me regarder que les larmes aux yeux, & me marquoit aſſez par ces reſtes de tendreſſe, que ce n'étoit qu'à regret qu'il m'étoit infidèle. L'ambition l'emporta, & pour ménager ma douleur, il partit un matin ſans m'en avertir avec ſon Fils ainé, qu'il livra à ſa perfide Sœur.

Il obtint en effet peu de tems après le Titre de Général, & me le manda. Ma réponſe, je l'avoue, fut un peu ſèche; & ſoit qu'il s'en piquât, ſoit que les reproches que je lui faiſois ſur ſa perfidie lui euſſent cauſé quelque honte, il prit prétexte de ſon ſervice pour demeurer éloigné de moi. Les Lettres qu'il m'écrivoit, étoient cependant fort tendres; & jugeant par ſes expreſſions que ſon cœur n'étoit peut-être pas ſans retour, je l'allai joindre aux Eaux de *Teplitz*, où j'appris qu'il étoit allé. Il y avoit un an que nous ne nous étions vus; il ne s'attendoit pas à ma viſite, que je ne lui fis annoncer que deux jours avant d'arriver. Il m'y reçut avec un air aſſez tendre en apparence; mais je le vis tou-

jours occupé de mes *jambes étincelantes*, & il me dit que cette infirmité que je traitois de bagatelle, étoit si considèrable, que s'il m'aimoit moins sincèrement, elle suffiroit pour faire casser notre mariage. Il est vrai pourtant qu'il adoucit cette mortifiante déclaration, par les protestations les plus tendres de m'aimer toujours. Malgré ces assurances, mon cœur outré de dépit ne put retenir son indignation ; j'entrai dans une espèce de fureur : " Va, perfide „ Epoux, lui dis-je, va sacrifier à ta „ Sœur les sermens les plus sacrés ! Im- „ mole ton Epouse & tes Enfans à ses „ préventions aveugles. Achève, romps „ ces nœuds si respectables qui nous a- „ voient unis. Mes foiblesses pour un „ aussi perfide Epoux ne méritent pas „ un moindre traitement. " Enfin, Mesdames, je l'accablai de reproches, dit la Générale avec émotion : je le vis touché, prêt à fondre en larmes, & à me faire l'aveu de ses caprices. Il me reprocha à son tour mon emportement, & voulut me rassurer sur la cassation de notre mariage. Ce mot seul ranima toute ma fureur. Je le quittai brusquement ; je repartis dès le lendemain, & je revins auprès de mes deux Enfans. Plusieurs années se passèrent sans nous revoir, & notre mesintelligence ne fut plus un mystère. Ma Belle-sœur, pour excuser mon Epoux, disoit que j'avois une incommodité qui s'op-

posoit

poſoit à notre raccommodement ; & j'appris enfin, que par une imagination dévote, elle me regardoit comme une victime de l'Enfer, & ne parloit de moi que comme d'une miſérable qui en reſſentoit les feux dès ce monde, en punition de mon opiniâtreté dans l'*Héréſie*, au milieu des moyens que j'avois d'en ſortir.

Je vous avoue, Monſeigneur, continua la Générale, qu'une auſſi folle imagination me divertit, malgré les chagrins quelle m'attiroit ; & je crus mon Mari trop raiſonnable pour en croire quelque choſe. Auſſi ai-je ſu depuis, que quelques Médecins payés pour cela, lui avoient mis dans l'eſprit que ces étincelles qui paroiſſoient ſortir de ma peau, étoient les ſymptomes d'une eſpèce de Lèpre, dont j'étois intérieurement attaquée. Je crus, pour prévenir les commentaires, devoir inſtruire mes Amis de cette maladie ſi extraordinaire. Un Miniſtre, homme habile & Profeſſeur à Leipſic, en aiant entendu parler, me fit prier de lui permettre de m'entretenir à ce ſujet. Il me demanda d'abord, s'il y avoit quelque choſe de ſérieux dans cette affaire. C'étoit un homme grave, d'un âge & d'une diſcrétion à toute épreuve. Je ne fis point difficulté de lui raconter l'Hiſtoire de mes brouilleries avec mon Mari, le ridicule prétexte que l'on avoit ſuggèré à Mr. le Général

pour lui inſpirer du dégoût contre moi, & l'enlèvement de mon Fils. Tout grave qu'étoit ce Miniſtre, il ne put s'empêcher de rire des ridicules préventions de ma Belle-ſœur. Je voudrois, me dit-il, qu'il fût auſſi aiſé de remédier à la tête de votre Belle-ſœur, qu'à l'accident qui lui ſert de prétexte pour vous tourmenter. Tout extraordinaire qu'il paroit, il n'eſt pas l'unique: l'Hiſtoire-Naturelle en fournit quantité d'exemples. Il me cita enſuite un fameux Carme, dont la tête jettoit des étincelles de feu toutes les fois qu'il relevoit ſon capuce, ou qu'il frottoit ſes cheveux à contre-poil. Il me dit même que par un contraſte aſſez bizarre, * la ſuperſtition qui profite de tout, avoit attiré à ce bon Moine la vénération du peuple, qui le prenoit pour un Saint, juſtement par les mêmes raiſons pour leſquelles ma Belle-ſœur me croyoit déja livrée au feu de l'Enfer. Le Miniſtre me parla encore d'un Gentilhomme Anglois, dont les jambes paroiſſoient étincelantes, & dont les bas mêmes devenoient tout lumineux dès qu'il avoit fait quelque longue promenade. Enfin il me nomma un Italien, qui, au rapport du Marquis *Maffei*, n'avoit qu'à ſe frotter vivement la peau avec quelque étoffe, pour en faire ſortir des flâmes très viſibles; & aſſurément cet

* Voy. *Cardan*, Lib. 3. *Variet.* Cap. 43.

cet Italien n'étoit pas plus Hérétique que le prétendu Saint Moine. Il me fit comprendre enfin, qu'il n'y avoit pas plus de myſtère dans les feux qui ſortent du corps humain, que dans les bluettes de lumière que l'on voit ſortir la nuit des yeux & du poil des Chats, du Bois pourri, des Vers-luiſans, des Coquillages, des Poiſſons pourris, & de mille autres choſes dans la Nature, qui ſont de vrais *Phosphores.* *

Après cette converſation, le Miniſtre conféra avec un habile Médecin qu'il m'amena, & qui entreprit de me guérir. Il étoit perſuadé que ces phénomènes en général n'ont d'autre ſource qu'un ſang trop vif; & il en alléguoit pour preuves, que tous ceux en qui ces inflammations paroiſſoient, avoient les cheveux ou noirs, ou très bruns, tels que je les ai. On ſait, dit la Générale, que la vivacité eſt aſſez le défaut des perſonnes de cette couleur. Le Médecin prétendoit qu'ordinairement un ſang ſi agité, eſt mêlé d'une infinité de particules ſalines, qui s'échappant par les pores au moindre mouvement, forment par leur agitation précipitée, ces vibrations de lumière.

Ce Médecin me conſeilla de prendre des Eaux minérales, & m'envoya aux Bains

* Voy. *Henr. Cohauſen*, dans ſon Livre intitulé: *Lumen novum Phoſphoris accenſum.* Amſtelod, 1717.

Bains de Borſet, qui étant plus doux que ceux d'Aix-la-Chapelle, étoient plus propres à détremper & à deſſaler mon ſang & ma peau. Il me preſcrivit un régime fort rafraichiſſant, & m'ordonna d'en boire les Eaux, & d'y prendre les Bains. Je m'y ſoumis, & comme j'étois libre, & que mon Mari malgré ſon indifférence fourniſſoit abondamment à ma dépenſe, je pris la réſolution de venir ici : j'y paſſai tout un Eté, & me ſoumis exactement au régime, bien moins pour guérir d'une incommodité qui ne me faiſoit aucun mal, que pour avoir le plaiſir de détromper Mr. le Général, que j'aimois toujours malgré ſon indifference & mon dépit. Je trouvois d'ailleurs de la ſatisfaction à penſer que je pourrois venger par-là ma Religion offenſée par les ſottes idées de ma Belle-ſœur. Sa malignité ne ſe borna point aux idées qu'elle s'étoit faites des étincelles qui ſortoient de mes jambes : elle eſſaya de noircir ma conduite dans l'eſprit de mon Mari. Je fus informée qu'elle avoit donné de ſiniſtres interprétations à mon voyage d'Aix, & qu'il ne tint point à la bonne Dame qu'on n'en crût tout ce que la calomnie la plus noire peut inventer. Son but dans ces ſoupçons, qu'elle répandoit dévotement, étoit d'engager enfin mon Epoux à ſe ſéparer dans les formes d'une Femme *Hérétique*. J'appris toutes ces menées,

&

& n'y fus que médiocrement ſenſible. Il me ſemble en effet qu'une Femme vertueuſe ſe décrieroit en voulant ſe juſtifier. Mon Mari d'ailleurs n'y ajouta aucune foi. Je m'obſervai cependant, pour ne donner aucune priſe ſur moi ; mais à cela près, je pris part à tous les plaiſirs publics. Les Eaux & les Bains me firent merveilles ; & au bout de deux mois je m'apperçus que ces étincelles de feu ne paroiſſoient plus. Je continuai les Bains, la boiſſon des Eaux, & le régime preſcrit, pendant les deux Saiſons ; & je fus parfaitement rétablie. Je mandai cette cure à Mr. le Général, en le raillant ſur ſa crédulité. Comme j'étois offenſée, j'avoue que ma raillerie n'étoit peut-être pas exemte d'aigreur. Il me félicita cependant ſur ma guériſon, & me promit de venir s'en aſſurer auplutôt, & m'en témoigner ſa joie. Peut-être ne le diſoit-il pas ſincèrement : mais ce qui contribua ſouverainement à lui faire remplir ſon engagement, fut la mort de ſa Sœur, qui ſatisfaite de ſes complaiſances, lui laiſſa tout ſon bien. Ma guériſon peut-être avoit avancé ſes jours ; car, outre le dépit de me voir délivrée des prétendus *feux d'Enfer*, elle n'avoit plus de prétexte pour faire caſſer mon mariage, comme elle s'en flattoit toujours. Quant à moi, cette nouvelle toute ſeule m'auroit guérie ſans doute, en me tranquilliſant le ſang, &

en me délivrant d'une parente auſſi dangèreuſe. Je crus devoir à mon tour en féliciter mon Mari, & lui faire quelques avances de retour: je me mis en route pour l'aller rejoindre. Il vint au-devant de moi, me fit l'aveu de ſes préventions, ou plutôt de celles de ſa Sœur; il m'en demanda pardon, & me pria d'oublier les chagrins qu'il m'avoit cauſés par une fauſſe tendreſſe pour ſes Enfans, à qui il avoit voulu aſſurer une ſucceſſion conſidèrable. Le raccommodement ſe fit ſans peine. Je ne voulus faire aucune réflexion mortifiante ſur le retour d'un cœur qui avoit été capable d'une auſſi étrange altération. Je me contentai de lui faire la guerre ſur ſa prévention, & ſur la croyance qu'il avoit eue que ces étincelles étoient des préliminaires du feu d'Enfer. Je lui diſois en raillaut, que les Eaux de Borſet m'avoient valu un ſecond Baptême dans ſon eſprit. Il ſe défendit toujours d'avoir donné dans ces ridicules idées, & me jura qu'on l'avoit aſſuré, comme je vous l'ai déja dit, que ces feux étoient ordinairement les préliminaires d'une eſpèce de Lèpre. Graces à Dieu pourtant, dit Mad. la Générale, je ne m'en ſuis pas encore apperçue. Depuis notre racccommodement, pourſuivit elle en ſoupirant, mon Mari a vécu avec moi dans une parfaite intelligence, & je peux dire à ſa gloire de ſon bon cœur, qu'il

tâcha

tâcha par mille égards, & par des attentions continuelles, à me faire oublier mes chagrins paſſés. Il m'a rendu mon Fils aîné, & m'a laiſſé ſur les deux autres ſur-tout, une entière autorité. Pendant dix années qui ſe ſont écoulées depuis notre réunion, juſqu'au jour funeſte qui me l'enleva, il a eu pour moi les manières les plus tendres. La douleur que m'a cauſé ſa mort, dit la Dame en s'attendriſſant, & les chagrins que ſa famille m'a procurés depuis ce triſte évènement, aiant aigri de nouveau la maſſe de mon ſang, je ſuis retombée dans les accidens qui avoient cauſé nos diviſions; & c'eſt ce qui me ramène ici. Peu m'importe, à la vérité, de guérir ou non; cet accident en lui-même n'a rien de fort incommode. Mais, outre qu'il me retrace ſans ceſſe la triſte image de nos diviſions, il eſt encore la marque d'une ſi grande âcreté dans le ſang, que j'ai cru devoir en prévenir les ſuites, afin de me conſerver à mes chers Enfans... Voilà, Monſeigneur, dit Mad. la Générale en ſoupirant profondément, l'Hiſtoire de ma vie & de mes maux, & le ſujet de mon voyage. Il n'eſt peut-être point d'exemple qu'une infirmité ſi légère ait eu de ſi fatales conſéquences.

Après cette Hiſtoire, il ne fut plus permis de douter de la réalité de l'infirmité

mité ſingulière de cette Dame. L'air de ſincérité avec lequel elle en avoit raconté les ſuites, nous en convainquit d'autant plus fortement, que la plupart des faits dont elle nous avoit parlé, étoient connus du Prince & de Mr. de Rheysberg. La Comteſſe & la Frelle nous regardèrent alors malignement, & nous firent de ſecrets reproches ſur notre incrédulité. Nous avouames notre tort; & le Prince remercia obligeamment Mad. la Générale de la complaiſance qu'elle avoit eue de nous raconter une Hiſtoire qui lui rappelloit de ſi triſtes ſouvenirs, & lui fit excuſe de l'indiſcrétion avec laquelle il l'en avoit preſſée. Chacun de nous lui fit des complimens ſur la patience, la ſageſſe & la grandeur d'ame avec laquelle elle avoit ſupporté cette épreuve. Les Comteſſes Suédoiſes la louèrent auſſi de ſa modération en parlant de ſa Belle-ſœur: elles en firent l'Oraiſon funèbre d'une manière très pathétique. Cependant, comme il en rejailliſſoit quelque choſe ſur Mr. le Général dont la mémoire étoit chère à la Dame, le Prince changea la converſation, & la ramena ſur la différence des Eaux de Borſet avec celles d'Aix-la-Chapelle. Cet entretien nous donna occaſion de faire partie d'y aller le lendemain. Madame la Générale s'offrit d'en faire les honneurs,

neurs, & nous invita de venir paſſer l'après-midi chez elle avec notre compagnie ordinaire. Le Prince promit d'y mener les Dames, & nous fumes chargés d'en avertir D. Nugnez & le Chevalier. Peu après on amena le caroſſe de la Générale, & elle s'en retourna à Borſet.

FIN DU TOME SECOND.







